

OEUVRES
DE
LORD BYRON,

TRADUCTION

DE M. AMÉDÉE PICHOT,

PRÉCÉDÉS

D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DE LORD BYRON

PAR LE TRADUCTEUR,

ET D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DE M. CHARLES NODIER.

TOME III.



PARIS.
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

1830


PR
4354
• F5
P5
1830
V. 3
SMRS

TS
1

OEUVRES
DE
LORD BYRON.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, n° 30.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Engraved by H. P. Howard.

LORD BYRON.

Publié par Fournier, à Paris.

OEUVRES
DE
LORD BYRON,

TRADUCTION
DE M. AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD
ET DU VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE;

PRÉCÉDÉS

D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DE LORD BYRON,
PAR LE TRADUCTEUR,

ET D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE
DE M. CHARLES NODIER.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

M DCCC XXX.

WANT-PROPOS

MAZEPPA.

AVANT-PROPOS.

« Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres.

» Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller dans cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent: il resta long-temps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques: sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine. »

VOLTAIRE, Histoire de Charles XII,
édit. de DELANGLE frères, t. XXX, p. 199.

« Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui; le colonel Giéta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval, dans sa fuite, ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille. »

VOLTAIRE, Hist. de Charles XII, p. 220.

« Le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans sa marche; on le re-

On dépose le monarque au pied d'un arbre : il est épuisé par le combat et les marches forcées ; ses blessures sont douloureuses, ses membres raidis ; la nuit est sombre et froide ; l'agitation de la fièvre défend au sommeil de lui accorder un repos, même passager. Cependant Charles supporte sa disgrâce en roi. Dans l'excès de son infortune, il sait vaincre toutes ses douleurs et leur imposer silence, maître de lui-même, comme il fut jadis maître des nations.

III.

Ses généraux sont avec lui... hélas ! quelques uns seulement, depuis que le désastre d'une seule journée a bien diminué leur nombre ; mais du moins ils sont morts en braves et en chevaliers. Ceux qui survivent, tristes et silencieux, sont étendus aux côtés du monarque et auprès de leurs chevaux ; car le danger rend égaux l'homme et la brute, compagnons dans leur malheur. Parmi eux Mazeppa, hetman de l'Ukraine, guerrier plein de sang-froid et de courage, prépare sa couche sous un chêne antique ; lui-même est aussi robuste et presque aussi vieux que ce roi de la forêt ; mais d'abord, quoique exténué par les travaux de ces jours de fatigue, le prince des Cosaques panse son coursier, lui prépare un lit de feuillage, passe une main caressante sur sa croupe et sa crinière, détend sa sangle et lui ôte la bride. Il se réjouit de le voir brouter quelques touffes de gazon ; car jusqu'alors il avait craint que l'animal harassé refusât une nourriture humide de la rosée de la nuit ; mais le coursier était aussi robuste que le maître, et s'inquiétait peu, comme lui, d'un repas trop frugal ou d'un abri trop rude. Rapide comme le vent, fier, mais docile, il obéissait à tous ses désirs ; élevé comme ceux des Tartares, il entendait sa voix, le reconnaissait au milieu d'une foule ; et, dans les ténèbres d'une nuit sans étoiles, depuis le coucher du soleil à l'aurore, il eût suivi son cavalier comme un faon

IV.

Mazeppa songe ensuite à lui-même. Il étend son manteau sur la terre ; il pose sa lance contre le tronc du chêne, examine si ses armes sont en bon état, si la poudre remplit encore le bassinet de sa carabine, et si la pierre est fixée dans la platine : après avoir donné un dernier coup d'œil à la garde et au fourreau de son sabre, ainsi qu'à son ceinturon, il tire de son havre-sac une nourriture frugale, et offre au roi et à ses compagnons de la partager avec lui, moins embarrassé que ne le seraient des courtisans dans un banquet somptueux. Charles accepte en souriant pour affecter encore plus de gaieté... pour paraître au-dessus de ses blessures et de sa mauvaise fortune.

« Mazeppa, lui dit-il, si tous mes guerriers, vaillans et audacieux comme toi, peuvent se vanter de t'avoir égalé dans les escarmouches, les marches forcées, et à la tête des fourrageurs, je dois dire que, depuis Alexandre, jamais la terre n'a vu un couple aussi bien assorti que toi et ton Bucéphale. Toute la gloire des cavaliers de la Scythie s'éclipse devant la tienne, pour qui t'a vu galoper à travers les champs et les fleuves.

» — Maudite soit l'école où j'appris à monter à cheval ! répondit Mazeppa.

» — Et pourquoi, reprit Charles, puisque tu y es devenu si habile ?

» — Ah ! dit l'hetman, ce serait une longue histoire, et nous avons encore plus d'une lieue à faire et plus d'un coup de sabre à donner avant que nos coursiers puissent brouter en paix sur les rives du Borysthène, malgré les ennemis qui sont dix contre un. Sire, vous avez besoin de repos, et je vais servir de sentinelle à votre troupe.

» — Non, dit le roi ; je veux que tu me contes ton histoire ! Qui sait ? peut-être me donnera-t-elle le sommeil que mes yeux appellent en vain.

» — Eh bien ! sire , dans cet espoir , poursuivit Mazeppa , je vais essayer de réveiller ma mémoire de soixante-dix ans. J'avais vingt ans , je crois ; oui , vingt ans ; c'était Casimir qui gouvernait la Pologne , et six printemps s'étaient écoulés depuis que j'avais été reçu au nombre de ses pages. C'était un monarque savant que Jean Casimir , et tout l'opposé de Votre Majesté : il ne faisait point la guerre , ne gagnait pas des royaumes pour les perdre ensuite , et (sauf les débats de la diète de Varsovie) il régnait dans le plus oisif repos ; non qu'il ne connût quelques soucis : il aimait les muses et les belles ; les unes et les autres sont si revêches , qu'il regrettait parfois de n'être pas dans les camps ; mais , sa mauvaise humeur une fois passée , il prenait une autre maîtresse ou un livre nouveau. C'était son goût de donner des fêtes splendides ; tout Varsovie accourait pour admirer la magnificence de sa cour , les parures somptueuses de ses dames , et les habits brodés de ses courtisans. Casimir était le Salomon polonais : ainsi le célébraient tous les poètes , excepté un seul , qui , n'ayant point de pension , fit une satire et se vanta de ne pas savoir flatter. C'était enfin une cour où l'on ne voyait que fêtes et carrousels , où tous les courtisans se mêlaient de faire des vers ; moi-même , un jour , je m'avisai de rimer et de signer mes élégies , *l'Infortuné Tircis*.

» Il y avait un certain comte palatin , d'une naissance illustre , riche comme une mine de sel ou d'argent * ; et fier , vous le croirez sans peine , comme s'il eût été le fils d'un dieu. Sa noblesse était si relevée , et il avait de si grandes richesses , que peu de seigneurs pouvaient lui être comparés ; mais il se complaisait tellement à contempler ses trésors , et à feuilleter ses antiques parchemins , qu'il en perdit presque la tête , jusqu'à s'imaginer que tout leur mérite venait de lui.

» Sa femme n'était pas de son avis. Plus jeune de trente

* Cette comparaison sera peut-être excusée dans la bouche d'un habitant de la Pologne , pays dont la principale richesse consiste en mines de sel.

ans que son époux, elle se lassait chaque jour davantage de son autorité ; et, après des désirs quelque temps cachés, des espérances, des craintes, quelques larmes d'adieux à la vertu, et un ou deux rêves agités, les œillades de la jeunesse de Varsovie, les sérénades et les bals amenèrent peu à peu, selon l'usage, ces heureux accidens qui attendrissent les dames les plus froides : monseigneur le palatin ajouta à ses titres ceux qu'on dit être des passe-ports pour le ciel. Mais il est bien étrange que ce soient les hommes qui y ont le plus de droits qui s'en vantent le moins volontiers.

V.

» J'étais dans ce temps-là un joli page : à soixante-dix ans il doit m'être permis de dire qu'au printemps de ma vie il y avait peu d'hommes mûrs et de jeunes galans, roturiers ou chevaliers, qui pussent me le disputer dans l'art de plaire. J'avais la force, la jeunesse, la gaieté, un visage bien différent de celui que vous me voyez ; il était aussi gracieux alors qu'il est aujourd'hui sauvage. Les années, les soucis et les travaux de la guerre ont ridé mon front et endurci mon âme : ah ! que ceux qui m'ont vu jadis auraient peine à me reconnaître ! ce changement s'est opéré en moi long-temps avant que la vieillesse se soit plu à sillonner mes traits ; car, si ma force, mon courage et mon audace avaient décliné, je ne serais pas, à l'heure qu'il est, à vous faire des contes sous un chêne, sans autre abri qu'un ciel sans étoiles.

» Mais je poursuis. La beauté de Thérèse. Il me semble la voir passer devant moi à côté de ce châtaignier, tant son souvenir est encore présent à mon cœur !

» Je ne puis trouver cependant des mots pour vous peindre sa taille gracieuse ; elle avait cet œil noir des beautés asiatiques, que le voisinage de la Turquie donne à nos Polonaises ; mais il s'en échappait une douce lumière semblable aux premiers rayons de la lune nouvelle ; respirant l'amour, langoureux et vifs tout ensemble, ses regards rappelaient

ceux de ces saints martyrs qui, en expirant sur le chevalet, levaient au ciel leurs yeux ravis, comme si c'était une volupté pour eux de mourir. Je comparais souvent son front serein à la surface d'un lac limpide, doré par les rayons du soleil; ses vagues n'osent pas faire entendre un murmure, et le ciel aime à se mirer dans son cristal. L'incarnat de ses joues, ses lèvres vermeilles... mais que dirai-je de plus? je l'aimais alors, je l'aime encore; dans des cœurs tels que le mien, l'amour ne connaît que les extrêmes. Ces cœurs aiment à jamais, et l'ombre vaine du passé suit Mazeppa jusque dans sa vieillesse.

VI.

» Nous nous rencontrâmes — nous nous vîmes — je regardai — et je soupirai. Elle ne parla pas, et cependant elle me répondit : il est mille gestes, mille regards que nous voyons, que nous entendons, mais que nous ne pouvons définir. Ce sont les étincelles involontaires de la pensée, qui s'échappent d'une âme embrasée par l'amour, et établissent entre deux amans un commerce étrange et mystérieux; ce sont les anneaux de la chaîne brûlante qui réunit, presque malgré eux, deux jeunes cœurs, et qui, comme le métal électrique, sert de conducteur à leurs feux mutuels.

» Je la vis et je soupirai... je pleurais loin d'elle, et ma timidité m'empêchait de l'aborder. Enfin je lui fus présenté, et nous pûmes de temps en temps nous entretenir sans éveiller le soupçon. Combien de fois je sentais près d'elle le désir de lui faire un doux aveu! combien de fois j'en formai le projet! les paroles expiraient sur mes lèvres tremblantes. Un jour enfin... il est un jeu frivole qui sert à passer le temps... j'en ai oublié le nom; mais Thérèse et moi nous y jouâmes un jour ensemble, je ne sais par quel hasard : je m'inquiétais peu de perdre; c'était assez pour moi d'être si près d'elle, d'entendre, de voir celle que j'aimais si tendrement. Je l'observais comme une sentinelle inquiète (puisse

la nôtre être aussi vigilante cette nuit !) ; Thérèse était pensive ; elle oubliait qu'elle jouait , cessait de se réjouir ou de s'affliger des diverses chances de la fortune ; et cependant elle continuait de jouer, comme si une volonté secrète l'attachait près de moi plutôt que le désir de gagner. Une pensée vint éclairer mon esprit comme un trait de lumière : je crus lire dans ses regards quelque chose qui me disait qu'elle ne me condamnerait pas à mourir de désespoir, et soudain je me déclare en balbutiant encore ; mon peu d'éloquence ne m'empêcha pas d'être écouté ; et c'est assez : la femme qui écoute une première fois écoutera une seconde ; son cœur n'est pas de glace, et l'on peut en appeler encore de son premier refus.

VII.

» J'aimais et j'étais payé de retour. On dit, sire, que Votre Majesté n'a jamais connu ces douces faiblesses : si cela est vrai, j'abrègerai l'histoire de mes peines et de mon bonheur ; elle vous paraîtrait aussi absurde qu'inutile : mais tous les hommes ne sont pas nés pour régner sur leurs passions comme vous réglez vous-même sur elles et sur les peuples. Pour moi, je suis, ou plutôt j'étais un prince, le chef de plusieurs milliers de soldats, que je pouvais conduire aux plus terribles dangers ; mais je n'ai jamais pu me vanter d'avoir sur moi-même l'empire que j'avais sur les autres.

» Aimable destinée que celle d'un amant heureux ! hélas ! son bonheur se convertit tôt ou tard en infortune ! Je voyais Thérèse en secret, et l'heure des rendez-vous arrivait toujours trop lentement au gré de ma vive impatience. Les jours, les nuits, n'étaient rien : je n'estimais que cette heure charmante ; hélas ! je n'en ai plus connu de semblables ! je donnerais toute l'Ukraine pour une heure comme celle-là : je donnerais toute ma gloire pour être encore le page, l'heureux page qui ne régnaît que sur un cœur, qui n'avait que

son épée, et dont tous les trésors étaient les dons de la nature, la jeunesse et la santé.

» Heure mystérieuse de nos rendez-vous ! on dit que le secret en augmente le charme : pour moi, je l'ignore ; mais j'aurais sacrifié ma vie pour pouvoir une seule fois donner à Thérèse le nom de mon épouse à la face de la terre et du ciel, car je gémissais souvent de ne la voir qu'à la dérobée.

VIII.

» Mille regards espionnent les amans : tous les yeux de la curiosité étaient ouverts sur nous. Le diable devrait bien être moins sévère pour les amoureux larcins ! Le diable !... j'ai regret de m'en prendre à lui : je devrais plutôt accuser quelque saint de mauvaise humeur, qui prit plaisir à décharger sa bile sur nous. Une belle nuit, des gens payés pour nous épier nous surprennent et s'emparent de moi.

» Le comte écumait de rage. J'étais sans armes ; mais, avec mon épée, armé même de pied en cap, qu'aurais-je pu faire contre le nombre ? Nous étions près de son château, loin de la ville et de tout secours, et à peine si le jour commençait à poindre.

» Voici, me disais-je, le dernier soleil que je verrai ; voici ma dernière heure. Pendant qu'on me conduisait au château, je me recommandai à la bonne Vierge ; je pensai à deux ou trois saints, et je me résignai à mon sort. Je n'ai jamais su ce que devint ma Thérèse, nous avons depuis vécu bien éloignés l'un de l'autre.

» Le comte palatin, comme vous vous l'imaginez, n'était pas tendre dans sa colère ; et ici il n'avait pas tort d'être furieux ; mais ce qui le désespérait surtout c'était la peur que l'accident qui lui arrivait ne fît déroger sa postérité. Il ne pouvait se persuader qu'un tel outrage eût été fait à ses nobles écussons ; lui qui se regardait comme le plus noble de

sa famille, et qui se croyait le premier des hommes, se figurait qu'il le devait être aux yeux de tous, et surtout aux miens. « Par la mort ! un petit page ! » Un roi peut-être l'eût réconcilié avec sa mésaventure ; mais un page !... Je ne puis vous peindre sa fureur : je n'en sentis que trop les effets.

IX.

« Qu'on amène le cheval, » s'écria-t-il. Le cheval est amené. C'était vraiment un noble coursier, né dans le pays de l'Ukraine, et dont les membres paraissaient doués de toute la vivacité de la pensée ; mais encore sauvage, aussi sauvage que le daim des forêts : il n'avait été pris que depuis un jour, et n'avait jamais senti l'éperon ni le mors. Cet enfant du désert fut conduit devant moi, la crinière hérissée, résistant fièrement, et couvert de l'écume de la colère et de la terreur. Ces mercenaires m'attachent sur son dos par plusieurs liens ; et soudain, donnant un coup de fouet à l'animal, le laissent partir en liberté.... Nous volons ; les torrens sont moins rapides et moins impétueux.

X.

» Nous volons, nous volons ; je respirais à peine. Je ne vis point de quel côté le coursier se dirigeait, c'était au point du jour ; les derniers sons de la voix humaine qui frappèrent mon oreille furent ceux des ennemis loin desquels j'étais emporté. Le vent portait jusqu'à mon oreille les acclamations de leur rire féroce. Dans un accès de rage, je m'efforçai de tourner la tête. Je brisai la corde qui fixait mon cou à la crinière du cheval, et, me relevant à demi, je leur envoyai ma malédiction ; mais, au milieu du galop retentissant de mon coursier, peut-être ne m'entendirent-ils pas ou ne daignèrent-ils pas m'écouter. J'en ai regret, car je voudrais leur avoir rendu leurs lâches outrages. Il est vrai que je leur en fis porter la peine quelques années plus tard, lorsque du

château, de son pont-levis, et de ses fortifications, il ne resta pas une pierre, une porte, un fossé, ou une barrière. Dans les domaines du comte on ne trouverait plus un seul brin d'herbe, excepté ce qui croît sur le bord d'un mur dans l'endroit où était la pierre du foyer. On y passerait maintes et maintes fois sans se douter qu'il y ait jamais eu une forteresse. J'ai vu ses tours en flammes, et ses créneaux fumans s'écrouler; j'ai vu le plomb descendre en pluie brûlante du faite des toits consumés et noircis, que leur épaisseur ne put garantir de ma vengeance. Ces misérables se doutaient peu, au jour de mon supplice, lorsque lancé comme sur le rayon d'un éclair ils m'envoyaient à la mort, ils se doutaient peu qu'un jour ils me verraient revenir à la tête de dix mille cavaliers, remercier le comte du voyage qu'il m'avait obligé de faire.

» Ils s'étaient fait une cruelle joie de m'attacher aux flancs du cheval fougueux qu'ils me donnaient pour guide. J'eus à mon tour le plaisir de la vengeance : car le temps met tout à son niveau, il ne s'agit que d'épier l'heure favorable; il n'est point de pouvoir humain capable d'échapper aux longues veilles et à la patience de l'ennemi inflexible qui conserve comme un trésor le souvenir de ses outrages.

XI.

» Nous volions, le coursier et moi, loin! loin! — sur les ailes du vent, laissant derrière nous toute habitation des hommes. Nous fendions les airs comme ces météores qui traversent les cieux, quand la nuit en est bannie avec un bruit soudain par l'aurore boréale. Point de ville, point de village sur notre route; de tous côtés s'étendait une plaine immense, bornée par une noire forêt; et, sauf les créneaux de quelques forteresses élevées jadis pour se garantir des Tartares, je ne reconnaissais aucune trace de la présence de l'homme. L'année d'aparavant, une armée ottomane avait passé dans ces lieux : et, dans tous les endroits foulés par

les pieds des chevaux des Spahis, la verdure fuyait le terrain ensanglanté ; le ciel était sombre et grisâtre : un vent sourd faisait entendre son triste gémissément : j'aurais bien voulu lui répondre par un soupir ; mais nous courions si rapidement , que je ne pouvais ni soupirer, ni articuler une prière ; les gouttes froides de ma sueur inondaient la crinière brillante du cheval, qui redoublait de vitesse, et dont les naseaux frémissaient de colère et d'effroi. Quelquefois je m'imaginais qu'il allait ralentir sa course ; mais non ; mon corps n'était qu'un poids léger pour ses reins robustes , et l'excitait plutôt comme un éperon. Chaque mouvement que je faisais pour délivrer mes membres enflés et souffrans augmentait sa fureur et son épouvante. J'essayai de l'apaiser par ma voix : elle était affaiblie, mais encore elle le faisait tressaillir comme un coup de fouet ; à chacun de mes accens, il bondissait comme au son guerrier de la trompette. Cependant mes liens étaient trempés du sang qui s'écoulait de mon corps meurtri, et mon gosier était dévoré d'une soif brûlante.

XII.

» Nous arrivons à l'entrée de la forêt : elle était si vaste, que d'aucun côté je n'en pus découvrir les bornes. Ça et là s'élevaient des arbres vieux comme les siècles, et dont les troncs inébranlables n'auraient pas fléchi sous le souffle de ces vents furieux qui mugissent dans les déserts de la Sibérie, et ravagent tout sur leur passage : mais ils étaient peu rapprochés ; et de jeunes rejetons croissaient, épais et touffus, entre ces troncs antiques. Ces arbrisseaux étaient dans tout le luxe de la verdure du printemps ; on était encore loin de ces soirées d'automne, qui jonchent la terre de feuilles colorées d'un rouge sans vie, comme le sang dont les cadavres des guerriers restent souillés après un combat, lorsqu'une nuit d'hiver, répandant ses frimas sur leurs têtes sans sépulture, les a tellement glacées et endurcies, que les

vautours essaieraient en vain de les déchirer. C'était un vaste taillis au milieu duquel, d'espace en espace, s'élevaient le sombre châtaignier, le chêne robuste et le pin pyramidal. Ce fut un bonheur pour moi qu'ils fussent ainsi écartés les uns des autres; leurs branches cédaient un passage facile et ne déchiraient point mes membres. J'eus encore la force de supporter la douleur de mes blessures, déjà cicatrisées par le froid; et mes liens étaient si bien serrés, que je ne pouvais craindre une chute. Nous passâmes au travers comme le vent, laissant derrière nous les taillis, les arbres, et les loups que j'entendais accourir sur nos traces. Ils nous poursuivaient en troupes avec ce pas infatigable qui lasse souvent la rage des chiens et l'ardeur des chasseurs. Ils ne nous quittèrent même pas au lever du soleil. Je les aperçus à peu de distance, lorsque le jour commença d'éclairer la forêt, et pendant toute la nuit j'avais entendu le bruit de plus en plus rapproché de leurs pas. Ah! puisqu'il fallait mourir, que j'aurais voulu, armé d'une épée ou d'une lance, périr du moins au milieu de ces féroces ennemis, et en détruire plusieurs avant d'expirer! Lorsque le cheval était parti, il me tardait d'arriver au terme de sa course, et, dans ce moment, je me défiais de sa force et de sa vitesse. Vaine crainte! il était d'une race sauvage, aussi agile que le daim des montagnes, et il fuyait plus vite que la neige éblouissante ne tombe devant la porte du laboureur qu'elle emprisonne dans sa chaumière. Toujours plus ardent, plus épouvanté, il était aussi furieux qu'un enfant qui éprouve un refus, et plus irrité qu'une femme capricieuse que le dépit a mise hors d'elle-même.

XIII.

» Nous avons traversé la forêt. Le soleil était déjà à la moitié de sa course; mais l'air était froid, quoique nous fussions au mois de juin. Peut-être aussi mon sang s'était-il glacé dans mes veines. Les douleurs prolongées abattent

l'homme le plus courageux. Je n'étais pas alors ce que je semble aujourd'hui ; mais , violent comme un torrent d'hiver , je n'avais pas encore déterminé la cause de mes sentimens , que déjà ils se répandaient au dehors. La rage et la terreur , les tortures de mes membres meurtris , le froid , la faim , la honte et le désespoir de me voir ainsi garrotté tout nu sur un coursier sauvage , n'était-ce pas assez pour mon corps épuisé ? était-il bien étrange qu'il succombât un moment sous le poids de tant de maux ? J'étais d'ailleurs d'une race dont le sang est prompt à se soulever , et dont la fureur ressemble à celle du serpent que foule un pied téméraire.

» La terre fuyait , les cieux roulaient autour de moi. Je croyais à tout moment être près de tomber ; hélas ! mes liens étaient trop bien serrés. Mon cœur défaillit , mon cerveau devint la proie d'une cruelle douleur , les veines de mon front battirent un instant avec violence , et puis cessèrent de battre ; les cieux tournaient comme une roue immense ; je voyais les arbres vaciller comme des hommes ivres. Un léger éblouissement priva mes yeux de la clarté du jour. Celui qui meurt n'éprouve pas une agonie plus cruelle que la mienne. Dans mes angoisses déchirantes , je sentais les ténèbres s'épaissir sur ma vue et se dissiper pour revenir encore ; j'essayais en vain de ressaisir la lumière et de réveiller mes sens engourdis ; j'étais comme un malheureux naufragé sur une frêle planche , que les vagues relèvent et recouvrent tout à la fois en le poussant vers un rivage abandonné. Ma vie ressemblait à ces éclairs imaginaires qui luisent soudain pour nos yeux fermés au milieu de la nuit dans les premiers accès d'une fièvre : elle resta bientôt comme éteinte : mes douleurs semblèrent calmées ; mais j'éprouvais un trouble confus , plus pénible que la douleur. Je redouterais , je l'avoue , de l'éprouver de nouveau lorsque la mort m'appellera à elle. Je suppose cependant qu'il est encore des épreuves plus cruelles par lesquelles il nous faut passer avant d'être

réduits en poussière ; mais n'importe, j'ai vu la mort de près, je saurai encore l'envisager sans trembler.

XIV.

» Tout-à-coup le sentiment me revient : où suis-je ? Je sens l'impression du froid , mais je suis toujours étourdi et dans l'engourdissement ; à chaque pulsation, la vie ranime peu à peu mes membres , jusqu'à ce qu'une transe soudaine me jette dans une convulsion nouvelle, et refoule jusqu'à mon cœur mon sang épais et glacé. Des sons effrayans retentissent à mes oreilles ; ma vue revient quoique obscure, et comme n'entrevoyant les objets qu'à travers un cristal épais. Je crois entendre le choc des vagues ; je reconnais aussi le ciel parsemé d'étoiles. Ce n'était point un rêve : le cheval traverse une rivière rapide dont les vagues s'étendent sur un vaste lit ; nous sommes au milieu , et nous nous dirigeons vers un rivage inconnu et solitaire. Le contact de l'eau met un terme à mes sourdes douleurs, et mes membres engourdis puisent dans ce fleuve bienfaisant une force passagère. Mon coursier lutte fièrement contre les vagues qui se brisent sur son large poitrail. Nous atteignons le rivage glissant, port de salut que j'appréciais peu, car tout derrière moi était sombre et effrayant, et devant moi je ne voyais encore que ténèbres et terreurs. Combien ai-je passé d'heures de la nuit ou du jour dans cette suspension de mes transes, c'est ce que je ne pourrais dire ; je savais à peine si je vivais encore.

XV.

» Le coursier tente de s'élancer sur le rivage, qui semble le repousser. Ses poils et sa crinière sont luisans et humides, ses membres frémissent, et ses flancs jettent une épaisse fumée ; il trouve encore des forces pour parvenir sur la rive. Une plaine immense s'étend au loin dans les ombres de la nuit ; l'œil n'en peut mesurer la longueur, semblable à ces précipices que nous offrent les rêves dans le sommeil.

La lune, qui se leva à ma droite, me découvrit çà et là quelques espaces comme blanchâtres et quelques touffes de noir gazon détachées en masses confuses dans ce sombre désert. Mais rien ne pouvait y être aperçu distinctement qui indiquât la moindre chaumière; aucune lueur vacillante et lointaine d'un flambeau hospitalier, ni même un feu follet qui se jouât de ma douleur. Ah! cette clarté trompeuse m'eût encore réjoui; au milieu de mes maux, elle m'eût rappelé du moins les habitations de l'homme.

XVI.

» Cependant les forces du coursier commençaient à s'épuiser; il ne se traînait plus que lentement et se soutenait à peine sur ses jambes chancelantes: un faible enfant aurait eu la force de le guider. Hélas! que m'importait alors que mon cheval ne fût plus indomptable? j'étais toujours retenu par mes liens; et d'ailleurs, si mes membres avaient été libres, j'aurais été encore plus faible que lui. Je voulus cependant essayer par quelques efforts de briser les cordes qui me garrotaient; je ne fis que les resserrer davantage et rendre mes souffrances plus cuisantes; mais du moins cette course pénible était bien près d'être terminée, quoique aucun but ne fût près de moi.

» Quelques rayons qui perçaient les nuages annonçaient le lever du soleil. Qu'il me parut lent à se montrer! Il me semblait que le jour ne succéderait jamais à ces premières clartés qui dissipent peu à peu les ombres de la nuit. Combien j'accusais sa lenteur! Peu à peu l'orient se colora d'une flamme pourprée; le soleil détrôna les étoiles, éclipsa l'éclat radieux de leurs chars, et du haut de son propre trône inonda la terre de ses rayons jaloux de toute autre lumière.

XVII.

» Le soleil se leva, et les vapeurs qui environnaient le vaste désert s'évanouirent à son aspect. Hélas! que m'importait alors de traverser plaine, fleuve ou forêt? Aucune

trace d'hommes ou d'animaux n'était imprimée sur cette terre sauvage ; l'air lui-même était muet. Je n'entendais aucun insecte bourdonner sur la verdure , aucun oiseau matinal saluer le retour du jour sous l'abri du feuillage. Le coursier, haletant comme s'il allait expirer, parcourut encore quelques *werstes*, et partout régnaient la solitude et le silence. Enfin je crus entendre un hennissement qui sortait d'un petit bois de noirs sapins. N'est-ce pas le vent qui mugit dans les rameaux de ces arbres ? Non : je vois accourir une troupe de chevaux ; ils s'avancent en formant un nombreux escadron. Je voulus pousser un cri , mes lèvres étaient muettes. Les chevaux galopent vers nous avec fierté. Mais quelles sont les mains qui guident leurs rênes ? voilà mille chevaux, et pas un seul cavalier. Leur queue flotte au gré des vents ; aucune main n'a touché leur superbe crinière ; jamais leurs larges naseaux n'ont senti la bride ; le mors n'a jamais ensanglanté leur bouche ; leurs pieds ne connaissent point les fers ; jamais l'éperon ni le fouet n'ont blessé leurs flancs. Ce sont mille chevaux libres et sauvages comme les vagues qui roulent dans l'océan ; la terre retentit sous leurs pas rapides comme l'écho du tonnerre. Ils viennent à notre rencontre. Leur approche rend quelque agilité aux pieds de celui qui me porte ; il semble prêt à bondir de joie ; il leur répond par un faible hennissement , et tombe. Il palpite encore quelques instans , mais sa prunelle est terne et glacée ; ses membres fumans restent immobiles : sa première course est aussi sa dernière.

XVIII.

» Cependant la troupe de ses frères du désert s'est approchée, elle a entendu son dernier soupir. Tous ces animaux paraissent voir avec étonnement un homme attaché sur leur compagnon par des nœuds ensanglantés. Ils s'arrêtent... ils tressaillent... ils respirent l'air avec inquiétude, galopent çà et là pendant quelques momens, s'approchent encore, re-

culent, et tournent de tous côtés. Soudain, guidés par celui qui paraissait le patriarche de la troupe, et dont le crin, couleur d'ébène, était sans aucune tache blanche, ils bondissent, s'écartent, jettent l'écume par leurs naseaux, et s'éloignent en fuyant vers la forêt, effrayés par instinct à l'aspect d'un homme.

» Ils m'abandonnent à mon désespoir, toujours attaché au cadavre du malheureux coursier; ah! du moins il ne sentait plus le fardeau qui avait causé sa mort, et dont j'aurais vainement voulu le débarrasser. Nous étions l'un et l'autre immobiles sur la terre, le mourant sur celui qui avait cessé de vivre. Je ne croyais pas que, sans abri et sans autre appui qu'un cadavre, je verrais un jour de plus.

» Je restai dans mes liens depuis le matin jusqu'au crépuscule, comptant douloureusement les heures qui s'écoulaient à pas si lents. J'avais tout juste assez de vie pour voir s'éclipser le dernier soleil qui devait m'éclairer. J'étais dans cette certitude désespérante qui nous donne une espèce de résignation contre la dernière et la plus cruelle des craintes, lorsque les années nous avertissent qu'elle est inévitable, et en font en quelque sorte un bienfait... qui ne nous est pas moins agréable, quoiqu'il vienne un peu plus tôt; cependant nous le craignons, et nous l'évitons avec autant de soin que si c'était un piège dont la prudence pourrait nous garantir. Nous le désirons et l'implorons souvent, quelquefois même nous le cherchons à la pointe de notre épée; mais la mort n'en est pas moins une fin triste et hideuse pour les maux les plus intolérables; et elle n'est jamais bien venue, sous quelque forme qu'elle se présente.

» Il est bien extraordinaire que les enfans du plaisir, ceux qui ont joui avec excès des voluptés de la table, du vin, et de tous les avantages que donne la richesse; il est bien extraordinaire que ceux-là disent adieu à la vie avec calme et sans regret, avec plus de calme souvent que celui qui n'eut que la misère pour apanage. Le mortel favorisé de la for-

tune, qui a goûté tout ce que la terre offre de plus beau et de plus délicieux, n'a plus rien à espérer et rien à regretter : l'avenir pourrait seul l'inquiéter ; mais ce n'est pas la conscience coupable ou pure qui nous le fait craindre ou envisager avec calme, c'est la faiblesse ou la force de nos nerfs. Le malheureux espère encore que ses maux peuvent finir ; et la mort, qu'il devrait recevoir comme une amie, n'est à ses yeux qu'un ennemi jaloux qui vient l'empêcher de cueillir les fruits du nouveau paradis qu'il espérait ici-bas. Le lendemain peut-être était le jour fixé pour adoucir ses douleurs et le relever de son abjection ; c'eût été peut-être le premier jour qu'il n'eût pas maudit, et le commencement des nouvelles années dont l'éclat eût brillé au milieu de ses larmes, compensation de ses peines passées ; le lendemain lui eût donné le pouvoir de gouverner, d'éblouir, de frapper ou d'épargner ses ennemis : faut-il que ce lendemain n'éclaire que ses funérailles !

XIX.

» Le soleil se couchait : point d'espoir de délivrance. Je me crus condamné à mêler mes cendres à celles du froid cadavre auquel j'étais attaché. Mes yeux obscurcis avaient besoin du trépas. Je tournai mes derniers regards vers le ciel, et entre le soleil et moi j'aperçus un corbeau impatient qui avait peine à attendre que je fusse mort comme mon cheval pour commencer son repas. Il voltigeait au-dessus de nous, se perchait à peu de distance, et voltigeait encore. Je voyais ses ailes étendues sur ma tête à la lueur du crépuscule, et il vint même si près de moi, que j'aurais pu le frapper si j'en avais eu la force ; mais le léger mouvement de ma main, le sable faiblement soulevé, et enfin les sons mourans qui, à peine semblables à une voix, sortirent avec effort de mon gosier, tout cela suffit pour l'effrayer et le tenir à l'écart.

» J'ignore le reste... mon dernier rêve est pour moi le souvenir confus d'une étoile brillante qui fixa agréablement mes

yeux dans le lointain , et qui venait à moi comme une lumière douce et tremblante. Je me rappelle encore la sensation froide, pénible et confuse du retour de mes sens , le calme de la mort qui lui succéda, et puis un léger souffle qui me ranima de nouveau, un court sentiment de bien-être, un poids de glace qui opprima mon cœur, et quelques étincelles qui luisirent à mes yeux... une respiration douloureuse, une palpitation précipitée, un tressaillement soudain, un soupir, et rien de plus.

XX.

» Je me réveille.... où suis-je?... est-ce bien un visage humain qui regarde le mien?... est-ce un toit qui me protège de son abri? est-ce bien sur une couche que mes membres reposent?... est-ce bien dans une chambre que je me trouve?... cet œil qui m'observe avec une bienveillance si douce, est-il un œil mortel?... je referme mes paupières dans le doute où j'étais que mon angoisse récente fût terminée.

» Une jeune fille, à la chevelure flottante et à la taille élancée, me contemplait, appuyée contre le mur de la chaumière. Dès le premier retour de ma pensée je fus frappé du vif éclat de ses yeux noirs, un peu sauvages, qu'elle n'avait pas cessé de fixer sur les miens. A mon tour je la contemplai, pour me persuader que ce n'était point une vision, pour me convaincre que je vivais encore et que je n'avais pas servi de pâture aux vautours. Lorsque la petite Cosaque me vit ouvrir mes paupières appesanties, elle sourit. J'essayai de lui parler; mais ma bouche s'y refusa. Elle s'approcha, et me fit, des lèvres et du doigt, un signe qui voulait dire que je ne devais pas tenter encore de rompre le silence, mais attendre que mes forces rétablies permissent à mes accens de trouver un libre passage; et puis elle mit sa main sur les miennes, souleva le coussin qui soutenait ma tête, s'éloigna sur la pointe du pied, ouvrit doucement

la porte, et prononça quelques paroles à demi-voix. Jamais musique ne m'a paru si douce; le bruit de sa marche légère avait même quelque chose d'harmonieux. Ceux qu'elle appelait ne répondirent pas. Elle sortit alors tout-à-fait de la chambre; mais auparavant elle m'adressa un autre regard, et me fit un autre signe comme pour me dire que je n'avais rien à craindre, que tout dans ce lieu était à mes ordres, qu'elle n'allait pas loin et reviendrait bientôt. Quand je ne la vis plus, il me fut pénible de me sentir seul.

XXI.

» Elle revint avec son père et sa mère... Mais que vous dirai-je de plus? Je ne vous fatiguerai pas du long récit de mes aventures chez les Cosaques. Ils m'avaient trouvé sans mouvement dans la plaine; ils me transportèrent à la hutte la plus voisine, et rendirent la vie à celui qui devait un jour être leur roi.

» C'est ainsi que l'insensé dont la rage voulut raffiner mon supplice m'envoya dans le désert, garrotté, nu et sanglant, ne se doutant pas que le ciel m'y préparait un trône... Quel est le mortel qui peut deviner ses destinées futures?..... Fermons nos cœurs à un inutile désespoir! Demain le Borysthène peut encore voir nos coursiers brouter en paix sur le rivage ottoman... Jamais je ne remercierai le ciel de meilleur cœur que lorsque les flots du fleuve nous serviront de barrière contre l'ennemi. Camarades, bonne nuit ! »

L'hetman s'étendit, sous l'ombrage du chêne, sur le lit de feuillage qu'il s'était préparé. Cette couche n'était ni rude ni nouvelle pour lui : peu lui importait le lieu, l'heure à laquelle le sommeil le surprenait. Il dort... Si vous êtes surpris que Charles ait oublié de le remercier de son récit, Mazeppa ne s'en étonna pas : le roi dormait déjà depuis une heure.

L'ILE,
ou
CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.



The Island,
or
Christian and his Comrades.

AVERTISSEMENT.

Le poème suivant est fondé en partie sur la relation de la révolte de la *Bounty* dans les mers du Sud, en 1789, et en partie sur la relation des îles Tonga, par Mariner.

INTRODUCTION.

On reconnaît, dès les premiers ouvrages de lord Byron, que de tous les spectacles de la nature celui qui avait produit l'impression la plus profonde sur son âme était l'immensité de cet océan que Dieu semble avoir laissé échapper d'une source inconnue comme une image animée de son éternité et de sa puissance infinie.

Quand Childe-Harold commence son pèlerinage, le premier balancement du navire rend déjà à son âme énermée par la satiété toute son énergie native, et il semble que son objet principal était moins de parcourir une variété de climats que de vivre comme en société avec ces flots qu'il compare poétiquement à la crinière bondissante de son coursier. Que de sublimes apostrophes adressées à cet humide élément dont le tumulte même fait battre son cœur d'une joie sauvage ! En général, tous ses héros partagent cette sympathie du poète pour l'océan, dans les diverses phases de son aspect et de ses dangers. Rebelles, pirates ou proscrits, c'est sur les ondes ou dans les îles qu'ils ont établi leur empire ou trouvé leur refuge. Les notes ajoutées à chaque poème nous apprennent que les voyages des différents navigateurs furent de tout temps la lecture favorite du poète qui se vantait quelquefois avec une espèce d'orgueil d'avoir parcouru plus de pays étrangers qu'aucun poète de sa nation *.

* Nous ne saurions nous empêcher de rapprocher souvent les idées de M. de Chateaubriand de celles de lord Byron, pour justifier le parallèle que nous avons essayé de tracer dans l'Essai préliminaire, etc., entre ces deux génies, qui ont, chacun dans sa sphère, dominé toute la poésie de leur temps. Depuis que cette Introduction a été publiée, M. de Chateaubriand a fait paraître ses *Voyages en Amérique* ; et dans la préface il dit :

« Il est difficile aux personnes qui n'ont jamais navigué de se faire une idée

Deux relations de voyages ont fourni le sujet et les descriptions accessoires du poème suivant. La première, dont on trouve l'extrait dans l'appendice, est celle de ce brave capitaine Bligh, qui fut victime du complot de son équipage, séduit par le climat et la mollesse des îles d'Otaïti, comme les compagnons de Vasco de Gama faillirent oublier leur patrie et le soin de sa gloire dans les délices d'une île de l'Atlantique. La seconde relation * a surtout fourni la partie descriptive et le lieu de la scène; elle parut en Angleterre et y fut accueillie (en 1812) par quelques lecteurs comme le roman des îles Tonga. Les petites précautions que prenait l'éditeur dans sa préface pour prouver la véracité de M. Mariner contribuèrent plutôt à inspirer cette méfiance qu'il voulait prévenir. Il faut ajouter que des critiques sérieux ne mirent nullement en doute l'exactitude du narrateur **. Le lecteur curieux qui ne connaîtrait pas encore l'histoire des naturels des îles Tonga nous saura gré de le renvoyer au livre de M. Mariner.

Les îles Tonga, situées dans la mer Pacifique, sont les mêmes que le capitaine Cook avait nommées les îles *des Amis*. On sera peut-être étonné que lord Byron ne se soit pas emparé du caractère vraiment extraordinaire du roi Fi-

des sentimens qu'on éprouve lorsque du bord du vaisseau on n'aperçoit plus que la mer et le ciel. J'ai essayé de retracer ces sentimens dans le chapitre du *Génie du Christianisme* intitulé *Deux perspectives de la nature*, et dans les *Natchez*, en prêtant mes propres émotions à Chactas. L'*Essai historique* et l'*Itinéraire* sont également remplis des souvenirs et des images de ce qu'on peut appeler le désert de l'océan. Me trouver au milieu de la mer c'était ne pas avoir quitté ma patrie, c'était pour ainsi dire être porté dans mon premier voyage par ma nourrice, par la confidente de mes premiers plaisirs. C'est à moi que s'appliquent ces vers de Lucrèce :

Tâm porro puer ut sævis projectis ab undis
Navita...

« Le ciel voulut placer dans mon berceau une image de mes destinées. » A. P.

* Histoire des naturels des îles Tonga. A. P.

** Quart. Rev.

now. Son despotisme, ses guerres et surtout son génie, les mœurs, les coutumes des insulaires et leur religion auraient suffi pour fournir les matériaux d'une composition plus étendue que *l'Ile*, et qui eût été aussi riche par les caractères que par les détails pittoresques qu'offre toujours un pays peu connu.

Ces nouvelles îles fortunées ont déjà inspiré à M. de Chateaubriand un de ces passages qui prouvent avec quelle facilité l'auteur du *Génie du Christianisme* est tour à tour l'émule de Bossuet, par les grandes images de son éloquence, et celui de Bernardin de Saint-Pierre, par ses descriptions si riches et si gracieuses. On nous saura gré de rappeler ici ce morceau.

« Lorsque les navigateurs pénétrèrent pour la première fois dans l'océan Pacifique, ils virent se dérouler au loin des flots que caressent éternellement des brises embaumées. Bientôt, du sein de l'immensité, s'élevèrent des îles inconnues. Des bosquets de palmiers, mêlés à de grands arbres qu'on eût pris pour de hautes fougères, couvraient les côtes, et descendaient jusqu'au bord de la mer en amphithéâtre; les cimes bleues des montagnes couronnaient majestueusement ces forêts. Ces îles, environnées d'un cercle de coteaux, semblaient se balancer comme des vaisseaux à l'ancre dans un port, au milieu des eaux les plus tranquilles. L'ingénieuse antiquité aurait cru que Vénus avait noué sa ceinture autour de ces nouvelles Cythères, pour les défendre des orages.

» Sous ces ombrages ignorés, la nature avait placé un peuple beau comme le ciel qui l'avait vu naître. Les Otaïtiens portaient pour vêtement une draperie d'écorce de figuier; ils habitaient sous des toits de feuilles de mûrier, soutenus par des piliers de bois odorant, et ils faisaient voler sur les ondes de dociles carots aux voiles de jonc, aux banderoles de fleurs et de plumes. Il y avait des danses et des sociétés consacrées aux plaisirs; les chansons et les

dramas de l'amour n'étaient point inconnus sur ces bords. Tout s'y ressentait de la mollesse de la vie, et d'un jour plein de calme, et d'une nuit dont rien ne troublait le silence. Se coucher près des ruisseaux, disputer de paresse avec les ondes, marcher avec des chapeaux et des manteaux de feuillages, c'était toute l'existence des tranquilles sauvages d'Otaïti. Les soins qui chez les autres hommes occupent leurs pénibles journées étaient ignorés de ces insulaires; en errant à travers les bois, ils trouvaient le lait et le pain suspendus aux branches des arbres *.

Nous allons emprunter à l'ouvrage de M. Mariner quelques fragmens de descriptions moins générales. Byron a tiré parti en grand poète de cette *topographie* qui est déjà si poétique dans la prose sans art du *Navigateur*.

« Il se trouve dans cette île Tonga une caverne singulière, située sur la côte occidentale. Son entrée est au moins à une brassée au-dessous du niveau de la mer, quand la marée est basse. Elle fut découverte par un jeune chef qui plongeait pour saisir une tortue. Qu'on se figure un rocher creux, s'élevant de plus de soixante pieds au-dessus de la surface de la mer, n'ayant qu'une entrée connue à six pieds sous l'eau. On peut donc dire que la base de cette caverne est la mer même. Il vint tout-à-coup dans l'idée de Finow d'aller y prendre le *cava*. M. Mariner n'était pas avec lui quand il forma ce projet. Mais il se promenait sur le rivage, et il était près du rocher en question, quand il vit plusieurs jeunes chefs se précipiter dans la mer et ne plus reparaître.

* Voici le correctif de cette description, que nous trouvons dans l'introduction déjà citée des *Voyages en Amérique*.

« Otaïti a perdu ses danses, ses chœurs, ses mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la nouvelle Cythère, trop vantées peut-être par Bougainville, sont aujourd'hui sous leurs arbres à pain et leurs élégans palmiers. Des puritains qui vont au prêche lisent l'Écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir, et expient dans un grand ennui la trop grande gaieté de leurs mères. On imprime à Otaïti des Bibles et des ouvrages ascétiques »

CHATEAUBRIAND, *Voyages en Amérique*. A. P.

Il arrêta le dernier qui se disposait à en faire autant, et lui demanda l'explication de cette conduite : « Suivez-moi, lui répondit-il, je vous mènerai où vous n'avez jamais été, et vous y trouverez Finow, ses chefs et ses mataboles assemblés. »

M. Mariner, pensant bien qu'il s'agissait de la fameuse grotte dont il avait entendu parler, n'hésita pas un instant, se prépara à suivre son compagnon, et, nageant après lui entre deux eaux, il arriva à l'ouverture du roc et entra dans la caverne. Il n'eut pas plus tôt la tête hors de l'eau qu'il entendit la voix du roi et celle des chefs qui l'avaient accompagné. Dirigé par son guide, il monta sur un fragment de rocher qui faisait saillie, et se trouva à pied sec. Tout le jour qui les éclairait était produit par la réflexion des eaux. Cependant, au bout de quatre ou cinq minutes, il put distinguer clairement les objets, et il aperçut Finow et sa compagnie assis autour de la caverne. Le roi parut pourtant désirer d'être mieux éclairé. M. Mariner repartit, alla chercher son pistolet, l'amorça, l'enveloppa ensuite de plusieurs bandes de *gnatou* bien serrées, couvrit le tout d'une feuille de plantain ; et, ayant fait arranger une torche avec les mêmes précautions, il revint à la nage auprès du roi *.

L'eau n'avait pas pénétré les bandes intérieures du *gnatou* ; il y mit le feu à l'aide du pistolet ; on alluma la torche, et la lumière parut en cet endroit, probablement pour la première fois. La caverne avait environ quarante pieds dans sa plus grande largeur, mais elle se divisait d'un côté en deux portions plus étroites. La hauteur moyenne semblait être aussi de quarante pieds. Des stalactites suspendues au haut du roc ressemblaient aux ornemens d'une ancienne

* Ce serait manquer de respect à un chef que de paraître nu en sa présence. En pareille occasion on se retire à l'écart, et, après s'être déshabillé, on se couvre d'un tablier de natte ou de feuilles d'arbres ; on en fait autant quand on est obligé de se déshabiller près du tombeau d'un chef.

église, et formaient en quelque sorte des arcades gothiques. Après avoir examiné les lieux, on prit le cava, et un vieux matabole raconta la manière dont un jeune chef avait découvert cette caverne, et l'usage qu'il fit ensuite de cette découverte. Ce récit n'est pas sans intérêt.

Il y avait autrefois à Vavao un gouverneur qui exerçait sur le peuple la plus insupportable tyrannie. Un chef médita un plan d'insurrection, et résolut de délivrer ses concitoyens, ou de sacrifier sa vie dans cette entreprise. Il fut trahi par un de ses affidés. Le tyran le fit arrêter, le condamna à être noyé, et ordonna le massacre général de sa famille et de tous ses parens, afin qu'il ne restât personne de sa race. Une de ses filles était promise en mariage à un des principaux chefs; elle aurait été aussi victime du tyran impitoyable, si un autre chef n'eût entrepris de la sauver; c'était celui qui avait découvert peu de temps auparavant la caverne d'Hoonga. Il avait gardé le secret de sa découverte, parce que, méditant lui-même un plan de révolte, il voulait faire de cette caverne un lieu de retraite, si ses projets ne réussissaient pas. Il aimait depuis long-temps cette jeune fille; et jamais il n'avait osé lui faire l'aveu de son amour, parce qu'il savait qu'elle était destinée à un chef plus puissant, et d'un rang supérieur au sien. Mais, voyant l'instant où elle allait être sacrifiée à la vengeance injuste de son ennemi juré, il alla la trouver et lui dit qu'il pouvait la sauver, si elle voulait se fier à lui; elle consentit à le suivre. La nuit favorisa leur fuite. Le jeune homme cacha sa maîtresse dans un bois voisin de la mer; de là, étant allé chercher un canot, il l'y fit entrer, la conduisit vers la caverne d'Hoonga; et, chemin faisant, lui racontant la manière dont il l'avait découverte, lui dit qu'elle lui servirait d'asile jusqu'à ce qu'il pût trouver le moyen de gagner les îles de Fijî. Étant arrivé au pied du roc, il se jeta dans la mer, et elle le suivit de près, en se conformant aux instructions qu'il lui avait données. Libres de toute crainte dans la caverne, ils

commencèrent à se reposer de leurs fatigues. Ils y trouvèrent quelques provisions que le jeune chef y avait déjà apportées pour lui-même, en cas d'évènement, et dans un temps où il était bien loin de songer au bonheur que devait lui procurer sa découverte. Il retourna avant le jour à Vavao pour ne pas éveiller les soupçons; mais il ne manqua pas de revenir vers le soir. Il apporta des nattes pour se coucher, des gnatous pour changer de vêtemens, de l'huile de bois de sandal, des noix de coco, enfin tout ce qui pouvait contribuer à rendre moins désagréable le séjour de cette caverne.

Il passait avec sa bien-aimée autant de temps que la prudence le lui permettait, et il choisissait, pour aller la voir, les momens les plus propres à mettre en défaut l'œil de la curiosité.

L'amour entre aisément dans un cœur reconnaissant; la jeune fille pouvait-elle ne pas accorder toute son affection à celui qui avait risqué sa vie pour la sauver?... Mais quel fut le bonheur du jeune chef d'entendre sortir de sa propre bouche l'aveu que depuis long-temps elle l'avait regardé d'un œil favorable; que le sentiment de son devoir l'avait seul obligée à cacher et à combattre son penchant! Heureux dans cette retraite solitaire, ils étaient hors de l'atteinte du pouvoir du tyran; loin du monde, de ses inquiétudes et de ses soucis; à l'abri des vicissitudes qui suivent la grandeur et l'ambition. Mais il était nécessaire à leur sûreté que le jeune chef s'absentât souvent, qu'il passât même quelquefois plusieurs jours sans la voir, de peur qu'on épiât sa conduite. Il rêvait donc sans cesse aux îles de Fiji, où son imagination ardente lui peignait d'avance les plaisirs et le bonheur qui l'attendaient.

Enfin il prit le parti de déclarer à ses chefs inférieurs et à ses mataboles qu'il avait le dessein de passer dans les îles de Fiji, et les engagea à l'y accompagner avec leurs femmes et toute leur famille; mais en leur recommandant le

plus grand silence sur ce projet, même à l'égard de leurs femmes, de peur que, si le tyran venait à en entendre parler, il ne mît obstacle à son exécution. On prépara un grand canot, et l'on fit toutes les dispositions nécessaires pour ce voyage, dont le secret fut bien gardé. Comme ils allaient s'embarquer, quelqu'un lui demanda s'il n'emmenait pas une femme de Tonga. « Non, répondit-il, j'en trouverai probablement une en chemin. » On regarda cette réponse comme une plaisanterie, et l'on mit à la voile.

En approchant d'Hoonga, il fit avancer le canot vers le rocher. « C'est ici, leur dit-il, que je vais trouver une femme; » attendez-moi jusqu'à mon retour. » Avant qu'on lui fît aucune question, il s'élança dans la mer et disparut. Ses compagnons, restés dans le canot, commençaient à croire qu'il avait perdu la raison. Quelques minutes se passèrent. L'alarme devint générale; on craignit qu'il n'eût été dévoré par un requin. Les uns voulaient plonger dans la mer pour l'y chercher; les autres voulaient faire le tour du rocher avec le canot pour voir s'ils ne l'apercevraient point; le plus grand nombre voulait exécuter littéralement ses ordres, et rester dans l'endroit où il leur avait dit de l'attendre. Quel fut leur étonnement en le voyant sortir du sein des eaux avec une femme charmante qu'on aurait pu prendre pour une divinité de la mer, et en reconnaissant en elle une jeune fille qu'ils croyaient avoir perdu la vie dans le massacre général de toute sa famille! Quand le jeune chef leur eut tout raconté, ils continuèrent leur route pour les îles de Fiji, et arrivèrent sans accident. Ils y demeurèrent deux ans chez un chef de ces îles.

Enfin, ayant appris la mort du tyran de Vavao, le jeune chef y retourna avec sa femme, et ils y vécurent pendant de longues années de paix et de bonheur.

Tel fut le récit que fit le vieux matabole. On y remarque pourtant une chose contraire à la vraisemblance : le séjour que la jeune fille fit dans cette caverne pendant deux ou

trois mois, avant que son amant trouvât le moyen de l'em-mener aux îles de Fiji. Pour que cela fût possible, il faudrait qu'il y eût dans cette caverne quelque ouverture par où l'air pût se renouveler. M. Mariner, pour s'en assurer, en visita tous les coins, la torche à la main, et n'y découvrit pas la moindre fente. Au surplus, si cette histoire est vraie, quelque romanesque qu'elle paraisse, il est encore possible que la jeune fille ne soit pas restée dans la caverne aussi longtemps que la tradition le prétend; et, si nous prenons le cube de quarante, ce qui est à peu près le nombre de pieds qu'elle contient en longueur, largeur et profondeur, nous aurons un nombre suffisant de pieds cubiques d'air pour qu'une personne puisse y vivre sans inconvénient pendant environ un mois, en lui donnant un pied d'air par minute. Enfin, si l'on compte les fréquentes visites du jeune chef, il s'en trouvera pour quinze jours ou trois semaines. Mais, en laissant à part tous les calculs, il existe un fait incontestable; c'est que l'air y était très pur pendant le temps que M. Mariner y resta, et qu'après y avoir passé environ deux heures, personne ne se plaignit d'une difficulté de respirer. Ne peut-il pas d'ailleurs exister dans le haut des ouvertures inaccessibles, et qui, n'étant pas en ligne droite, peuvent livrer passage à l'air, sans laisser pénétrer la lumière? Quelque étroites que soient les ouvertures, elles peuvent suffire pour le renouvellement de l'air de la caverne, en un espace de temps très court, l'action du flux et du reflux de la mer qui bouche son entrée agissant comme un grand soufflet, et produisant le même effet que l'inspiration et l'expiration par le diaphragme chez les animaux.

L'extrait suivant n'aurait besoin que du rythme pour rivaliser avec les plus brillantes pages de la poésie descriptive. On verra quel parti Byron en a tiré au début de son deuxième chant.

«Il y avait aussi sur la côte occidentale de Vavao une belle plantation d'un mille et demi de longueur sur un demi-

mille de largeur, et qui était bordée d'un côté par la mer. C'est le site le plus pittoresque de toutes les îles Tonga ; il fait le sujet d'un grand nombre de chansons , et les vieillards comme les jeunes gens ne manquent pas de le visiter, pour jouir d'un paysage enchanteur. Il est d'ailleurs célèbre pour avoir été le théâtre des exploits de quelques jeunes chefs qui soutinrent l'attaque de leurs ennemis, dans ce poste, près de six mois.

» La nature a rassemblé en ce lieu non seulement toutes les richesses végétales de ces îles, et dont le toa majestueux * n'est pas ce qu'elle offre de moins remarquable, mais encore des rochers qui semblent suspendus dans les airs, de vastes cavernes, des précipices profonds, qui lui donnent un aspect aussi imposant, aussi sublime, que l'imagination peut se le figurer. Vous vous rendez à l'endroit retiré dont nous parlons par un chemin qui traverse la plantation dans toute sa longueur, jusqu'à un bois épais de tamanaos et de toas, situé sur le penchant rapide d'une colline. La route, en cet endroit, devient un étroit sentier, et dans tous ses détours elle est bordée d'arbrisseaux. Les fleurs y étalent la plus riche variété de couleurs, et embaument l'atmosphère de parfums délicieux, tandis que l'oreille est charmée par les accens doux et plaintifs du pigeon ramier qui appelle sa compagne du haut des arbres. A cinq cents pas plus loin, vous trouvez tout-à-coup une belle plaine plantée en cocotiers, à travers lesquels vous apercevez la mer à peu de distance. De son sein surgissent différentes petites îles ; des rocs en forme de croissant s'avancent de deux côtés dans les flots, et forment une espèce de baie. La chaîne de rochers qui s'étend sur la gauche est en général la plus escarpée ; mais celle qui règne sur la droite se termine par un roc beaucoup plus élevé que tous les autres, et que l'on prendrait pour une ancienne tour dominant tous les environs. C'est là qu'autrefois, à ce que rapporte la tradition, une troupe

* Arbre fort élevé.

de jeunes chefs, qui avaient échoué dans une conspiration, cherchèrent un refuge contre le ressentiment de leurs ennemis, et se maintinrent pendant six mois. On n'y peut parvenir que par un sentier dangereux, escarpé, et si étroit qu'il est impossible à deux personnes d'y passer de front. Maîtres de cette position, il leur était facile, en faisant rouler de grosses pierres, de précipiter dans les abîmes qui entourent le rocher quiconque aurait voulu arriver jusqu'à eux. Ce ne fut que lorsque la faim et la soif les eurent fait périr tous, à l'exception de trois, que ceux-ci, séduits par une promesse de pardon, se rendirent à leurs ennemis. Mais à peine eurent-ils été conduits devant le roi, qu'il ordonna qu'on les massacrât en sa présence. Ceux qui moururent sur le rocher étaient au nombre de cinq. Ils furent ensevelis dans cet endroit même ; et l'on y montre encore leurs tombeaux, mais on n'en peut reconnaître que trois bien distinctement. Les insulaires y montent quelquefois pour jouir de la belle vue qu'on y découvre, et pour réfléchir sur le destin de ces rebelles qui si long-temps avaient bravé, au nombre de huit, les forces de toute l'île.

« Où sont maintenant, disent-ils, ces hommes qui voulu-
» rent élever leurs têtes au-dessus de celles de leurs chefs ?
» Qu'est devenue la supériorité dont ils étaient si fiers ? Leurs
» corps sont réduits ici en poussière, et leurs noms sont
» presque oubliés *. Et leurs âmes, de quoi s'occupent-elles
» maintenant ? Ont-elles encore dans Balotoo la même ambi-
» tion que lorsqu'elles animaient cette poussière, qui est tout
» ce qui reste de leurs corps ? L'amour de la guerre, le feu
» de la sédition, y règnent-ils toujours ? Non ; ce sont des
» dieux dans Balotoo. Ils voient clairement ce qui est juste,
» et leurs combats ne leur paraissent plus qu'une folie. »

* Les noms de plusieurs de ces chefs sont encore connus de quelques vieux mataboles qui se sont donné la peine d'interroger leurs pères à ce sujet ; mais ils ne connaissent qu'imparfaitement la cause qui leur avait fait prendre les armes ; et ce qu'ils en disent se borne à des conjectures ou est le fruit de leur imagination.

» Telles sont les réflexions de ceux qui vont visiter cette demeure solitaire des morts. Mais il est si difficile et si dangereux d'y monter, que de telles visites sont très rares, quoique les hommes doués d'une imagination ardente et romanesque se trouvent amplement payés de leurs peines, par la perspective qui s'étend au loin de tous côtés, tandis que le bruit des vagues qui viennent se briser au pied du rocher porte dans l'âme une sorte de plaisir mélancolique plus facile à concevoir qu'à décrire. On comprendra l'effet que ces causes peuvent produire sur l'esprit des insulaires par leurs chansons descriptives, qui, dans leur langue, rappellent le génie plaintif et pathétique d'Ossian. Mais, pour mieux faire entendre divers passages, il faut encore entrer dans quelques détails sur cet endroit aussi varié que pittoresque.

» A droite du bois de tamanaos il s'en trouve un autre entièrement planté de toas, dans lequel la nature a creusé divers bassins d'eau douce, ombragés par les branches touffues des arbres qui les couvrent, et où les insulaires vont prendre un second bain, après en avoir pris un premier dans la mer; car l'eau salée, dans les climats chauds, occasionne souvent des éruptions cutanées. Ils y font aussi des bouquets et des guirlandes de fleurs qu'ils vont cueillir à Matawto, à un mille de distance environ, le long du rivage, et les femmes en ornent leur sein, ou en font présent à leurs amans, à leurs amis, ou à leurs chefs. On entend souvent les deux sexes chanter la chanson suivante, qui, à proprement parler, est une sorte de récitatif. La langue de Tonga ne connaît, en général, ni rime, ni mesure, quoiqu'on trouve l'une et l'autre dans quelques unes de leurs chansons. Il est à remarquer que la guerre et l'amour en fournissent rarement le sujet, qui consiste presque toujours en réflexions morales ou en descriptions.

CHANSON.

« Nous partions de Vavao-Toa-Lico, les femmes nous dirent : Allons à l'extrémité de l'île contempler le coucher du soleil, écouter le ramage des oiseaux et les plaintes du pigeon ramier. Nous cueillerons des fleurs sur les sépulcres de Matawto, nous prendrons les rafraîchissemens qui nous sont préparés à Lico-One; nous nous baignerons dans la mer, et ensuite dans Vao-Aca; nous oindrons nos membres d'huile parfumée, et nous tresserons en guirlandes les fleurs que nous aurons cueillies.

» Nous voici sur l'éminence qui domine Anos-Manoo. Silence! restons immobiles! le murmure des vents qui agite les branches du majestueux toa remplit l'âme d'une mélancolie agréable. Qui ne serait saisi d'étonnement en voyant les vagues qui viennent se briser avec fureur contre ce rocher, sans pouvoir parvenir à l'ébranler? Ne sommes-nous pas plus heureux quand nous jouissons de ce spectacle, que lorsque nous sommes occupés des soins insipides et fatigans de la vie?

» Maintenant la nuit approche, il faut retourner au Mooa. — Mais écoutez. — N'entendez-vous pas le son des instrumens? On doit danser ce soir sur le Marly de Tanea. Hâtons-nous de nous y rendre. Ah! cette scène de plaisir retracera à notre esprit les fêtes qui y ont eu lieu avant que Vavao fût déchiré par la guerre! Hélas! maudites soient la guerre et ses fureurs! Voyez comme elle a frappé la terre de stérilité, et ouvert dans son sein une tombe prématurée à nos héros! Nos chefs ne peuvent plus goûter le plaisir d'errer au clair de la lune pour chercher leurs maîtresses.

» Mais, puisque le signal de la guerre est donné, pensons et agissons comme les insulaires de Fiji qui nous ont appris cet art meurtrier. Jouissons donc aujourd'hui du présent; demain, après-demain, nous n'existerons peut-être plus.

Couvrons-nous de nos plus beaux gnatous ; ornonz nos cheveux de guirlandes de fleurs ; entourons nos reins de ceintures blanches ; plaçons à notre cou des rubans de même couleur, afin que leur blancheur fasse mieux ressortir l'éclat de notre teint. Voyez-vous comme les spectateurs moins parés nous applaudissent ?

» Mais la danse si joyeuse est terminée. N'importe, restons ici toute la nuit, et passons-la dans les chants et la gaieté. Demain nous retournerons au Mooa. Feignons de ne pas entendre ces jeunes gens qui s'écrient :

» Voyez ces jeunes filles qui viennent de Licoo ! qu'elles sont charmantes ! que leur peau est belle ! elles répandent des parfums aussi délicieux que les prés fleuris de Metaloco. Eh bien, retournons encore à Licoo, nous aurons le temps demain de retourner au Mooa. »

» La belle plantation que cette chanson décrit en partie est célèbre par sa fertilité. La nature y a répandu libéralement l'arbre à pain et le cocotier. Le sol est favorable à la culture des ignames, qui y acquièrent plus de grosseur que partout ailleurs ; enfin la mer qui la borde est plus poissonneuse que dans toutes les autres parties des côtes. »

Nous compléterons ces relations par un fragment sur les fêtes nationales des îles Tonga :

« Pour préluder à la danse, une troupe de musiciens, ou un chœur de plusieurs hommes, s'assit devant nous, au milieu d'un cercle composé de spectateurs nombreux. Quatre ou cinq d'entre eux avaient de gros bambous de cinq à six pieds de longueur, avec un bout ouvert et l'autre fermé, qu'ils tenaient dans une position presque verticale ; ils frappaient la terre à coups redoublés, mais lentement, du bout qui était fermé, et produisaient ainsi différentes notes suivant la longueur des instrumens, mais toutes sur un ton bas. Par contre-partie, un autre musicien frappait vivement avec deux bâtons sur une pièce de bois fendue, étendue par terre, et produisait des tons aussi élevés que ceux de ses

confrères étaient bas. Le reste de la troupe chantait, ainsi que ceux qui tenaient les instrumens, un air tendre dont la lenteur tempérait si bien les sons plus aigus que rendaient les bambous, qu'aucun auditeur, quelque accoutumé qu'il fût à la mélodie du concert le plus enchanteur, ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'effet de cette harmonie.

» Cette musique dura environ un quart d'heure, après quoi vingt femmes entrèrent dans le cercle. La plupart avaient sur la tête des guirlandes de roses ou d'autres fleurs, et plusieurs s'étaient parées de feuilles d'arbres dont les bords étaient découpés avec beaucoup d'élégance. Elles firent un cercle autour du chœur, en tournant le visage de son côté, et commencèrent à chanter un air plein de douceur; le chœur leur répondit sur le même ton, et l'on continua ainsi alternativement. Les femmes accompagnaient leur chant de mouvemens gracieux. En même temps elles avançaient ou reculaient d'un pas, tenant un pied en l'air, tandis que l'autre était posé à terre. Elles se tournèrent du côté de l'assemblée, chantèrent quelques instans, et se retirèrent lentement toutes ensemble; puis deux d'entre elles partant en même temps, une de chaque côté, tournèrent en cercle, se rencontrèrent, et retournèrent, en continuant le cercle, pour rejoindre leur camarade. Deux autres exécutèrent les mêmes mouvemens, et toutes en firent autant tour à tour.

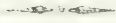
» Leur danse prit alors un caractère plus vif. Elles décrivaient une espèce de demi-cercle en sautant, frappaient des mains, et chantaient quelques mots avec le chœur. Vers la fin, la musique redoublant de vivacité, les gestes et leurs attitudes se varièrent davantage, et elles avaient besoin d'autant de vigueur que de dextérité. Quelques uns de leurs mouvemens auraient pu passer pour indécens, suivant nos idées; toutefois il me paraît probable que cette partie de leur danse n'avait pas pour but de faire naître aucune pensée lascive, mais de déployer une étonnante variété d'attitudes.

» A ce grand ballet de femmes en succéda un autre exécuté par quinze hommes. Ils chantaient quelquefois avec le chœur, et faisaient aussi des gestes gracieux avec leurs mains, mais tout différens de ceux que les femmes avaient exécutés auparavant. Ils inclinaient alternativement le corps de chaque côté, levaient une jambe qu'ils étendaient en avant en l'appuyant sur l'autre, tandis que le bras du même côté suivait aussi ce mouvement. Dans d'autres momens, ils semblaient déclamer une espèce de récitatif auquel le chœur répondait. De temps en temps ils accéléraient la mesure de la danse, en battant des mains et en multipliant les mouvemens de leurs pieds, qui cependant étaient toujours les mêmes.

» Après un assez long intervalle, nous vîmes commencer ce que nous appellerons un nouvel acte. Douze hommes se placèrent et s'avancèrent en double rang, faisant face l'un à l'autre des deux côtés du cercle. De chaque côté était un homme qui, comme s'il eût été un souffleur, répétait différentes phrases en musique, auxquelles répondaient les douze nouveaux acteurs et le chœur. Ils chantèrent ensuite sur une mesure lente, et dansèrent en chantant avec plus de vivacité, à peu près de la même manière que ceux qui les avaient précédés. Nous eûmes ensuite une danse où figurèrent les hommes qui faisaient partie du cortège de Finow ou qui l'avaient suivi. Ils formèrent un double cercle, dont le chœur était le centre; chacun était composé de vingt-quatre acteurs. Ils commencèrent par chanter un air languoureux qu'ils accompagnaient des mouvemens de la tête et des mains. Ils se retirèrent ensuite au bout du cercle, comme l'avaient fait les femmes; et, s'avancant alors de chaque côté sur un triple rang, formèrent un demi-cercle; mais ce mouvement s'exécuta fort lentement. A chaque pas ils inclinaient le corps sur une jambe, avançaient l'autre à peu près jusqu'à ce qu'ils posassent le pied par terre en avant. Bientôt, par un nouveau changement, ils firent entendre un ton plus

haut, et accélérèrent la mesure de la danse, qui finit par un cri général, suivi d'un battement de mains. Enfin ils formèrent un double cercle comme au commencement, dansèrent avec la plus grande vivacité, et tous ceux qui composaient les deux cercles finirent par changer réciproquement de place d'une manière très adroite. »

La mythologie des îles Tonga n'est pas moins curieuse; mais le poète a négligé d'en faire usage, et nous bornons là nos citations, qui peuvent servir à faire connaître au lecteur la physionomie du pays où lord Byron a placé ses nouveaux héros.



L'ILE,

OU

CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.

CHANT PREMIER.

I.

L'heure du quart du matin était arrivée; le vaisseau, poursuivant sa course, s'ouvrait avec grâce un sentier liquide; la vague brisée par la proue jaillissait autour d'elle, ou se partageait en sillons comme une plaine que parcourt la charrue. En avant, le monde des flots s'étendait au loin dans toute son immensité; en arrière maintes îles de la mer du Sud; la nuit paisible, diaprée * peu à peu de taches blanches commençait à s'effacer, séparant encore l'obscurité de la mer déjà éclairée par l'aube matinale. Les dauphins, sentant l'approche du jour, et comme avides de ses rayons, nageaient sur les plus hautes vagues. Les astres fuyaient devant des lumières plus vives, et détournaient leurs brillans regards du miroir des flots. La voile naguère obscurcie reparaissait avec toute sa blancheur; et le vent s'agitait en répandant la fraîcheur sur son passage. — Bientôt l'océan pourpré annonce le retour du soleil; mais, avant que l'Astre se montre, un acte criminel doit se commettre.

* *The night dappling* : cette expression rappelle ces jolis vers de Shakspeare :

The gentle day

Dapples the drowsy east with spots of grey.

« Le jour gracieux sème des taches d'argent sur l'orient encore en dormi. »

To dapple (*diaprer*) ne s'emploie plus qu'au participe. A. P.

Le Chef vaillant dormait dans sa cabine, se confiant en ceux qui étaient chargés de veiller sur le vaisseau; il rêvait des rivages chéris de la vieille Angleterre, de l'accueil et des récompenses qui l'y attendaient après tous ses périls; — son nom sera ajouté aux noms illustres des navigateurs qui vont chercher le pôle entouré d'orages; ses travaux les plus pénibles sont terminés, tout semble lui répondre du reste; pourquoi son sommeil ne serait-il pas tranquille? — Hélas! sur son tillac marchent des hommes indociles qui, dans leur audace, prétendent s'emparer du commandement. Ce sont de jeunes marins qui regrettent le climat de ces îles fertiles, embellies par le sourire de la beauté et par celui d'un printemps perpétuel. Après une trop longue absence, les uns n'ont plus retrouvé leurs foyers dans la terre natale, les autres n'y ont connu que la misère, et sont désormais sans patrie. N'étant plus qu'à demi civilisés, ils préfèrent la caverne de quelque jeune sauvage à la vague inconstante. Ils n'ont pu oublier ces fruits savoureux que la nature produit sans culture, ces forêts immenses où il n'est d'autre sentier que ceux qu'ils voudront s'y frayer; ces champs enrichis par les délices de l'abondance; ces îles où ils seront tous égaux, et où ils ne reconnaîtront point de maîtres; car les siècles n'ont pas encore dompté dans l'homme son impatience de toute domination, et le besoin d'une liberté jalouse.

» Qui nous rendra, ont-ils pensé souvent, cette terre dont les trésors ne sont pas enfouis dans une mine profonde, mais répandus sur sa surface; cette terre dont le soleil multiplie les richesses sans nous forcer de les céder à l'avarice? Indépendans, nous aurions là une maison dans chaque grotte; il n'y a là qu'un grand jardin pour tous, car la nature y traite toute une nation comme son enfant chéri, et lui accorde toutes les jouissances du désert. Les coquillages, voilà toute la parure de ce peuple, les fruits

leur seul bien ; quelques canots composent toute sa flotte qui ne va jamais explorer de nouveaux rivages. La chasse et la paix , voilà tous ses plaisirs ; le spectacle le plus étrange pour eux c'est la vue d'un visage européen ! »

Tel est le pays que ces étrangers languissent de revoir... Ils paieront cher l'accomplissement de ce désir.

III.

Réveille-toi , brave Bligh ! l'ennemi est à la porte , réveille-toi , réveille-toi ! — Hélas ! il est trop tard , le rebelle se poste fièrement à l'entrée de ta chambre , et il proclame le règne de la rage et de la terreur ; tes membres sont garrottés , la baïonnette menace ta poitrine ; ces mains qui tremblaient à ta voix t'arrêtent prisonnier , et te traînent sur le tillac. Désormais ce n'est plus par ton commandement que le gouvernail docile dirigera le vaisseau , et que les voiles se dérouleront. L'instinct sauvage , qui , en nous poussant avec désespoir hors des sentiers de l'obéissance , voudrait étouffer le remords par la colère , a saisi de ses vertiges ces hommes qui en croient à peine leur audace , et craignent encore le chef qu'ils sacrifient. Jamais l'homme ne peut dompter entièrement sa conscience , lorsqu'il n'a pas encore épuisé la coupe enivrante de ses passions.

IV.

Vainement l'aspect de la mort ne t'impose pas silence , vainement tu appelles à ton secours ceux qui sont restés fidèles ; tu les appelles sans craindre que ce soit ta dernière parole ; ils ne viennent point , ils sont en petit nombre ; et , frappés de terreur , ils sont forcés d'approuver ce qu'entreprennent leurs compagnons plus farouches. Vainement tu demandes la cause de cette révolte , tu n'obtiens pour réponse qu'une malédiction et de nouvelles menaces. A tes yeux s'agite et brille le glaive nu ; la pointe de la baïonnette est appuyée sur ta gorge , les mousquets sont dirigés

contre ta poitrine par des mains accoutumées à donner la mort; tu oses alors les défier, en t'écriant : *Feu!* mais ceux qui n'ont plus de pitié peuvent encore admirer ton courage. Ils ont violé toutes les lois de la discipline; mais ils sont encore retenus par quelque reste du respect que tu leur inspiras naguère; ils ne veulent point se plonger dans le sang, ils reculent devant le meurtre pour t'abandonner à la merci des flots.

V.

— Qu'on mette en mer la chaloupe! tel est le cri du nouveau chef; et qui oserait répondre *Non* à la Révolte dans la première ivresse des saturnales de sa puissance inespérée? La chaloupe est descendue avec toute la promptitude de la haine, et tu n'as déjà plus, ô Bligh! entre toi et l'abîme des flots que les fragiles parois de ses planches. Pour toute cargaison on ne t'accorde que tout juste assez d'alimens pour rendre inévitable la mort que ces ingrats te refusent. A peine te laisse-t-on assez d'eau et de pain pour prolonger de quelques jours l'agonie des mourans. Bientôt, cependant, cédant à la pressante prière de ceux qui ne voient plus d'autre espoir pour eux que l'air et les eaux, on ajoute à vos provisions quelques voiles, quelques agrès et quelques cordages, vrai trésor pour tous ceux qui sont exilés sur l'océan. Vous obtenez encore pour dernière grâce cet instrument qui cherche le pôle en tremblant, ce compas sensible, âme de la navigation.

VI.

Alors le chef, qui s'est élu lui-même, croit devoir étouffer la première sensation de son crime, et ranimer l'audace de ses compagnons, de peur que le remords ne les dispose aux conseils de la raison. — « Holà! la tasse à boire. »

« De l'eau-de-vie pour les héros! » Cette exclamation tri-

viale échappa une fois à Burke ! Sans doute l'eau-de-vie peut conduire à une gloire épique.

Nos héros improvisés le pensèrent sans doute , et vidèrent la tasse avec une exclamation d'enthousiasme , *Huzza ! vive Otaïti !* exclamations étranges dans la bouche de ces fils de la Révolte. Cette île aimable, ce sol fécond, ces cœurs amis, ces banquets obtenus sans travail, ces mœurs si douces que la nature seule a inspirées, cette richesse que n'a point amassée l'avarice, cet amour qui n'est point le prix de l'argent, comment pouvaient-ils avoir des charmes pour ces farouches enfans des mers, accoutumés à errer selon le caprice de tous les vents ? maintenant même ce repos qui est le plus souvent un vain rêve de la douce vertu, à quel prix se préparent-ils à le mériter ? — Au prix du malheur des autres : hélas ! telle est notre nature, tous les hommes tendent au même but par des chemins différens. Le soin de notre fortune, de notre nom, de notre famille, de notre patrie, de nous-mêmes, a plus d'importance aux yeux de notre égoïsme que tout ce qui est en dehors de notre sphère étroite. Cependant il y a toujours au dedans de nous cette voix dont le murmure se fait entendre au milieu des calculs silencieux de la cupidité, au milieu du bruit de la gloire. Quelle que soit notre croyance, sous quelque climat que l'âme se trouve, la conscience est l'oracle de Dieu.

VII.

La chaloupe est remplie par le petit nombre de ceux qui restent fidèles à leur chef ; équipage plein de tristesse. Il en est quelques autres qui, restés à contre-cœur sur le tillac de ce noble vaisseau, maintenant gouverné par des criminels, ne peuvent voir sans commisération le destin de leur capitaine. Mais le plus grand nombre lui prédit en riant de nouvelles infortunes, regardant d'un air railleur sa faible voile, et sa barque si fragile et si chargée. Il semble bien moins fragile le léger nautille¹ qui dirige lui-même sa proue,

navigateur enfant de la mer et né dans son canot-coquille ; il semble moins fragile et plus libre, hélas ! semblable à une fée océanique, à la reine Mab des ondes *. Vainement les ouragans viennent sur les ailes des éclairs bouleverser les vagues, il est en sûreté, son port est dans l'abîme même, où il survit triomphant aux flottes des rois de la terre, qui, après avoir fait trembler le monde, sont anéanties elles-mêmes par un coup de vent.

VIII.

Quand tout fut prêt sur le navire, qui ne reconnaissait plus d'autre maître qu'un révolté, — un matelot, moins endurci que ses camarades, laissa voir cette pitié qui ne fait qu'irriter davantage l'infortune ; il chercha le regard de son chef, et lui exprima par signes son affection et son repentir, en lui offrant une liqueur dont ses lèvres desséchées éprouvaient amèrement le besoin ; mais, observé bientôt, ce gardien fut écarté, et aucun sentiment de pitié ne se trahit plus aux yeux de la Révolte. Alors s'avança l'audacieux jeune homme, que son chef avait trop chéri pour son malheur. Montrant du doigt la chaloupe abandonnée, il s'écria :

« Il faut partir et sans retard, sous peine de la mort. »

Cependant, dans ce moment même, il ne put étouffer toute sa sensibilité ; un mot fut suffisant pour exciter dans son âme le remords de son noir forfait accompli à demi. Conservant toute son audace aux yeux de ses complices, il ne put s'en couvrir aux yeux de son ancien chef, lorsque celui-ci, avec un reproche sévère, lui demanda qu'était devenue sa reconnaissance pour tous les soins dont il avait été l'objet, et ce qu'il avait fait de cette noble espérance qu'il eut naguère de voir son nom glorieux figurer un jour dans les fastes de la Grande-Bretagne. — Les lèvres trem-

* *The Ocean Mab, the fairy of the sea.*

Mab, ou Titania, l'épouse d'Obéron. A. P.

blantes de Christian laissèrent échapper cette sombre réponse: — «Oui, oui, je suis en enfer ! en enfer*!»

Il n'en dit pas davantage; mais, pressant le départ de son chef, il le fait transporter dans son arche fragile. Ah! que de choses étaient exprimées par les courtes paroles de ses sinistres adieux!

IX.

Le soleil des régions arctiques déployait tout l'éclat de son diadème d'or au-dessus des mers, la brise tour à tour murmurait, ou se cachait silencieuse dans sa grotte humide; ses ailes capricieuses restaient immobiles, ou se jouaient sur les sommités des vagues comme sur une harpe éolienne. L'esquif abandonné fendait, avec un bruit presque imperceptible, et à force de rames, l'immensité des flots, en se dirigeant vers le rocher qui élève sa cime obscure comme un nuage dans l'horizon; le navire et la chaloupe ne se réuniront plus. Mais ce n'est point mon projet de raconter la lamentable histoire du chef trahi et de ses compagnons, leurs périls continuels, leurs rares momens de consolation, leurs jours de terreurs, leurs nuits de souffrance, et leur mâle courage, alors même qu'ils semblaient sans espoir; leur détresse lorsque la famine les eut réduits à n'être plus que des squelettes, et cette foule d'autres maux qui semblaient devoir les rendre insensibles aux atteintes de la faim elle-même. L'inconstance de l'océan tantôt menace de les engloutir, tantôt les laisse agiter d'un bras leurs rames paresseuses sur le sein calme de ses ondes, qui ne cèdent qu'à regret à la force elle-même. — Ils combattent la fièvre continue de cette soif dévorante qui fait recueillir les sombres nuages comme la fraîcheur d'une source; ils saluèrent maintes fois avec ravissement ces nuits de tempête où la voile tendue et imprégnée de la pluie accorde quelques gouttes aux lèvres avides du matelot, et rend quelque ressort

* Voyez l'appendice. A. P.

aux organes de la vie. Il leur fallut fuir des ennemis sauvages qui leur refusèrent un abri hospitalier contre la fureur des eaux. Ils arrivèrent enfin, tels que des spectres affreux, avec le récit véritable d'une navigation plus horrible qu'aucune de celles qui font répandre des larmes dans les annales des périls de la mer.

X.

Nous les abandonnons à leur sort, qui ne resta ni inconnu ni sans châtement. La vengeance reclame ses droits; la discipline violée plaide en leur faveur; toute la marine croit avoir eu part à l'outrage, et demande qu'on lui fasse réparation.

Mais nous suivrons la trace de ces révoltés, à qui une vengeance lointaine n'inspire aucune crainte.

Ils voguent sur les vagues; ils voguent rapidement; une seconde fois leurs regards vont saluer l'île chérie; — une seconde fois — l'heureux rivage où l'on ne connaît point de loi va accueillir ceux qui y ont reçu naguère l'hospitalité; la prêtresse de la nature, la femme, les appelle sur ces bords, où ils n'entendront de reproches que ceux de leur conscience, où la terre est un héritage qu'on se divise sans querelle, et où le pain lui-même est cueilli comme un fruit². Là, personne n'usurpe les champs, les bois, les ondes. — L'âge *sans or*, celui dont l'or ne trouble point les songes, embellit,... — il embellissait du moins ces îles avant que l'Europe vînt y porter sa science et ses coutumes, mais en laissant aussi ses vices aux héritiers de ses leçons. Oublions ce changement, voyons ces insulaires comme ils ont été; voyons-les bons comme la nature, ou se trompant avec elle.

Huzza! vive Otaïti! Tel était le cri qui se faisait entendre pendant que le noble vaisseau sillonnait majestueusement les vagues. — La brise s'élève, la voile naguère pendante s'arrondit par son souffle, les flots se multiplient et courent plus rapides, et la proue les couronne d'une brillante écume.

Tel jadis l'Argo fendit l'onde vierge de l'Euxin; mais ceux que porta l'Argo jetaient un regard en arrière vers leur patrie. — Nos rebelles méprisent la leur, ils s'en éloignent comme le corbeau s'éloignait de l'arche, et cependant ils veulent aller partager le nid de la colombe, et dompter par l'amour la fougue brûlante de leur audace.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

* Ce nautille porte le nom d'*argonaute*. Son histoire est si singulière que , quoiqu'elle ait été écrite par les anciens , on l'a regardée long - temps comme une fable. Qu'on se figure une petite nacelle à parois transparentes , et construite sur le modèle le plus élégant : un animal , placé au milieu de ce frêle bâtiment , qui , pour se diriger , profite du souffle des vents , auxquels il présente une membrane servant de voile , et place sur chaque bord quatre bras alongés faisant l'office de rames : voilà le tableau exact qu'offre l'argonaute. Un ennemi s'approche-t-il , aussitôt rames et voiles , tout rentre au-dedans ; la galère chavire et fait naufrage... Mais le danger est-il passé , bientôt elle reparait à la surface de l'onde ; elle vogue et continue tranquillement sa route. On sait maintenant que le poulpe , pilote de ces coquilles , dont on connaît quatre ou cinq espèces , les a lui-même fabriquées , et qu'il ne profite point , comme le pagure ermite , d'une demeure abandonnée. L'argonaute est rangé dans la classe des mollusques , et fait partie de l'ordre des céphalopodes. (*Voyez* Duméril , *Élém. des sc. nat.*) A. P.

* Le célèbre fruit à pain que l'expédition du capitaine Bligh avait pour but de transplanter.

CHANT DEUXIÈME.

CHANT DEUXIÈME.

I.

Qu'ils étaient doux ces chants de Toobonai, quand le soleil d'été descendait dans sa baie de corail !

— « Allons , rendons-nous aux plus charmans bocages de l'île , disaient les jeunes filles ; allons écouter le gazouillement des oiseaux ; le ramier roucoulera dans l'ombre épaisse , comme la voix des dieux de Bolotoo ; nous cueillerons les fleurs qui croissent sur les morts , car elles brillent de leur plus belle couleur là ou repose la tête du guerrier ; nous nous assiérons à l'approche du crépuscule , et nous verrons la lune percer de ses rayons l'arbre tooa , dont les rameaux rendent un si doux murmure , ces accens mélancoliques nous enchanteront ; ou bien nous gravirons le précipice , et nos regards dominant la mer contempleront la vaine lutte de la vague contre ces rochers , géans pétrifiés , qui rejettent au loin avec dédain l'onde rebelle brisée en écume.

» Quel magnifique tableau ! Qu'ils sont heureux ceux qui , oubliant les travaux et le tumulte de leur vie errante , n'aperçoivent plus d'autres combats que ceux de l'Océan ! L'Océan lui-même aime parfois à admirer , à la clarté de la lune , sa crinière paisiblement déroulée.

II.

— » Oui , nous cueillerons les fleurs du sépulcre , nous ferons un festin semblable à celui des esprits dans leur asile de délices. Nous nous plongerons joyeusement dans les vagues , puis nous reposerons nos membres sur le tendre gazon du rivage ; et , humides encore après ces travaux qui ne sont qu'un jeu pour nous , nous oindrons nos corps

d'une huile parfumée ; nous tresserons les guirlandes cueillies sur la tombe , et nous nous couronnerons de ces fleurs naguère consacrées aux braves.

» Mais voici la nuit ! Viens , le Moca nous rappelle ; le son des nattes retentit le long du chemin sur nos pas , la torche de la danse jette ses tourbillons de flamme scintillante sur la pelouse du Marly. Nous aussi nous y reposerons à notre tour ; nous aussi nous rappellerons par maints banquets la brillante mémoire de ces temps où Fiji n'avait pas encore fait résonner la conque de la guerre , alors que des ennemis n'étaient pas encore venus envahir ces îles dans leurs canots.

» Hélas ! c'est par eux que la fleur de l'espèce humaine reçoit de si cruelles blessures ; hélas ! c'est à cause d'eux que nos champs sont hérissés de ronces : il est inconnu ou oublié le plaisir d'errer seul avec la lune et son amie ! Eh bien , soit ! c'est à eux aussi que nous devons l'art de manier la massue , et de faire pleuvoir nos flèches sur la plaine ; — qu'ils recueillent maintenant la moisson qu'ils ont semée ; mais livrons-nous cette nuit aux ébats de la fête ; demain nous partons.

» Voici le signal de la danse ; — la coupe est remplie jusqu'aux bords , vidons-la jusqu'à la dernière goutte , demain nous pouvons mourir. Revêtons-nous des tissus de l'été , déployons autour de nos corps la blanche ceinture du tapa. De fraîches guirlandes formeront nos couronnes , comme celles du printemps , et au-dessus de nos seins brilleront les grains de l'honni , dont les brillantes couleurs contrasteront avec le sein sous lequel battent nos cœurs.

III.

» Maintenant la danse est finie. — Cependant arrêtons-nous un instant , ne bannissons pas encore de nos yeux le sourire de la gaieté ; demain nous partons pour le Mooa , mais ce n'est pas cette nuit. Cette nuit est consacrée aux plaisirs du cœur.

» Distribuez-nous encore ces guirlandes chéries, ô vous, jeunes enchanteresses de l'aimable Licoo ! Que vos formes sont belles ! comme vos charmes si doux, et cependant si puissans, captivent les âmes ! Vous ressemblez à ces fleurs qui, croissant sur le précipice de Metaloco, répandent leur parfum au loin sur l'abîme. Nous aussi nous verrons Licoo ; mais, hélas ! ô mon cœur ! que dis-je ? nous partons demain. »

IV.

Tels étaient les chants, telle était la mélodie de ces temps de concorde, lorsque les vents n'avaient pas encore poussé l'Europe sur ses bords. Ils avaient leurs vices, il est vrai, mais c'étaient ceux que donne la nature ; oui ! ce n'étaient que ceux du sauvage, et nous, nous avons leurs vices et d'autres qui ne sont qu'à nous. Nous réunissons les bassesses de la civilisation à tout ce qui révolte dans le sauvage. Qui n'a pas reconnu parmi nous le règne de l'hypocrisie ? qui n'y voit pas à la fois les prières d'Abel et la méchanceté de Caïn ? Ah ! heureux qui ne voit pas de trop près ce vieux monde, plus dégradé que le nouveau ! qui lui-même n'est plus nouveau aujourd'hui, excepté dans les régions où Colombie voit deux géans jumeaux, enfans de la liberté, et où la Chimborazo, dominant les airs, la terre et les vagues, n'aperçoit aucun esclave à ses pieds.

V.

Tels étaient les chants d'une époque de tradition et qui donnent aux morts la seule renommée qui leur survive, quand la renommée n'a d'autre signe pour se manifester que ces accords, dont le charme est à demi divin ; ces chants n'offrent à l'œil du sceptique aucune annale, mais ils confient à l'harmonie la jeune Histoire, semblable au jeune Achille, la lyre du centaure à la main, pour lui apprendre à surpasser son père.

Oui, les simples stances d'une ballade depuis long-temps

chérie par la mémoire, répétées par l'écho du rocher, mêlées à la voix des vagues, au murmure du ruisseau qui fuit plus timide sur le gazon, ou aux échos retentissans de la montagne, touchent plus vivement le cœur et l'oreille que tous les trophées élevés par les favoris de la victoire. Ces simples stances séduisent tous les cœurs, tandis que les hiéroglyphes ne sont qu'un vain sujet de travaux pour les sages, ou de rêves pour les savans. Elles captivent long-temps, comme l'expression la plus pure du cœur, tandis que les volumes de l'histoire fatiguent et ennuiant les lecteurs. Tel était ce chant sauvage, car le chant est cher aux sauvages. Seul il inspirait la solitude de ces hommes du Nord qui vinrent nous conquérir ; il s'élève partout où il n'est pas étouffé par un ennemi destructeur, ou par le faux langage de la civilisation. Que peut l'art plus accompli de nos poètes ?

VI.

Ces mélodies que l'art n'avait point dictées, interrompaient doucement le voluptueux silence des cieus dans cette heure d'un jour d'été où le soleil de Toobonai était au milieu de sa carrière.

Toutes les fleurs étaient épanouies, l'air était embaumé ; à peine un premier souffle commençait à ébranler le palmier, et, sans exhaler encore aucun murmure, soulevait la vague rafraîchissante vers la grotte où était assise la chanteuse avec le jeune étranger. C'était à lui qu'elle devait de connaître les amers plaisirs d'une passion par laquelle sont tyrannisés tous les cœurs, mais encore plus les cœurs qui, tendres sans défiance, et consumés par ce feu qui vient les surprendre, tels que des martyrs heureux et triomphans au milieu de leur bûcher funéraire, s'abandonnent à leur torture avec tant de joie, que cette agonie devient pour eux un ravissement préférable à toutes les délices de la vie !... Douce agonie qui conduit à la mort ; car la vie terrestre n'a rien à comparer à cette extase de la nature, même dans ses

rêves ; et toutes nos visions d'un monde meilleur se terminent dans un torrent d'éternel amour.

VII.

Là était l'aimable sauvage de ces îles , déjà femme par ses formes et sa taille , quoique encore dans l'enfance par l'âge , selon nos idées de l'enfance dans notre climat plus froid , où il n'est rien de précoce que le crime. — Cet enfant d'un monde enfant , — chaste et pur comme la nature l'avait fait , était revêtu déjà de toutes les grâces de la jeunesse ; sombre comme la nuit , mais comme la nuit avec tous ses astres ou comme une caverne brillante de toutes ses cristallisations naturelles. Ses yeux semblaient doués d'une langue magique , sa forme rappelait Aphrodite dans sa conque avec le cortège de ses amours voguant autour d'elle sur l'abîme , et voluptueuse comme la première approche du sommeil ; — pleine de vie cependant , car ses joues basanées s'animaient par momens d'une touchante rougeur. Son sang colorait son teint , et s'y épanouissait , brillant comme le corail qui décore de ses rameaux de pourpre le sombre lit des vagues , et séduit l'avidé plongeur.

Telle était cette fille des mers du Sud , comparable elle-même à une vague dans ses transports ; heureuse d'inviter les autres au bonheur , et ne s'attristant jamais que de leurs peines ; le plaisir que procurait son cœur fidèle et tendre était pour elle le plus doux des plaisirs ; les espérances de son avenir ne devaient rien à l'expérience , cette triste et froide pierre de touche dont le contact décolore tout. Elle ne craignait point le mal , parce qu'elle ne le connaissait pas , ou ce qu'elle en connaissait était vite , — trop vite , — oublié ; ses sourires et ses larmes passaient sur son visage comme l'haléine légère du vent passe sur le cristal d'un lac , en ride un moment la surface , mais n'en détruit pas la transparence. Bientôt une onde nouvelle descend de la montagne et vient rendre la sérénité à l'humide asile de la

naïade; mais quelquefois aussi un ouragan affreux bouleversera la source, chassera les vagues de leur bassin, et en laissera corrompre la masse dans quelque marécage désert et fétide. — Sera-ce donc là le sort de la jeune insulaire? — D'éternelles vicissitudes font, hélas! la guerre à l'humanité; l'heure de la chute des mondes arrive : les simples mortels seraient-ils épargnés? heureux ceux du moins qui, ayant vécu dans l'innocence, se survivront à eux-mêmes parmi les esprits du ciel!

VIII.

Et lui, quel est-il, cet étranger aux yeux bleus, à la blonde chevelure? — Un fils du Nord, né dans ces îles plus connues de l'Européen, mais presque aussi sauvages que celles d'Otaïti; c'est un fils de ces Hébrides où mugit le Pentland avec ses tourbillons. Balancé dans son berceau par le souffle impétueux des vents, il fut l'enfant de la tempête en corps et en esprit; ses yeux ouverts, pour la première fois, sur l'écume de l'océan, s'étaient depuis ce moment familiarisés avec les abîmes, comme s'ils eussent été ses seuls foyers domestiques. L'océan avait été le compagnon de ses rêveries, le confident de sa solitude, et le seul Mentor de sa jeunesse passée sur un navire. Jouet des vagues et du caprice des airs, il avait de bonne heure aimé les périls par choix. Nourri des légendes de sa romanesque patrie, prompt à espérer, mais non moins constant à souffrir, il avait fait connaissance avec tous les sentimens, excepté avec le désespoir. Placé sous le climat de l'Arabe, il eût été un bandit aussi audacieux qu'aucun de ceux qui ont foulé ses sables brûlans, et il en eût bravé la sécheresse avec autant de persévérance qu'Ismaël voyageant sur son vaisseau du désert ¹. Sur le rivage du Chili on l'eût vu fier cacique; sur les montagnes d'Hellas, Grec rebelle; né dans une tente, il serait devenu peut-être un Tamerlan : destiné à un trône, il eût peut-être été inhabile à régner; car le

même esprit qui s'ouvre un chemin à la puissance ne pourrait plus trouver d'autre proie que lui-même s'il était venu au monde avec la couronne sur la tête ; il lui faudrait rétrograder ; et, pour chercher ses plaisirs, il serait réduit à faire l'expérience des privations et de la douleur ². Le même esprit qui fit un Néron, honte affreuse de Rome, avait formé dans un rang plus humble l'illustre citoyen qui avait rendu le nom de Néron glorieux ³.

IX.

Tu souris, lecteur. — Ces comparaisons paraissent ambitieuses à ceux qui contemplent tout avec des yeux éblouis ; tu souris. — Qu'a de commun, dis-tu, avec le Chili, Hellas, l'Arabie, avec la gloire ou avec Rome, le nom d'un homme inconnu ? — Tu souris. — Eh bien, cela vaut mieux que de soupirer. Cependant cet homme aurait pu être l'égal des mortels glorieux que je viens de citer ; on aurait pu dire de lui : — Ce fut un esprit audacieux, un guerrier toujours à l'avant-garde, un héros citoyen, ou un chef despotique, capable d'illustrer une nation ou de l'opprimer. Il avait une de ces ambitions qui nous élèvent au-dessus ou nous abaissent au-dessous de ce qui exalte nos cœurs ; mais ce n'est là qu'un songe : qu'était réellement cet inconnu ? Un jeune homme brillant de force et de santé, un marin révolté, libre comme l'écume de l'océan, et l'époux de la vierge de Toobonai : — c'était le blond Torquil.

X.

Assis auprès de Neuha, il suivait des yeux le mouvement des vagues. — Neuha était la fleur des filles de l'île, d'une naissance noble. (Un héraut d'armes se rira de cette noblesse qui, dans ces îles peu connues, n'était attestée par aucun écusson. Mais Neuha descendait d'une antique race, d'ancêtres vaillans et libres, chevaliers nus d'une chevalerie sauvage, dont les tombeaux couverts de gazon s'élèvent

sur le bord de la mer ; et le tien , que j'ai vu , ô Achille ! que nous offre-t-il de plus ?)

Les étrangers , porteurs de la foudre , étaient arrivés dans de vastes canots hérissés de traits de flammes , et surmontés d'immenses arbres qui , plus hauts que le palmier , semblaient prendre racine dans l'abîme au milieu du calme , et qui soudain , dès que se réveillaient les vents , étendaient au loin des ailes semblables à des nuages sur l'horizon. L'approche de ces villes , reines flottantes de la mer , semblait enlever aux vagues elles-mêmes une partie de leur liberté. — Neuha , avec sa légère nacelle , apparut et glissa comme un trait sur l'écume de l'océan , comme le renne à travers la neige , ou semblable à la néréide dans sa conquête océanique. Elle contemplait avec étonnement cette masse gigantesque qui s'approchait de vague en vague. — L'ancre tomba dans l'abîme , et le navire s'arrêta , comme un énorme lion endormi au soleil , tandis qu'à l'entour se multipliait un essaim de pirogues semblables à des abeilles bourdonnant en foule autour de la crinière du roi des animaux.

XI.

Les blancs débarquèrent. — Est-il besoin de dire le reste ? Le Nouveau Monde tendit la main à l'Ancien ; chacun était un sujet d'étonnement pour l'autre , et le lien de la curiosité devint peu à peu le lien plus tendre d'une mutuelle amitié. Bienveillant fut l'accueil des pères ; plus tendre encore fut l'accueil de leurs filles , émues d'un sentiment plus doux ; une alliance les unit : les enfans d'un ciel d'orage trouvèrent la beauté dans ces visages basanés. Les insulaires , à leur tour , admirèrent un teint plus clair , qui paraissait si blanc dans un climat où la neige était inconnue.

La chasse , la liberté d'errer dans les bois ; une île où chaque cabane invitait l'étranger et lui offrait un foyer domestique ; le filet tendu dans la mer , les pirogues rapides

qui parcouraient cet archipel parsemé de tant d'îles brillantes ; un sommeil rafraîchissant obtenu par des travaux qui n'étaient que des jeux ; ces palmiers, qu'on croirait des dryades animées, dont Bacchus enfant féconde le sein, tandis que l'aigle construit son aire au-dessus de la crête qui ombre, comme un panache, le cep de vigne caché sous l'écorce ; le banquet de cava, l'igname, la semence du coco, qui porte à la fois une coupe, un fruit, et du lait ; l'arbre à pain qui, sans le secours de la charrue, produit une facile moisson, et donne même un pain tout préparé sans la flamme de la fournaise, et sans que la forêt soit privée de ses rameaux ; — arbre sans prix, autour duquel peuvent se réunir chaque jour de nouveaux convives, sans craindre la famine ! — ces trésors, et les mille plaisirs de la mer, des forêts et de ces riantes solitudes, captivèrent tous ces hommes naguère sans patrie, et leur firent aimer ceux qui seraient plus heureux si leur ignorance était encore plus grande. Voilà ce qui fit plus que n'avait fait la discipline d'Europe.

Voilà ce qui civilisa les fils de la civilisation.

XII.

Parmi tous ces couples d'amans, Torquil et Neuha n'étaient pas les moins beaux : tous deux enfans des îles, quoique sous des climats différens, il est vrai, mais tous deux sous l'influence d'un astre des mers, tous deux élevés au milieu du spectacle d'une nature sauvage, spectacle dont le souvenir nous est toujours si doux. Quelque chose qui survienne entre nous et les premiers goûts de l'enfance, qui n'aime à se rappeler ce qui frappa d'abord ses yeux ? Celui qui de ses premiers regards aperçut les cimes bleues des montagnes saluera avec amour chaque élévation qui lui montrera ce même azur ; il retrouvera dans chaque rocher le visage familier d'un ami auquel il tendrait volontiers les bras *.

* « Presque toujours notre manière de voir et de sentir tient aux réminis-

J'ai long-temps erré dans des pays qui ne sont pas le mien ; j'ai adoré les Alpes, aimé les Apennins, révééré le Parnasse, et admiré l'Ida et l'Olympe de Jupiter, dominant la plaine étendue à leurs pieds ; mais ce n'était pas seulement la mémoire des vieux âges du monde, ce n'étaient pas seulement les charmes naturels de ces monts qui me ravissaient à leur aspect ; le transport de l'enfant survivait dans le jeune homme. Loch-Na-Gar * se confondait avec l'Ida sur la plaine d'Ilion, mêlait des souvenirs celtiques avec le mont Phrygien, et faisait couler les torrens de l'Écosse avec l'onde transparente de Castalie ⁴. Pardonne-moi, ombre éternelle d'Homère ; Apollon, pardonne-moi ces erreurs de mon imagination, le Nord et la nature m'apprirent à adorer ces scènes sublimes par le souvenir de ce que j'avais aimé auparavant.

XIII.

L'amour qui rend toutes les choses belles et tendres, la jeunesse qui pare tout horizon de riantes clartés ; les dangers passés qui font chérir à l'homme lui-même le jour de repos dans lequel il cesse de détruire ; la beauté mutuelle dont la sympathie ébranle le cœur le plus farouche, comme l'électricité rend sensible le dur métal : voilà ce qui réunit par un sentiment commun l'homme du Nord à demi sauvage et l'insulaire qui l'était tout-à-fait.

Le souvenir terrible du combat avait cessé de faire éprouver à son cœur ses sombres jouissances ; l'inquiète impatience du repos ne venait plus l'agiter, comme l'aigle dans

» cences de notre jeunesse... Élevé comme le compagnon des vents et des flots,
 » ces flots, ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, conve-
 » naient peut-être mieux à la nature de mon esprit et à l'indépendance de mon
 » caractère. Peut-être dois-je à cette éducation sauvage quelque vertu que j'au-
 » rais ignorée. »

CHATEAUBRIAND, *Voyages en Amérique*, introd., p. 67. A. P.

* Le lac Na-Gar. Voyez l'*Essai sur le génie et le caractère de lord Byron*, et le poème intitulé *Loch-na-Gar*. A. P.

son aire , quand le bec aigu et l'œil perçant de l'oiseau guerrier cherchent une proie dans l'espace des cieux ; — son cœur était dompté par cette mollesse voluptueuse si douce et si efféminée à la fois , qui menace l'urne du héros de lui ravir tous ses lauriers. — Les lauriers n'existent plus quand c'est pour toute autre chose que pour répandre le sang que brûle le cœur du héros ; cependant , quand sa cendre est déposée dans le tombeau , le myrte n'accorde-t-il pas une ombre aussi douce ? Si César n'avait connu que Cléopâtre , Rome eût été libre , et le monde ne fût point devenu le domaine de César. Et qu'ont fait pour la terre les exploits de César et la renommée de César ? Nous en ressentons l'influence dans notre honte ; la sanction sanglante de sa gloire consacre la rouille des chaînes que nous imposent les tyrans. C'est en vain que la gloire , la nature , la raison , la liberté , invitent des millions d'hommes à faire ce que fit le seul Brutus. — Peuples esclaves , qu'hésitez-vous à abattre ces oiseaux-moqueurs , imitant la voix du Maître du monde ? ne sont-ils pas restés trop long-temps perchés sur leur arbre élevé ? — Nous sommes encore chassés par ces hiboux , et nous prenons pour des aigles ces ignobles oiseaux , quand le seul mot de liberté suffirait pour les mettre en fuite , comme leur peur vous le démontre trop bien.

XIV.

Plongée elle-même dans le doux oubli de la vie , Neuha , l'insulaire de la mer du Sud , était une épouse dévouée qu'aucune des distractions du monde ne pouvait arracher à son amour ; aucune société n'était là pour la railler de sa flamme nouvelle et passagère ; aucune foule de bavards et de fats ne venait avec leur bruyante admiration , ou leurs chuchotemens adultères , menacer son devoir , sa gloire et son bonheur. Sa fidélité et tous ses sentimens étaient chastes comme sa nudité : elle était comme un arc-en-ciel dans l'orage. Avec quelle brillante variété le météore change ses

couleurs ! quelque vaste que devienne son arc dans l'horizon , quelque changement qu'on aperçoive dans ses teintes , c'est toujours le signe consolateur de l'amour céleste.

xv.

Dans cette grotte du rivage battu par la vague , Torquil et Neuha passaient l'heure du midi des tropiques. Aucune des heures du jour n'était longue pour eux. — Ne réfléchissant jamais sur le cours du temps, qui n'était pas divisé pour eux par le triste son d'une horloge, dont la voix d'airain marque la tâche journalière de nos travaux, et semble appeler l'homme avec un son moqueur, que leur faisait l'avenir ou le passé ? Le présent les occupait seul comme un tyran jaloux ; leur sablier était le sable de la mer, et la marée voyait leurs momens s'écouler comme ses propres lames. Qu'avaient-ils besoin de compter les dates, eux pour qui le jour passait plus rapide qu'une heure ? Le rossignol les avertissait seul de l'approche du soir par ses touchans adieux à la rose ⁵. Quand le soleil se couche dans ces climats, ce n'est pas en descendant à pas lents dans son humide couche du nord ; c'est d'un seul bond, avec tout son éclat ; c'est comme s'il quittait pour toujours le monde, et le privait de ses clartés sans retour, qu'il plonge sous les flots son front rayonnant, semblable à un héros qui se précipite fièrement dans la tombe. Les deux amans se levaient alors, cherchant la lumière dans les cieux, puis dans les yeux l'un de l'autre, s'étonnant que l'été eût un soleil si rapide, et se demandant si en effet le jour était fini.

xvi.

Et que ceci ne semble pas étrange. L'enthousiaste religieux ne vit pas sur la terre, mais dans ses rêves extatiques ; les jours et les mondes sont emportés devant lui comme dans un tourbillon ; son âme a précédé sa cendre dans le ciel. L'amour est-il moins puissant ? — Non ; il nous entraîne

avec la même violence vers la révélation gloriétisée d'un Dieu, ou vers cette autre moitié de nous-mêmes, dont les plaisirs et les douleurs sont tellement au-dessus des nôtres, que nous les confondons avec tout ce que nous connaissons du ciel ici-bas. En un instant, des deux points opposés, ces feux, qui consomment tout, se rapprochent, et nous enveloppent avec ce que nous aimons dans une flamme commune.

Combien de fois encore nous oublions le temps, lorsque, solitaires et admirant le trône universel de la nature, — ses forêts, ses déserts, ses vastes eaux, parlent d'elle à notre intelligence ! Les astres et les montagnes n'ont-ils pas une vie ? Les vagues n'ont-elles pas une âme ? leurs cavernes humides ne sont-elles pas douées d'un sentiment, et ne l'expriment-elles pas dans leurs larmes silencieuses ? Oui, les cieux nous appellent avec amour dans leur sphère ; ils dissolvent notre enveloppe d'argile avant son heure, et plongent nos âmes dans les vastes mers de l'éternité. Arrête, dépouille-toi de ce fol orgueil ! — Qui pense à soi, lorsqu'il regarde le ciel ? et qui, lorsqu'il porte ses regards moins haut, pensa jamais à la bassesse générale des hommes ou à la sienne, dans ces momens d'illusion et de jeunesse où le cœur n'a pas encore reçu la leçon du temps * ?

XVII.

Neuha et Torquil se levèrent. — Le crépuscule répandait son ombre douce et mélancolique dans la grotte qui leur servait d'asile, et dont les cristaux, s'allumant soudain, rappelaient par le faible éclat de leur lumière l'éclat mystérieux des astres de la nuit. Le jeune couple, partageant le calme de la nature, regagna lentement sa cabane construite sous le palmier, tantôt souriant, tantôt silencieux, comme le spectacle de la terre et des airs ; — charmans tous deux

* Ce passage a été cité par M. Benjamin Constant dans son bel ouvrage sur *la Religion*. A. P.

comme l'amour quand il est pur et serein; l'océan élevait à peine la voix plus haut que l'invisible habitant du coquillage, lorsque, éloigné de l'onde natale, cet enfant des mers crie et ne veut pas s'endormir, exhalant en vain le léger murmure de sa plainte, et appelant le vaste sein de l'onde, sa nourrice⁶.

Les bois les plus sombres inclinaient leurs rameaux comme pour goûter le repos; l'oiseau des tropiques dirigeait son vol orbiculaire vers son nid des rochers, et le firmament étendait ses voiles d'azur comme un lac paisible dont l'aspect eût ravi la piété d'une âme religieuse.

XVIII.

Mais, à travers les palmiers et les plantains, écoutez! Quelle est cette voix dont le son n'est pas celui qu'un amant, dans cette heure de voluptueux silence, aurait voulu entendre? Ce n'est pas le soupir de la brise mourante de la nuit, faisant vibrer d'un dernier souffle le feuillage harmonieux des bois, et répété par les échos des rochers, — accords ravissans d'une musique sans art. — Ce n'est pas un chant de guerre sonore qui trouble le charme, ni le cri isolé du hibou, cet ermite sombre des nuits, qui exhale les plaintes lugubres de son âme solitaire, jusqu'à ce que le jour dissipe les ombres; — c'est le son perçant et prolongé d'un sifflet naval auquel succèdent le silence d'un moment et puis une rauque exclamation : « Holà! Torquil, mon garçon! qu'y a-t-il de bon? Holà! camarade, holà! »

— « Qui m'appelle? » s'écrie Torquil à son tour, cherchant de l'œil celui qui s'approche. — « Me voici. » Telle fut la courte réponse de l'interrupteur.

XIX.

Mais ici, de la bouche qui a parlé, s'échappe, comme pour l'annoncer mieux encore, un souffle aromatique qui n'avait pas effleuré « une couche de violettes*, » mais un souffle

* Expression de Shakspeare. A. P.

plus habitué à faire voltiger la vapeur sur le grog ou sur l'ale, après avoir passé par une courte et fragile pipe. Cette pipe avait déjà exhalé ses parfums dans toutes les zones et sur toutes les mers, depuis Portsmouth jusqu'aux pôles. Oui, elle avait bravé les orages, et répété partout avec persévérance son sacrifice à Éole, à travers tous les changemens de l'atmosphère; et qui était celui qui la possédait? — Si je ne me trompe, c'était ou un matelot ou un philosophe⁷.

Sublime tabac qui, du levant au couchant, égaies les travaux du Maure ou l'oisive mollesse du fils de Mahomet! toi qui, sur l'ottomane du musulman, partages également ses heures et rivalises avec l'opium et ses odalisques; magnifique à Stamboul, mais moins noble, sinon moins cher à Wapping* ou le long du Strand** ; divin dans les hookas, glorieux dans une pipe garnie d'ambre doré; comme tout ce qui charme, tu nous séduis bien mieux quand tu t'offres avec de riches ornemens; néanmoins tes amans véritables admirent plus encore tes appas dans leur nudité! — Qu'on m'apporte un cigarre!

XX.

A travers les ombres de la forêt une figure humaine vint interrompre la solitude des deux amans. C'était un matelot en costume étrange et burlesque, tel que ce personnage de mascarade qui semble sortir du fond des vagues, lorsque les navires franchissent la ligne équinoxiale, et que l'équipage en gaité célèbre ses grossières saturnales dans le char prétendu de Neptune. Le dieu de l'océan voit en souriant son nom revivre, quoique ce ne soit que dans le jeu grotesque de quelques matelots, réjouis par une brise qui n'a pas soufflé dans les ondes poétiques des Cyclades. Le vieux Neptune aime encore à contempler à travers l'humide cristal de son empire quelques rites de son ancien culte⁸.

* Faubourg *maritime* de Londres. A. P.

** Rue de Londres où il y a de riches boutiques. A. P.

La jaquette de notre matelot, quoique un peu vieille; sa pipe fidèle, qui avait toujours égayé ses loisirs et ses travaux; son air hardi; sa démarche un peu balancée, qui imitait le roulis de son cher navire: tout en lui annonçait son ancien état; mais une espèce de mouchoir, négligemment roulé et noué autour de sa tête, lui servait de chapeau; et, au lieu de caleçon (hélas! trop vite déchiré; car les bois les plus doux ont leurs ronces), un tissu curieux de natte remplaçait ses *inexprimables**. Ses pieds nus et son visage brûlé du soleil convenaient également à son métier de matelot et au peuple sauvage dont il faisait désormais partie. Ses armes n'appartenaient qu'à lui, inventions de notre Europe, produits d'une civilisation perfectionnée; le mousquet pendait à ses épaules larges, robustes, et un peu voûtées par son séjour sur les vaisseaux; à sa ceinture était fixé son coutelas, indifférent pour le fourreau usé ou perdu; à côté de ce fer étaient ses pistolets, couple très conjugal. — Que cette métaphore ne soit pas traitée de mauvaise plaisanterie, quoique l'un des deux fût sans amorce, et que l'autre fût faux-feu. Une baïonnette complétait cet accoutrement hétéroclite; — une baïonnette à laquelle la rouille avait enlevé tout l'éclat de son acier, jadis si poli.

XXI.

— « Qu'y a-t-il de neuf, Ben Bunting? » (s'écria Torquil, lorsqu'il fut à portée de voir et d'entendre le personnage que je viens d'introduire.)

— « Hé! hé! rien de neuf, dit Ben; mais assez de nouvelles: une voile à paru dans le lointain.

» — Une voile! et comment ça? Mais où as-tu pu l'apercevoir? Ce ne peut pas être, car je n'ai pas vu l'ombre d'une voile sûr la mer.

* Nom inventé par la pudeur anglaise pour dire une *culotte*: le mot *cuisse* (thigh) est même proscrit de la langue; gardez-vous bien à table de demander une cuisse de poulet: mais demandez-en la jambe, et vous serez servi. A. P.

» — Probablement, reprit Ben;...tu n'as rien dû voir de la baie; mais du haut du rocher où j'ai passé une partie du jour, je l'ai vue, moi, et le vent lui était favorable.

» — Quand le soleil s'est couché, où était-elle? a-t-elle jeté l'ancre?

» — Non; mais elle a continué à marcher sur nous jusqu'à ce que le calme se soit déclaré.

» — Quel pavillon?

» — Je n'avais pas de télescope; mais ce maudit navire m'a semblé ne rien apporter de bon.

» — Est-il armé?

» — Je le crois. Il est envoyé à la découverte; il est temps, je pense, pour nous de virer de bord.

» — Que dis-tu? n'importe qui nous attaque, nous ne fuirons pas, ce serait une lâcheté; nous mourrons dans nos quartiers en vrais braves.

» — Bien! bien! Ma foi, tout cela est égal à Ben.

» — Christian le sait-il?

» — Oui, oui: il a rassemblé notre monde. On s'occupe à fourbir les armes; nous avons du canon. On te demande.

» — C'est juste; et, ne me demandât-on pas, ce n'est pas moi qui pourrais laisser mes camarades sur des bas-fonds.

» Ma Neuha! hélas! faut-il que le sort ne me poursuive pas seul, mais encore une amie si douce et si fidèle! Mais, quelque chose qui arrive, ma Neuha! ne viens pas énerver mon courage: je n'ai pas le temps de verser une larme. Je suis tout à toi, à tout évènement.

» — Fort bien, dit Ben; cela est bon pour les soldats de marine⁹. »

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

¹ Le dromadaire, figure orientale.

² *Lucullus, when frugality would charm,
Had wanted turnips in his Sabine farm.*
POPE.

« Quand la frugalité aurait eu des charmes pour Lucullus, il aurait regretté de n'avoir pas de navets dans sa ferme Sabine. »

³ Le consul Néron, qui fit cette marche fameuse par laquelle il trompa Annibal et défit Asdrubal, accomplissant par là un exploit presque sans pareil dans les annales militaires. La première nouvelle qu'Annibal eut de son retour, ce fut par la tête d'Asdrubal jetée dans son camp. A cette vue, le héros carthaginois s'écria avec un soupir que Rome allait être enfin la maîtresse du monde. Et cependant, sans cette victoire de Néron, le tyran qui souilla ce même nom sur le trône n'eût peut-être jamais régné. Mais l'infamie de l'un a éclipsé la gloire de l'autre. Quand on prononce le nom de Néron, qui pense au consul ? Telles sont les choses humaines.

⁴ Enfant encore, à peu près à l'âge de huit ans, après une attaque de fièvre scarlatine que j'avais eue à Aberdeen, je fus envoyé dans les montagnes d'Écosse par l'avis des médecins. J'y passai plusieurs étés, et c'est de là que je fais dater mon amour pour les pays de montagnes. Je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi quelques années après, en Angleterre, au milieu des collines de Malvern, la vue d'une montagne en miniature, la seule que j'eusse vue depuis long-temps. Quand je fus de retour à Cheltenham, j'avais coutume chaque soir, au coucher du soleil, de contempler ces collines avec une sensation que je ne puis décrire. C'était là une sensation d'enfant sans doute ; mais je n'avais alors que treize ans, et c'était dans les vacances.

⁵ L'histoire bien connue des amours du rossignol et de la rose me dispense de tout commentaire.

⁶ Si le lecteur veut approcher de son oreille le coquillage qu'il a peut-être pour ornement sur sa cheminée, il comprendra à quoi je fais allusion. Si le texte lui paraît obscur, il trouvera dans Gébir la même idée mieux exprimée dans deux vers. Je n'ai jamais lu ce poème ; mais j'ai entendu citer les vers par un lecteur plus heureux, qui semble différer d'opinion avec l'éditeur de la Revue de trimestre (Quart. Rev.). Celui-ci, dans sa Réponse au critique de son Journal, qualifiait Gébir d'ouvrage aussi absurde que médiocre. C'est à M. Landor, l'auteur de Gébir ainsi qualifié, et de quelques poèmes qui le disputent en obs-

cénité à ceux de Martial et de Catulle , que l'immaculé M. Southey adresse ses déclamations contre l'impureté.

7 Hobbes était un fumeur déterminé.

8 La cérémonie du passage de la ligne équinoxiale est trop connue pour exiger de nous une longue note.

9 Cela est bon pour les soldats de marine , mais les marins n'en croiront rien !
— Ancien dicton qui survit à une ancienne jalousie n'existant plus qu'en paroles entre les braves marins et les soldats également braves.



CHANT TROISIÈME.

CHANT TROISIÈME.

I.

Le combat était fini. On ne voyait plus cet éclair qui, au milieu de l'obscurité, entoure soudain le canon au moment où il vomit le boulet et donne des ailes à la mort *. Les vapeurs sulfureuses, quittant la terre, ne souillaient plus que l'azur du ciel; le tonnerre retentissant, qui naguère accompagnait chaque décharge, avait laissé les échos à leur silence mélancolique. Plus de cris d'horreur ou de rage; la lutte était à son terme; les rebelles étaient écrasés, dispersés ou pris, excepté ceux qui survivaient pour regretter le sort de leurs compagnons, qu'ils estimaient heureux d'avoir rendu leur dernier soupir; un petit nombre s'était échappé; et ceux-là étaient poursuivis dans l'île qu'ils avaient préférée à leur terre natale! Il n'y avait plus pour eux de patrie sur la terre depuis qu'ils avaient renié celle qui les avait vus naître; chassés comme des bêtes féroces, ils cherchaient les déserts comme l'enfant se réfugie vers le sein de sa mère; mais c'est vainement que, pour éviter la vengeance de l'homme, les loups et les lions cherchent leur tanière; plus vainement encore l'homme voudrait éviter son semblable acharné à sa destruction.

II.

Il était un rocher gigantesque qui dominait encore l'océan orageux; escaladant ses énormes flancs, la vague en était soudain précipitée comme un brave qui monte le premier à l'assaut, et elle retombait sur les vagues qui accou-

* *As he wings a tomb*, littéralement : donne des ailes à une tombe. A. P.

raient en écumant après elle sous l'étendard des vents en fureur.

La mer est calme , et sous l'abri de ce roc presque inaccessible s'est réfugiée la troupe peu nombreuse des vaincus et des blessés dévorés par la soif, et épuisés par une longue résistance ; mais ils ont encore leurs armes à la main , et conservent un air d'orgueil comme des hommes accoutumés à prévoir de sang-froid toutes les rigueurs du sort , et à y opposer un invincible courage. Ils ont osé braver une inévitable défaite , ils ont compris depuis long-temps qu'une cruelle vengeance les poursuivrait ; mais un reste d'espérance les avait autrefois soutenus dans ces îles lointaines , au milieu de l'empire des vagues où ils auraient pu être oubliés et perdus , sinon pardonnés. De telles réflexions avaient écarté , et le plus souvent effacé de leur mémoire , le presentiment des sévères recherches de leur patrie offensée.

Leur île verdoyante ne pourra plus protéger leur vertu tardive ou leurs vices ; ce paradis conquis par la révolte est fermé pour eux ; par un triste retour sur le passé , il ne leur reste plus que le compte de leurs torts à payer. La proscription les atteint dans leur patrie adoptive ; en vain l'univers est ouvert devant eux , toutes les issues en sont gardées par leurs ennemis. Leurs nouveaux alliés ont sacrifié pour ces infortunés leur sang et leur vie ; mais que peuvent la lance , la massue et le bras d'Hercule contre cette invention magique d'un tonnerre terrestre qui détruit le guerrier avant qu'il ait fait usage de ses forces , et qui , comme les traits perfides de la peste , creuse à la fois la tombe du brave et celle de toute vaillance humaine¹ ! Leur petit nombre a fait tout ce que le petit nombre peut faire contre un nombre supérieur ; mais , quoique le choix libre d'une mort volontaire rende fort contre la tyrannie , la Grèce elle-même ne peut se vanter que d'un seul combat des Thermopyles jusqu'à ce jour , où elle vient de refondre ses chaînes brisées et en reforger un glaive pour mourir à jamais ou revivre.

III.

Le petit nombre des vaincus paraissait donc , à l'abri de l'immense rocher, comme le dernier reste d'un troupeau de daims immolé par les chasseurs ; tout en eux annonce des forces épuisées ; mais le sang des chasseurs tache leur bois menaçant encore.

Une source descendait en tombant de la cime du rocher et se traçait un sentier inégal jusqu'à l'onde amère ! Ses petits flots argentés purs et frais comme l'innocence jouaient un moment sur les saillies du rocher, et brillaient aux rayons du soleil. Tel on voit reluire sur la cime solitaire d'un mont des Alpes l'œil du chamois timide qui mesure le vaste azur des cimes plus basses qui se pressent à ses pieds.

Les compagnons de Christian courent à cette source. — La seule sensation de la soif absorbe toutes leurs autres sensations. — Ils boivent avec la volupté qu'éprouvent ceux qui se désaltèrent pour la dernière fois , et ils baignent avec transport leurs bras dans cette onde rafraîchissante. Quand ils ont adouci l'ardeur de leur gosier et lavé les taches sanglantes de ces blessures, dont des chaînes seraient le seul bandage, ils regardent tristement autour d'eux , comme s'ils s'étonnaient d'être encore un si grand nombre en vie et non captifs ; — mais , observant le plus profond silence , chacun se contente d'interroger les regards de son compagnon comme pour appeler un langage que ses propres lèvres lui refusent. Ils semblent tous avoir perdu la voix avec leur cause.

IV.

Sombre , à l'écart, Christian restait les bras croisés sur son sein ; son visage , naguère animé par de fraîches couleurs et par un regard intrépide , était devenu livide. Ses cheveux , au lieu de se diviser en boucles gracieuses , se hérissaient sur sa tête comme un nid de vipères réveillées

soudain ; immobile comme une statue , serrant les lèvres pour refouler même son souffle au fond de sa poitrine, il était fixé contre le rocher , menaçant dans son silence ; et , si ce n'eût été un léger mouvement de son pied qui battait et creusait le sable , on l'aurait cru pétrifié. A quelques pas de lui , Torquil appuyait sa tête contre un angle de la roche ; il restait aussi silencieux , regardant son sang couler , mais sans être blessé à mort. — Sa plus cruelle blessure était tout intérieure ; son front était pâle , ses yeux bleus à demi fermés , et des gouttes de sang qui souillaient ses cheveux blonds prouvaient que ce n'était pas le désespoir , mais la faiblesse de la nature , qui le faisait pâlir. Auprès de Torquil était un troisième vaincu , brusque et grossier comme un ours , mais tendre comme un frère , — Ben Bunting , qui , après avoir étanché et pansé tant bien que mal sa blessure , allumait tranquillement sa pipe , — trophée survivant à cent combats , fanal dont la clarté avait éclairé dix mille nuits. Le quatrième et le dernier de ce groupe abandonné allait et venait , se baissait et se relevait , ramassait un caillou , le laissait retomber , — se mettait à courir , puis s'arrêtait soudain , — jetait les yeux sur ses compagnons , sifflait à demi un air , — se taisait , — puis recommençait tous ces mouvemens avec un mélange de trouble et d'insouciance. — Voilà une longue description pour rendre ce qui se passait dans cinq minutes , — mais quelles minutes ! — De tels momens subdivisent la vie des hommes en siècles d'éternité.

v.

Enfin Jack Skyscape , homme vif , qui effleurait tout comme un zéphyr effleure les objets sur lesquels il passe , — plus brave que ferme , et plus propre à oser tout et à mourir en un moment , qu'à lutter contre le désespoir , s'écria : « God damn ! » Énergiques syllabes , — pivot de l'éloquence anglaise , comme *Allah* est celui de la langue turque , ou comme les mots plus païens encore de *proh Jupiter* !

chez les Romains exprimaient spontanément une impression vive et servaient d'écho à l'embarras.

Jack était embarrassé. — Jamais héros ne le fut davantage; et, comme il ne savait que dire, il jurait. Il ne jura pas en vain. Ce son familier réveilla les idées de Ben Bunting, absorbées dans sa pipe: Ben l'ôta de sa bouche, regarda Jack d'un air d'intelligence, mais ajouta simplement à ce juron, *Dieu damne*, — ces autres mots, *tes yeux*, complétant ainsi une phrase imparfaite, — péroraison que je n'ai pas besoin de répéter*.

VI.

Mais Christian, esprit d'une trempe supérieure, restait calme comme un volcan éteint, silencieux, triste et farouche. — Sur son front on voyait le sombre nuage de la fureur; — enfin, levant son œil sombre, il le fixe sur Torquil, couché languissamment près de lui :

« Tel est donc notre sort! s'écria-t-il, malheureux jeune homme! toi aussi, ma démence t'a perdu! »

Il dit et s'avance vers Torquil, encore tout souillé de son sang; il lui prend la main avec émotion, mais ne la presse pas, et il recule comme effrayé de ses propres caresses.

Il lui demande ensuite comment il se trouve, et, apprenant que sa blessure est plus légère que ce qu'il croyait, son front se déride un moment, autant qu'il pouvait le faire en un moment semblable.

« Oui, s'écrie-t-il, nous sommes vaincus, mais non en lâches, et nous n'avons pas été une proie facile; ils ont payé cher leur victoire; — il peut leur en coûter cher encore. Moi, il faut que je succombe; mais toi, as-tu la force de fuir? ce serait pour moi une consolation du moins si tu pouvais me survivre; nous sommes trop peu ici pour combattre encore. Ah! si nous avions un seul canot, quelque

* *Damn your eyes*, jurement anglais auquel est consacrée une strophe dans Don Juan, ch. XI, oct. x. A. P.

petit qu'il fût, pour te transporter dans un lieu d'espérance! Pour moi, j'ai obtenu ce que j'ai toujours cherché; — de rester (vivant ou à l'approche de la mort) libre et sans crainte. »

VII.

Christian parlait encore, lorsque, du sommet du promontoire qui semblait balancer sa tête blanchissante sur les ondes, il voit un point noir se dessiner sur l'océan; ce point s'approchait comme l'ombre d'une mouette qui prend l'essor. — Soudain un second point se forme et suit le premier, — tantôt plus visible, tantôt disparaissant entre les sinuosités des flots; de minute en minute on aperçoit plus distinctement deux canots, et le jeu de leurs légers avirons qui s'agitent comme des ailes; — ils volent, se posent tantôt sur la crête d'une vague; et, tantôt s'élançant à travers l'écume brillante, ils semblent descendre avec elle dans une chute commune au fond de l'océan; semblables ainsi à des oiseaux dans un temps de brume, les deux pirogues arrivent en se jouant sur l'élément humide: tel est l'art naturel avec lequel la main des insulaires de Toobonai sait faire mouvoir les rames.

VIII.

Quelle est cette femme qui la première aborde sur la grève, et s'y élance comme une néréide sortant de sa conque? Son teint basané a un voluptueux éclat, ses yeux humides brillent d'amour, d'espoir et de constance. C'est Neuha, — tendre, fidèle, adorée! épanchant son cœur trop plein sur Torquil; — elle sourit, elle pleure, l'embrasse plus étroitement encore, comme pour s'assurer que c'est bien *lui* qu'elle tenait embrassé. Elle frémit à l'aspect de sa blessure, puis, s'apercevant combien elle est légère, sourit et pleure de nouveau. Neuha était fille d'un guerrier, elle pouvait supporter la vue du sang, et s'affliger, mais non se livrer à un vain désespoir. — Son amant vivait, — ni

ennemis ni craintes ne peuvent troubler la joie d'un tel moment; cette joie rayonne dans ses larmes, elle est même dans ces soupirs profonds qu'elle arrache de son cœur. — Neuha est l'enfant de la nature, — sa joie a toute l'énergie qui exprime la joie de la nature.

IX.

Les hommes, plus farouches, témoins de cette entrevue, en furent touchés; — qui ne le serait pas de l'union intime des cœurs? Christian lui-même contemple Torquil et Neuha avec ce plaisir sombre et sans larmes auquel se mêle l'amer souvenir des songes de bonheur de nos jeunes années, — alors que tout est éclipsé pour nous jusqu'au dernier rayon de nos espérances.

— « Ah! si ce n'était moi, moi seul, » dit-il, et il détourna la tête; puis il regarda de nouveau le jeune couple, comme dans sa tanière un lion contemple ses nourrissons: enfin il retomba dans sa farouche rêverie, se montrant impassible et indifférent sur son avenir.

X.

Mais il fut court ce temps de félicitations mutuelles et de regrets mélancoliques. Les vagues amènent autour du promontoire de nouvelles rames ennemies. — Hélas! que le bruit de leur approche est terrible! — tout semble menacer les vaincus, tout ce qui les entoure semble déclaré contre eux, excepté la fiancée de Toobonai.

A peine Neuha a-t-elle aperçu d'un premier coup d'œil jeté sur la baie les navires armés qui accourent pour compléter le désastre des fugitifs, que d'un signe elle rappelle les autres insulaires à leur pirogue; ils embarquent, dans la première, Christian et ses deux compagnons; — mais Neuha et Torquil ne doivent plus se séparer; c'est dans son propre canot qu'elle conduit son bien-aimé. — Fuyez!... fuyez! Ils traversent la baie, rapides comme la flèche, et se dirigent

vers un groupe de ces îles où le goéland dépose son nid, et où le phoque établit son repaire : ils fuient et effleurent à peine la cime bleue des vagues ! Ceux qui les poursuivent ne voguent pas avec moins de vitesse. Tantôt ils semblent près de les atteindre, et puis les perdent de nouveau, faisant alors entendre leurs voix menaçantes. Les deux canots suivent un cours contraire sur la plaine des flots pour embarrasser l'ennemi. Hâtez-vous ! hâtez-vous ! chaque coup de rame peut décider d'une vie. Il y va de bien plus encore pour Neuha. L'amour est lui-même sur son frêle navire ; maintenant le lieu de refuge et l'ennemi sont également près ; — encore, encore un moment ! — fuis, arche légère, fuis !

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTE

DU CHANT TROISIÈME.

¹ Archidamus , roi de Sparte et fils d'Agésilas , voyant une machine nouvelle inventée pour lancer des dards et des pierres, s'écria : • Voici *le tombeau de la valeur.* » Ce même mot a été attribué à quelques chevaliers sur l'invention de la poudre à canon ; mais l'anecdote primitive est dans Plutarque.

CHANT QUATRIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Tel qu'une blanche voile qui réjouit soudain les regards, quand, se dessinant sur le fond mobile d'un horizon tour à tour pur et couvert de nuages, elle semble voltiger entre la sombre vague et le ciel, tel est le dernier rayon de l'espérance dans un extrême péril. L'ancre s'est séparée du navire; mais sa voile, rivale de la neige par son éclat, frappe encore nos yeux au milieu du plus violent ouragan; en vain chaque vague qu'il franchit l'éloigne davantage de nous, le cœur le suit avec intérêt de toute la distance du rivage à elle.

II.

A peu de distance de l'île de Toobonai, une noire roche élève ses flancs au-dessus de l'écume des vagues; c'est un asile pour l'oiseau des mers, un désert pour l'homme, où le phoque s'abrite contre le vent et s'endort pesamment dans sa noire caverne, après avoir fait ses lourds ébats au soleil. Là, quelquefois l'insulaire qui passe dans sa nacelle entend comme un écho le cri aigu de cet oiseau qui élève sur son sein nu ses enfans, pêcheurs exilés de la solitude des ondes. Une élégante bordure de sable doré forme d'un côté comme le cadre d'un rivage d'où la jeune tortue, sortie en rampant de son œuf, se glisse dans l'abîme où l'attend sa mère; c'est un nourrisson du jour, couvé par le soleil, dont la chaleur créatrice ne le fait éclore que pour le rendre à l'océan. Tout le reste de cette roche n'était qu'un précipice aussi affreux qu'aucun de ceux où, poussés par la tempête, les malheureux naufragés regrettent le tillac englouti par l'élément furieux.

Tel était le sauvage asile choisi par Neuha pour protéger son amant de la poursuite de ses ennemis; mais tout son secret n'était pas révélé; elle y connaissait un trésor caché à la vue.

III.

Avant que les canots se séparassent une dernière fois près de ce lieu, Neuha fit passer les rameurs de celui qui transportait son Torquil dans l'esquif où était Christian, afin de lui prêter plus de vitesse. Christian voulait s'y opposer; mais elle montra du doigt, avec un sourire calme, l'île rocailleuse, en ajoutant ces mots : — « Fuyez et soyez heureux! Je me charge de tout ce qui regarde le salut de Torquil. »

La pirogue de Christian s'éloigne avec le nouvel aide qu'elle vient d'acquérir, et, telle qu'une étoile filante, fuit et dépasse ses ennemis, qui alors, se tournant vers la proie la plus facile, selon eux, voguent vers le roc où Torquil et Neuha vont s'arrêter. Le bras de Neuha, quoique délicat, était assez libre et assez fort pour manier la rame, égalant presque la vigueur plus mâle de Torquil. Leur pirogue n'est plus qu'à deux toises du précipice, dont l'aspect menaçant n'a d'autre base que des ondes d'une incommensurable profondeur. L'ennemi n'est plus qu'à cent toises des fugitifs. Maintenant quel autre refuge ont-ils après leur pirogue, fragile navire? C'est ce que Torquil demande avec un regard qui semble presque adresser un reproche : — « Neuha m'a-t-elle conduit ici pour mourir? Est-ce ici un lieu de sûreté ou un tombeau? Cette immense roche est-elle le monument funèbre de la mer? »

IV.

Torquil et Neuha se reposent sur leurs pagaies; Neuha se lève soudain, et, montrant d'un geste les ennemis qui s'approchent, elle crie à Torquil : « Suis-moi, Torquil, et suis-moi sans crainte. »

A ces mots, Neuha plonge dans les profondeurs de l'océan.

Torquil n'avait pas à délibérer. — Les ennemis étaient là. — Ses yeux pouvaient voir les fers qu'on lui destinait, son oreille entendre leurs menaces ; ils faisaient force de rames, et ils lui criaient de se rendre, l'appelant par le nom qu'il renie.

Torquil se précipite dans les flots. — L'art de la nage lui était familier depuis l'enfance : c'était sa seule espérance de salut ; mais où et comment se réfugiera-t-il ? Il plonge et ne se montre plus ; l'équipage de la chaloupe à sa poursuite regarde, étonné, sur la plaine des flots et sur l'île ; il n'y avait aucun abord sur ce précipice escarpé, glissant comme un glaçon des mers septentrionales. En vain tous les yeux se fixent attentifs sur l'onde, elle ne donne aucune trace du passage de Torquil ; la vague a roulé sur lui depuis qu'il a plongé après Neuha. Une légère ondulation, une blanche écume, telle qu'un marbre funéraire, et la pirogue vide et se balançant solitaire, voilà tout ce qui atteste que Torquil et Neuha ont passé là ; sans ces seules traces tout aurait pu paraître la vision fantastique du rêve d'un matelot. Ils font une pause et cherchent en vain, et puis s'éloignent ; la superstition elle-même leur défend de rester plus long-temps. Les uns disent que Torquil ne s'est pas plongé sous les flots, mais s'est évanoui comme le météore qui luit et disparaît sur une tombe. D'autres assurent que quelque chose de surnaturel brillait dans son aspect, et que sa taille était plus qu'ordinaire ; tous conviennent que son front et ses yeux étaient marqués du sombre sceau de l'éternité.

Cependant, tout en s'éloignant de la roche, ils s'arrêtent autour de chaque touffe de plantes marines, s'attendant à rencontrer quelques vestiges de leur proie. — Mais non, elle s'est évaporée comme l'écume.

v.

Et où était-il ce voyageur de l'abîme océanique à la suite

de sa néréide? Ont-ils cessé à jamais d'être sujets aux larmes? ou, reçus dans des grottes de corail, ont-ils obtenu la vie de la pitié des vagues? Habitent-ils avec les souverains invisibles de l'océan, et font-ils résonner avec les tritons la conque fantastique? Neuha peigne-t-elle* sa chevelure avec les autres sirènes, en la laissant flotter au-dessus des ondes? — Ou bien ont-ils péri, reposent-ils en silence dans l'abîme où ils se sont courageusement précipités?

VI.

La jeune Neuha avait plongé dans l'océan, et Torquil l'avait suivie. — Sa trace sous les flots était comme celle qu'eût laissée le poisson habitant de l'élément humide, tant elle fendit doucement l'onde amère en laissant derrière elle un éclair lumineux produit par le mouvement rapide de ses pieds**.

Presque aussi exercé qu'elle à imiter les hardis plongeurs qui pénètrent au fond des flots pour y chercher des perles, Torquil, l'enfant des mers du Nord, suivit aisément Neuha dans ce liquide sentier. Neuha descendit d'abord de plus en plus; puis, remontant dans une autre direction, elle étendit les bras, exprima l'onde qui baignait ses cheveux, et fit entendre un rire dont le son fut répété par l'écho des rochers; ils étaient parvenus au centre d'une des régions de la terre, mais où ils auraient vainement cherché un arbre, la campagne, ou le ciel. Neuha guida son amant vers une caverne spacieuse, dont l'unique arceau*** était le cristal humide, portique inaperçu, excepté à travers le voile verdâtre des flots

* Les sirènes, dans la mythologie du Nord, ont un peigne, entre autres attributs. Voyez dans un petit roman intitulé *le Célibat de Saint-Oran* la description de la sirène des Hébrides. A. P.

** Le lecteur classique appliquera heureusement ici le *incessu patuit dea* de Virgile. A. P.

*** Nous renvoyons le lecteur à l'introduction pour l'histoire authentique de cette caverne. Byron la transporte de Tonga à Toobonai, la dernière île où l'on entendit parler de Christian et de ses compagnons. A. P.

dans ces beaux jours de calme où le peuple nageur se joue dans son élément transparent. L'insulaire essuya les yeux de Torquil, et battit des mains de joie en voyant sa surprise. Elle le mena à l'endroit où la roche paraissait faire saillie et formait une espèce de grotte de triton ; car tout était ténébreux au premier moment , jusqu'à ce que , par les fentes supérieures , le jour introduisît un de ses plus doux rayons ; comme dans l'aile illuminée d'une vieille cathédrale , les monumens poudreux se refusent à la lumière , de même , dans cet asile sous-marin , la caverne empruntait la moitié de ses ténèbres à son aspect même.

VII.

La jeune sauvage tira de son sein une torche de bois de pin enveloppée de gnatou ; une feuille de plantain , recouvrant le tout comme un manteau , défendait encore mieux de l'humidité pénétrante des flots l'étincelle cachée. Ensuite , dans un pli de la même feuille de plantain , elle trouva un silex et quelques brins d'écorce flétrie ; à l'aide de la lame du couteau de Torquil , elle tira une étincelle précieuse qui lui servit à allumer la torche dont elle éclaira la caverne. Cette enceinte vaste et haute semblait un dôme gothique , édifice spontané. Le hasard , architecte de la nature , avait construit la voûte ; quelque tremblement de terre pouvait avoir apporté l'architrave , et l'arc-boutant avait peut-être roulé jusque là , détaché du flanc de quelque montagne au temps du déluge , où l'onde composait tout l'univers ; peut-être aussi était-ce une pétrification produite par quelque feu absorbant , lorsque le globe fumait encore sur son bûcher funèbre ; le faite , l'aile , la nef , tout était sculpté naturellement. Ici , à l'aide des couleurs de l'imagination , d'imaginaires figures ornaient les niches ; là c'était la croix d'une mitre , ou une relique qui semblait fixée dans une châsse ; en se jouant ainsi des accidens des stalactites , la nature s'était fait un petit temple océanique ¹.

Neuha saisit la main de Torquil; et, agitant autour d'elle sa torche allumée, lui fit visiter chaque coin et tous les secrets détours de leur nouvelle demeure. Bien mieux, tout avait été déjà préparé pour embellir le sort de l'amant à qui elle se dévouait; — les nattes pour goûter le sommeil, le gnatou pour se vêtir, et l'huile de sandal pour se défendre de l'humidité; la noix de coco, l'igname, le fruit à pain, devaient servir aux repas; la table était une large feuille de plantain ou une écaille de la tortue dont la chair fournit déjà un excellent banquet. La gourde avait été remplie de l'eau fraîche du ruisseau; la banane mûre avait été cueillie sur la colline, et un amas de torches en rameaux de pin entretiendrait une continuelle clarté. Neuha elle-même, belle comme la nuit étoilée, devait rendre toujours serein cet asile inconnu. Neuha avait prévu, depuis le premier retour des étrangers dans ces parages, que la force ou la fuite ne les sauverait peut-être pas de la vengeance de leurs concitoyens; c'était pourquoi elle avait destiné la caverne à protéger Torquil. A chaque nouvelle aurore elle y venait avec son léger esquif chargé de toutes sortes de fruits; chaque soir elle plongeait encore dans ce souterrain secret pour l'orner et l'enrichir d'utiles provisions; maintenant elle étalait son petit trésor, et se croyait la fille la plus heureuse de ces aimables îles.

Quand Torquil regardait tout cela avec une surprise reconnaissante, elle pressait son amant sauvé sur son tendre cœur. Après de si douces caresses, elle lui racontait une vieille histoire de l'amour, — car l'amour est vieux, vieux comme l'éternité; mais sa fraîcheur survit et survivra à tout ce qui est né, à tout ce qui est à naître ².

« Un jeune chef, il y avait mille lunes, plongeant pour chercher des tortues dans le voisinage de cette roche, avait

suivi sa proie jusque dans cette caverne ainsi découverte pour la première fois. Par la suite, pendant les périls et les incertitudes d'une guerre cruelle, il y avait caché une jeune captive, fille d'une race ennemie, sauvée par la pitié des siens d'une inévitable mort. Quand les orages des combats furent calmés, le chef conduisit sa tribu insulaire vers le lieu où les eaux couvraient de l'ombre verdâtre de leur cristal transparent ce portique de rocher. Là, il plongea, — et laissa croire qu'il ne reparaitrait plus. Ses compagnons étonnés, immobiles dans leurs canots, le croyaient insensé, ou devenu la proie du requin. Ils contemplaient d'un air désolé la roche entourée par les ondes, et s'arrêtaient soudain en se reposant sur leurs rames, lorsqu'ils virent sortir de l'océan une divinité, — ou du moins ils la crurent telle dans leur respectueuse crainte. Avec elle reparut leur compagnon triomphant à son côté, fier de sa fiancée, habitante des mers. Détrompés, ils transportèrent le couple sur le rivage au son des conques retentissantes, et au bruit de joyeuses acclamations. — Là, le jeune couple vécut heureux, mourut paisiblement. — Pourquoi ne serait-ce pas là le destin réservé à Torquil et à son épouse ! »

Il ne m'appartient pas de dire tous les transports, toutes les caresses, qui, dans ce sauvage asile, accompagnèrent ce récit. L'amour habitait dans la caverne, le plus tendre amour, quoique captif ou enseveli comme dans la tombe où Abailard, après vingt ans de mort, lorsqu'on déposa sous le même caveau le corps de son Héloïse, lui tendit les bras, et pressa sur son cœur réchauffé ses restes un moment ranimés dans cet embrassement ³.

Torquil et Neuha, indifférens à tout comme s'ils avaient cessé de vivre, ou ne vivant plus que l'un pour l'autre, écoutaient à peine le murmure des flots autour de leur couche. L'amour seul suffisait à l'harmonie qui les charmait dans ce secret asile ; l'amour avec ses murmures et ses soupirs entrecoupés.

X.

Et les compagnons de Torquil, la cause de la vengeance qui exilait Torquil et Neuha dans ce souterrain de la roche, où sont-ils ? Ils fuient sur la plaine des flots, demandant au ciel le refuge que les hommes leur refusent.

Ils avaient pris une autre direction ; — mais laquelle ? La vague qui les porte favorise aussi la poursuite de leurs ennemis, et ceux-ci, déçus dans l'espoir de saisir une première proie, se sont livrés de nouveau à la recherche de Christian. Excités par un cruel courroux, ils rament avec une vigueur nouvelle, comme des vautours trompés dans leur soif de sang. Enfin les fugitifs sont presque atteints, il ne leur reste plus d'autre refuge que quelque fente de rocher, ou quelque baie profonde. Dans cette cruelle alternative, ils se dirigent vers le plus proche rocher qu'ils aperçoivent pour y donner un dernier regard à la terre, et mourir en victimes, ou le fer à la main. Ils renvoient les insulaires et leur canot, se refusant au dévouement de ces amis fidèles, qui auraient voulu combattre encore pour eux ; mais Christian exigea qu'ils regagnassent leur île, ne consentant pas à leur sacrifice inutile. Qu'auraient pu faire l'arc simple du sauvage et sa zagaie contre les armes qui vont leur donner le trépas ?

XI.

Christian et les siens se firent débarquer sur un rocher aride où les hommes, jusqu'à ce jour, avaient rarement empreint la trace de leurs pas. Ils préparaient leurs armes avec ce sombre regard qui exprime le désespoir de l'homme qu'une destinée inévitable menace sans lui offrir même la gloire pour le consoler de la mort ou de l'esclavage. — Ces trois infortunés sont là sur le plateau désert comme les trois cents guerriers qui rougirent les Thermopyles d'un sang sacré ; mais, hélas ! quelle différence ! C'est la *cause* qui fait tout, dégradant ou sanctifiant le courage vaincu. Ils ne

voient aucun gage de renommée qui leur promette une éternelle mémoire; il n'y aura point pour eux de patrie reconnaissante qui, leur souriant au milieu de ses larmes, commencera un hymne de louanges que dix siècles continueront. Aucune nation ne fixera les yeux sur leur monument, aucun héros ne le leur enviera; quelque bravoure qu'ils aient déployée en versant leur sang, leur vie fut frappée de honte, et le crime fera leur épitaphe. Voilà ce qu'ils sentaient; celui du moins qui, chef de la bande, avait réduit ses compagnons à cette extrémité, et qui, né peut-être pour de plus hauts destins, avait tout risqué pour une courte indépendance. Mais le dé est jeté; toutes les chances ont tourné contre lui. Sa fin approche, et quelle fin! Mais il oppose au trépas un front impassible, et reste ferme comme le fragment de rocher sur lequel il s'appuie, et qui lui sert à soutenir son fusil qu'il dirige contre ceux qui viennent consommer sa perte.

XII.

La chaloupe ennemie s'avancait, bien armée, et son équipage était bien résolu à faire tout ce que lui commandait son devoir, indifférent pour le danger comme le vent l'est pour les feuilles que dans sa course il arrache aux rameaux, et dont il jonche le sol. Ces soldats néanmoins auraient préféré sans doute avoir à combattre des soldats étrangers plutôt que des compatriotes, et ils se rappelaient que ce malheureux, victime de son obstination, avait jadis été Anglais, s'il avait cessé de l'être. Ils lui crièrent de se rendre. — Point de réponse. Ils le menacent de leurs armes qui brillent au soleil, et le somment encore de renoncer à toute résistance. — Point de réponse. Une troisième fois cependant ils répètent d'une voix plus forte l'offre de lui faire quartier. L'écho seul, que se renvoient les anfractuosités du rocher, répète les sons mourans de leurs voix. Alors brille l'étincelle de la pierre, alors éclate un tourbillon de

flammes, et une épaisse vapeur s'élève entre les soldats et leur but, tandis que les balles vont frapper le rocher qui les repousse aplaties. Alors fut entendue la seule réponse que donnèrent ceux qui avaient perdu toute espérance sur la terre et dans le ciel. Après la première décharge, les soldats s'approchent et distinguent enfin la voix de Christian, qui crie : « A présent, feu ! »

Avant que l'écho eût répété ces paroles, deux soldats tombent frappés d'une balle ; les autres attaquent les flancs du rocher, et, furieux de l'opiniâtreté qui leur résiste, ils jurent de mettre bientôt fin à tout combat. Mais les escarpemens du roc leur opposent un nouveau bastion à chaque pas, tandis que les trois assiégés soutiennent une dernière lutte dans des postes presque inaccessibles où l'aigle aurait pu placer son aire, et que l'œil de Christian était habitué à reconnaître. Chacun de leurs coups est funeste aux assaillans, qui tombent et se brisent sur les récifs comme de lourdes tortues *. Mais ceux qui survivent escaladent l'îlot de toutes parts, jusqu'à ce que, cernés et dominés, trop loin encore pour être pris, assez près pour être tués, Christian et les deux autres se voient au terme de leur résistance, semblables à des requins qui ont avalé l'appât des pêcheurs. Cependant ils combattent toujours, et aucun soupir n'annonce quel est celui des trois qui tombe. — Christian mourut le dernier. — Blessé deux fois, de nouveau on lui offrit quartier quand on vit couler son sang. Il était trop tard pour qu'il pût en profiter pour vivre ; mais du moins la main d'un de ses semblables, celle d'un ennemi, il est vrai, aurait pu lui fermer les yeux. Un de ses membres avait été brisé. Il se laissa tomber du rocher comme un faucon privé de ses petits. La voix qui lui parle de grâce a ranimé en lui un reste de force ou semble réveiller dans son cœur une passion qu'exprime un faible geste. Il fait signe de la main

* *Like the limpet shell*, comme le *limpet shell* (espèce de poisson à écaille) selon Ainsworth. A. P.

aux plus proches des soldats ; puis comme ils avancent , il lève son fusil. — Sa dernière balle était employée , mais , arrachant avec ses dents un bouton de son habit , il le jette dans le tube , couche un soldat en joue , fait feu , et sourit de voir tomber un ennemi de plus ⁴. Alors , tel qu'un serpent qui replie sur eux-mêmes ses anneaux blessés , il se traîne à l'extrémité la plus escarpée du rocher , jette derrière lui un farouche regard , ferme ses mains , frappe du dernier coup de la rage la terre qu'il abandonne , et se précipite. La plateforme du rocher reçoit son corps meurtri , qui n'est plus qu'une informe masse sanglante , un lambeau hideux pour l'oiseau de mer ou pour les vers. Son crâne , souillé de sang et de sueur , fume encore : c'est tout ce qui reste de lui ; — quelques débris de ses armes que sa main a tenues jusqu'au dernier moment brillent çà et là , destinés à se rouiller bientôt sous la rosée et l'écume. — Oui , voilà tout ce qui lui survit , — avec le souvenir d'une vie mal employée , et une âme !... Mais qui pourrait assurer où son âme alla ? Il nous appartient de porter les morts dans la tombe , mais non de les juger ; et ceux qui vouent les autres à l'enfer sont eux-mêmes sur la route , à moins que ces hérauts des peines éternelles obtiennent le pardon de leur mauvais cœur en faveur de leur tête plus mauvaise encore.

XIII.

Le combat était terminé. Ils étaient tous pris ou dispersés , les fugitifs , les captifs , ou les morts. On avait enchaîné sur le tillac , où jadis , troupe valeureuse , ils figuraient avec honneur , les infortunés qui survivaient en petit nombre au premier combat de l'île ; mais le dernier rocher n'avait cédé aucune dépouille vivante.

Les cadavres de Christian , de Ben et de Jack restèrent glacés là où ils avaient reçu le trépas. Au-dessus d'eux s'agita quelque temps l'aile humide des oiseaux de la mer , dont les cris discordans furent leur hymne funèbre ; puis peu à

peu s'avança la vague calme et insensible, poussée par l'éternel retour de la même impulsion; les dauphins firent leurs joyeux ébats sur ces corps submergés, et au-dessus s'élançèrent contre le soleil les poissons volans qui se replongent et s'élancent encore en tournoyant, quand ils ont humecté leurs ailes.

XIV.

L'aube commençait à se montrer, et Neuha qui, au point du jour, sortait à la nage pour saluer la lumière naissante, et épier si personne ne s'approchait de la retraite amphibie où elle avait caché son amant, — Neuha aperçut une voile. Cette voile s'élevait, s'abaissait, s'enflait, et laissait la brise courber en voute ses plis dociles. — Neuha reste un instant haletante de crainte; son cœur se trouble dans le doute où elle est de la direction que va prendre la proue... — Non, — elle ne vient pas, elle s'éloigne, et son ombre diminue et s'efface rapidement sur les flots. Neuha regarde avec une douce joie, elle essuie ses yeux humides d'écume, comme pour contempler un arc-en-ciel à l'horizon. Le navire s'éloigne avec vitesse, ne paraît plus qu'un point de plus en plus décroissant, — et qui enfin s'évanouit. Tout est océan... tout est bonheur! Neuha plonge, et va dans la grotte appeler son amant, lui dit ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle espère, et quels charmans présages en tire son amour. Elle se remet à la nage, Torquil suit gaiement sa néréide; ils tournent autour du rocher et retrouvent la pirogue qu'ils avaient abandonnée le jour où ils échappèrent à leurs ennemis. Elle était cachée entre deux angles saillans du promontoire; car, dès que ceux dont elle avait trompé la vengeance s'étaient éloignés, Neuha avait poursuivi sa pirogue, l'avait reprise et ramenée où elle était restée jusqu'à ce moment de félicité. Jamais pirogue n'avait contenu tant de bonheur et d'amour.

XV.

Ils revoient le rivage de Toobonai que ne souille plus un

pavillon ennemi; les flots ne supportent plus dans la baie un seul navire menaçant, prison flottante; — tout y promet les plaisirs et la liberté. Mille pirogues voguent sur les vagues, et les insulaires les précèdent au rivage avec la musique des conques marines. Les chefs viennent, — le peuple accourt, entoure Torquil, et l'accueille comme un fils rendu à sa famille; les femmes s'empressent, embrassent Neuha, et lui demandent jusqu'où ils ont été poursuivis, comment ils ont échappé. Le récit en est fait par Neuha; et alors de nouvelles acclamations s'élèvent et fendent les airs. Depuis ce jour une nouvelle tradition donna, au lieu qui avait servi d'asile aux deux amans, le nom de grotte de Neuha. Le soir cent feux allumés sur les hauteurs annoncèrent la fête générale en l'honneur de l'hôte de retour qui venait d'acheter par un si grand péril la paix et le bonheur. A cette nuit succédèrent ces jours fortunés qu'un monde enfant peut seul offrir à l'homme.

FIN DE L'ÎLE, ETC.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

¹ Cette description pourra paraître un peu minutieuse si on la compare au dessin général qui m'en a donné l'idée (dans la relation de *Mariner*) ; mais il est peu de voyageurs qui n'aient vu quelque chose de semblable (sur *terre* bien entendu). Sans parler d'Elora, je crois, si ma mémoire me sert bien (car je n'ai pas vu le livre depuis huit ans), que Mungo Park, dans son dernier journal, dit avoir rencontré un rocher ou une montagne qui ressemblait si exactement à une cathédrale gothique, qu'une minutieuse inspection put seule le convaincre que c'était un ouvrage de la nature.

² Le lecteur se rappellera l'épigramme de l'Anthologie grecque traduite ou imitée dans presque toutes les langues :

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

³ La tradition rapporte que, lorsqu'on déposa Héloïse dans la tombe, Abailard, enseveli vingt ans avant elle, ouvrit les bras pour *la recevoir*.

⁴ Dans la vie de Frédéric II, roi de Prusse, par Thiébault, on trouve l'anecdote singulière d'un jeune Français qui semblait être d'une noble famille. Après s'être enrôlé volontairement, il déserta à Schweidnitz. Il fut poursuivi, et, avant de se laisser prendre, il tua un officier en lui tirant un coup de fusil qu'il avait chargé avec un bouton de son uniforme.

Quelques circonstances de son procès devant la cour martiale excitèrent un grand intérêt parmi ses juges, qui se montrèrent curieux de connaître son véritable rang et son histoire. Il offrit de la révéler, mais au roi seulement, à qui il demanda la permission d'écrire. Cette faveur lui fut refusée, ce que Frédéric apprit avec la plus grande indignation, soit par dépit de voir sa curiosité déçue, soit pour tout autre motif. Voyez l'ouvrage de Thiébault, tom. II.

APPENDICE.

(*Extrait du voyage du capitaine Bligh.*)

.....
.....
..... — Le 27 décembre il s'éleva, du côté de l'est, un terrible ouragan pendant lequel nous souffrîmes beaucoup. Un coup de mer brisa les vagues et les barres de réserve des haubans de tribord; un autre pénétra dans le bâtiment et l'entr'ouvrit. Plusieurs tonneaux de bière qui avaient été amarrés sur le pont se détachèrent et furent emportés hors du vaisseau. Ce ne fut pas sans de grands risques et beaucoup de difficultés, que nous parvinmes à empêcher que les chaloupes fussent emportées également. Une grande quantité de notre pain fut aussi endommagé, car le coup de mer avait pénétré dans notre poupe et rempli la cabine d'eau.

Le 5 janvier 1778 nous aperçûmes l'île de Ténériffe, environ à douze lieues de distance; et le lendemain, qui était un dimanche, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Santa-Cruz; nous fîmes là tous les radoubs nécessaires; et, après avoir tout fini, nous mîmes à la voile le 10.

Je partageai alors l'équipage en trois quarts, et donnai le commandement du troisième à M. Fletcher Christian, un de mes seconds *. J'ai toujours considéré cette règle comme utile, lorsque les circonstances la permettent, et je suis persuadé qu'un sommeil interrompu contribue non seulement beaucoup à la santé d'un équipage, mais encore rend les matelots plus disposés à agir dans les cas d'urgence. Comme je désirais me rendre à Otaiti directement, je réduisis les rations de pain aux deux tiers, et je fis filtrer l'eau à boire dans des cruches que j'avais achetées à cet effet à Ténériffe. Je fis connaître alors à l'équipage l'objet du voyage, et je donnai l'assurance d'un avancement certain à tous ceux dont la conduite le mériterait.

Le mardi 26 février, étant dans la latitude sud 29° 58', et 44° 44' longitude ouest, nous ployâmes les voiles et fîmes toutes les autres préparations nécessaires pour nous préparer au temps de cette haute latitude: nous étions à cent lieues de distance de la côte du Brésil.

Dans l'après-midi du dimanche 2 mars, après avoir examiné si chacun de mes hommes était en bonne tenue, le service divin fut célébré selon un usage que j'observe fidèlement, et je donnai à M. Fletcher Christian, celui que j'avais déjà mis à la tête du troisième quart, l'ordre par écrit d'exercer les fonctions de lieutenant. Le changement de température devint bientôt nuisible; et, afin que l'équipage ne souffrit pas par sa négligence, je fis distribuer des vêtements plus

* *One of the mates*, un des officiers. — A. P.

chauds et plus convenables au climat. Nous vîmes le 11 un grand nombre de baleines d'une taille immense.

Sur une plainte que me fit le contre-maitre, je crus nécessaire de punir, de vingt-quatre coups de verges, Matthew Quintal, un des matelots, coupable d'insolence et de mutinerie; c'était le premier châtimement qu'on était obligé d'infliger à bord.

Nous dépassâmes le cap San-Diego, partie orientale de la terre de Feu; et, le vent étant contraire, je jugeai prudent de nous diriger à l'est de Staten-Land, plutôt que de tenter de traverser le détroit Lemaire. Nous passâmes la baie du Nouvel-An et le cap Saint-Jean. Le mardi 31 mars nous nous trouvions au soixantième degré de latitude sud; mais le vent devint variable et le temps mauvais.

Des ouragans suivis d'une grosse mer durèrent jusqu'au 12 avril. Le bâtiment prit une voie d'eau: il fallait pomper toutes les heures; mais nous devions nous y attendre après tant de coups de vent et de coups de mer. Les ponts devinrent si humides qu'il fallut accorder la grande cabine, dont je faisais peu d'usage, excepté dans la belle saison, à ceux de nos gens qui n'avaient point de poste pour y suspendre leur hamac; par ce moyen l'espace entre les ponts fut plus libre.

Outre tous ces mauvais temps, nous eûmes encore la mortification de nous apercevoir à la fin de chaque jour que nous étions loin d'avancer; car, malgré tous nos efforts, nous ne pouvions faire guère mieux que de naviguer comme nous poussait le vent. Le mardi 22 avril, nous comptâmes huit malades, et le reste de l'équipage, quoique en bonne santé, était accablé de fatigue. Mais je vis avec beaucoup d'inquiétude qu'il était impossible d'obtenir dans cette direction un passage aux îles de la Société; car il y avait à cette époque trente jours que nous voguions sur une mer de tempêtes, de sorte que la saison était trop avancée pour que nous pussions avoir l'espérance de doubler le cap Horn. D'après toutes ces considérations, j'ordonnai qu'on dirigeât le vaisseau vers le cap de Bonne-Espérance, à la grande joie de tous nos hommes à bord.

Nous mouillâmes le vendredi 25 mai dans la baie de Simon du Cap, après une navigation passable. Le vaisseau avait besoin d'un radoub complet; car il était si plein de fentes, que nous avions été obligés de pomper d'heure en heure depuis le cap Horn. Les voiles et les agrès avaient aussi besoin de réparation, et, en examinant les vivres, nous en trouvâmes une grande partie avariée.

Étant restés trente-huit jours dans ces parages, et mes gens ayant profité de tout ce qu'il y avait d'utile pour leur santé dans ce séjour, nous mîmes à la voile le 1^{er} juillet.

Le vent s'éleva le 20 avec une haute mer; il augmenta dans l'après-midi avec tant de violence, que le vaisseau fut presque jeté gaillard d'avant, avant que nous pussions ployer les voiles. Les petites vergues furent abaissées, et le mât de perroquet incliné sur le pont, ce qui lui fut d'un grand secours. Nous restâmes en panne toute la nuit, et le lendemain nous continuâmes notre route avec la misaine seulement.

La mer continuant à être haute, il devint dans l'après-midi très dangereux de se tenir debout sur le tillac: nous restâmes donc en panne de nouveau toute

la nuit sans accident, excepté qu'un matelot placé au timon fut jeté par-dessus la roue et grièvement blessé. Vers le midi, la tempête diminua de violence, et nous nous remîmes en route encore une fois avec la misaine.

Au bout de quelques jours, nous passâmes l'île de Saint-Paul, où il y a une bonne source d'eau douce, comme j'en fus informé par un capitaine hollandais, et aussi une source chaude dans laquelle on fait bouillir le poisson aussi complètement que sur le feu. Aux approches de la terre de Van-Diemen, nous eûmes beaucoup de mauvais temps avec la neige et la grêle; mais rien n'indiquait positivement à quelle distance nous en étions le 13 d'août, excepté lorsqu'un veau marin se montra à la distance de vingt lieues de la côte. Nous mîmes à l'ancre dans la baie des Aventures le mercredi 20.

Depuis le cap de Bonne-Espérance, les vents avaient soufflé surtout de l'ouest; l'approche des vents violens du sud est annoncée par plusieurs oiseaux de l'espèce des albatros, dont la fuite indique le calme ou un vent du nord. Le thermomètre varie aussi de 5 ou 6 degrés dans sa hauteur, quand un changement de ces vents doit avoir lieu.

Sur la terre qui entoure la baie des Aventures, sont plusieurs arbres de cent cinquante pieds de haut. Nous en vîmes un qui avait plus de quarante-trois pieds de circonférence; nous remarquâmes plusieurs aigles, quelques beaux hérons bleus, et une grande variété de perroquets.

Les naturels ne paraissent pas, nous fûmes à leur recherche vers le cap de Frédéric-Henri. Bientôt, auprès du rivage où il était impossible d'aborder, nous entendîmes leurs voix semblables aux gloussements des oies, et vingt insulaires sortirent des forêts. Nous jetâmes des colifichets pliés par paquets qu'ils ne voulurent point ouvrir jusqu'à ce que je fisse mine de m'éloigner: ils les ouvrirent alors et placèrent les divers objets sur leurs têtes. A notre première vue, ils firent entendre une espèce de jargon bruyant et mirent leurs bras sur leurs têtes: ils parlaient si vite, qu'il était impossible de saisir une de leurs paroles. Leur teint était très noir et leur peau scarifiée du côté du sein et des épaules. Un d'eux était distingué par un rouge ocre dont son corps était teint; mais tous les autres étaient colorés en noir avec une espèce d'enduit qui rendait difficile de décider quelle était leur couleur naturelle.

Le jeudi 4 septembre nous quittâmes la baie des Aventures en nous dirigeant d'abord sur l'est-sud-est, et ensuite vers le nord-est, lorsque le 19 nous vîmes en vue d'un groupe de petites îles rocailleuses que je nommai îles Bounty. Bientôt après nous observâmes que la mer était pendant la nuit couverte de taches lumineuses causées par une étonnante quantité de méduses qui jettent une clarté semblable à celle d'une chandelle, et qui est produite par des filamens qui s'irradient autour du reste du corps, lequel demeure complètement noir.

Le 25 septembre nous découvrîmes l'île d'Otaïti, et, avant que nous eussions jeté l'ancre le lendemain matin dans la baie de Matavai, il était venu un si grand nombre de canots, qu'après s'être assurés que nous étions amis, les naturels descendirent à bord, et couvrirent tellement le tillac, qu'au bout de dix minutes je pouvais à peine retrouver mes matelots. La distance qu'avait parcourue le navire dans tous les sens depuis que nous avions quitté l'Angleterre, jusqu'aux

parages d'Otaïti, était de vingt-sept mille quatre-vingt-six milles (27.086), ce qui, après calcul, faisait cent huit milles en vingt-quatre heures. Le 9 septembre nous perdîmes notre chirurgien. Depuis quelque temps il était sorti rarement de la cabane. Quoiqu'il ne crût pas être dans un état de danger, néanmoins, comme il paraissait plus mal qu'à l'ordinaire, sur le soir on le transporta dans un endroit où il pouvait avoir plus d'air; mais ce fut sans aucun avantage, car il mourut au bout d'une heure.

Ce malheureux buvait beaucoup, et il était si ennemi de l'exercice, qu'on ne put jamais le persuader de faire plus de six tours sur le tillac pendant tout le cours du voyage.

Le lundi 5 janvier le petit cutter se trouva perdu, ce dont je fus informé aussitôt. Je fis assembler l'équipage, et nous nous aperçûmes de l'absence de trois hommes qui l'avaient emmené. Ils avaient pris avec eux des armes et des munitions; mais, quant à leur plan, personne à bord ne sembla le connaître. Je descendis donc à terre, et j'engageai tous les chefs à m'aider à trouver la chaloupe et les déserteurs. En conséquence cinq naturels nous ramenèrent dans le jour le cutter; mais les hommes ne furent pris que trois semaines après. Apprenant le lieu où ils étaient dans un autre quartier de l'île d'Otaïti, je me rendis dans le cutter, pensant qu'il ne me serait pas difficile de m'emparer d'eux avec l'assistance des naturels du pays. Cependant ils furent informés de mon approche; et, quand je fus près de la maison dans laquelle ils étaient, ils vinrent sans leurs armes à feu, et se rendirent. Quelques uns des chefs avaient déjà une fois saisi et enchaîné un de ces déserteurs; mais, séduits par la promesse qu'il leur avait faite de revenir paisiblement au vaisseau, ils l'avaient relâché, lorsque celui-ci, trouvant moyen de rattraper des armes, s'était mis de nouveau sur l'offensive. L'objet du voyage étant alors atteint, tous les plants d'arbres à pain, au nombre de mille quinze, furent placés à bord le 9 mars. — En outre nous avions recueilli plusieurs autres plantes, dont quelques unes portent les plus beaux fruits du monde, et remarquables encore par leurs brillantes couleurs et leurs diverses propriétés.

Le 4 avril, au coucher du soleil, nous appareillâmes d'Otaïti, disant adieu à une île où pendant vingt-trois semaines nous avons été traités avec autant d'affection que d'égard, et où plus nous prolongions notre séjour, mieux nous étions accueillis. Les circonstances suivantes prouvèrent suffisamment que nous n'étions pas insensibles à l'amitié des insulaires; car c'est à la conduite affectueuse et amicale de ce peuple qu'on doit attribuer les motifs d'un événement qui causa la ruine de notre expédition, laquelle s'était présentée d'ailleurs sous de si favorables auspices.

Le lendemain matin nous fûmes en vue de l'île Huabeine. Un double canot s'approchant aussitôt avec dix naturels du pays, j'aperçus parmi eux un jeune homme qui me reconnut, et m'appela par mon nom. J'avais déjà été dans ces parages, en l'année 1780, avec le capitaine Cook, à bord de *la Résolution*. Quelques jours après le temps devint sujet aux rafales, et une masse noire de nuages s'assembla vers l'est. Une trombe fut bientôt aperçue à peu de distance; elle se distinguait facilement à cause de l'épaisseur des nuages qui formaient le

fond de l'horizon. Autant que je pus en juger, la partie supérieure avait deux pieds de diamètre, et la partie inférieure à peu près huit pouces. A peine avais-je fait ces remarques, que je la vis s'avancer rapidement sur le vaisseau. Nous nous hâtâmes de prendre une autre direction, en déployant toutes les voiles, excepté la misaine. Peu de temps après la trombe passa à dix toises de la proue avec un bruissement très fort, mais sans nous faire sentir le moindre effet d'un tel passage. Elle semblait parcourir environ dix milles par heure dans la direction du vent, et elle s'évapora un quart d'heure après nous avoir passés. Il est impossible de dire quel mal elle aurait pu nous faire, si elle avait directement passé sur nous. Nos mâts, j'imagine, auraient pu être emportés; mais je ne crois pas que le navire eût été perdu. Laisant plusieurs îles sur notre route, nous mouillâmes à Annamooka le 25 avril. Un vieillard estropié que j'avais connu en 1777, et que je remis aussitôt, descendit à bord avec d'autres naturels venus de différentes îles du voisinage. Ils étaient curieux de voir le vaisseau. Quand ils furent introduits à fond de cale, où les plants d'arbres à pain étaient arrangés, ils témoignèrent la plus grande surprise. Quelques uns de nos végétaux ayant péri, nous débarquâmes pour les remplacer par d'autres. Les naturels d'Annamooka nous firent voir les nombreuses marques du deuil particulier par lequel ils expriment leurs regrets de la mort de leurs parens. Les uns s'ensanglantent les tempes, et dépouillent leurs têtes de presque toute la chevelure. Mais, ce qui est pire, presque tous avaient quelques uns de leurs doigts coupés. Plusieurs jolis enfans, à peine dans la sixième année de leur âge, avaient perdu leurs deux petits doigts. Un grand nombre des hommes faits s'étaient privés en outre du doigt du milieu de la main droite.

Les chefs vinrent dîner avec moi, et nous entrâmes dans un commerce d'échange des ignames. Nous nous procurâmes aussi des plantains et des arbres à fruits; mais les yams étaient surtout en grande abondance, très gros et très beaux. Il y en eut un qui pesa plus de quarante-cinq livres. Des canots approchèrent, dont quelques uns ne contenaient pas moins de quatre-vingts passagers. Graduellement il en arriva des différentes îles en si grand nombre qu'il était impossible de rien faire. Il n'y avait pas de chef d'une autorité assez grande pour se faire obéir de tout le monde. Nous mîmes à la voile le 26 avril.

Nous tîmes la côte de l'île de Kotoo toute l'après-midi du lundi, dans l'espoir que quelque canot s'approcherait du navire. Mais en cela nous fûmes déçus. Le vent soufflant au nord, nous nous dirigeâmes vers l'ouest sur le soir pour passer au sud de Tofoa, et je donnai mes ordres pour continuer la même marche toute la nuit. Le maître commandait le premier quart, le canonier le quart du milieu, et M. Christian le quart du matin. Telle était la distribution du service pour cette nuit. Jusqu'à présent le voyage n'avait pas cessé d'être heureux, et suivi de circonstances également agréables et satisfaisantes. Mais une scène d'un tout autre genre allait commencer. Il avait été ourdi une conspiration qui devait convertir tous nos travaux passés en douleurs et détresses. Le complot avait été trâmé avec un secret et une circonspection extraordinaires.

Dans la nuit du lundi, le quart fut distribué comme je le disais tout à l'heure.

Le mardi matin , un moment avant le lever du soleil , pendant que je dormais encore , M. Christian , avec le capitaine d'armes , le canonnier en second , et Thomas Burkitt , matelot , vinrent dans ma cabane , et , me saisissant , me lièrent les mains derrière le dos avec une corde . Ils me menacèrent de me donner la mort si je disais un mot , ou si je faisais le moindre bruit . Je ne laissai pas de crier aussi haut que je le pus , dans l'espoir d'être secouru ; mais les officiers qui n'étaient pas du complot étaient déjà consignés avec des sentinelles à leurs portes . J'étais moi-même gardé par trois hommes sans compter les quatre qui étaient entrés , et ils avaient des mousquets et des baïonnettes , excepté Christian qui n'avait qu'un sabre de marine . Je fus tiré de mon lit , et traîné sur le tillac en chemise , souffrant beaucoup des cordes qui me liaient les mains . Quand je demandai les motifs d'une telle violence , je ne reçus en réponse que des injures et l'ordre de me taire . Le maître , le canonnier en premier , le chirurgien , le second du maître , et le nommé Nelson , étaient tenus à fond de cale , et les écoutes étaient gardées par des sentinelles . Le contre-maître , le charpentier et le secrétaire , eurent la permission de venir sur le gaillard d'avant , où ils me virent derrière le mât de misaine , les mains attachées derrière le dos , sous la garde de Christian et de quatre hommes . Le contre-maître reçut alors l'ordre de mettre la chaloupe en mer , et on le menaça , s'il n'obéissait pas aussitôt , en lui disant de *prendre garde à lui* . La chaloupe étant mise à la mer , M. Ewo Hayward et M. Hallet , deux des midshipmen (aspirans) , et M. Samuel , le secrétaire , furent forcés d'y descendre . Je demandai le motif de cet ordre , et je cherchai à persuader à ceux qui étaient autour de moi qu'ils devaient renoncer à ces actes de violence ; mais leur réponse était toujours : — Taisez-vous , ou vous êtes mort .

Pendant ce temps-là le maître avait fait demander la permission de venir sur le tillac . On la lui accorda , mais on le renvoya presque aussitôt à sa cabane . Je continuais mes reproches lorsque Christian , changeant son sabre pour une baïonnette , et , me tirant violemment par la corde qui me liait les mains , me menaça encore de me tuer si je ne me tenais pas tranquille . Tous ces coquins me couchèrent en joue , ou dirigèrent sur moi la pointe de leur baïonnette .

Quelques uns furent appelés pour entrer dans la chaloupe , et ils furent poussés avec violence ; d'où je conclus que je devais y être embarqué avec eux . Je fis encore un effort pour ramener les révoltés ; mais je n'obtins d'eux , encore une fois , que la menace de me brûler la cervelle .

On permit au contre-maître , et à ceux qui devaient l'accompagner dans la chaloupe , de faire provision de cordages , de toiles , de voiles , et d'un tonneau d'eau contenant vingt-huit galons (cent dix-huit litres) . M. Samuel obtint aussi cent cinquante livres de pain , un peu de vin et de rum , avec un compas de route et un quart de Davis (*quadrant*) ; mais on lui défendit , sous peine de mort , de toucher à aucune carte , à aucun registre , à aucun de mes plans et de mes dessins . Les mutins ayant ainsi fait entrer dans la chaloupe tous ceux dont ils voulaient se défaire , Christian fit verser un coup d'eau-de-vie à tous les hommes de sa bande . Je vis alors qu'il n'y avait rien à faire pour recouvrer le vaisseau . Les officiers furent appelés sur le pont , descendirent à leur tour dans la

chaloupe, pendant que j'étais gardé derrière le mât de misaine. Christian, armé de sa baïonnette, tenait la corde qui me liait les mains, et les autres me couchèrent en joue. Je défilai ces misérables ingrats de faire feu; mais alors ils désarmèrent leurs fusils. Je compris qu'Isaac Martin, l'un d'eux, était disposé à me servir. Et, comme il me donnait à boire, car mes lèvres étaient sèches comme du parchemin, nous nous communiquâmes nos sentimens par nos regards; mais on l'observa, et il fut écarté. Il voulut alors quitter le vaisseau pour descendre dans la chaloupe, mais on le força de retourner, et on en retint aussi quelques autres contre leur inclination.

Je crus m'apercevoir que Christian doutait un moment s'il garderait le charpentier ou ses aides, et il se décida enfin pour ces derniers; le charpentier, en descendant dans la chaloupe, eut la permission difficilement accordée de prendre avec lui sa boîte d'outils.

M. Samuel emporta mes journaux et mes titres avec d'autres papiers importants, ce qu'il fit avec beaucoup de résolution, quoique veillé de près; il voulait sauver le chronomètre et une boîte contenant tous mes plans, dessins et remarques depuis quinze ans, lorsqu'il fut repoussé avec un *damn your eyes!* (au diable vos yeux!) c'est bien assez de ce que vous avez pris.

Une vive altercation s'éleva parmi les mutins pendant que tout cela se passait; les uns juraient et disaient en parlant de moi : — Je veux être damné, s'il ne retourne pas en Angleterre avec tout ce qu'on lui laisse; et, quand la boîte du charpentier fut descendue dans la chaloupe : « Au diable mes yeux! dirent-ils; il aura bâti un navire dans un mois. » — Il y en avait d'autres qui se moquaient de la chaloupe qu'ils voyaient très enfoncée dans l'eau, et si étroite pour tous ceux qu'elle contenait. Quant à Christian, il semblait absorbé dans de sinistres projets contre lui-même et contre tout le monde.

Je demandai des armes, mais les mutins se mirent à rire en disant que je connaissais bien ceux avec qui je m'en allais. On nous jeta pourtant quatre sabres quand nous eûmes pris le large.

Les officiers et les matelots étant dans la chaloupe n'attendaient plus que moi; le capitaine d'armes en informa Christian, qui me dit alors :

— Allons, capitaine, vos officiers et vos hommes sont maintenant dans la chaloupe; il faut aller avec eux : si vous faites la moindre résistance, on vous tue. Et, sans plus de cérémonie, je fus emporté par ces coquins. Lorsque je fus dans la chaloupe, ils filèrent du câble et nous jetèrent quelques pièces de porc avec les quatre sabres. L'armurier et le charpentier me crièrent alors de me souvenir qu'ils n'étaient pour rien dans la révolte.

Après que ces misérables nous eurent bien raillés, ils nous laissèrent enfin aller en dérive sur l'océan. Dix-huit hommes étaient avec moi dans la chaloupe; le maître, le chirurgien, le botaniste, le canonnier en premier, le contre-maitre, le charpentier, deux quartier-maitres, deux quartier-maitres en second, le voilier, deux cuisiniers, le boucher, un secrétaire et un mousse. Il restait à bord Fletcher Christian, le maître en second; Pierre Haywood, Édouard Young, George Stewart, aspirans de marine; le maître d'armes, le canonnier en second, le contre-maitre en second, le jardinier, l'armurier, l'aide char-

pentier, les apprentis charpentiers et quatorze matelots, qui étaient les hommes les plus utiles de l'équipage. Comme il faisait peu de vent, nous parvîmes assez vite en ramant à l'île de Tofoa, située à dix lieues environ nord-est. Le navire, tant que nous pûmes l'apercevoir, se dirigea vers l'orient nord-ouest; mais je considérai cela comme une feinte, car, pendant qu'on nous en chassait, nous avions entendu fréquemment les mutins répéter : — *Huzza for Otaheite!*

Christian, leur chef, était d'une famille respectable dans le nord de l'Angleterre; c'était le troisième voyage qu'il faisait avec moi : malgré la dureté avec laquelle je fus traité, le souvenir de mes bontés pour lui fit naître quelques remords dans son cœur pendant qu'on m'enlevait du vaisseau. Est-ce ainsi, lui dis-je, que vous reconnaissez toutes les preuves d'amitié que vous avez reçues de moi? Il parut troublé de la question, et me répondit avec une émotion très vive : — Oui, capitaine, oui, je suis dans l'enfer, je suis dans l'enfer!

Christian avait tous les talens nécessaires pour justifier le choix que j'avais fait de lui, en le mettant à la tête du quart du matin.

Haywood était aussi d'une famille respectable du nord de l'Angleterre. Il n'avait pas moins de talent que Christian. Ces deux jeunes gens avaient été comblés d'égards et d'attentions, et je m'étais donné beaucoup de peine pour les instruire, dans l'espoir qu'ils deviendraient un jour des marins utiles à leur pays. Young était bien recommandé. Stewart était né dans les Orcades, de parens honorables. Au retour de *la Résolution*, après le voyage aux mers du Sud en 1780, nous avions été si bien accueillis dans ces îles, qu'à cette considération seule je l'aurais gardé volontiers avec moi. Mais il avait d'ailleurs une excellente réputation.

Quand j'eus le temps de réfléchir, la paix de ma conscience prévint seule mon désespoir. Quelques heures auparavant ma situation avait été si heureuse! J'avais un si beau vaisseau, si bien tenu, et si bien pourvu en munitions de toute espèce! L'objet du voyage était rempli. Tout nous promettait un prompt retour; tout semblait nous sourire.

On demandera naturellement quelle pouvait être la cause d'une telle révolte. Tout ce que je puis conjecturer c'est que les mutins s'étaient flattés de l'espoir d'une vie plus heureuse à Otaïti que celle qui les attendait en Angleterre. Probablement aussi étaient-ils attirés dans ces parages par quelques liaisons dangereuses.

Les femmes d'Otaïti sont jolies, douces, agréables dans leurs manières et dans leurs conversations, assez sensibles et assez délicates pour se faire admirer et aimer. Les chefs étaient tellement attachés à nos gens, qu'ils les encourageaient à rester parmi eux, en leur faisant même de belles promesses. Tous ces motifs, et d'autres semblables, suffirent pour expliquer comment une bande de matelots, la plupart sans liens d'affection, peuvent se laisser entraîner là où ils espèrent vivre au milieu de l'abondance, sous le plus beau climat du monde, sans nécessité de travailler, et séduits par tous les genres de dissipation imaginables. Cependant un commandant ne pouvait s'attendre qu'à des désertions, comme il y en a eu toujours plus ou moins dans les mers du Sud, mais non à une révolte ouverte.

Le secret de la conspiration est ce qu'il y a de plus incroyable. Treize hommes de ceux qui restaient avec moi avaient toujours vécu familièrement avec les matelots ; mais ni ceux-là , ni les compagnons de Christian , Stewart et Young , n'avaient rien vu ni entendu qui pût faire naître en eux le soupçon de ce qui se tramait. Il n'est pas surprenant que j'en aie été la victime , ayant toujours été sans défiance. Peut-être si des soldats de marine avaient été à bord , une sentinelle placée à la porte de ma chambre aurait tout prévenu ; car je laissais toute la nuit ma porte ouverte , afin que les officiers du quart eussent accès auprès de moi dans toutes les occasions. Si la révolte avait été causée par quelques sujets de plaintes réels ou imaginaires , j'aurais découvert quelques symptômes de mécontentement qui m'auraient fait mettre sur mes gardes. Mais bien au contraire , j'étais avec Christian en particulier dans les termes d'une véritable amitié. Ce jour-là même il était engagé à dîner avec moi ; et le soir précédent il s'était excusé de ne pas partager mon souper , sous prétexte d'indisposition ; — ce qui m'avait véritablement inquiété , tant j'étais loin de mettre en doute sa fidélité ou son honneur.

LES LAMENTATIONS
DU TASSE.

The Lament of Tasso.



PRÉFACE.

On conserve, dans la bibliothèque de Ferrare, les manuscrits originaux de la *Gierusalemme* du Tasse, du *Pastor fido* de Guarini, des lettres du Tasse, et d'une lettre du Tien à l'Arioste. On voit aussi à Ferrare l'écritoire, la chaise, la tombe et la maison de ce dernier. Mais, comme l'infortune intéresse bien davantage la postérité, et très peu les contemporains, la loge où le Tasse fut enfermé, dans l'hôpital de Sainte-Anne, attire l'attention plutôt que la demeure ou le monument de l'Arioste... Ce fut du moins l'effet que cette loge produisit sur moi. Il y a deux inscriptions, dont l'une est sur la porte extérieure, et l'autre sur la cellule même. Elles sont inutiles pour exciter la surprise et l'indignation du voyageur. Ferrare se détruit tous les jours et se dépeuple : le château existe encore ; et je vis la cour où Parisina et Hugo furent décapités, selon les Annales de Gibbon.

LES LAMENTATIONS DU TASSE.

I.

Que les années sont longues ! quelle épreuve pour le corps débile et pour l'âme fière d'un enfant des muses, de supporter de longues années de calomnie, de souffrance et d'outrage ; de se voir accusé de folie, et plongé dans la solitude d'un cachot ! O cruelles angoisses d'un cœur que dévore la soif impatiente de la lumière et de l'air pur des cieux ! Porte abhorrée, à jamais fermée sur moi, dont l'ombre hideuse obscurcit les rayons du soleil, et vient tomber sur ma prunelle tremblante avec une sensation de pesanteur et de tristesse ! Le démon de la captivité veille avec un rire moqueur devant ces noirs barreaux qui ne laissent parvenir jusqu'à moi qu'un jour lugubre, et ce pain long-temps amer qu'on daigne accorder au prisonnier délaissé ! Mais enfin, étendu comme une bête féroce dans la cage devenue mon repaire forcé, et qui peut-être sera mon tombeau, je puis nourrir ma sombre mélancolie ! Voilà le sort fatal qui me mine peu à peu ; mais je dois le supporter. Je ne me suis point abaissé jusqu'au désespoir ; j'ai résisté avec courage à mes douleurs ; j'ai su me donner des ailes pour m'échapper du cercle étroit de mon donjon, et aller arracher le saint sépulcre aux infidèles. Je me suis transporté avec délices au milieu d'une armée de héros ; inspiré par un sujet religieux, mon génie a plané sur la Palestine ; j'ai chanté la guerre sacrée, entreprise en l'honneur de Dieu, qui guida lui-même les chrétiens, et qui a daigné fortifier du haut des cieux mon corps et mon âme. Pour obtenir de ce Dieu sauveur que les maux que j'endure servissent d'expiation à mes fau-

tes, j'ai employé le temps de ma captivité à célébrer la conquête de Solyme et l'armée pieuse qui alla adorer le Christ sur son tombeau *.

II.

Mais il est terminé cet ouvrage plein de charmes ! consolation fidèle de mes années de malheur ! si j'efface tes derniers vers par mes larmes, qu'on sache que mes chagrins n'ont pu m'en arracher une seule : mais toi, enfant de mon imagination, qui fus toujours à mes côtés me souriant sans cesse, et m'entraînant dans un doux oubli de moi-même, tu me quittes, tous mes plaisirs finissent avec toi ; je pleure, et mon cœur gémit de ce dernier coup porté à un roseau déjà brisé. Que me restera-t-il ? Comment supporter les douleurs qui me menacent encore ? Je l'ignore ; mais c'est à l'énergie naturelle de mon âme que je dois demander de nouvelles consolations ; mon âme n'est point abattue, car elle n'a point senti le remords et ne peut le connaître : on veut que je sois insensé ; et pourquoi ? — O Léonore ! ne répondras-tu pas ? Mon cœur était sans doute en délire quand il osa élever son amour jusqu'à une mortelle placée dans un si haut rang ; mais ma folie n'est point une folie de l'esprit : je reconnus ma témérité, et je ne sens pas moins mon châtiment, pour l'endurer sans faiblesse : tu étais belle et je n'étais point aveugle, voilà le crime qui m'a arraché du milieu des hommes. Mais qu'ils me prodiguent l'outrage et les tourmens, mon cœur sait encore multiplier ton image. L'amour heureux s'éteint lui-même dans la jouissance. Les malheureux sont les amans fidèles ; leur destinée est de voir anéantir tous leurs sentimens, excepté un seul, et toutes les passions se confondre dans leur amour, comme des fleuves qui iraient grossir les eaux d'un océan sans fond et sans rivage.

*

Canto l'armi pietose, e'l Capitano,
Che'l gran Sepolcro liberò di Cristo.

Début de la *Jérusalem délivrée*. A. V.

III.

Mais qu'entends-je au-dessus de moi ! c'est le cri furieux et prolongé de ceux dont l'esprit et le corps sont également captifs. J'entends le fouet qui les déchire , leurs hurlemens qui redoublent , et leurs blasphèmes à demi articulés. Il est ici des hommes qui , égarés par une frénésie pire que celle des malheureux qu'ils tourmentent , se plaisent à les irriter , obscurcissent encore , par d'inutiles tortures , la faible lumière qui reste à ces esprits épuisés , tant leur tyrannique volonté trouve son plaisir à faire le mal ! Voilà les bourreaux et les victimes avec qui je suis classé ; c'est au milieu de ces cris affreux et d'un tel spectacle , que j'ai passé de longues années et que ma vie peut finir ! Eh bien ! soit , je pourrai alors goûter le repos.

IV.

J'ai été patient , je veux l'être encore ; j'avais oublié la moitié de ce que je voulais oublier ; mais le souvenir se réveille dans mon cœur... Hélas ! que ne puis-je tout oublier comme on m'oublie moi-même ! N'éprouverai-je aucun ressentiment contre ceux qui m'ont donné pour demeure ce vaste réceptacle de tant de douleurs ? Ici le rire n'est plus la gaieté , la pensée n'est plus le produit de l'esprit. Les mots ne sont plus une langue ; les hommes eux-mêmes ne sont plus des hommes ; les cris répondent aux menaces , les sanglots aux coups : chacun est torturé dans son enfer séparé ; car nous sommes une foule dans notre solitude , et chacun de nous est isolé par un mur dont l'écho répète les paroles , sans suite , de la folie : tous peuvent s'entendre ; aucun ne peut comprendre les plaintes de son voisin , excepté un seul , le plus misérable de tous , qui n'était point fait pour être confondu avec eux , ni enchaîné entre des malades et des insensés. N'éprouverai-je aucun ressentiment contre ceux qui m'ont placé ici , qui m'ont dégradé dans

l'esprit des hommes, qui ont voulu me priver du mien, détruire le bonheur de ma vie au milieu de ma carrière, et calomnier mes pensées comme des choses à fuir et à redouter ? Ne serais-je pas bien aise de leur rendre ces angoisses, et de leur apprendre le cri étouffé de la douleur ; de leur faire sentir ce qu'il en coûte pour être calme, et ce froid décourageant qui déjoue notre stoïcisme dans son triomphe ?... Non ! trop fier pour chercher la vengeance, j'ai pardonné aux princes leurs outrages, et je voudrais mourir. Oui, sœur de mon souverain ! c'est pour toi que j'arrache de mon cœur toutes pensées amères : elles ne doivent point rester dans un lieu que tu habites. Ton frère hait... moi, je ne puis haïr : tu ne connais pas la pitié, mais je ne puis cesser d'aimer.

v.

Vois un amour qui ne sait point se désespérer, mais qui, ardent encore, est mon plus cher espoir, la meilleure partie de moi-même ; il demeure renfermé profondément dans mon cœur silencieux ainsi que la foudre au milieu du nuage qui la recèle dans ses tournoyantes vapeurs, comme dans un sombre linceul, jusqu'à ce qu'il crève et laisse échapper le trait brûlant du ciel. C'est ainsi qu'au choc électrique de ton nom ma pensée rapide éclate dans tout mon être ; et, pendant quelques instans, tous les objets voltigent autour de moi tels qu'ils furent jadis... ils s'évanouissent... je redeviens le même.

Cependant mon amour s'accrut sans ambition ; je connaissais ton rang et le mien, et je n'ignorais pas qu'une princesse ne peut être l'amante d'un poète ; mes lèvres, mes soupirs ne trahirent point ma flamme : elle se suffisait à elle-même. Elle était sa propre récompense ; et, si mes yeux la révélèrent, ils furent, hélas ! punis par le silence des tiens. Ai-je jamais hasardé une plainte ? Tu étais pour moi une relique sacrée enfermée dans une châsse de cristal, que j'a-

dorais à une respectueuse distance , et baisant avec humilité la terre d'alentour. Ce n'était pas une princesse que j'adorais en toi ; mais l'amour t'avait revêtue de gloire ; il avait répandu dans tes traits une beauté qui faisait naître la crainte , ou plutôt ce respect religieux qu'inspirerait un habitant du ciel. Dans cette douce sévérité , il y avait quelque chose qui surpassait la douceur elle-même ; je ne sais comment , mais ton génie maîtrisait le mien , mon étoile pâlisait devant la tienne... Si c'était une présomption que d'aimer ainsi sans dessein , cette triste fatalité m'a coûté cher ; mais je t'aime encore , et sans toi je serais en effet devenu digne de cette cellule qui m'humilie. Le même amour qui m'a chargé de ces chaînes rend plus légers de moitié leurs anneaux ; le poids qui reste est lourd encore , mais l'amour m'a donné la force de le supporter. Grâce à lui , je tourne vers toi mon cœur , que rien ne peut distraire , et je triomphe des tourmens dont une persécution ingénieuse veut m'accabler.

VI.

Pourrait-on s'en étonner?... Depuis ma naissance mon âme connut l'ivresse de l'amour , qui s'incorporait , se mêlait à tout ce que je voyais sur la terre ; je faisais des idoles de tous les objets inanimés ; les fleurs agrestes et solitaires , les rochers où elles s'abritent , devenaient pour moi un paradis. Là je m'étendais sous l'ombrage mobile des arbres , et je passais de longues heures à rêver , malgré ceux qui m'en faisaient un reproche. Les sages vieillards , en me regardant , balançaient leurs têtes blanchies ; ils disaient que c'était ainsi qu'étaient faits les hommes destinés au malheur ; qu'un enfant si oisif finirait mal , et qu'il fallait le châtier pour toute leçon. Alors ils me frappaient : je ne pleurais pas , mais je les maudissais au fond de mon cœur ; et , retournant à ma solitude , je pleurais dès que j'étais seul , pour me livrer ensuite de nouveau à ces visions qui naissent sans sommeil. Avec l'âge , je sentis peu à peu mon âme palpiter par

le sentiment confus d'un trouble étranger et d'une peine qui n'était pas sans douceur ; tout mon cœur s'exhalait dans un seul besoin indéfini et vague, jusqu'au jour où je trouvais l'objet que je cherchais... Cet objet, c'était toi. Dès ce moment je perdis mon être, qui s'absorba tout entier dans le tien ! Le monde disparut... Tu anéantis toute la terre pour moi.

VII.

J'aimais la solitude... mais je ne me doutais point que je passerais je ne sais quel temps de ma vie, sevré de toute communication avec l'espèce humaine, si ce n'est avec des insensés et avec leurs tyrans. Si je leur avais ressemblé, il y a déjà plusieurs années que mon âme, corrompue comme la leur, m'eût fait descendre dans la tombe ; mais qui m'a vu dans les convulsions ? qui m'a entendu délirer ?

Peut-être dans une pareille cellule nous souffrons plus que le matelot qu'un naufrage jette sur une plage déserte. Le monde est devant lui... il est tout entier pour moi dans cet étroit cachot, qui contient à peine deux fois l'espace qu'on accordera à mon cercueil. Le matelot est sûr de périr ; mais il peut lever les yeux et maudire le ciel par son regard... Je ne lèverai point les miens pour lui adresser un tel reproche, quoique la voûte de mon cachot soit comme un nuage entre le ciel et moi.

VIII.

Cependant je sens parfois mon esprit décliner avec la conscience de sa ruine... Je vois des lumières inaccoutumées briller sur les murs de mon cachot ; parfois un étrange démon me tourmente par d'importunes idées ; je sens ces petites douleurs que méprise l'homme sain et libre, mais cruelles pour l'infortuné qui souffre depuis si long-temps ; j'éprouve la maladie du cœur, l'incommodité d'une étroite prison, et tout ce qui peut abattre l'âme et l'avilir. Je croyais n'avoir que des hommes pour ennemis ; mais des esprits ont

pu se liquer avec eux , alors que la terre m'abandonne , et que le ciel m'oublie. Les mauvais génies profitent peut-être du moment où je suis privé de toute défense pour me tenter plus sûrement , et pour triompher de la créature épuisée qu'ils attaquent. Pourquoi mon âme est-elle éprouvée dans cette fournaise comme l'acier dans le feu ? serait-ce parce que j'aimai ?... Oui , j'aimai une femme qu'on ne peut voir sans l'adorer , à moins d'être au-dessus ou au-dessous d'un mortel.

IX.

Je sentais vivement jadis... Ce temps n'est plus. De dures cicatrices se sont formées sur mes plaies... Autrement j'aurais brisé ma tête contre ces barreaux , en voyant les rayons du soleil les traverser comme pour insulter à mes malheurs ! Ah ! si je puis supporter si long-temps tout ce que je viens de dire et tout ce que le langage des hommes ne saurait exprimer , c'est que je ne veux point mourir , et sanctionner par césuicide l'absurde accusation qui m'a conduit ici... Je ne veux point attacher la honte à ma mémoire , et , mettant le sceau à la sentence que mes ennemis ont prononcée contre moi , chercher l'outrageante pitié qu'on accorde au nom d'un insensé ; ce nom sera immortel ; je ferai de ma cellule un temple que les nations à venir visiteront à cause de moi. Et toi , Ferrare , lorsqu'un jour tu ne seras plus la demeure de tes princes , et que tu verras tes foyers déserts et tes palais tomber en ruines , le laurier d'un poète sera ton unique couronne , et sa prison ta plus grande gloire , alors que les étrangers verront avec surprise la solitude de tes remparts *. Et toi , Léonore ! toi qui avais honte d'être aimée par un homme tel que moi ; toi qui rougissais d'apprendre que tu inspirais de l'amour à d'autres qu'à des monarques ; va , dis à ton frère que mon cœur a résisté à l'épuisement de ma douleur et de ma longue captivité , peut-être même à un peu

* Voyez le quatrième chant de *Childe-Harold*, strophe xxxv et suivantes. u. p.

de cette folie dont il voudrait me voir atteint ; dis-lui que du fond de cet antre, dont l'infection se communique à l'âme, mon cœur t'adore toujours ; et ajoute que, lorsqu'on aura abandonné les palais qui protègent les heures joyeuses de ses banquets, de ses danses et de ses fêtes, cette cellule sera un lieu consacré.

Mais toi, lorsque tout ce qui t'entoure du charme magique de la naissance et de la beauté ne sera plus, tu auras une moitié du laurier qui ombragera ma tombe. Aucune puissance ne saurait séparer nos noms après le trépas, comme aucune ne peut t'arracher de mon cœur pendant la vie. Oui, Léonore ! ce sera notre destinée d'être réunis à jamais... mais trop tard !

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

The Prophecy of Dante.

*'Tis the sunset of life gives me mystical lore,
And coming events cast their shadows before*

CAMPBELL.

C'est le soir de la vie qui me donne cette science
mystérieuse, et les événemens futurs jettent leurs
ombres devant moi.

DÉDICACE *.

Belle Ausonienne, si j'ose imiter le grand poète de ta patrie dans cette copie runique et sans harmonie des sublimes chants du Sud, destinée au climat froid et brumeux où je naquis, mais où je ne veux pas mourir, tu en es seule la cause; et, quoique je reste loin de l'harmonie immortelle du Dante, ton cœur indulgent me pardonnera ma criminelle audace. Tu m'as parlé avec la confiance de la beauté et de la jeunesse; et pour toi, parler c'est être obéie. Mais ce n'est que dans le midi que de tels accens se font entendre, et que de tels charmes s'offrent à nos yeux ravis; le doux langage de l'Italie est encore plus doux quand il sort d'une aussi jolie bouche. — Ah! quels travaux ne persuaderait-il pas à ceux qui t'écoutent!

Ravenne, 21 juin 1819.

* C'est à la comtesse Guiccioli qu'est adressée cette dédicace. A. P.

PRÉFACE.

Dans le cours d'une visite faite à Ravenne dans l'été de 1819, on insinua à l'auteur qu'ayant composé quelques vers sur la prison du Tasse, il devrait en faire autant sur l'exil du Dante. La tombe du poète est un des objets les plus intéressans de cette ville et pour l'habitant et pour l'étranger.

Cette idée m'inspira, et je composai les quatre chants suivans en *terza rima*, que j'offre maintenant au lecteur. Si je suis compris et approuvé, mon dessein est de continuer ce poème et de le conduire jusqu'à notre siècle. Le lecteur devra supposer que le Dante s'adresse à lui dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'il eut achevé la Divine Comédie jusqu'à sa mort. C'est peu de temps avant cette dernière époque qu'il prédit les destinées de l'Italie dans les siècles à venir. En traitant ce sujet, j'avais présentes à l'esprit la Cassandre de Lycophron, la prophétie de Nérée dans Horace, et celles de l'Écriture-Sainte. Le mètre que j'ai adopté est la *terza rima* du Dante, que je ne crois pas avoir jamais été employée dans notre langue, à moins que ce ne fût par M. Hayley dans sa traduction dont je n'ai jamais lu qu'un extrait cité dans les notes du Calife de Vathek : ainsi, sauf erreur de ma part, ce poème peut être considéré comme l'essai d'un nouveau mètre ; les chants en sont courts, à peu près comme ceux du poète dont j'ai emprunté le nom, et probablement en vain.

Parmi les inconvéniens qui de nos jours s'attachent à la qualité d'auteur, il est difficile d'avoir un nom bon ou mauvais, et d'échapper à la traduction. J'ai eu le sort de voir le quatrième chant de Childe-Harold traduit en italien en *versi sciolti*, c'est-à-dire en vers blancs, sans aucun égard à

la division naturelle des stances et du sens. Si ce nouveau poème, qui est pour l'Italie un sujet national, rencontre la même chance, je prierai le lecteur italien de ne pas oublier que, si j'échoûe dans l'imitation de son grand « *Padre Alighieri*, » j'ai osé lutter contre un auteur que tout le monde étudie, et que peu de gens comprennent, puisque aujourd'hui encore on n'est pas fixé sur le sens de l'allégorie du premier chant de l'Enfer, à moins qu'on ne regarde la question comme décidée par la conjecture ingénieuse et vraisemblable du comte Marchetti.

Il sera d'autant plus porté à me pardonner si j'échoûe, que je ne suis pas sûr qu'il eût applaudi à mon succès; car les Italiens, et cet esprit national est bien pardonnable, sont singulièrement jaloux de tout ce qui leur reste encore de leur littérature nationale : et, dans l'état de guerre qui existe entre le romantique et le classique, ils sont très peu disposés à permettre qu'un étranger vienne les admirer et les imiter, sans blâmer sa présomption ultramontaine. J'entre dans toutes ces raisons, moi qui sais l'accueil qu'on ferait en Angleterre à un Italien imitateur de Milton, ou à une traduction de Monti, de Pindemonte ou d'Arici, qu'on voudrait offrir à la génération naissante comme le modèle de ses essais futurs. Mais je m'aperçois que je m'oublie à causer avec les lecteurs italiens, tandis que c'est aux lecteurs anglais que j'ai affaire : ainsi je vais prendre congé des uns et des autres, que le nombre en soit grand ou petit.



LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT PREMIER.

Me voici encore une fois dans le monde périssable des mortels ! Je l'avais abandonné pendant si long-temps, qu'il était oublié de moi. Je sens de nouveau le poids de mon corps d'argile, privé trop tôt de l'immortelle vision qui, charmant tous mes chagrins terrestres, m'éleva jusqu'aux célestes demeures, après m'avoir fait traverser le gouffre profond et sans issue où j'entendis retentir à mon oreille les cris et les blasphèmes des âmes condamnées à des tourmens sans espoir ; je franchis aussi le lieu des peines moins cruelles d'où l'homme peut sortir purifié par le feu pour aller se mêler au chœur des anges. C'est là que ma belle Béatrix réjouit ma vue et me conduisit au pied de l'éternelle Trinité, de ce Dieu le premier et le dernier, mystérieux, seul et composé de trois, infini et grand, âme universelle. Il a daigné recevoir un hôte mortel sans l'anéantir de sa gloire, quoique je parvinsse d'étoile en étoile à son trône tout-puissant.

O Béatrix, toi dont la terre et le marbre glacé ont si long-temps couvert les formes gracieuses ; ô toi, ange pur de mon premier amour ! cet amour fut si ineffable et si fidèle, que rien en ce monde n'a pu toucher mon cœur depuis ton trépas : si je ne t'avais revue dans le ciel, mon âme, semblable à la colombe éloignée de l'arche, eût erré sans cesse pour te chercher, et n'aurait reposé ses ailes qu'après t'avoir trouvée ; oui, mon paradis eût été imparfait sans toi ¹.

Depuis mon dixième été, tu fus ma vie, l'essence de ma pensée; je t'aimai avant de connaître le nom de l'amour, et tu ravis encore aujourd'hui ces yeux affaiblis par l'âge, par les persécutions, l'exil, et les larmes qu'ils ont versées pour toi seule, et que d'autres douleurs n'ont jamais pu faire couler : mon âme n'est point de celles que font fléchir une faction tyrannique et les clameurs de la foule. Quoique après une lutte longue et vaine je ne doive plus revoir Florence, excepté quand mon imagination, perçant les nuages qui planent sur l'Apennin, se figure cette ville jadis si fière de moi, quoique je ne doive plus retourner dans ma terre natale que pour y périr, on n'a point encore éteint l'esprit ardent et fier d'un ancien exilé; mais, quoique le soleil ne soit point couvert, il faut qu'il se retire à l'approche de la nuit. Je suis vieilli par mes longs jours, par mes travaux, par mes méditations, et j'ai bravé face à face la destruction dans toutes ses formes. Le monde m'a laissé pur, tel qu'il m'a trouvé : si je n'ai point encore obtenu ses louanges, je ne les ai point cherchées par de lâches artifices. L'homme outrage, le temps venge; et un jour, sans que mon ambition l'ait désiré, mon nom peut être un monument ajouté à ceux de ces vains amans de la renommée dont l'esprit étroit fait servir le souffle inconstant des hommes à enfler leur voile, et qui tiennent à honneur d'être classés avec les conquérans et les autres ennemis de la vertu dans les annales sanglantes des siècles.

J'aurais voulu rendre Florence grande et libre². O Florence! Florence! tu fus pour moi comme cette Jérusalem sur laquelle pleurerait le fils du Très-Haut... Mais tu m'as repoussé. Comme l'oiseau rassemble ses petits, j'aurais voulu te protéger sous une aile paternelle; tu as entendu ma voix, mais, comme la couleuvre farouche, tu dardas ton venin contre le cœur qui te chérissait; tu me dépouillas de mes biens, et tu condamnas mon corps aux flammes. Hélas! que la malédiction de la patrie est amère pour celui qui voudrait

mourir pour elle, mais qui ne méritait pas d'être proscrit par elle et qui l'aime jusque dans sa colère!

Le temps peut venir qu'elle cessera d'être injuste; le temps peut venir qu'elle serait fière de posséder la cendre qu'elle voudrait aujourd'hui disperser au vent³; le temps peut venir qu'elle sera jalouse du tombeau de l'homme à qui elle refusa un toit pendant sa vie. Mais elle le regrettera en vain; que ma poussière demeure où je mourrai : le pays où je respirai pour la première fois, mais qui dans ses fureurs me força d'aller respirer l'air de la terre étrangère, ne recouvrera pas mes ossemens indignes, parce que son caprice est passé et son arrêt révoqué : non, il m'a refusé ce qui m'appartenait, mon toit paternel... il n'aura jamais ce qui ne lui appartient pas... mon tombeau.

Trop long-temps sa rage armée a tenu éloigné l'homme qui eût perdu son sang pour la sauver, dont le cœur battait d'amour pour elle, qui, d'une âme à l'épreuve, combattit, entreprit des travaux et des voyages pénibles, remplit enfin tous les devoirs d'un véritable citoyen, et, pour récompense, vit les Guelfes faire passer sa proscription en loi par leur ascendant artificieux. Ces choses ne sont pas faites pour l'oubli : Florence sera plus tôt oubliée. La blessure fut trop cruelle, l'outrage trop profond, et ma douleur trop prolongée ! Il n'est plus de pardon dans mon cœur; l'injustice de ma patrie ne sera pas effacée par son repentir tardif*... Cependant... cependant je sens encore quelques tendres émotions pour elle; et pour l'amour de toi, ma Béatrix, j'aurais de la répugnance à me venger de la contrée qui fut ma patrie : elle est consacrée par le retour de ta cendre qui suffirait pour protéger cette homicide cité comme une sainte relique... oui, ton urne seule suffirait pour sauver dix mille

* Ce sentiment d'indignation est justifié par la fameuse apostrophe du Dante :

Ab! serva Italia, di dolore ostello

Nave senza nocchiero in gran tempesta

Non donna di provincie ma bordello, etc.

A. P.

ennemis. Il est vrai que parfois mon cœur solitaire est dévoré de souvenirs brûlans et de pensées de colère, comme celui de Marius dans les marais de Minturnes et sur les ruines de Carthage; parfois le spectacle des dernières tranches d'un vil ennemi vient s'offrir à moi dans mes songes, et fait rayonner sur mon front l'espérance du triomphe... Mais que ces émotions ne reviennent plus! ce sont les dernières faiblesses des cœurs qui ont long-temps souffert des douleurs plus que mortelles, et qui, ne cessant pas d'être mortels, n'ont de repos que sur la couche de la vengeance... la vengeance qui dort pour rêver de carnage, et qui s'éveille consumée de la soif insatiable et souvent abusée d'un changement de fortune... la vengeance, qui appelle par ses vœux le jour où nous nous relèverons, et où ceux qui nous foulèrent aux pieds seront foulés sous les nôtres, tandis que la Mort et Até marcheront sur leurs têtes humiliées et séparées de leurs corps... Grand Dieu! éloigne de moi ces pensées... Je remets dans tes mains tous mes outrages, et ta verge puissante tombera sur ceux qui m'ont frappé... Sois mon bouclier, comme tu le fus dans mes périls et dans mes douleurs au milieu des cités troublées par les factions, sur le champ de bataille, et dans les travaux et les chagrins que j'ai vainement bravés pour Florence... C'est à toi que j'en appelle... à toi que j'ai vu sur le trône de ta majesté, dans cette glorieuse vision dont seul j'ai obtenu la faveur, et qu'aucun autre mortel n'avait jamais eue sans perdre la vie. Hélas! que mon front est accablé de l'impression douloureuse de la terre et des choses terrestres, des passions dévorantes, des sentimens d'une nature monotone et vulgaire, de l'agitation du cœur, véritable torture mentale; de la longueur du jour, des fantômes de la nuit, du souvenir d'un demi-siècle souillé de massacres, et du petit nombre d'années que peuvent encore attendre mes cheveux blancs! Elles seront cependant moins pénibles à supporter, car j'ai été trop long-temps sur le roc désert du désespoir pour at-

tacher encore mes yeux sur la voile passagère qui fuit cet écueil affreux ; je n'élèverai plus la voix... quel est celui qui voudrait écouter mes plaintes ? Je ne fais plus partie de ce peuple ni de ce siècle , et néanmoins mes chants célébreront un sujet qui sauvera cette époque de l'oubli : aucune page des annales de nos fureurs civiles n'attirerait l'œil de la postérité, si mes vers , comme un parfum préservateur, ne conserveraient maintes actions criminelles et dignes de ceux qui les ont commises. C'est le sort des esprits de mon ordre d'être persécutés pendant la vie , d'user leur cœur, de consumer leurs jours dans d'éternelles dissensions, et de mourir seuls. Mais , dans les siècles qui suivent , la foule se rassemble sur leurs tombeaux ; des pèlerins y viennent des climats étrangers où est parvenu le nom de celui qui n'est plus qu'un nom, et, lui rendant hommage sur la froide pierre, vont répandre au loin sa renommée dont il ne jouit pas ; du moins la mienne m'a coûté cher ; mourir n'est rien ; mais se flétrir ainsi... retenir mon âme loin des hautes régions de l'infini... vivre dans d'étroits sentiers avec des hommes pleins de petitesesses ; servir de spectacle aux yeux vulgaires ; condamné à une vie errante, quand les loups eux-mêmes trouvent une tanière ; sevré de toute ma famille, de ma maison, de tout ce qui rend la société douce et charme la douleur... me sentir dans la solitude des rois sans avoir la puissance qui leur met une couronne sur le front... envier le nid et les ailes du ramier qui prend l'essor vers les lieux où l'Apennin voit l'Arno à ses pieds ; du ramier qui peut-être va se percher dans mon inexorable patrie, dans la ville où sont mes enfans et cette femme fatale, leur mère, la froide compagne qui m'a apporté la ruine pour dot ⁴... Voilà le destin sans espoir dont j'ai reçu une leçon bien amère ; mais, libre du moins, je n'ai point à essuyer de reproches déshonorans , je n'ai commis aucune lâcheté ; on a fait de moi un exilé... et non un esclave.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

1
Che sol per le belle opre,
Che fanno in cielo il sole e l' altre stelle,
Dentro in lui *si crede il paradiso*,
Così se guardi fiso
Pensar ben dei ch' ogni terren piacere.

Canzone XXIII, dans laquelle le Dante décrit la personne de Béatrix
(Strophe III.)

2
L'esilio che m'è dato onor mi tegno.
.....
Cader tra' buoni è pur di lode degno.

Sonnet du Dante.

Il représente dans ce sonnet la Justice, la Générosité et la Tempérance comme bannies par les hommes, et cherchant un refuge auprès de l'Amour qui habite son sein.

3 « *Ut si quis prædictorum ullo tempore in fortiam dicti communis pervenerit, talis perveniens igne comburatur, sic quòd moriatur.* »

Seconde sentence des Florentins contre le Dante et ses quatorze coaccusés. Le latin est digne de la sentence.

4 Cette dame, qui s'appelait Gemma, appartenait à une famille guelfe des plus puissantes, celle des Donati. Corso Donati était le principal ennemi des Gibelins; on la peint comme *admodum morosa, ut de Xantippe Socratis philosophi conjugæ scriptum esse legimus*, selon Giannozo Manetti.

Mais Lionardo Aretino est scandalisé, dans sa Vie du Dante, que Boccace ait prétendu que les hommes de lettres ne devaient pas se marier :

« Che il Boccaccio non hà pazienza, e dice, le moglie esser contrarie agli studj; e non si ricorda che Socrate, il più nobile filosofo che mai fosse, ebbe moglie, e figliuoli, e uffici della Repubblica nella sua città; e Aristote, etc., ebbe due moglie in vari tempi, ed ebbe figliuoli, e ricchezze assai... e Marco Tullio... e Catone, e Varrone, e Seneca, ebbero moglie, etc., etc. »

Il est singulier que les exemples cités par le bon Lionardo, à l'exception de Sénèque, et je crois aussi d'Aristote, ne soient pas des plus heureux. La Terentia de Cicéron, la Xantippe de Socrate, ne contribuèrent guère à la félicité de leurs époux, quelque chose qu'elles pussent faire à leur philosophie... Caton abandonna sa femme... On ne sait ce qu'en fit Varron; et quant à celle de Sénèque, elle fut, il est vrai, prête à mourir avec lui; mais elle revint à la santé, et lui survécut de plusieurs années.

Mais, dit Lionardo, « *L'uomo è animale civile, secondo piace a tutti i filosofi;* » et il conclut par la plus grande preuve du *civisme de l'animal* :

« La prima congiunzione dalla quale multiplicata nasce la città. »

CHANT DEUXIÈME.

CHANT DEUXIÈME.

L'esprit des jours religieux d'autrefois, alors que les paroles étaient des choses révérees, et que la pensée, jetant sa lumière sur l'avenir, faisait voir aux hommes les enfans de leurs enfans déjà sortis de l'abîme des temps à naître... chaos d'évenemens où sont à demi créées les formes qui doivent subir l'existence mortelle; l'esprit que les grands prophètes d'Israël portaient sur eux, cet esprit est sur moi. Si, comme Cassandre, je ne puis me faire entendre au milieu du tumulte des factions, ou si ceux qui m'entendent ne veulent pas écouter cette voix qui sort du désert, que la faute en soit à eux, et que mes propres sentimens soient ma récompense, la seule que j'aie jamais connue.

N'as-tu pas versé ton sang? te faudra-t-il encore le verser, ô Italie? Ah! la révélation de l'avenir, que j'entrevois par une lueur sépulcrale, me fait oublier mes malheurs dans tes malheurs irréparables : nous ne pouvons avoir qu'une patrie, et tu es encore la mienne... Mes ossemens resteront dans ton sein, et mon génie dans ton langage, qui jadis se répandit avec l'empire de Rome dans le vaste Occident; mais je veux créer une autre langue aussi noble et plus douce, dans laquelle la gloire du héros et les soupirs d'un amant trouveront pour tout exprimer des sons si célestes que chaque mot, digne de ton climat, réalisera le rêve le plus ambitieux d'un poète, et fera de toi le rossignol des chants de l'Europe. Toutes les autres langues, comparées à la tienne, sembleront le ramage des oiseaux moins harmonieux, et tous les peuples s'avoueront barbares en t'écoutant. Voilà ce que tu devras à celui que tu accablas d'outrages, à ton barde toscan, au Gibelin exilé.

Malheur ! malheur ! le voile de l'avenir est déchiré : immobiles comme les vagues de l'océan lorsque les vents sont muets , dix siècles se soulèvent tout-à-coup avec de sombres ondulations , et flottent à mes yeux dans le sein de l'éternité ; les tempêtes dorment encore , les nuages sont arrêtés , le tremblement de terre est dans le sein qui l'a conçu , le chaos sanglant attend la création ; mais tout est préparé pour ta ruine... il ne faut plus qu'adresser ces mots aux éléments : « Que tout soit dans les ténèbres ! » et tu deviens un tombeau ! Oui , toi , contrée si belle , tu sentiras le tranchant du glaive ; toi , qui offres à l'homme réintégré dans ses droits le paradis et ses délices. Ah ! les fils d'Adam doivent-ils donc le perdre deux fois ?

O Italie ! toi dont les champs fécondés par les seuls rayons du soleil seraient encore le grenier du monde ; toi dont le ciel est parsemé d'étoiles plus brillantes et revêtu d'un azur plus foncé , l'été a construit son palais dans ton aimable séjour ; tu fus le berceau de l'empire de l'univers , et les ornemens de la ville éternelle furent les dépouilles des rois renversés par des citoyens libres. Patrie des héros , sanctuaire de saints , où la gloire terrestre et la gloire céleste ont tour à tour établi leur règne ; toi que l'imagination se figure si brillante et trouve encore au-dessus des couleurs trop faibles de ses visions , quand l'œil enchanté te contemple avec amour du sommet des Alpes hérissé de neige , de rochers , et du sombre feuillage du pin , amant des déserts , dont la vaste couronne est ébranlée par les orages ; oui , à ton aspect mes regards attentifs semblent implorer la faveur de voir de plus près tes plaines dorées par le soleil , tes plaines toujours plus chéries , et qu'il serait si doux d'aimer libres ! Eh bien , tu te flétriras selon le caprice de tous les tyrans. Le Goth a passé... le Germain , le Français et le Hun sont encore à venir... Sur la colline impériale , le génie des ruines , déjà fier des ravages des anciens Barbares , en attend de nouveaux ; il s'établira sur le

Palatin comme sur un trône, pendant que Rome conquise sera étendue sanglante à ses pieds ; la rouge vapeur des sacrifices humains et du massacre de tes citoyens souille l'air naguère d'un bleu si pur, et teint de pourpre les flots jaunâtres du Tibre chargé de cadavres : le prêtre débile, et la vierge non moins faible et non moins sacrée qui s'est vouée à Dieu, ont pris la fuite en poussant des cris, et ont cessé leur ministère : les nations saisissent leur proie... L'Ibérien, le Germain, le Lombard, auxquels viennent se joindre le loup et le vautour, qui sont plus humains qu'eux ; le loup et le vautour se rassasient de la chair des cadavres, se désaltèrent dans le sang de ceux qui ne sont plus, et se retirent ; mais les hommes barbares inventent des tortures, et, possédés de la faim insatiable d'Ugolin, cherchent sans cesse de nouvelles victimes. Neuf fois la lune se lèvera sur ces scènes sanglantes ¹ ; l'armée, privée de son chef, a laissé ses cendres à tes portes. S'il eût vécu, ce prince, sujet rebelle qui l'avait réunie sous sa bannière, peut-être aurais-tu été épargnée ; mais son destin entraîna le tien.

O Rome, qui dépouillas la France ou qui fus sa dépouille depuis Brennus jusqu'à Bourbon, jamais, jamais un étendard étranger n'approchera de tes murs, sans que le Tibre ne devienne un fleuve de deuil. Quand l'étranger passera les Alpes et le Pô, écrasez-le, ô rochers ; et vous, flots vengeurs, engloutissez-le à jamais. Pourquoi les avalanches dorment-elles inutiles pour tomber sur la tête du pèlerin isolé ? Pourquoi l'Éridan ne franchit-il ses bords que pour inonder la moisson du laboureur ? Ces hordes barbares ne seraient-elles pas une plus noble proie ? Le désert couvrit l'armée de Cambyse sous son océan de sable, et les vagues de la mer Rouge se déroulèrent sur Pharaon et ses soldats... Montagnes et fleuves, que ne les imitez-vous ? Et vous, Romains, qui n'osez pas mourir ! fils des conquérans qui renversèrent les vainqueurs de Xerxès, où sont les morts illustres dont

la tombe ne connut jamais l'oubli *? Les Alpes sont-elles des barrières plus faibles que les Thermopyles? leurs défilés flattent-ils davantage les yeux des envahisseurs? Qui de vous ou d'eux ouvre les portes des montagnes à chaque nouvelle armée, et lui laisse franchir en paix le passage? La nature elle-même arrête le char du vainqueur, et rend le sol inexpugnable, si le sol pouvait l'être : mais le sol ne combat pas seul ; il aide seulement le guerrier digne d'être né dans un climat où les mères enfantent des héros : il n'en est point ainsi pour ceux dont les âmes sont sans énergie ; pour eux toute forteresse est inutile... La caverne du reptile qui a conservé son aiguillon est plus sûre que des murs de diamant, quand les cœurs qu'ils renferment dans leur enceinte tremblent de frayeur. Êtes-vous donc sans courage? Non, la terre d'Ausonie a encore des cœurs, des bras et des armées, pour lutter contre l'oppression : mais, vains efforts, quand la discorde sème les malheurs et la faiblesse, jusqu'à ce que l'étranger vienne en moissonner les fruits! O ma belle patrie, depuis si long-temps abattue, tombeau des espérances de tes propres enfans, il ne faudrait qu'un coup pour briser tes chaînes!... Mais le bras vengeur reste suspendu ; la défiance et la discorde se mettent entre toi et les tiens, et joignent leurs forces à l'ennemi qui t'attaque. Que te manque-t-il donc pour te délivrer et montrer ta beauté dans son vrai jour?... de rendre les Alpes une barrière insurmontable ; et c'est ce que nous pourrons faire, nous tes enfans, par... notre union.

* Vieni a veder la tua Roma che piagne
Vedova, sola, et die, notte chiama :
« Cesare mio perche non m'accompagne? »

DANTE. A. P.

NOTE

DU CHANT DEUXIÈME.

* Voyez le *Sacco di Roma*, généralement attribué à Guicciardini. Il en est un autre écrit par un *Jacopo Buonaparte* ; gentiluomo samminiatese, che v i si trovò presente.

CHANT TROISIÈME.

CHANT TROISIÈME.

L'urne de la colère céleste ne se vide que pour se remplir et déborder encore. Au milieu de la multitude des malheurs qui se renouvellent sans cesse, les fléaux contagieux, les princes, les étrangers et le glaive, je ne puis retracer tout ce qui s'offre à ma vue prophétique : la terre et l'océan ne seraient pas assez vastes pour contenir le livre de ces annales... et cependant tout s'accomplira; oui, tout est gravé par une main immortelle, au lieu où les soleils et les étoiles les plus éloignées allument leurs rayons. Le tableau sanglant de tous nos affronts se déroule comme une bannière à la porte du ciel; et l'écho de nos gémissemens interrompt les hymnes des séraphins : ô Italie, le sang d'une nation martyre ne s'élèvera pas en vain jusqu'au trône de celui qui réunit à sa toute-puissance une miséricorde plus grande encore; comme une harpe dont le vent fait vibrer les cordes, la voix de tes douleurs ira toucher le cœur du Très-Haut.

Cependant, moi, un de tes enfans les plus respectueux, et créature de boue épurée par l'immortalité, mais condamné à sentir et à souffrir, vainement les superbes peuvent me railler, les tyrans me menacer, et les faibles se courber devant le souffle rude de l'orage; c'est à toi, ma patrie, que j'ai toujours et que j'aime encore, c'est à toi que je voue ma lyre plaintive et le triste don que le ciel m'accorde de lire dans l'avenir; si mon feu poétique ne répand plus sur toi la même clarté que jadis, tu daigneras me pardonner. Je ne veux que prédire ton destin... et mourir. Ne pense pas que je voulusse le prévoir et jouir encore de la vie; un esprit invisible me force de voir et de parler, et, pour ma récompense, il m'accorde de ne point survivre

à ma prophétie : mon cœur s'épanchera et se brisera aussitôt ; mais , avant de reprendre ce récit de deuil , que je puisse du moins entrevoir un jour plus doux au milieu des ténèbres qui t'environnent ! cette nuit fatale est encore éclairée par quelques étoiles et plusieurs météores ; sur ta tombe se penche la beauté sculptée que la mort ne peut détruire ; de tes cendres des âmes sublimes s'élèvent pour accroître tes honneurs et ravir la terre ; ton sol sera toujours fécond en hommes sages , aimables , savans , généreux et braves , dont tu es le berceau naturel , comme ton climat est celui des beaux jours d'été. Je reconnais parmi eux des conquérans sur les rives étrangères¹. D'autres , hardis navigateurs², vont dans les mers lointaines découvrir de nouveaux mondes qui reçoivent leur nom. Il n'y a que toi qu'ils ne peuvent délivrer : toute ta récompense est dans leur gloire ; noble récompense pour eux , mais non pour toi... Seront-ils donc chargés de renommée , et toi resteras-tu la même ? Ah ! bien plus illustre qu'eux sera l'homme... et déjà même il est peut-être né... le sauveur mortel qui te rendra libre et qui verra ton diadème , usé sur le front de tant de Barbares , replacé sur le tien ; alors un plus heureux soleil renouvellera les jours de ta gloire trop long-temps obscurcie par les nuages et les vapeurs corrompues de l'Averne , que sont contraints de respirer ceux dont l'âme est captive et avilie par la servitude.

Mais , pendant cette éclipse d'un siècle de malheurs , quelques voix se font écouter de la terre. Des poètes me suivront dans les sentiers que je leur ouvre , et les rendront plus vastes.

Le beau ciel qui inspire les concerts joyeux des oiseaux leur inspirera des chants aussi naturels , aussi nobles , aussi mélodieux ; plusieurs célébreront l'amour et quelques uns la liberté ; mais il y en aura peu qui prendront cet essor de l'aigle et qui oseront contempler la face du soleil , intrépides et libres , comme le roi des airs... ils

raseront plutôt la terre!... Que de vers sublimes seront prodigués avec l'exagération de la louange à de petits souverains! Le langage, dans sa perfide éloquence, prouvera la coupable facilité du génie, qui trop souvent, comme la beauté, oublie le respect qu'il se doit à lui-même, et regarde la prostitution comme un devoir. Celui qui entre comme un hôte dans le palais d'un tyran se rend esclave³; ses pensées deviennent des dépouilles conquises; et le jour qui voit les chaînes flétrir un captif, le voit privé de la moitié de ses droits au titre d'homme⁴; la castration de l'âme attriste toutes ses idées : ainsi le barde trop près du trône, à qui on fait une loi de plaire, languit et cesse d'être inspiré... Quelle tâche servile de ne songer qu'à plaire, de polir des vers pour charmer le loisir royal d'un maître, de ne répéter que sa louange, de trouver, de saisir, de forcer ou d'inventer un sujet à son gré! Pris au piège, et condamné aux travaux de la flatterie, il tremble sans cesse de mal faire; de peur que de nobles pensées, semblables à des rebelles célestes, ne se déclarent traîtres à son imagination; de peur que la vérité ne bégaye dans ses vers, il chante comme parlait l'orateur athénien, avec des cailloux dans la bouche*.

Mais, dans la foule des poètes, il s'en trouvera quelques uns qui ne chanteront pas en vain, et celui qui sera à leur tête marchera non égal; l'amour sera son tourment.

Ta langue, modulant des sons mélodieux,
 A perdu l'âpreté de tes rudes yeux,
 Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
 Les fers en ont usé l'accent nerveux et grave;
 Et, semblable au serpent dont les nœuds assouplis
 Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
 Façonnée à ramper par un long esclavage,
 Elle se prostitue au plus servile usage,
 Et, s'exhalant sans force en stériles accens,
 Ne fait qu'annuller l'âme et caresser les sens.

P. LAFITTE, *Apostrophe à l'Italie*.

mais ses douleurs immortaliseront ses larmes; l'Italie le proclamera le prince des poètes amoureux, et ses chants plus nobles, consacrés à la liberté, le décoreront d'un aussi beau laurier.

Un siècle plus tard, deux hommes encore plus grands que lui s'élèveront sur les bords du Pô; le monde, qui avait souri à l'autre, outragera ceux-ci jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que cendres et qu'ils reposent avec moi.

Le premier fera époque avec sa lyre, et remplira la terre du récit des exploits de la chevalerie; son imagination sera semblable à l'arc-en-ciel, son âme ardente comme le feu du soleil, et sa pensée immortelle volera infatigable dans son essor.

Le plaisir, comme un papillon que la main d'un enfant vient de rendre captif, agitera ses ailes charmantes sur ses vers gracieux, et l'art lui-même y ressemblera à la nature par la transparence de son rêve brillant.

Le second, d'un caractère plus tendre et plus mélancolique, épanchera son âme sur Jérusalem; lui aussi il célébrera les armes et le sang chrétien versé dans ces lieux où le Christ répandit le sien pour l'homme; sa harpe sublime ira au pied des saules du Jourdain répéter un chant de Sion, et dire les pénibles combats et le triomphe de ces héros braves et pieux qui, malgré l'enfer ligué pour les détourner de leurs grands desseins, firent flotter les bannières de la croix sur la montagne où la première croix fut rougie du sang de celui qui mourut pour le salut du monde: tel sera son sujet. La perte de la vie, de la faveur, de la liberté, et même de sa gloire, qui lui sera contestée pour un temps par une cour hypocrite qui aurait voulu faire oublier son nom et appeler sa captivité un bienfait et une protection contre la honte et la folie... telle sera la récompense de celui qui fut envoyé pour être le poète du Christ... Florence ne me condamne qu'à la mort ou à l'exil; Ferrare lui destine une captivité plus dure à supporter et plus injuste; car moi, j'avais blessé

les factions que je voulais étouffer; mais cet homme tendre, qui regardera la terre et le ciel avec les yeux d'un amant, et daignera immortaliser par les flatteries de son langage céleste le plus misérable des princes nés sur le trône, quel sera donc son crime pour mériter un tel châtiment? Peut-être il aimera... et l'amour sans espoir n'est-il pas pour celui qui l'éprouve une torture assez cruelle, sans qu'il faille l'en-sevelir tout vivant? Cependant tel sera l'arrêt du sort : lui et son émule, le poète de la chevalerie, consumeront dans la misère les dernières années de leur vie, et, mourant de douleur, laisseront au monde, qui leur accordera à peine une larme, le riche héritage des trésors de l'âme d'un vrai poète : la patrie leur devra une double couronne, qui n'aura point d'égale dans les siècles. La terre d'Hellé ne peut nous montrer dans ses olympiades deux noms aussi beaux, quoique le nom d'un de ses fils soit au premier rang... Sera-ce donc là-toujours le destin de tels hommes sous le soleil? La même récompense sera-t-elle à jamais le prix de leurs pensées sublimes, de leur esprit pénétrant, de leur cœur animé d'un sang électrique, et de leur corps devenu lui-même une âme, tant est vive en eux l'impression de ce qui existe et des objets que leur imagination invente? Le souffle impitoyable de l'orage dispersera-t-il toujours le brillant plumage de ces oiseaux du paradis? Oui, et cela doit être; formés d'une nature trop fragile, ils ne soupirent qu'après leur retour dans leur demeure natale, et, reconnaissant bientôt que l'air brumeux de la terre ne peut convenir à leurs ailes, ils meurent ou se laissent avilir, car l'âme succombe à une longue corruption. Les passions et le désespoir, véritables vautours, les suivent de près, attendent le moment de les assaillir et de les mettre en pièces. Lorsque enfin leurs ailes ne les soutiennent plus et qu'ils tombent, le triomphe des oiseaux de proie commence, et les victimes sont facilement vaincues à la première attaque.

Il en est quelques uns pourtant qui sont restés à la

bri de toute atteinte, instruits à tout supporter, inébranlables dans leur résistance et se domptant eux-mêmes, victoire encore plus pénible et plus désespérée. Si j'étais du nombre, cette destinée austère, mais tranquille, me rendrait plus fier que la gloire la plus brillante; le sommet des Alpes, couronné de neige, est plus près du ciel que la crête orgueilleuse du volcan dont la splendeur vient du ténébreux abîme; la montagne dont les entrailles brûlantes laissent échapper une flamme momentanée brille pendant une nuit de terreur, mais elle fait bientôt rentrer le feu dans l'enfer d'où il s'élançait, l'enfer qui ne cesse de dévorer son sein.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

¹ Alexandre de Parme, Spinola, Pescara, Eugène de Savoie, Montecuculli.

² Colomb, Améric Vespuce, Sébastien Cabot.

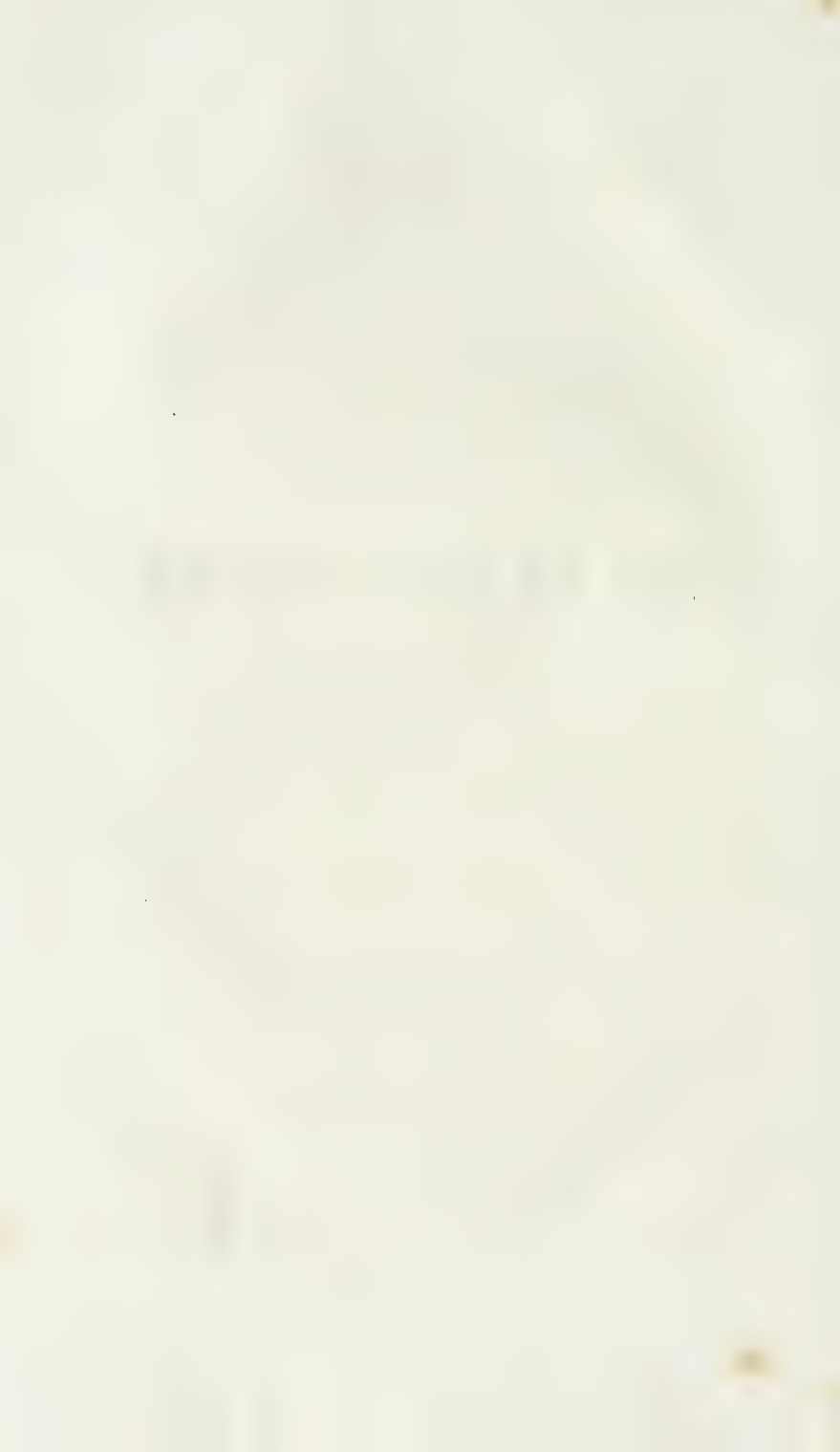
³ Vers d'une tragédie grecque, cité par Pompée lorsqu'il dit adieu à Cornélie pour entrer dans le navire sur lequel il fut massacré.

⁴ Le vers et la pensée sont empruntés d'Homère.

⁵ Pétrarque.



CHANT QUATRIÈME.



CHANT QUATRIÈME.

Il est plusieurs poètes qui n'ont jamais écrit leurs inspirations , et ce sont peut-être les meilleurs : ils sentirent , aimèrent et moururent ; mais ils refusèrent de prêter leurs pensées aux âmes vulgaires : comprimant le dieu au dedans de leurs cœurs , ils allèrent rejoindre les astres sans avoir cueilli de lauriers sur la terre. Moins heureux ceux qui sont dégradés par la guerre des passions et les faiblesses qui souillent leur gloire... vainqueurs illustres , mais couverts de cicatrices.

Il est d'autres poètes qui n'en portent pas le nom.

En effet , qu'est-ce que la poésie , si ce n'est pas créer ce qui n'existait point par un excès de sensibilité dans le bien ou le mal ? Quel est le but du poète , si ce n'est d'échapper par une vie nouvelle à son destin , et d'être un autre Prométhée pour communiquer aux hommes le feu du ciel ? Hélas ! trop tard il trouve la douleur pour unique récompense , et des vautours dévorent le cœur de celui qui , puni d'avoir prodigué vainement ses dons sublimes , est attaché à son roc solitaire au bord de la mer. Eh bien , nous saurons souffrir.

Ils sont donc poètes , quelle que soit la forme que leurs créations choisissent , tous ceux dont le génie est une puissance irrésistible qui repousse sans cesse son enveloppe d'argile , ou la transforme en essence spirituelle : la statue de marbre peut porter autant de poésie sur son front animé qu'aucune des figures tracées dans les pages d'Homère.

Un noble trait de pinceau peut douer de la vie ou déifier la toile par une beauté si supérieure à toutes celles de la terre , que ceux qui fléchissent le genou devant ces idoles

divines ne blessent point la loi de Dieu ; car le ciel y semble lui-même transfiguré. Elle ne peut rien faire de plus, la poésie qui ne peuple que les airs de nos pensées , et des êtres que nos pensées réfléchissent. Que l'artiste partage donc nos palmes ! il partage notre péril, et comme nous il se laisse abattre quand ses travaux ne sont pas approuvés... Hélas ! le désespoir et le génie sont trop souvent associés.

Dans les siècles qui passent devant moi , l'art renouvellera et égalera les prodiges qu'il créa avec Apelles et Phidias aux jours mémorables de la Grèce. Les ruines apprendront à ressusciter les formes grecques, et les âmes romaines reparaîtront enfin dans des ouvrages romains exécutés par des mains italiennes. Des temples plus élevés que les anciens temples offriront à l'univers de nouvelles merveilles. Posé sur l'austère Panthéon , un dôme , son image ¹ , s'élancera jusqu'au ciel , tandis que sa base , élargissant son enceinte , formera un édifice au-dessus de tous les édifices connus , et où les peuples viendront en foule se prosterner. Jamais un tel spectacle n'a été donné aux nations qui viennent déposer leurs péchés à ce vaste portique du paradis. L'architecte à qui sera confiée l'exécution de cette œuvre hardie sera reconnu maître dans tous les arts : soit que son ciseau aille dans le chaos de la carrière reproduire le législateur hébreu qui tira Israël de l'Égypte et arrêta les vagues dociles à ses ordres ² ; soit que son pinceau répande sur les damnés , devant le trône du souverain Juge , les couleurs de l'enfer telles que je les vis , telles que chacun les verra ³ ; soit qu'il élève des temples d'une majesté encore inconnue , la source de ses grandes pensées viendra de moi , de moi ⁴ , le Gibelin , par qui furent traversés les trois royaumes qui forment l'empire de l'éternité.

Au milieu du choc des armes , le siècle que je prévois n'en sera pas moins l'âge des beautés sublimes. Pendant que les calamités pèseront sur les nations , le génie de ma patrie

s'élèvera comme un cèdre superbe dans le désert, ravissant tous les regards par son feuillage, reconnu de loin, et embaumant les airs de son encens naturel.

Des souverains s'arrêteront au milieu du jeu cruel de la guerre, oubliant le sang pendant une heure pour admirer la toile ou le marbre : ceux qui ravagent tout ce que la terre a de plus beau, forcés à la louange, sentiront le pouvoir de ce qu'ils détruisent; et l'art, se méprenant dans sa reconnaissance, élèvera des monumens et des emblèmes à des tyrans qui ne voient en lui que leur jouet; il prostituera ses charmes à d'orgueilleux pontifes ⁵, qui emploient l'homme de génie comme la brute condamnée à porter les fardeaux et à servir nos besoins : celui qui leur vend ses veilles leur vend aussi son âme. L'artiste qui travaille pour les nations reste pauvre, il est vrai, mais libre; celui qui est aux gages des monarques n'est qu'un mercenaire en livrée dorée, qui se tient à leur porte avec l'air humble d'un esclave.

O grand Dieu, qui gouvernes et inspires le génie, comment se fait-il que les mortels dont le pouvoir sur la terre ressemble le plus en apparence au tien dans le ciel, soient eux-mêmes si peu semblables à toi dans tes attributs divers, foulent aux pieds les têtes qui s'humilient devant eux, et puis nous assurent que leurs droits sont les tiens?

Pourquoi les enfans de la renommée, qui croient recevoir du ciel leurs inspirations; pourquoi ceux que les peuples nomment le plus souvent doivent-ils passer leurs jours dans la misère et la douleur, ou parvenir à la richesse par les sentiers de la honte, flétris par un déshonneur plus amer que sous le poids de leurs chaînes dorées? Si leur destinée les retire de la bassesse, où ils sont tentés en vain dans leur dénuement, pourquoi faut-il que leurs âmes soutiennent une épreuve plus dure, la guerre intérieure de leurs passions?

Florence! lorsque ton injuste sentence fit raser mon toit, je t'aimais; mais la vengeance de mes vers, le ressentiment des injures que chaque année aigrit en accumulant mes ma-

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Dans les deux poèmes qui précèdent (*les Lamentations du Tasse* et *la Prophétie du Dante*), lord Byron s'est identifié avec les deux grands poètes de l'Italie, en les supposant dans une situation d'esprit qui dut souvent être la sienne, calomnié, traité même d'insensé comme le Tasse, exilé, délaissé surtout par sa femme comme le Dante : *that fatal she*, dit-il en parlant de la Gemma. Il y a donc encore dans ces *monologues* des traces de cet *égoïsme* poétique que les uns blâment, que le plus grand nombre recherche avidement dans tous les poèmes de Byron. Dans *le Rêve* il a voulu retracer une grande partie de son histoire par une sorte d'allégorie. C'est à une ombre qu'il prête les sensations et les sentimens de la jeunesse; c'est une ombre qu'il revêt de la forme de celle qui eut son premier amour, Maria Chasworth : cette existence fantastique le charme comme un retour sur lui-même : c'est moins une fiction qu'une peinture idéale, ou, si l'on veut, c'est une évocation magique du passé, et l'expression d'un regret qui a suivi Byron dans toutes les distractions douloureuses ou gaies de sa vie; en un mot c'est :

A dream which is not all a dream. (DARKNESS.)

« Un rêve qui n'est pas tout-à-fait un rêve. » A. P.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

- ¹ La coupole de Saint-Pierre.
² La statue de Moïse sur le monument de Jules II.

SONETTO

DI GIOVANNI BATTISTA ZAPPI.

Chi è costui, che in dura pietra scolto,
Siede gigante; e le più illustre e conte
Prove dell' arte avvanza, e ha vive, e pronte
Le labbia sì, che le parole ascolto?
Quest' è Mose; ben me 'l diceva il folto
Onor del mento, e'l doppio raggio in fronte;
Quest' è Mose, quando scendea del monte,
E gran parte del Nume avea nel volto.
Tal era allor che le sonanti e vaste
Acque ei sospese a se d'intorno, e tale
Quando il mar chiuse, e ne fe' tomba altrui.
E voi sue turbe un rio vitello alzate?
Alzata avete imago a questa eguale!
Ch' era men fallo l'adorar costui.

- ³ Le Jugement dernier dans la chapelle Sixtine.

⁴ J'ai lu quelque part que Michel - Ange était si enthousiaste du Dante, qu'il avait dessiné toute la *Divina Commedia*; mais ses dessins furent perdus dans un voyage par mer.

⁵ Témoin la conduite de Jules II envers Michel - Ange, qui eut aussi à se plaindre de l'oubli de Léon X.

⁶ « E scrisse più volte, non solamente a particolari cittadini del regimento, ma ancora al popolo; e intra l' altre un' epistola assai lunga che comincia: *Popule mi, quid feci tibi?* »

(*Vita di Dante, scritta da Lionardo Aretino.*)

LE RÊVE.

The Dream.

lédications, voilà ce qui survivra à tout ce que tu as de plus cher... à ton orgueil, à ta richesse, à ta liberté, et même au plus infernal des maux de ce monde, à l'empire que de petits tyrans exercent dans un État; car cet empire n'est pas seulement le partage des rois; les démagogues ne leur cèdent qu'en date, parce qu'ils disparaissent plus tôt. Honte à tout ce qui sème la haine parmi les hommes, l'avarice, la discorde, la cruauté! honte à tout ce qu'enfante la mort, fils du péché *, par son inceste avec sa mère! Dans l'oppression qu'il exerce... le chef d'une faction n'est que le frère du sultan et l'imitateur des despotes.

Florence! malgré tes torts, mon âme solitaire, semblable au captif qui songe à s'échapper, a long-temps soupiré à l'idée de retourner à toi : un exilé est le plus malheureux de tous les captifs; il a le monde entier pour prison; les montagnes, les mers et le cercle de l'horizon sont comme des barrières qui le séparent du seul coin de la terre où... quel que fût son destin... il serait encore l'enfant de la patrie et irait volontiers mourir... Florence! quand cette âme solitaire ira se joindre aux esprits de la même nature qu'elle, tu reconnaîtras mon mérite, et tu chercheras à honorer par une urne vide les cendres que tu n'obtiendras jamais...

Hélas! « que t'ai-je fait, ô mon peuple ⁶? » Tu t'es toujours montré sévère; mais ici tu as dépassé les bornes de la méchanceté des hommes; car j'étais tout ce qu'un citoyen pouvait être : je fus élevé par ta volonté; je fus ton fils dévoué dans la paix et dans la guerre, et voilà pourquoi tu m'as traité en ennemi... C'en est fait : je ne puis franchir l'éter-

* Allusion à la fiction de Milton, qui fait de la mort le fils du péché. La mort au masculin revient si souvent dans la poésie anglaise, que nous devons, puisque l'occasion s'en présente, dire ici, comme M. de Chateaubriand au sujet de *la mort* de Milton, que la mort est du neutre en latin, dans le mot *lethum*, du genre masculin en grec, *θάνατος*, et que Racine même la fait de ce genre dans ce vers :

La mort est le seul dieu que j'osais implorer.

Le péché (*sîn*), la mère de la mort, est du féminin en anglais. A. P.

nelle barrière qui nous sépare, et je mourrai seul, prévoyant, avec l'œil attristé d'un prophète, les jours de ton infortune, et les prédisant à ceux qui ne m'écouteront pas, comme ce fut toujours le sort des prédictions. Mais enfin l'heure viendra où la vérité brillera à leurs yeux humides de larmes, et les forcera de reconnaître le prophète dans son tombeau.

FIN DE LA PROPHÉTIE DU DANTE.



LE RÊVE.

I.

Notre vie est double; le sommeil a aussi son monde, limite qui sépare ce que l'on a nommé à tort la mort et l'existence; le sommeil a son monde, vaste royaume d'étranges réalités : les songes, dans leur développement, ont leur vie, leurs larmes, leurs douleurs et leurs sensations de plaisir; ils laissent un poids sur notre âme après le réveil; ils nous soulagent de celui qui nous accablait dans les travaux de la veille; ils divisent notre être; ils font partie de nous-même comme de notre temps, et sont comme les hérauts de l'éternité : les songes passent comme les esprits du passé, et parlent comme les sibylles de l'avenir; ils ont le pouvoir... la tyrannie du plaisir et de la douleur; ils font de nous ce que nous n'étions pas... ce qu'ils veulent que nous soyons, et, nous épouvantant par une vision fugitive, ils nous inspirent la peur d'une ombre qui s'est elle-même évaporée... Me trompé-je, le passé n'est-il pas une ombre? Que sont les songes? Des créations de l'âme... L'âme peut produire des substances, et peupler les planètes qu'elle crée avec des êtres plus brillants qu'aucun de ceux qui existent; elle peut donner la vie à des formes dont la durée surpasse celle de l'homme.

Je voudrais retracer une vision que j'ai eue peut-être dans le sommeil, car par elle-même une pensée, une pensée du sommeil, est capable d'embrasser des années, et de concentrer en une heure la plus longue vie.

II.

Je vis deux êtres dans la fleur de la jeunesse, sur le sommet d'une colline, une verte colline d'une pente douce,

sages ont un délire plus profond, et la vue de la mélancolie est un don fatal. Qu'est-elle, si ce n'est le télescope de la vérité, qui rapproche la distance des fantômes qui l'épouvantent, offre la vie dans sa nudité complète, et ne rend la froide réalité que trop réelle ?

VIII.

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve.

L'homme à la vie errante était seul comme auparavant ; les êtres qui l'entouraient tout à l'heure n'étaient plus, ou lui avaient déclaré la guerre : il était le but des traits du malheur et du désespoir, assiégé par la haine et la dissension. La douleur était mêlée à tout ce qui lui était offert, jusqu'à ce que, semblable à un monarque de Pont des anciens temps *, il se nourrit de poisons qui n'eurent aucun pouvoir de nuire, et se convertirent en alimens pour lui : il vécut de ce qui aurait causé la mort de la plupart des hommes. Il se fit des amis des montagnes ; il conversait avec les étoiles et l'esprit de l'univers, qui lui apprirent la magie de leurs mystères : le livre de la nuit lui fut ouvert ; des voix sorties du fond de l'abîme lui révélèrent un prodige et un secret...

IX.

Mon rêve était fini... il ne survint aucun autre changement : il est étrange que le sort de ces deux êtres me fût ainsi tracé comme une réalité... l'un mourant de folie, et tous deux dans la douleur.

* Mithridate.

LES TÉNÈBRES.

Darkness.

IV.

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve.

Le jeune homme était parvenu à l'âge viril ; il s'était fait une patrie dans les déserts des climats brûlans , et son âme aspirait les rayons de leur soleil sombre. Revêtu d'un costume étranger , il n'était plus ce qu'il avait été ; il menait une vie errante sur la mer et ses rivages ; une foule d'images se pressait confusément autour de moi : mais il faisait partie de toutes. Je le vis enfin cherchant le repos à l'heure de midi : il s'étendit au milieu des colonnes renversées , à l'ombre d'une muraille en ruine qui avait survécu au nom de ceux qui l'avaient jadis construite. Non loin de là des chameaux broutaient le gazon pendant son sommeil ; près d'une source étaient attachés quelques nobles coursiers , et un homme couvert d'une robe flottante montait la garde pendant que le reste de la tribu dormait autour de lui. Leur dais était la voûte du firmament , dont l'azur était si beau et si pur , que Dieu seul aurait pu être aperçu dans les cieux.

V.

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve.

La femme , objet de l'amour du jeune homme , était unie avec un autre qui ne l'aimait pas avec plus de tendresse... elle était dans sa patrie à mille lieues de la patrie qu'il avait adoptée ; elle se voyait entourée d'enfans , filles et garçons , tous beaux comme elle... mais sur son visage il y avait la teinte du chagrin , ce nuage qui indique un souci secret , et ses yeux abattus et inquiets semblaient remplis de larmes. Quelle pouvait être sa peine?... Elle possédait tout ce qu'elle aimait ; celui qui l'avait tant aimée n'était plus là pour troubler la pureté de ses pensées par des espérances et des desirs coupables , ou par une douleur mal déguisée. Quelle

pouvait être sa peine?... Elle ne l'avait point aimé; elle ne lui avait pas donné de motifs pour lui faire croire qu'il était aimé; il ne pouvait avoir part à ce qui déchirait son âme... Il n'était plus qu'un spectre du passé.

VI.

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve.

L'exilé était de retour... Je le vis au pied d'un autel... avec une aimable fiancée; elle était belle; mais ce n'était point la beauté qui avait été l'astre de sa jeunesse... Pendant qu'il était au pied de l'autel, son front se couvrit du nuage que j'avais remarqué dans l'oratoire; je le vis en proie à la même émotion qui avait déchiré son cœur solitaire... Comme alors, — on put lire un moment sur son visage une foule de pensées indicibles... Déjà il est redevenu calme et tranquille; il prononce les sermens de l'hymen: mais il ne s'entend pas lui-même; tous les objets tournent autour de lui... il ne voit ni le lieu où il se trouve, ni les objets qu'il aurait dû voir... l'antique château, les appartemens qu'il n'a pas oubliés, l'heure, le soleil, l'ombre et tout ce qui lui rappelle le jour, le lieu, et celle de qui dépendait sa destinée, s'offrent à lui et s'interposent entre ses yeux et la lumière. Qu'avaient à faire tous ces souvenirs dans un tel moment?

VII.

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve.

La femme qu'il aima... O qu'elle était changée par la maladie de l'âme! sa raison s'était égarée, ses yeux avaient perdu leur éclat, son regard n'était plus un regard terrestre. Elle était devenue la reine d'un royaume fantastique; ses pensées étaient une réunion de choses opposées; des formes inaperçues par la vue des autres étaient familières à la sienne. C'est là ce que le monde appelle folie; mais les

comme si c'eût été la dernière d'une chaîne d'autres collines, et semblable à un cap, excepté qu'il n'y avait point de mer pour baigner sa base. Au lieu des flots se déployait un paysage animé; la verdure ondoyante des bois et des moissons était parsemée d'habitations rustiques, du toit desquelles la fumée s'élevait en tournoyant... La colline était couronnée d'un diadème d'arbres dont la disposition circulaire n'était point l'effet du caprice de la nature, mais de celui de l'homme.

C'était là que je voyais un jeune homme et une jeune fille : celle-ci contemplait tous les objets qu'elle avait sous ses pas, et dont la beauté égalait la sienne... le jeune homme ne regardait qu'elle. Tous deux étaient jeunes, mais d'un âge différent. Telle que la lune sur le bord de l'horizon, la jeune fille était à la veille de l'âge mûr; le jeune homme comptait quelques étés de moins, mais son cœur avait avancé de beaucoup ses années. Il n'y avait pour lui sur la terre qu'une beauté chérie, celle qui était auprès de lui; il l'avait contemplée jusqu'à ce qu'il ne lui fût plus possible de l'effacer de son souvenir; il n'avait plus d'autre souffle que le sien; elle était sa voix; il ne lui disait rien, mais les paroles qu'elle prononçait le faisaient trembler; elle était sa vue, car ses yeux voyaient par ses yeux, qui coloraient tous les objets pour lui... Il avait cessé de vivre en lui-même; elle était sa vie, l'océan où toutes ses pensées allaient se perdre. L'accent de sa voix, l'impression de sa main, hâtaient ou retardaient le cours de son sang, qui abandonnait et colorait irrégulièrement ses joues, sans que son cœur connût la cause de ses transes secrètes.

Mais elle ne partageait aucun de ces tendres sentimens; ses soupirs n'étaient pas pour lui... Il était pour elle un frère, et rien de plus. C'était beaucoup, car elle n'avait point d'autre frère que celui à qui une amitié d'enfance lui faisait donner ce nom. Elle était la tige solitaire qu'avait laissée une famille honorée depuis des siècles.

Ce nom de frère plaisait au jeune homme, et pourtant il ne lui plaisait pas... Pourquoi? le temps le lui apprit cruellement... quand elle en aima un autre; déjà même elle en aimait un autre: du sommet de cette colline elle portait au loin ses regards pour découvrir si le coursier de son amant était aussi rapide que son impatience, et volait de ce côté.

III.

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve.

Je vis une antique demeure devant laquelle était un coursier caparaçonné; dans un oratoire gothique se trouvait le jeune homme dont j'ai parlé... Il était seul et pâle, marchant à grands pas, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; bientôt il s'assit, prit une plume et traça des mots que je ne pus deviner; puis il appuya sa tête penchée sur ses mains, et frémit comme agité par une convulsion... Ensuite il se leva, et de ses dents et de ses mains tremblantes il déchira ce qu'il avait écrit; mais il ne versa point de larmes. Il se calma, et une espèce de tranquillité parut régner sur son front. Dans ce moment, celle qu'il aimait entra dans l'oratoire; elle avait un air serein et souriait: cependant elle n'ignorait pas qu'elle en était aimée... Elle n'ignorait plus, car c'est une chose qui s'apprend vite, que le cœur du jeune homme était obscurci par son ombre; elle voyait qu'il était malheureux, mais elle ne voyait pas tout. Il se leva, lui prit la main, et la pressa doucement et d'un air d'indifférence: pendant un moment on put lire sur son visage une foule de pensées indicibles; cette expression de sa physionomie ne dura qu'un moment. Il laissa tomber la main qu'il tenait, et s'éloigna d'un pas ralenti, mais non comme lui disant adieu, car l'un et l'autre se séparèrent en souriant. Il franchit la porte massive, et, montant sur son coursier, il poursuivit sa route, et ne repassa plus le seuil de cette antique demeure.



NOTE PRÉLIMINAIRE.

Ce poème, dans lequel l'auteur suppose l'extinction de tous les corps lumineux, est un de ces tableaux bizarres qu'il faut ranger dans la classe de ce conte de Jean-Paul, cité dans *l'Allemagne* de madame de Staël, et intitulé *un Songe* : il y a cette différence que lord Byron n'a privé la création que de son soleil physique. Jean-Paul a éteint jusqu'à l'œil du Créateur, au moment dramatique où les morts se relèvent de leurs tombeaux pour le jugement dernier.

« Je suis descendu, dit le Christ, jusqu'aux dernières limites de l'univers; j'ai regardé dans l'abîme, et je me suis écrié : — Père, où es-tu?—mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête m'a seule répondu. Relevant ensuite mes regards vers la voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'une orbite vieille, noire et sans fond. L'éternité reposait sur le chaos et se dévorait lentement elle-même, etc. »

— Les images du tableau de Jean-Paul sont en quelque sorte plus spiritualisées; celles du tableau de Byron s'éloignent moins de ce qui tombe sous les sens : tous les deux ont inventé un rêve bizarre du désespoir et du néant.

Nous avons cité dans notre *Voyage en Angleterre* un petit poème de T. Campbell (*le Dernier Homme*) qui est de la même école : nous ajouterons que *les Ténèbres* ont été imitées en beaux vers par le baron Brugières de Sorsum.

A. P.

LES TÉNÉBRES.

J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve. Le brillant soleil s'éteignit; les étoiles, dépouillées de leurs rayons, errèrent au hasard dans l'obscurité au milieu de l'éternel espace; la terre, glacée et comme aveugle en l'absence de la lune, resta suspendue dans une atmosphère ténébreuse. Le matin venait, fuyait et revenait encore; mais il ne ramenait pas le jour. Les hommes oublièrent leurs passions dans la terreur de cette désolation générale : tous les cœurs, frappés d'un froid égoïsme, n'éprouvaient qu'un désir, celui de la lumière. On allumait partout des feux pour se réfugier sous leurs clartés : les trônes et les palais des rois, les cabanes et toutes les habitations, furent brûlés pour servir de signaux. Les villes furent la proie de l'incendie; et les hommes s'assemblaient en groupes autour de leurs toits embrasés pour se regarder encore une fois. Heureux ceux qui vivaient auprès des torches menaçantes des volcans ! Une seule espérance mêlée de craintes était tout ce qui animait le monde. On avait mis le feu aux forêts ; mais d'heure en heure elles se consumaient et se réduisaient en cendres; les troncs pétillans des arbres s'éteignaient avec un dernier craquement, et tout était replongé dans les ténèbres; leurs flammes mourantes jetaient comme des éclairs passagers sur le front des hommes, et leur donnaient un aspect extraordinaire. Les uns se prosternaient, cachaient leurs yeux et versaient des larmes ; d'autres reposaient leurs visages sur leurs mains entre-croisées, en essayant de sourire : la plupart couraient çà et là, s'empressant d'apporter de quoi entretenir leurs bûchers funèbres; ils tournaient des regards inquiets et égarés vers le sombre manteau des cieux devenu comme un vaste drap funéraire étendu sur le

spectre du monde, et puis ils se précipitaient dans la poussière, grinçaient des dents et proféraient des hurlemens et des blasphèmes. Les oiseaux sauvages faisaient entendre d'horribles cris, voltigeaient épouvantés sur la terre, et frappaient l'air de leurs ailes inutiles. Les animaux les plus féroces étaient devenus timides et tremblans; les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu des hommes; elles sifflaient encore, mais oubliaient leurs dards venimeux. On les tuait pour s'en nourrir : et bientôt la guerre, qui pour un moment avait cessé d'exister, exerça de nouvelles fureurs... Ce ne fut qu'avec du sang qu'on acheta sa nourriture, et chacun allait à l'écart se repaître de sa proie. Plus d'amour; toute la terre n'avait plus qu'une pensée et c'était la pensée de la mort, d'une mort prochaine et sans gloire : les tortures de la faim déchirèrent toutes les entrailles... les hommes mouraient et leurs os et leurs chairs restaient sans sépulture. Les mourans exténués étaient dévorés par les mourans; les chiens eux-mêmes attaquèrent leurs maîtres, tous, excepté un seul qui resta fidèle au corps du sien; il le défendit contre les oiseaux, les animaux, et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les fit succomber eux-mêmes, jusqu'à ce que leurs dents amincies se furent tournées contre ceux qui expiraient. Lui-même, il ne cherchait point de nourriture, mais il poussait des cris lamentables et continuels : il mourut en léchant la main qui ne pouvait plus le caresser...

La famine dépeupla le monde peu à peu; il ne survécut que deux habitans d'une grande ville; et ils étaient ennemis. Ils se rencontrèrent auprès des tisons expirans d'un autel sur lequel étaient amoncelés des objets sacrés qu'on destinait à un usage profane; ils soulevèrent en frissonnant les cendres encore chaudes et les écartèrent avec leurs mains froides et décharnées; leur faible haleine essaya de souffler un peu de feu et produisit une flamme vacillante : comme elle s'évaporait au-dessus des cendres, ils levèrent les yeux,

se virent, poussèrent un cri, et moururent de l'effroi de leur mutuelle laideur, ignorant quel était celui sur le visage duquel la faim avait gravé les traits d'un spectre.

Le monde ne fut plus qu'un grand vide; les villes, les contrées florissantes et populeuses ne formaient plus qu'une masse confuse, sans verdure, sans arbres, sans hommes, sans vie, chaos de la mort et masse immobile. Les rivières, les lacs, et l'océan, étaient calmes et muets; rien ne troublait le silence de leurs profondeurs; les navires, sans matelots, pourrissaient sur la mer; leurs mâts tombaient en pièces, mais sans soulever les vagues par leur chute. Les vagues étaient mortes, elles gisaient comme dans un tombeau. La lune, qui présidait jadis à leurs mouvements réguliers, n'était déjà plus. Les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, les nuages s'étaient évanouis : les ténèbres n'en avaient plus besoin; les ténèbres étaient tout l'univers.

FRAGMENT *.

A Fragment.

17 juin 1816.

Il y avait déjà quelque temps que je projetais de faire un voyage dans des contrées qui n'ont pas été souvent visitées par les Européens. Je partis , l'année 17..., accompagné d'un ami que j'appellerai Auguste Darvell.

Il était plus âgé que moi de quelques années ; il jouissait d'une fortune considérable, et appartenait à une ancienne famille, avantages qu'un esprit relevé l'empêchait de trop apprécier et de mépriser entièrement. Quelques circonstances bizarres de son histoire l'avaient rendu l'objet de mon attention particulière : ses manières froides et réservées, les signes évidens d'une inquiétude qui de temps à autre ressemblait assez à une véritable aliénation mentale, n'avaient pu diminuer en rien l'intérêt et le respect qu'il m'inspirait.

J'étais jeune encore , et il y avait déjà quelque temps que j'étais dans le monde ; mais mon intimité avec Darvell n'était pas très ancienne , quoique nous eussions été élevés dans le même collège et les mêmes universités ; il avait toujours devancé de beaucoup mes progrès dans nos études, et je n'étais encore qu'un novice, qu'il était déjà initié dans tous les secrets de la société.

* Peut-être est-il nécessaire d'avertir que le texte de ce fragment est en prose ; comme il parut quelque temps après la publication du Vampire , il semblerait que cette nouvelle qu'on lui attribuait faussement ait inspiré d'abord à lord Byron le projet de faire voir comment il aurait traité un pareil sujet , si le docteur Polidori n'y avait pensé avant lui. A. P.

J'avais entendu parler beaucoup de sa vie passée et de sa vie actuelle; et, quoique, dans les récits qui m'en avaient été faits, il y eût plusieurs évènements qui semblaient se contredire, je ne pouvais qu'en conclure que Darvell n'était pas un homme ordinaire, mais un de ces êtres singuliers qui, quelques peines qu'ils se donnent pour n'être pas remarqués, ne cesseront jamais de l'être.

Je renouvelai connaissance avec lui, et je ne négligeai rien pour obtenir son amitié, mais ce n'était pas une chose facile. De quelques tendres sentimens que son cœur eût été jadis susceptible, les uns paraissaient éteints et les autres concentrés en lui-même. J'avais eu pourtant l'occasion de me persuader qu'il sentait vivement, car, s'il pouvait se contraindre, il ne pouvait pas se déguiser tout-à-fait; mais il savait donner à une passion l'apparence d'une autre, et il le faisait si adroitement, qu'il eût été difficile de définir la nature de celle qui agitait son âme : l'expression de sa physionomie était si mobile, qu'on aurait vainement essayé d'y surprendre ses secrètes pensées.

Il n'était pas douteux qu'il ne fût en proie à quelque inquiétude continuelle; mais était-elle le résultat de l'ambition, de l'amour, du remords, du chagrin, ou de toutes ces causes réunies? devait-on ne l'attribuer qu'à un de ces tempéramens qui tiennent de si près à la maladie? c'est ce que je ne pouvais découvrir. Il y avait bien dans toutes les histoires débitées sur Darvell de quoi justifier chacune de ces conjectures; mais, je l'ai déjà dit, ces histoires étaient si contradictoires et tellement contredites, qu'on ne pouvait en tirer aucune conséquence raisonnable.

Où il y a du mystère, on suppose généralement que c'est un coupable qui se cache. J'ignore jusqu'à quel point cela peut être vrai; mais, bien que je fusse persuadé que le mystère entourait mon ami, je ne pouvais dire si le mal qu'il cache ordinairement était réel chez lui, et il me répugnait même de le soupçonner.

Mes avances furent reçues avec assez de froideur ; mais j'étais jeune et je ne me décourageais pas aisément. Je réussis enfin à obtenir, jusqu'à un certain degré, cette espèce de liaison indifférente, cette confiance banale sur les événemens de tous les jours, qui naît entre deux hommes que le même but réunit souvent, et qu'on appelle *intimité* ou *amitié*, selon les idées de celui qui emploie l'une ou l'autre expression.

Darvell avait déjà parcouru les pays lointains, et je m'adressai à lui pour recueillir des informations sur mon voyage projeté. Mon désir secret eût été de l'engager à m'accompagner : la sombre inquiétude que j'avais remarquée en lui m'en faisait concevoir l'espérance ; j'étais encore confirmé dans mon idée par l'intérêt qu'il semblait prendre à tous les objets éloignés, et par son indifférence pour tous ceux qui étaient autour de lui. Je parlai d'abord vaguement de mon désir ; je le lui déclarai ensuite d'une manière plus franche. Sa réponse, quoique je m'y attendisse à peu près, me donna tout le plaisir de la surprise. Il consentit à m'accompagner ; et, ayant pris tous les arrangemens indispensables, nous commençâmes nos voyages.

Après avoir visité diverses contrées du midi de l'Europe, nous voulûmes nous diriger du côté de l'Orient, qui, du reste, avait été le but principal de nos excursions ; et ce fut dans ces climats qu'arriva l'événement qui va être le sujet de ce récit.

Tout annonçait que Darvell avait joui, dans sa première jeunesse, d'un tempérament des plus robustes ; mais, depuis quelque temps, sa santé déclinait à vue d'œil ; sans aucune maladie apparente, il s'affaissait tous les jours de plus en plus ; il était sobre cependant, ne refusait aucune course pénible, et ne se plaignait jamais de la fatigue. Peu à peu il devint plus taciturne ; le sommeil fuyait loin de lui, et il me sembla dans un danger si réel, que j'avais peine à dissimuler mes alarmes.

Nous nous étions proposé, en arrivant à Smyrne, d'aller faire une excursion aux ruines d'Éphèse et de Sardes ; mais, effrayé de son état, je voulus le dissuader d'exécuter ce projet ; il y persista malgré toutes mes objections. Il y avait un accablement d'esprit et une espèce de solennité dans ses manières qui s'alliaient mal avec son empressement à faire un voyage que je regardais comme une simple partie de plaisir peu convenable à un homme dont la santé était si faible. Il fallut me rendre à son opiniâtreté, et au bout de quelques jours nous partîmes ensemble accompagnés d'un Serrugy et d'un seul janissaire.

Nous avons déjà fait la moitié du chemin pour arriver à l'antique Éphèse ; nous avons laissé derrière nous les fertiles environs de Smyrne, pour entrer dans une contrée sauvage et inhabitée à travers les marais et les défilés qui conduisent à ces lieux où se trouvent encore quelques cabanes élevées çà et là sur les colonnes brisées du temple de Diane ; on n'y voit que des maisons sans toiture qu'habitaient les chrétiens chassés depuis par les musulmans, et les ruines plus récentes, mais plus complètes, des mosquées désertes. Le mauvais état de mon compagnon empirant tout-à-coup nous força de faire halte dans un cimetière turc, dont les tombes surmontées d'un turban sculpté sur la pierre indiquaient seules que l'homme avait vécu dans ce désert. Le seul caravansérail que nous avons rencontré était à plusieurs heures de chemin derrière nous ; aucune ville, aucun hameau ne s'offrait à notre vue ; nous ne pouvions même espérer d'en apercevoir dans le lointain, et cette ville habitée par les morts semblait le seul refuge de mon malheureux ami qui paraissait sur le point de devenir le dernier de ses habitants.

Je portais mes regards de tous côtés pour trouver du moins dans cette extrémité un lieu où Darvell pût reposer plus commodément : différent des sépultures musulmanes, ce cimetière n'était ombragé que de quelques arbres écartés

les uns des autres ; les tombeaux étaient presque tous écroulés et usés par le temps. Nous transportâmes Darvell vers celle des pierres funéraires qui était la mieux conservée et que couronnait un noir cyprès : il s'y appuya douloureusement, et nous demanda de l'eau ; je craignais qu'il ne fût difficile d'en découvrir, et j'allais en chercher moi-même avec l'hésitation du désespoir ; mais il me dit de rester, et, s'adressant à Suléiman, notre janissaire, qui était assis auprès de nous en fumant sa pipe avec la plus grande tranquillité, il lui dit : Suléiman, *verbvna su*, va chercher de l'eau ; et il lui indiqua le lieu où il en trouverait, à quelques centaines de pas à main droite, avec tant de précision et d'exactitude, dans un petit puits destiné à abreuver les chameaux, que je ne pus m'empêcher de dire à Darvell : « Comment connais-
» sez-vous si bien ce puits ? — C'est le lieu où nous sommes
» qui me l'indique, me répondit-il ; vous devez vous aperce-
» voir que ce lieu a été habité ; il fallait donc qu'il y eût des
» sources ; d'ailleurs ce n'est pas la première fois que je suis
» venu ici.

» — Comment donc ? lui dis-je ; ce n'est pas la première
» fois ? pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ? et que pou-
» vriez vous faire dans un lieu où personne ne voudrait s'ar-
» rêter une minute de trop ? »

Ma question resta sans réponse, et cependant Suléiman revint avec de l'eau : il avait laissé à la source les chevaux et le Serrugy.

Quand Darvell eut étanché sa soif, il parut se ranimer un peu, et je commençai à concevoir l'espérance d'aller plus avant ou de retourner du moins sur nos pas. J'essayai de l'y engager : il garda quelque temps un profond silence, et parut recueillir toutes ses forces pour me parler : « Me voilà,
» dit-il, à la fin de mon voyage. C'est ici que je dois mou-
» rir ; mais j'ai une prière à vous faire, un ordre même à
» vous donner, car ce sont les dernières paroles que je
» prononcerai ; promettez-moi d'obéir.

» — Je le promets , sans doute ; mais ayez un espoir plus
» consolant.

» — Je n'ai plus d'espoir ; je ne désire plus qu'une seule
» chose ; c'est que vous cachiez ma mort à toute créature
» vivante.

» — J'espère que cet ordre sera inutile, et que vous recou-
» vrerez la vie et la santé.

» — Non , non , il en sera comme je vous dis. Jurez-moi de
» tenir votre promesse.

» — Je le jure.

» — Jurez-le par tout ce que... » et ici il me dicta un ser-
ment solennel et redoutable.

« — Pourquoi un semblable serment ? lui dis-je ; il n'en
» est pas besoin : j'observerai ma promesse , en douter ce
» serait....

» — Jurez , reprit-il ; je l'exige. »

Je prononçai le serment : il en parut soulagé. Il tira de son doigt une bague sur la pierre de laquelle étaient gravés des caractères arabes , et , me la remettant , il ajouta :

« Le neuvième jour du mois , n'importe quel mois ; mais
» rappelez-vous que le neuvième jour , à midi précis , vous
» jetterez cette bague dans les sources salées qui coulent
» dans la baie d'Eleusis : le lendemain , à la même heure , vous
» irez aux ruines du temple de Cérès , et vous y attendrez
» une heure.

» — Pourquoi ?

» — Vous le verrez.

» — Le neuf du mois , avez-vous dit ?

» — Le neuf du mois. »

Comme je lui fis remarquer que ce jour-là même était le neuvième jour du mois courant , son visage changea de couleur , et il se pencha sur moi. Je le voyais s'affaiblir sensiblement , lorsqu'une grue , portant un serpent dans son bec , vint se percher sur un tombeau voisin , et , au lieu de dévorer sa proie , se mit à nous regarder fixement. Je ne sais ce

qui me poussa à vouloir chasser cet oiseau, je ne pus y parvenir; il voltigea en tournant autour de nous, et revint exactement à la même place. Darvell me la montra du doigt et sourit. Il prononça quelques paroles : j'ignore si elles étaient adressées à moi ou à lui-même, mais je n'entendis que ces mots : « C'est bien ! »

« — Qu'est-ce qui est bien ? que voulez-vous dire ?

» — Peu importe ! répondit-il ; voilà où vous m'ensevelirez ce soir, là exactement où cet oiseau est perché ; rappelez-vous mes autres recommandations. »

Il continua ensuite à me parler pour me faire connaître les moyens de tenir sa mort cachée, et, quand il eut fini, il s'écria : « Vous voyez cet oiseau ? — Je le vois. — Et le serpent qu'il porte à son bec ? — Sans doute, et il n'y a rien d'étonnant qu'il ait pris un serpent : la grue fait sa proie de ce reptile ; mais il est singulier qu'elle le garde sans le dévorer. »

Darvell sourit d'une manière effrayante, et dit d'une voix faible : « Il n'est pas encore temps ! » et à ces mots l'oiseau s'envola. Je le suivis des yeux pendant tout au plus dix secondes. Je sentis Darvell peser doublement sur mon épaule, et, me retournant pour le regarder, je reconnus qu'il était mort.

Je fus effrayé des signes qui m'empêchèrent d'en douter. Son visage devint presque noir en quelques minutes. J'aurais attribué un changement aussi subit au poison, si je n'avais réfléchi qu'il lui avait été impossible d'en prendre sans que je l'aperçusse.

Le jour tombait ; le cadavre se décomposait rapidement, et il ne me restait plus qu'à exécuter les volontés de mon ami. Suléiman avec son ataghan, et moi avec mon sabre, nous creusâmes une tombe dans le lieu qu'avait indiqué Darvell. Le terrain cédait facilement à nos efforts, ayant déjà servi de sépulture au corps d'un mahométan. Nous creusâmes aussi profondément que le temps nous le per-

mit; et, rejetant la terre sur les dépouilles mortelles de l'être singulier qui venait de quitter la vie, nous recueillîmes quelques touffes de gazon, et en recouvrîmes sa tombe.

Partagé entre la douleur et l'étonnement, je ne pouvais répandre des larmes.

.

.

FIN DU FRAGMENT.

MANFRED,

POÈME DRAMATIQUE.

Manfred,
a dramatic poem.

« There are more things in Heaven and
» Earth, Horatio, than are dreamt of in
» your philosophy. »

(SHAKESPEARE.)

Horatio, il y a dans le Ciel et sur la
Terre plus de choses que n'en rêve toute
votre philosophie.

PERSONNAGES.

MANFRED.

UN CHASSEUR DE CHAMOIS.

L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE.

MANUEL.

HERMAN.

LA FÉE * DES ALPES.

NÉMÉSIS.

LES DESTINÉES.

ESPRITS, etc., etc.

La scène se passe au milieu des Hautes-Alpes , tantôt dans le château
de Manfred et tantôt sur les montagnes.

* Le mot *witch* signifie proprement sorcière ; mais celui de fée nous semble mieux rendre l'idée de l'espèce de nymphe imaginée par le poète. A. P.

MANFRED.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Manfred est seul dans la galerie d'un château gothique.
Il est minuit.*)

MANFRED.

Ma lampe va s'éteindre ; mais j'aurai beau entretenir sa mourante clarté , elle ne pourra suffire à mes longues veilles : mon sommeil... si je dors... n'est pas un sommeil , mais une succession de pensées persévérantes auxquelles je ne puis me soustraire. Mon cœur veille sans cesse , et mes yeux ne se ferment que pour porter leurs regards au dedans de moi-même ; je vis cependant , et je supporte l'aspect des autres hommes. Mais l'affliction devrait être l'école du sage ! La douleur c'est la science ; les plus savans sont ceux qui doivent gémir le plus amèrement sur cette fatale vérité : l'arbre de la science n'est pas l'arbre de vie.

Philosophie , connaissances humaines , secrets merveilleux , sagesse du monde , j'ai tout essayé , et il y a dans mon esprit une force capable de s'emparer de tout. Inutiles études ! J'ai été généreux et bienfaisant ; j'ai trouvé du bon même parmi les hommes... cela ne m'a encore servi de rien ! J'ai eu mes ennemis ; aucun n'a pu me braver , et plusieurs sont tombés devant moi : cela ne m'a encore servi de rien ! Le bien , le mal , la vie , une puissante intelligence , les passions , tout ce que je vois chez les autres êtres , tout a été pour moi comme la pluie du ciel sur le sable , depuis cette

heure sans nom... Je ne connais point la terreur; je sens cette malédiction qui consiste à n'éprouver jamais ni crainte naturelle, ni ces frémissemens d'un cœur que font palpiter le désir, l'espérance ou l'amour mystérieux de quelque objet terrestre... Mais achevons ma tâche.

Êtres mystérieux, esprits du vaste univers, ô vous que j'ai cherchés dans les ténèbres et dans les régions de la lumière; vous qui volez autour de ce globe, et habitez dans des essences plus subtiles; vous à qui les cimes inaccessibles des monts, les profondeurs de la terre et de l'océan servent de retraites.. je vous appelle au nom de ce charme qui me donne le droit de vous commander; levez-vous et apparaissez!... (*Moment de silence.*)

Ils ne viennent pas encore! Eh bien! par la voix de celui qui est le premier parmi vous, par ce signe qui vous fait tous trembler; au nom de celui qui ne meurt jamais... levez-vous, paraissez! paraissez!... (*Moment de silence.*)

S'il en est ainsi... Esprits de la terre et de l'air, vous n'échapperez point mes ordres. Par un pouvoir plus grand que tous ceux dont je viens de me servir; par un charme irrésistible né dans un astre maudit, débris brûlant d'un monde qui n'est plus, enfer errant au milieu de l'éternel espace; par la terrible malédiction qui pèse sur mon âme, par la pensée qui est en moi et autour de moi, je vous somme d'obéir à mes ordres: paraissez. (*Une étoile paraît dans le fond obscur de la galerie; cette étoile est immobile. Une voix chante ces paroles * :*)

PREMIER ESPRIT.

Mortel, docile à tes ordres, j'accours de mon pavillon dans les nuages, formé des vapeurs du crépuscule par la brise du soir, et que le disque du soleil couchant colore de pourpre et d'azur. Quoiqu'il soit défendu de t'obéir, j'ai volé à toi sur le rayon d'une étoile; j'ai entendu tes conjurations. Mortel, que tes désirs soient exaucés!

* Sur un mode lyrique. A. P.

LA VOIX DU SECOND ESPRIT.

Le Mont-Blanc est le monarque des montagnes; il est couronné, depuis des siècles, d'un diadème de neige, sur son trône de rochers. Il est revêtu d'un manteau de nuages. Des forêts forment sa ceinture : il porte l'avalanche dans ses mains; mais il attend mes ordres pour la laisser tomber dans la vallée. La masse froide et immobile du glacier se meut chaque jour; mais c'est moi qui lui dis de précipiter sa marche ou d'arrêter ses glaçons. Je suis l'esprit du lieu; je pourrais faire chanceler la montagne, et l'ébranler jusque dans ses fondemens caverneux... Que me veux-tu?

TROISIÈME ESPRIT.

Dans les profondeurs azurées des mers où rien n'agite les vagues, où jamais n'a soufflé le vent; dans les lieux qu'habite le serpent marin, et où la sirène orne de coquillages sa verte chevelure, le son de ton évocation a retenti comme l'orage sur la surface des flots; l'écho l'a répété dans mon paisible palais de corail. Déclare tes desirs à l'esprit de l'Océan.

QUATRIÈME ESPRIT.

Aux lieux où le tremblement de terre dort sur une couche de feu, aux lieux où bouillonnent des lacs de bitume, dans les cavités souterraines qui reçoivent les racines de ces Andes dont les sommets ambitieux se perdent dans les nues, j'ai entendu tes accens magiques, et, subjugué par leur pouvoir, j'ai quitté les lieux où je naquis, pour me rendre auprès de toi. Ordonne, j'obéirai.

CINQUIÈME ESPRIT.

C'est moi qui vole sur l'aquilon, c'est moi qui prépare les orages. La tempête que j'ai laissée derrière moi est encore ardente des feux du tonnerre. Pour arriver plus tôt auprès de toi, j'ai traversé la terre et les mers sur un ouragan. Un souffle propice enflait les voiles de la flotte que j'ai rencontrée; mais elle sera engloutie sous les vagues avant que l'aurore ait paru.

SIXIÈME ESPRIT.

Ma demeure est fixée dans l'obscurité de la nuit. Pourquoi tes conjurations me forcent-elles à voir l'odieuse lumière ?

SEPTIÈME ESPRIT.

L'astre qui préside à ta destinée était dirigé par moi avant que la terre fût créée. Jamais planète plus belle n'avait erré autour du soleil. Son cours était libre et régulier, aucun astre plus aimable n'était contenu dans l'espace. L'heure fatale arriva : cet astre devint une masse de feu, une comète vagabonde qui menaça l'univers, roulant toujours par sa propre force, sans sphère et sans cours régulier, horreur brillante des régions du ciel, monstre difforme parmi les constellations. Pour toi, né sous son influence ; toi, vermisseau à qui j'obéis, et que je méprise ; cédant à un pouvoir qui ne t'appartient pas, et qui ne t'a été prêté que pour te soumettre un jour toi-même à ma puissance, je viens un moment me joindre aux faibles esprits qui fléchissent ici le genou ; je viens parler à un être tel que toi. Que me veux-tu donc, créature d'argile ? que me veux-tu ?

LES SEPT ESPRITS.

La terre, l'océan, l'air, la nuit, les montagnes, les vents, l'astre de ta destinée, sont à tes ordres. Homme mortel, leurs esprits attendent tes désirs. Que veux-tu de nous, fils des hommes ? que veux-tu ?

MANFRED.

L'oubli.

LE PREMIER ESPRIT.

De qui ? de quoi ?... et pourquoi ?

MANFRED.

L'oubli de ce qui est au dedans de mon cœur. Lisez-le ; vous le savez bien, et je ne le puis exprimer.

L'ESPRIT.

Nous ne pouvons te donner que ce que nous possédons. Demande-nous des sujets, une couronne, le trône du monde ;

demande-nous un signe par lequel tu gouverneras les éléments qui nous obéissent ; parle , tu peux tout obtenir.

MANFRED.

L'oubli, l'oubli de moi-même ! Ne pouvez-vous trouver ce que je demande , dans ces régions secrètes que vous m'offrez si libéralement ?

L'ESPRIT.

Ce n'est ni dans notre essence , ni dans notre savoir ; mais... tu peux mourir.

MANFRED.

La mort me le donnera-t-elle ?

L'ESPRIT.

Nous sommes immortels , et nous n'oublions rien ; nous sommes éternels , et pour nous le passé et l'avenir sont comme le présent : voilà notre réponse.

MANFRED.

C'est me railler ; mais le pouvoir qui vous a conduits ici vous a donnés à moi. Esclaves , ne vous jouez pas des volontés de votre maître. L'âme , l'esprit , l'étincelle céleste , la lumière de mon être , a le même éclat et la même pénétration que les vôtres , et ne leur cèdera jamais , quoique enfermée dans une prison d'argile. Répondez , ou vous saurez qui je suis.

L'ESPRIT.

Nous répèterons les mêmes paroles ; ce que tu viens de dire peut être aussi notre réponse.

MANFRED.

Expliquez-vous.

L'ESPRIT.

Si , comme tu le dis , ton essence est semblable à la nôtre , nous t'avons répondu en te disant que ce que les hommes appellent la mort n'a aucun pouvoir sur nous.

MANFRED.

C'est donc en vain que je vous aurai évoqués de vos demeures ; vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas me secourir.

L'ESPRIT.

Parle , nous t'offrons tout ce que nous possédons ; parle , tout est à toi : pense-y bien avant de nous renvoyer , et demande encore. Veux-tu un royaume , le pouvoir sur les hommes , la force , de longs jours ?

MANFRED.

Maudits ! Qu'ai-je affaire de longs jours ? les miens ont déjà duré trop long-temps ; disparaissiez.

L'ESPRIT.

Encore un instant ; pendant que nous sommes ici , nous voudrions t'être utiles. Pense-y bien ; n'est-il pas quelque autre don que nous puissions rendre digne de t'être offert ?

MANFRED.

Aucun : restez cependant... Un moment avant de nous séparer , je voudrais vous voir face à face. J'entends vos voix , dont la douceur mélancolique ressemble à des accords mélodieux sur les ondes ; j'aperçois l'immobile clarté d'une grande étoile ; mais rien de plus. Paraissez devant moi tels que vous êtes , l'un après l'autre ou tous ensemble , mais dans votre forme accoutumée.

L'ESPRIT.

Nous n'avons d'autre forme que celle des élémens dont nous sommes l'âme et le principe ; mais désigne-nous la forme que tu voudras , ce sera celle que nous adopterons.

MANFRED.

Peu m'importe la forme ; il n'en est point sur la terre qui soit belle ou hideuse pour moi : que celui d'entre vous qui est doué de plus de puissance prenne l'aspect qui lui conviendra. Je l'attends.

LE SEPTIÈME ESPRIT , *apparaissant sous les traits d'une belle femme.*

Regarde-moi.

MANFRED.

O ciel ! Si c'est toi ! si tu n'es pas un rêve d'insensé ou une image trompeuse , je pourrai encore être heureux ! je

te serrerai dans mes bras, et nous pourrons encore... (*La femme disparaît.*) Mon cœur est brisé. (*Manfred tombe évanoui. Une voix fait entendre le chant qui suit :*)

Lorsque la lune brillera sur les vagues, le ver phosphorique dans le gazon, le météore autour des tombeaux, et une flamme sur les marais ; lorsque les étoiles fileront, lorsque les hiboux feront entendre leurs tristes concerts, et que les feuilles seront immobiles et silencieuses dans le bois qui ombrage la colline, mon âme pèsera sur la tienne avec un pouvoir et un signe redoutables.

Quelque profond que soit ton sommeil, ton esprit ne dormira point ; il est des ombres qui ne s'évanouiront jamais pour toi, et des pensées que tu ne pourras bannir de ton cœur. Par une puissance qui t'est inconnue, tu ne pourras jamais être seul : ce charme secret t'enveloppe comme un linceul, il est comme un nuage qui te servirait de prison.

Quoique tu ne me voies point passer à tes côtés, tes yeux me reconnaîtront comme un objet qui ne doit pas être éloigné, et qui était auprès de toi tout à l'heure. Lorsque dans cette secrète terreur tu tourneras la tête, tu resteras surpris de ne pas me voir avec ton ombre sur la terre, tu seras forcé de dissimuler la présence du pouvoir dont tu éprouveras les effets.

Les paroles magiques prononcées sur ta tête y ont appelé une malédiction terrible, et un des esprits de l'air t'a enlacé dans un piège : il y aura dans le souffle du vent une voix qui te défendra de te réjouir ; la nuit te refusera le silence de ses ombres, et tu ne pourras voir briller le soleil sans désirer aussitôt la fin du jour.

J'ai retiré de tes larmes perfides l'essence d'un poison mortel, j'ai choisi le sang le plus noir de ton cœur, j'ai arraché à ton sourire le serpent qui se tenait caché dans les plis de ton visage comme dans un buisson, j'ai pris le charme qui rendait tes lèvres si dangereuses, j'ai comparé tous ces

poisons aux venins les plus subtils ; les tiens sont encore les plus redoutables.

Par ton cœur de glace et ton sourire de vipère, par tes ruses fatales , par ton œil trompeur , par ton âme hypocrite, par tes artifices séduisants et ta fausse sensibilité , par le plaisir que tu trouves dans la douleur des autres , par ta fraternité avec Caïn , je viens te condamner à être toi-même ton enfer.

Je verse sur ta tête la liqueur qui te dévoue aux tourmens que je te prépare ; ni le sommeil ni la mort ne répondront à tes vœux ; tu verras la mort à tes côtés , pour la désirer et la craindre. Mais déjà ton arrêt s'exécute , et une chaîne invisible t'enveloppe de ses anneaux ; mes paroles magiques produisent leur effet : ta tête se trouble , et ton cœur va se flétrir.

SCÈNE II.

(Le mont Jungfrau ; le jour commence. Manfred est seul sur les rochers.)

MANFRED.

Les esprits que j'avais évoqués m'abandonnent ; les sciences magiques que j'ai étudiées me trompent ; le remède auquel j'ai eu recours n'a fait qu'augmenter mes tortures : je ne veux plus de secours surnaturel ; il n'a aucun pouvoir sur le passé ; et , quant à l'avenir , tant que le passé ne sera pas englouti dans les ténèbres , je n'ai point à le rechercher. O terre , ma mère , et toi jour nouveau qui commences à poindre , et vous , ô monts des Alpes , pourquoi êtes-vous si beaux ? Je ne puis vous aimer. Et toi , œil brillant de l'univers , qui t'ouvres sur tous , et qui les pénètres tous de joie , tu ne peux briller sur mon cœur ; et vous rochers sur l'extrême bord desquels je suis , apercevant dans la vague distance les pins majestueux sur les bords du torrent , semblables à d'humbles arbrisseaux ; et lorsqu'un élan , un pas.

un mouvement, et même un souffle suffirait pour briser mon corps sur ce lit de rochers, et l'y fixer dans un éternel repos, d'où vient que j'hésite?

Je sens le désir de me précipiter au pied de la montagne, et je n'ose; je vois le danger, et ne songe point à fuir. Un vertige trouble ma tête, et cependant mon pied est immobile. Un pouvoir secret me retient et me condamne à vivre malgré moi, si c'est vivre que de porter un désert aride dans mon cœur, et d'être moi-même le tombeau de mon âme, car je ne cherche plus à justifier mes actions à mes propres yeux: dernière faiblesse du coupable. (*Un aigle passe au-dessus de la tête de Manfred.*) O toi, monarque des airs, qui d'une aile rapide prends ton essor vers les cieux, que ne daignes-tu fondre sur moi, faire ta proie de mon cadavre, et en nourrir tes aiglons! Tu as déjà franchi l'espace où mes yeux pouvaient te suivre, et les tiens découvrent encore tous les objets qui sont sur la terre et dans l'air... Ah! comme tout est beau dans ce monde visible! qu'il est glorieux dans sa cause et dans ses effets! mais nous, qui nous en disons les maîtres; nous, moitié poussière et moitié dieux; nous, qui ne sommes propres ni à ramper ni à nous élever, nous excitons une guerre continuelle entre les élémens divers de notre double essence, respirant à la fois la bassesse et l'orgueil, indécis entre nos ignobles besoins et nos désirs superbes, jusqu'au jour où la mort triomphe, et où l'homme devient... ce qu'il n'ose avouer à lui-même, ni à ses semblables... (*Un berger joue de la flûte dans le lointain.*) — Quelle douce mélodie! c'est le son naturel du chalumeau champêtre; car, dans ces lieux, la vie patriarcale n'est plus une fable de l'âge d'or; l'air de la liberté ne retentit ici que des accords de la flûte pastorale, et du bruit argentin des sonnettes du troupeau bondissant. Mon âme est ravie de ces échos!... Que ne suis-je l'invisible esprit d'un son mélodieux, une voix vivante, une harmonie animée, qui naît et meurt avec le souffle qui la

produit ! (*Un chasseur de chamois arrive au bas de la montagne.*)

LE CHASSEUR.

Le chamois a franchi ces rochers , et ses pieds agiles l'ont porté loin de moi ; à peine si ma chasse m'aura fourni aujourd'hui de quoi me faire oublier mes courses périlleuses... Mais que vois-je ? Quel est cet homme , qui paraît n'être point de nos chasseurs , et qui pourtant a su atteindre ces hauteurs escarpées auxquelles les plus exercés de nos compagnons peuvent seuls parvenir ? Ses vêtemens annoncent la richesse ; son aspect est mâle , et ses yeux sont fiers comme ceux d'un laboureur qui sait qu'il est né libre. Approchons-nous de lui.

MANFRED, *sans apercevoir le chasseur.*

Faut-il se voir blanchir par les chagrins ; semblable à ces pins desséchés, débris des ravages d'un seul hiver, dépouillés de leur écorce et de leur vert feuillage ! Faut-il conserver une vie qui n'entretient en moi que le sentiment de la décadence ! faut-il me rappeler sans cesse des temps plus heureux ! Je suis sillonné de rides , non par les années , mais par des heures et des momens plus longs que des siècles ! et je puis vivre encore ! Sommets couronnés de glace , avalanches qu'un souffle peut séparer des montagnes , venez m'écraser ! J'ai entendu plusieurs fois rouler dans les vallées vos masses destructives ; mais vous n'anéantissez que les êtres qui tiennent encore à la vie , les jeunes forêts , la cabane ou le hameau de l'innocent villageois.

LE CHASSEUR.

Les brouillards commencent à s'élever du sein de la vallée ; je vais l'avertir de descendre , il risquerait de perdre à la fois son chemin et la vie.

MANFRED.

Les vapeurs s'amoncellent autour des glaciers ; les nuages se forment sous mes pas en flocons blanchâtres et sulfureux , semblables à l'écume qui jaillit au-dessus des abîmes infer-

naux , dont chaque vague bouillonnante va se briser sur un rivage où les damnés sont réunis comme les cailloux sur celui de la mer. Un vertige me saisit.

LE CHASSEUR.

Approchons-nous avec précaution , de peur de le faire tressaillir ; il semble chanceler déjà.

MANFRED.

Des montagnes entières se sont ouvert un chemin au travers des nuages , et ont ébranlé de leur choc toute la chaîne des Alpes , couvrant de débris les vertes vallées , arrêtant le cours des rivières par leur chute soudaine , réduisant leurs flots en tourbillons de vapeurs , et forçant leur source de se creuser un nouveau lit. Tel tomba jadis le mont Rosenberg , miné par les ans. Que n'est-il tombé sur moi !

LE CHASSEUR.

Ami , prenez garde ! un pas de plus pourrait vous devenir fatal. Pour l'amour du Créateur , ne restez pas sur les bords de ce précipice !

MANFRED *continue sans l'entendre.*

C'eût été un tombeau digne de Manfred ! mes os eussent reposé en paix sous un pareil monument ; ils n'eussent point été semés sur les rochers... vils jouets des vents... comme ils vont l'être... après que je me serai précipité... Adieu , voûtes célestes ; que vos regards ne me reprochent point mon action ; vous n'étiez point faites pour moi ! Terre , je te rends ces atomes ! (*Comme Manfred va se précipiter , le chasseur le saisit tout-à-coup et le retient.*)

LE CHASSEUR.

Arrête ! insensé ; quoique las de la vie , ne souille point nos paisibles vallées de ton sang coupable. Viens avec moi , je ne te quitterai pas.

MANFRED.

J'ai le cœur désolé... Va , ne me retiens plus... Je me sens défaillir... Les montagnes tournent devant moi. Je cesse de les voir... Qui es-tu ?

LE CHASSEUR.

Je répondrai plus tard. Viens avec moi. Les nuages s'épaississent. Appuie-toi sur mon bras, pose ton pied ici... Prends ce bâton, et soutiens-toi un moment à cet arbrisseau; donne-moi la main et n'abandonne pas ma ceinture... Doucement... Bien... Dans une heure nous serons au chalet. Du courage; nous trouverons bientôt un passage plus sûr, une espèce de sentier creusé par un torrent d'hiver... Allons, voilà qui est bien. Tu aurais été un excellent chasseur; suis-moi... *(Ils descendent péniblement les rochers.)*

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente une chaumière des Alpes de Berne.)

MANFRED ET LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

LE CHASSEUR.

Non, non; restez encore, vous partirez plus tard : votre esprit et votre corps ont besoin d'un plus long repos. Dans quelques heures, lorsque vous serez mieux, je vous servirai de guide; mais où irons-nous?

MANFRED.

Je connais ma route, et un guide ne m'est plus nécessaire.

LE CHASSEUR.

Vos vêtemens et votre démarche annoncent un homme d'une haute naissance; vous êtes sans doute un de ces seigneurs dont les châteaux dominent les vallées; quelle est votre demeure? Les portes des palais des grands sont tout ce que j'en connais. Mon genre de vie ne me conduit que rarement dans leurs vastes foyers, pour m'y asseoir autour

du feu avec leurs vassaux ; mais les sentiers qui y mènent me sont familiers depuis mon enfance. Quel est celui de ces châteaux qui vous appartient ?

MANFRED.

Peu t'importe.

LE CHASSEUR.

Eh bien ! excusez mes questions ; mais daignez être plus gai. Venez goûter mon vin ; il est très vieux : plusieurs fois il m'a réchauffé le cœur au milieu de nos glaciers ; ayez-y recours pour ranimer votre courage : allons , buvons ensemble.

MANFRED.

Écarte, écarte cette coupe ; il y a du sang sur les bords. Quoi donc, jamais... ne verrai-je jamais ce sang disparaître sous la terre !

LE CHASSEUR.

Que voulez-vous dire ? vos sens sont-ils troublés ?

MANFRED.

Je dis que c'est du sang... mon sang ; la source pure qui coulait dans les veines de nos pères et dans les nôtres, lorsqu'aux premiers jours de notre jeunesse nous n'avions qu'un cœur, et que nous nous aimions comme nous n'aurions jamais dû nous aimer. Ce sang fut versé ; mais il s'élève éternellement de la terre, et va teindre les nuages qui me ferment l'entrée du ciel où tu n'es pas !... où je ne serai jamais !

LE CHASSEUR.

Homme à étranges paroles, à qui un crime et un remords délirant font peupler le vide, quelles que soient tes terreurs et tes souffrances , il est encore pour toi des consolations dans le secours des hommes pieux et dans la patience...

MANFRED.

La patience ! et toujours la patience ! Laisse-moi ! Ce mot fut créé pour les animaux dociles, et non pour les oiseaux de

proie. Prêche la patience aux mortels formés de ta vile poussière ; je ne suis pas de ta race.

LE CHASSEUR.

Dieu merci ! je ne voudrais pas être de la tienne pour la gloire de Guilanme Tell. Mais, quel que soit le mal qui t'accable, il faut le supporter, et tous ces transports insensés sont inutiles.

MANFRED.

Ne le supporté-je pas ? Regarde-moi : je vis.

LE CHASSEUR.

C'est une convulsion, mais non pas une vie naturelle.

MANFRED.

Je te dis, homme, que j'ai vécu des années, de longues années, et qui ne sont rien aujourd'hui auprès de celles qu'il me reste à compter encore : des siècles, des siècles, l'espace, l'éternité et le sentiment de l'existence avec une soif ardente de la mort, qui ne saurait être étanchée.

LE CHASSEUR.

A peine si l'on reconnaît sur ton front le sceau de l'âge mûr ; je compte beaucoup plus d'années que toi.

MANFRED.

Crois-tu que c'est du temps que dépend l'existence ? Les actions, voilà nos époques. Les miennes ont multiplié mes jours et mes nuits à l'infini ; elles les ont rendus innombrables comme les grains de sable du rivage. Elles en ont fait un désert aride et glacé, sur lequel viennent expirer les vagues qui ne laissent, en se retirant, que des cadavres, des débris de rochers, et quelques algues amères.

LE CHASSEUR.

Hélas ! il a perdu la raison ; mais je ne dois pas l'abandonner.

MANFRED.

Que ne l'ai-je perdue comme tu le dis ! tout ce que je vois ne serait que le rêve d'un cerveau malade.

LE CHASSEUR.

Que vois-tu donc, ou que crois-tu voir ?

MANFRED.

Toi et moi ; un paysan des Alpes , tes modestes vertus , ta cabane hospitalière , ta courageuse patience , ton âme fière , libre et pieuse ; ton respect pour toi-même , fondé sur ton innocence ; tes jours pleins de santé , tes nuits consacrées au sommeil , tes travaux ennoblis par les dangers et cependant exempts de crimes ; ton espérance d'une heureuse vieillesse et d'une tombe paisible , dont une croix et une guirlande de fleurs orneront le gazon , et à laquelle les tendres regrets de tes petits-enfans serviront d'épithaphe : voilà ce que je vois ; et si je tourne mes regards au dedans de moi-même... Mais qu'importe ? mon âme était déjà flétrie !

LE CHASSEUR.

Et ne changerais-tu pas volontiers ton sort contre le mien ?

MANFRED.

Non , mon ami ! je ne voudrais point faire un échange aussi funeste pour toi ; je ne le ferais avec aucun être vivant. Seul , je puis résister à mes angoisses ; seul , je puis vivre en supportant ce que les autres hommes ne pourraient même connaître en rêve sans mourir.

LE CHASSEUR.

Comment , avec ce généreux intérêt pour tes semblables , peux-tu être chargé de crimes ? Cesse de me le dire : un homme capable d'un sentiment si tendre pourrait-il avoir immolé ses ennemis à sa fureur ?

MANFRED.

Non , non , jamais ! c'est pour ceux qui m'aimaient que j'ai été cruel , pour ceux que j'aimais moi-même. Je n'ai jamais frappé un ennemi que dans une défense légitime ; mais mon embrassement fut mortel.

LE CHASSEUR.

Que le ciel rende le calme à ton âme ! que le repentir te rende à toi-même ! je prierai pour toi.

MANFRED.

Je n'en ai nul besoin ; mais je ne dédaigne point ta pitié : je me retire ; adieu. Voici de l'or , reçois aussi mes remerciemens. Point de refus... cette récompense t'est due... ne me suis pas... je connais ma route ; je n'ai plus à traverser les sentiers périlleux de la montagne : encore une fois je te le répète , je ne veux pas être suivi. (*Manfred sort.*)

SCÈNE II.

(*Le théâtre représente une vallée des Alpes , près d'une cataracte.*)

MANFRED arrive.

Le soleil n'est pas au milieu de sa course , et l'arc-en-ciel qui couronne le torrent emprunte à ses rayons ses brillantes couleurs ¹. L'onde étend sur la pente des rochers sa nappe d'argent ; et son écume jaillissante ressemble à la queue hérissée du gigantesque et pâle coursier de l'Apocalypse , sur lequel arrivera la mort.

Mes yeux jouissent seuls en ce moment de ce magnifique tableau ; il n'y a que moi dans cette douce solitude , et je veux partager l'hommage de la cascade avec le génie du lieu. Appelons-le. (*Manfred prend quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main , et les jette dans l'air en murmurant sa conjuration magique. Après un moment de silence , la Fée des Alpes paraît sous l'arc-en-ciel du torrent.*)

MANFRED.

Esprit d'une beauté ravissante , que je puisse admirer ta chevelure lumineuse , tes yeux éblouissans , et ces formes divines dont s'embellissent les filles des hommes , quand elles sont admises dans une sphère d'éléments plus purs ! Les couleurs de ton visage céleste ressemblent aux joues

vermeilles d'un enfant endormi sur le sein de sa mère et bercé par les battemens de son cœur, ou à ces teintes de roses que les derniers rayons du jour laissent tomber sur la neige encore vierge des glaciers, et qu'on prendrait pour la rougeur pudique de la terre recevant les caresses du ciel. Ton aspect adoucit l'éclat de l'arc brillant qui te couronne; et sur ton front serein, qui réfléchit le calme de ton âme immortelle, je lis que tu pardonneras à un fils de la terre, avec qui les esprits des élémens daignent communiquer quelquefois, d'oser faire usage de ses secrets magiques pour t'appeler à lui et te contempler un moment.

LA FÉE DES ALPES.

Fils de la terre, je te connais, ainsi que les secrets auxquels tu dois ta puissance; je te reconnais pour un homme dont la pensée est féconde, extrême dans le mal comme dans le bien, fatal aux autres et à toi-même; je t'attendais, que veux-tu de moi?

MANFRED.

Contempler ta beauté, rien de plus. L'aspect de la terre m'a ôté la raison; je cherche un refuge dans ses mystères: je fuis auprès des esprits qui la gouvernent; mais ils ne peuvent me secourir: je leur ai demandé ce qu'ils n'ont pu me donner: je ne leur demande plus rien.

LA FÉE.

Quelle est donc cette prière que ne peuvent exaucer ceux qui peuvent tout et qui régissent les mondes invisibles?

MANFRED.

Pourquoi répèterais-je le récit de mes douleurs? ce serait vainement.

LA FÉE.

Je l'ignore; apprends-le-moi.

MANFRED.

Eh bien! quoique ce soit une torture, ma douleur trouvera une voix:

Dès ma jeunesse mon esprit ne s'accorda point avec les

âmes des hommes, et je ne pouvais regarder la terre avec leurs yeux. L'ambition qui dévorait les autres m'était inconnue; leur but n'était pas le mien... mes plaisirs, mes chagrins, mes passions et mon intelligence me rendaient étranger au milieu du monde. Quoique revêtu de la même forme de chair que les créatures qui m'entouraient, je ne me sentais aucune sympathie pour elles... Une seule... mais j'en parlerai tout à l'heure.

Mes plaisirs étaient d'errer dans la solitude, de respirer l'air des montagnes couvertes de glaces, sur la cime desquelles les oiseaux n'osent bâtir leur nid, et dont le granit sans gazon est fui des insectes aux ailes légères. J'aimais à me plonger dans le torrent, ou dans les flots de la mer agitée; j'étais fier d'exercer mes forces naissantes contre ses courans rapides; j'aimais à suivre pendant la nuit la marche silencieuse de la lune et le cours brillant de chaque étoile; je contemplais les éclairs pendant les orages, jusqu'à ce que mes yeux en fussent éblouis; ou j'écoutais la chute des feuilles, lorsque les vents d'automne venaient dépouiller les forêts. Tels étaient mes plaisirs. Tel était mon amour pour la solitude, que si les hommes dont je m'affligeais d'être le frère se trouvaient sur mes pas, je me sentais humilié et dégradé; je n'étais plus, comme eux, qu'une créature de boue.

Dans mes rêveries solitaires, je descendais au fond des caveaux de la mort, pour étudier sa cause dans son effet; et de ces ossemens blanchis, de ces crânes, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer des conclusions criminelles. Ensuite je consacrai mes nuits à apprendre les sciences secrètes oubliées depuis long-temps. A force de temps et de travaux, après une terrible ordalie *, et ces conditions sévères qui par elles-mêmes exercent une souveraineté sur

* Épreuve. C'était le mot consacré dans les *jugemens de Dieu*, au moyen âge. A. P.

l'air et sur les esprits qui habitent l'air, la terre, l'espace et l'infini peuplé, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité, comme avaient fait jadis les mages et ce philosophe qui évoqua dans leurs profondes retraites Éros et Antéros ². Avec ma science s'accrut ma soif d'apprendre, et la force et le triomphe de cette brillante intelligence qui...

LA FÉE.

Achève.

MANFRED.

Ah! je me plaisais à discourir longuement et à vanter ces vains attributs, parce que plus j'approche du moment où je découvrirai la plaie de mon cœur... Mais je vais poursuivre : je ne t'ai nommé encore ni père, ni mère, ni maîtresse, ni ami, avec lesquels je fusse uni par des nœuds humains : père, mère, maîtresse, ami, ces titres n'étaient rien pour moi ; mais il était une...

LA FÉE.

Ose t'accuser toi-même : poursuis.

MANFRED.

Elle me ressemblait en apparence, par ses yeux, sa chevelure, ses traits, et même par le son de sa voix ; mais chez elle tout était adouci et embelli. Elle avait, comme moi, cet amour de la solitude, ce goût pour les sciences secrètes, et une âme capable d'embrasser l'univers ; mais elle avait de plus la pitié, le don des sourires et des larmes, une tendresse... qu'elle seule pouvait m'inspirer, et une modestie que je n'eus jamais. Ses défauts étaient les miens : ses vertus n'étaient qu'à elle. Je l'aimai, et je l'immolai.

LA FÉE.

De ta propre main ?

MANFRED.

De ma main ! non ; ce fut mon cœur qui brisa le sien. J'ai versé du sang : mais ce n'est pas le sien. Son sang a coulé cependant ; j'ai vu son sein déchiré et je n'ai pu guérir ses blessures.

LA FÉE.

Et c'est pour cette... pour un être de la race que tu méprises, et au-dessus de laquelle tu voudrais t'élever pour t'unir à nous et aux nôtres, c'est pour cet être que tu oublies les dons de notre science sublime pour retomber dans les lâches pensées de la nature mortelle ! Va, retire-toi.

MANFRED.

Fille de l'air ! je te proteste que, depuis ce jour fatal... Mais la parole n'est qu'un vain souffle ; viens me voir dans mon sommeil, ou aux heures de mes veilles, viens t'asseoir à mes côtés ; ma solitude n'est plus une solitude, elle est troublée par les furies. Dans ma rage j'ai grincé des dents pendant que la nuit étendait ses ombres sur la terre ; et depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil je n'ai cessé de me maudire. J'ai invoqué la perte de ma raison comme un bienfait ; il m'a été refusé : j'ai affronté la mort, mais, au milieu de la guerre des élémens, les flots se sont retirés devant moi. Les poisons ont perdu toute leur amertume ; la main glacée d'un démon impitoyable m'a retenu sur le bord des précipices, par un seul de mes cheveux qui n'a pas voulu se rompre. En vain mon imagination féconde s'est créé des abîmes dans lesquels mon âme a voulu s'élancer ; j'ai été repoussé, comme par une vague ennemie, dans le gouffre horrible de mes pensées. J'ai cherché l'oubli au milieu du monde, je l'ai cherché partout, excepté là où il se trouve, et je le cherche encore. Mes sciences, mon art acquis avec tant de travaux, cet art surnaturel, n'a plus été qu'un art mortel : je vis dans mon désespoir ; j'existe, j'existe à jamais.

LA FÉE.

Je pourrais peut-être adoucir tes maux.

MANFRED.

Il te faudrait pouvoir rappeler les morts à la vie, ou me faire descendre parmi eux ; oui, donne-moi la mort... quelle

que soit sa forme... peu m'importe la douleur qu'elle me cause, si c'est la dernière.

LA FÉE.

Cela n'est pas en mon pouvoir; mais si tu veux jurer une aveugle obéissance à mes volontés, et te soumettre à mes ordres, je pourrai être utile à tes vœux.

MANFRED.

Moi jurer! moi, obéir! et à qui? aux esprits que je domine! Moi, devenir l'esclave de ceux qui me reconnaissent pour leur maître!... Jamais!

LA FÉE.

Est-ce là toute ta réponse? n'en as-tu point de plus douce? penses-y bien encore avant de refuser!

MANFRED.

J'ai dit non.

LA FÉE.

Je puis donc me retirer; parle.

MANFRED.

Retire-toi! (*La Fée disparaît.*)

MANFRED, *seul.*

Nous sommes les jouets du temps et de nos terreurs; chaque jour nous mine; nous vivons cependant en maudissant la vie et redoutant la mort. Gémissant sous le joug qui nous opprime, accablés par le fardeau de la vie, notre cœur ne bat qu'aux seules atteintes de la souffrance ou d'une joie perfide qui finit par des transes cruelles et l'épuisement de la faiblesse. Dans le nombre de nos jours passés et à venir (car le présent n'existe pas dans la vie) en est-il quelques uns, un seul même, où l'âme cesse de souhaiter la mort et néanmoins de la fuir, comme un fleuve glacé par l'hiver dont il suffirait de braver un moment la froide impression?

Ma science m'offre encore une ressource. Je puis évoquer les morts et leur demander le secret de nos terreurs. Le néant du tombeau, me répondront-ils peut-être... S'ils ne répondaient pas?... Le prophète enseveli répondit bien à la

magicienne d'Endor ! et le roi de Sparte apprit sa destinée future des mânes de la vierge de Byzance. Il avait arraché la vie à celle qu'il aimait, sans connaître qu'elle était sa victime, et il mourut sans obtenir son pardon. Ce fut en vain qu'il invoqua Jupiter, et que, par la voix des magiciens d'Arcadie, il supplia l'ombre courroucée de se laisser fléchir, ou de fixer du moins un terme à sa vengeance. Il obtint une réponse obscure, mais qui ne fut que trop vérifiée³.

Si je n'avais jamais vécu, ce que j'aime vivrait encore, si je n'avais jamais aimé, ce que j'aime aurait encore la beauté, le bonheur et le don de faire des heureux. Qu'est-elle devenue la victime de mes crimes ?... Un objet auquel je n'ose penser... Rien peut-être... Dans quelques heures mes doutes seront éclaircis... Je tremble cependant de voir arriver ce moment désiré... Jusqu'ici jamais l'approche d'un bon ou d'un mauvais esprit ne m'avait fait frémir... Je frissonne... Je sens un poids de glace sur mon cœur... Mais je puis oser même ce que je redoute, et défier ces craintes de la matière. La nuit vient. (Il sort.)

SCÈNE III.

(*Le sommet du mont Jungfrau.*)

LA PREMIÈRE DESTINÉE arrive.

Le disque argenté de la lune commence à briller dans les cieux. Jamais le pied d'un mortel vulgaire n'a souillé ces neiges sur lesquelles nous marchons pendant la nuit sans y laisser nos traces. Nous effleurons à peine cette mer de frimas qui couvre les montagnes de ses vagues immobiles, semblables à l'écume des flots que le froid aurait soudain glacés après une tempête, image d'un abîme réduit au silence de la mort. Cet édifice fantastique, l'ouvrage de quelque tremblement de terre, et sur lequel les nuages se reposent dans leur course vagabonde, est consacré à nos

mystères et à nos veilles ; j'y attends mes sœurs qui doivent se rendre avec moi au palais d'Arimanes ; c'est cette nuit que se célèbre notre grande fête... Pourquoi tardent-elles à venir ?

(Une voix chante dans le lointain.)

L'usurpateur captif, précipité du trône, enseveli dans la torpeur, était oublié et solitaire ; j'ai interrompu son sommeil, j'ai brisé sa chaîne, je lui ai donné le secours d'une foule de soldats : le tyran règne encore. Il paiera mes soins par le sang d'un million d'hommes, par la ruine d'une nation, et je l'abandonnerai de nouveau à la fuite et au désespoir.

(Une seconde voix.)

Un navire voguait rapidement sur les flots, poussé par les vents propices : j'ai déchiré toutes ses voiles et brisé tous ses mâts ; il ne reste pas une seule planche de cette ville flottante ; il n'a pas survécu un seul homme pour pleurer son naufrage... Je me trompe : il en est un que j'ai soutenu moi-même sur les flots par une touffe de sa chevelure... c'était un sujet bien digne de mes soins, un traître sur terre et un pirate sur l'océan. Il saura par de nouveaux crimes reconnaître mes bontés.

LA PREMIÈRE DESTINÉE répondant à ses sœurs.

Une ville florissante est plongée dans le sommeil ; l'aurore éclairera sa désolation : l'horrible peste a soufflé tout-à-coup sur les habitans pendant leur repos. Ils périront par milliers. Les vivans fuiront les mourans, qu'ils devraient consoler ; mais rien ne pourra les défendre des traits cruels du trépas. La douleur et le désespoir, la maladie et la terreur enveloppent toute une nation. Heureux les morts de n'être pas témoins de l'affreux spectacle de tant de maux ! Cette ruine de tout un peuple est pour moi l'ouvrage d'une seule nuit ; je l'ai opérée dans tous les siècles, et ce n'est pas encore la dernière fois.

(La deuxième et la troisième Destinée arrivent.)

LES TROIS DESTINÉES *ensemble.*

Nos mains contiennent les cœurs des hommes ; leurs tombeaux nous servent de marchepieds. Nous ne donnons la vie à nos esclaves que pour la leur reprendre.

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

Salut, mes sœurs. Où est Némésis ?

LA SECONDE DESTINÉE.

Elle prépare sans doute quelque grand ouvrage ; mais je l'ignore , étant moi-même trop occupée.

LA TROISIÈME DESTINÉE.

La voici.

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

D'où viens-tu donc , Némésis ? mes sœurs et toi vous avez bien tardé cette nuit.

NÉMÉSIS.

J'étais occupée à relever les trônes abattus , à former des hymens funestes , à rendre la couronne à des rois exilés , à venger les hommes de leurs ennemis pour les faire repentir de leurs vengeances. J'ai frappé de folie ceux qui passaient pour sages ; par moi , des chefs inhabiles ont été proclamés dignes de gouverner le monde... les mortels commençaient à se dégoûter des tyrans , osaient penser par eux-mêmes , mettre les rois dans la balance , et parler de la liberté , ce fruit défendu... Mais il est tard... Montons sur nos nuages.
(*Elles disparaissent.*)

SCÈNE IV.

(*Palais d'Arimanes... Arimanes est sur le globe de feu qui lui sert de trône , entouré par les Esprits.*)

HYMNE DES ESPRITS.

Salut à notre monarque ! au prince de la terre et de l'air ! il marche sur les nuages et sur les ondes. Dans sa main est le sceptre des élémens , qui , à son ordre , se confondent comme au temps du chaos. Il souffle , et une tempête bou-

leverse les mers ; il parle , et les nuages lui répondent par la voix du tonnerre ; il regarde , et les rayons du jour s'évanouissent ; il marche , les tremblemens de terre ébranlent le globe. Les volcans se forment sous ses pas. Son ombre est la peste elle-même ; les comètes le précèdent dans les sentiers embrasés des cieux , et les planètes se réduisent en cendres au moindre de ses desirs. La guerre lui offre ses sacrifices ; la mort lui paie son tribut ; la vie des hommes et leurs innombrables douleurs lui appartiennent ; il est l'âme de tout ce qui existe. (*Entrée des Destinées et de Némésis.*)

PREMIÈRE DESTINÉE.

Gloire au grand Arimanes. Son pouvoir s'étend tous les jours davantage sur la terre : mes deux sœurs ont exécuté fidèlement ses ordres , et je n'ai pas négligé mon devoir.

LA SECONDE DESTINÉE.

Gloire au grand Arimanes. Nous fléchissons le genou devant lui , nous qui foulons aux pieds la tête des hommes.

LA TROISIÈME DESTINÉE.

Gloire au grand Arimanes. Nous attendons le signe de sa volonté.

NÉMÉSIS.

Roi des rois , nous sommes tes sujets , et tous les êtres qui ont vie sont les nôtres. Augmenter notre pouvoir c'est augmenter le tien ; nous n'épargnons rien pour y parvenir. Tes derniers commandemens sont fidèlement exécutés. (*Manfred entre.*)

UN ESPRIT.

Quel est cet audacieux ? un mortel ! Téméraire créature ! fléchis le genou , et adore !

DEUXIÈME ESPRIT.

Cet homme m'est connu ; c'est un puissant magicien dont la science est redoutable.

TROISIÈME ESPRIT.

Fléchis le genou , et adore Arimanes ; vil esclave , ne reconnais-tu pas notre maître et le tien ? Tremble et obéis.

TOUS LES ESPRITS.

Prosterne-toi, enfant de la poussière, ou crains notre vengeance.

MANFRED.

Je connais votre pouvoir, et vous voyez cependant que je n'obéis pas.

UN QUATRIÈME ESPRIT.

Nous t'apprendrons à t'humilier.

MANFRED.

Je n'ai pas besoin de l'apprendre. Combien de nuits, étendu sur le sable aride et la tête couverte de cendres, je me suis prosterné le visage contre terre ! Je suis tombé dans la dernière des humiliations ; car je me suis abaissé devant mon vain désespoir et ma propre misère.

CINQUIÈME ESPRIT.

Oses-tu refuser au grand Arimanes, quand il est sur son trône, ce que toute la terre lui accorde, sans l'avoir vu dans la terreur de sa majesté ? Prosterne-toi, te dis-je.

MANFRED.

Qu'Arimanes lui-même se prosterne devant celui qui est au-dessus de lui, devant l'Éternel et l'Infini, devant le souverain Créateur qui ne l'avait point destiné à être adoré ; qu'il se prosterne, et je me prosternerai avec lui.

LES ESPRITS.

Écrasons ce vermisseau ; anéantissons-le.

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

Retirez-vous ; cet homme est à moi. Prince des divinités invisibles, cet homme n'est pas d'une nature commune, comme l'attestent son aspect et sa présence en ces lieux. Ses souffrances ont été d'une nature immortelle comme la nôtre. Sa science, son pouvoir et son ambition, autant qu'a pu le permettre l'enveloppe grossière qui renferme une essence éthérée, l'ont élevé au-dessus de toutes les créatures formées d'une boue impure. Il n'a appris, dans les secrets qu'il a voulu pénétrer, que ce que nous connaissons tous, que

la science n'est pas le bonheur, et ne mène qu'à une autre espèce d'ignorance. Mais ce n'est pas tout... Les passions, attributs de la terre et du ciel, dont aucune puissance, aucun être n'est exempt, depuis le vernisseau jusqu'aux substances célestes, les passions ont dévoré son cœur, et en ont fait un objet si misérable, que moi, qui ne puis éprouver la pitié, je pardonne à ceux qui en ressentent pour lui. Cet homme est à moi; il peut être à toi encore, grand Arimanes; mais dans ces régions aucun esprit n'a une âme comme la sienne, et ne peut avoir le droit de lui commander.

NÉMÉSIS.

Que vient-il chercher ici?

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

C'est à lui de répondre.

MANFRED.

Vous savez jusqu'où s'étendent mes connaissances magiques, et, sans un pouvoir surnaturel, je n'aurais pu parvenir ici; mais il est encore des pouvoirs plus grands. Je viens les interroger sur ce que je cherche.

NÉMÉSIS.

Que demandes-tu?

MANFRED.

Tu ne peux me répondre : appelle les morts, c'est à eux que s'adresseront mes questions.

NÉMÉSIS.

Grand Arimanes, permets-tu de satisfaire aux désirs de ce mortel?

ARIMANES.

Oui.

NÉMÉSIS.

Qui veux-tu tirer du tombeau?

MANFRED.

Un mort qui fut privé de sépulture : appelle Astarté.

NÉMÉSIS.

Ombre ou esprit, qui que tu sois, qui conserves encore

une partie de ta première forme, ou ta forme entière, sors de terre, et revois le jour. Reviens avec les mêmes traits, le même aspect et le même cœur, échappe aux vers de la tombe, et reparaîs en ces lieux : c'est celui qui termina tes jours qui te rappelle. (*Le fantôme d'Astarté paraît au milieu des Esprits.*)

MANFRED.

Est-ce bien la mort que je vois ? Les couleurs brillent encore sur ses joues ; mais je ne reconnais que trop que ce ne sont point là des couleurs vivantes. Ce vermillon n'est pas naturel, et ressemble à celui que l'automne imprime sur les feuilles flétries. C'est bien elle, ô ciel ! et je tremble de la regarder, de regarder Astarté ! Non, je ne puis lui parler ; mais je veux qu'elle parle elle-même, qu'elle me condamne ou me pardonne.

NÉMÉSIS.

Par le pouvoir qui a brisé la tombe qui te servait de prison, parle à celui que tu viens d'entendre, ou à ceux qui t'ont évoquée.

MANFRED.

Elle garde le silence ; et ce silence est pour moi une réponse cruelle.

NÉMÉSIS.

Mon pouvoir ne s'étend pas plus loin. Prince de l'air, tu peux seul lui ordonner de faire entendre sa voix.

ARIMANES.

Esprit ! obéis à ce sceptre.

NÉMÉSIS.

Elle se tait encore ! elle n'est point sous notre empire, mais elle appartient à d'autres puissances. Mortel, ta demande est vaine, et nous sommes confondus comme toi.

MANFRED.

Entends-moi ! Astarté, ma bien-aimée, entends-moi, et daigne me parler ! J'ai tant souffert ; je souffre encore si cruellement ! regarde-moi : le trépas ne t'a pas plus changée

que je ne dois le paraître à tes yeux ! Tu ne m'aimas que trop tendrement, et mon amour était digne du tien. Nous n'étions pas nés pour nous tourmenter ainsi l'un et l'autre, quelque coupable qu'ait été notre amour. Dis-moi que tu ne me détestes pas, que je suis seul puni pour tous deux, que tu seras reçue au nombre des bienheureux, et que je dois mourir. Car jusqu'ici tout ce qu'il y a de plus odieux conspire à m'enchaîner à l'existence, à une existence qui me fait voir avec terreur l'immortalité et un avenir semblable au passé. Je ne puis trouver le repos. J'ignore moi-même ce que je désire et ce que je cherche, je ne sens que ce que tu es et ce que je suis. Je voudrais encore une fois, avant de mourir, entendre ta voix qui était pour mon oreille la plus douce mélodie. Réponds-moi, ô ma bien-aimée ! Je t'ai appelée dans l'ombre de la nuit : j'ai effrayé les oiseaux endormis sous le feuillage silencieux, j'ai réveillé le loup dans les montagnes, j'ai appris ton nom aux échos des plus sombres cavernes. L'écho m'a répondu, les esprits et les hommes aussi ; seule tu es restée muette. J'ai vu les étoiles se succéder dans la route des cieux ; j'ai tourné mes regards vers elles pour tâcher de te découvrir : j'ai erré sur la terre sans rien trouver qui te fût semblable : daigne enfin me parler ; vois ces esprits qui nous entourent, s'attendrir en écoutant mes plaintes ; je les vois sans terreur, je ne sens que pour toi ; daigne me parler, ne serait-ce que pour exprimer ton courroux ; dis-moi du moins... Je ne sais ce que je désire ; mais laisse-moi t'entendre encore une fois, une dernière fois.

LE FANTÔME D'ASTARTÉ.

Manfred !

MANFRED.

Ah ! poursuis, de grâce : je ne vis que dans le son de cette voix... c'est bien la tienne.

LE FANTÔME.

Manfred ! demain se termineront tes douleurs terrestres. Adieu !

MANFRED.

Encore un mot, un seul mot ! suis-je pardonné ?

LE FANTÔME.

Adieu !

MANFRED.

Nous reverrons-nous ?

LE FANTÔME.

Adieu !

MANFRED.

Ah ! par pitié, encore un mot , dis-moi que tu m'aimes.

LE FANTÔME.

Manfred ! *(Il disparaît.)*

NÉMÉSIS.

Elle est partie, et ne reparaitra plus : ses paroles seront accomplies ; retourne sur la terre.

UN ESPRIT.

Il est dans les convulsions du désespoir ; voilà les mortels : ils veulent pénétrer dans les secrets qui sont au-dessus de leur nature.

UN AUTRE ESPRIT.

Mais voyez comme il se domine lui-même et soumet ses tourmens à sa volonté ! S'il eût été un Esprit comme nous, il eût surpassé toutes les autres intelligences célestes.

NÉMÉSIS.

As-tu encore des questions à adresser à notre auguste monarque ou à ses sujets ?

MANFRED.

Aucune.

NÉMÉSIS.

Adieu pour un temps.

MANFRED.

Nous nous reverrons donc ? Mais où ? sur la terre ? N'importe ; où tu voudras. Adieu , je te remercie de la grâce que tu m'as accordée tout à l'heure.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Un appartement du château de Manfred.)

MANFRED, HERMAN.

MANFRED.

Le jour finira-t-il bientôt ?

HERMAN.

Encore une heure, et le soleil va disparaître ; tout nous promet une belle soirée.

MANFRED.

As-tu tout préparé dans la tour, comme je l'ai ordonné ?

HERMAN.

Tout est prêt, seigneur ; voici la clef et la cassette.

MANFRED.

C'est bien, tu peux te retirer. *(Herman sort.)*

MANFRED, *seul.*

J'éprouve un calme et une tranquillité inexplicables que je n'avais jamais connus dans la vie. Si je ne savais pas que la philosophie est la plus folle de nos vanités, et le plus vide de sens de tous les mots inventés dans le jargon de nos écoles, je croirais que le secret d'or, la pierre philosophale tant recherchée, est enfin dans mon âme. Cet état ravissant ne peut être durable ; mais c'est déjà beaucoup de l'avoir connu, même une seule fois. Il a enrichi mes pensées d'un sens nouveau ; et je veux écrire dans mes tablettes qu'un tel sentiment existe... Qui va là ?

HERMAN *rentre.*

Seigneur, l'abbé de Saint-Maurice demande l'honneur de vous entretenir.

L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE *entre.*

Que la paix soit avec le comte Manfred!

MANFRED.

Je vous remercie, mon père : soyez le bienvenu dans ce château ; votre présence l'honore, elle est une bénédiction pour ceux qui l'habitent.

L'ABBÉ.

Je le désire, comte ; mais je voudrais vous parler sans témoins.

MANFRED.

Herman, retire-toi. Que me veut mon hôte vénérable ?

L'ABBÉ.

Je vais parler sans détour : mes cheveux blancs et mon zèle, mon ministère et mes pieuses intentions seront mon excuse : j'invoque aussi ma qualité de voisin, quoique nous ne nous visitions que rarement.

Des bruits étranges et scandaleux outragent votre nom ; ce nom illustre depuis tant de siècles, ah ! puisse-t-il être transmis sans tache à vos descendants !

MANFRED.

Poursuivez, je vous écoute.

L'ABBÉ.

On prétend que vous étudiez des secrets défendus à la curiosité de l'homme ; on dit que vous avez lié commerce avec les habitans des sombres demeures, avec la foule de ces esprits malfaisans qui errent dans la vallée qu'ombrage l'arbre de la mort. Je sais que vous communiquez rarement avec le monde et les hommes vos semblables ; je sais que votre solitude est aussi sévère que celle d'un anachorète ; que n'est-elle aussi sainte !

MANFRED.

Et qui sont ceux qui répandent ces bruits ?

L'ABBÉ.

Mes frères en Dieu, les paysans effrayés, vos propres vas-

saux qui vous voient avec inquiétude. Votre vie court les plus grands dangers.

MANFRED.

Ma vie? je vous l'abandonne.

L'ABBÉ.

Je viens pour sauver et non pour perdre... Je ne voudrais point pénétrer dans le secret de votre âme, mais, si ce que l'on dit est vrai, il est encore temps d'appeler la pénitence et la miséricorde; réconciliez-vous avec la véritable Église, l'Église vous réconciliera avec le ciel.

MANFRED.

Je vous entends; voici ma réponse: Ce que je fus ou ce que je suis n'est connu que du ciel et de moi. Je ne choisirai point un mortel pour mon médiateur: ai-je enfreint quelques lois? Qu'on le prouve, et qu'on me punisse.

L'ABBÉ.

Mon fils, je n'ai point parlé de punition, mais de pardon et de pénitence. C'est à vous de choisir: nos dogmes et notre foi m'ont donné le pouvoir de diriger les pécheurs dans le sentier de l'espérance et de la vertu; je laisse au ciel le droit de punir: « La vengeance n'appartient qu'à moi, » a dit le Seigneur; et c'est avec humilité que son serviteur répète ces augustes paroles.

MANFRED.

Vieillard, rien ne peut arracher du cœur le vif sentiment de ses crimes, de ses souffrances, et du châtimement qu'il s'inflige à lui-même: rien, ni la pitié des ministres du ciel, ni les prières, ni la pénitence, ni un visage contrit, ni le jeûne, ni les transes, ni les tortures de ce désespoir profond qui nous poursuit par le remords, sans nous faire peur de l'enfer, mais qui suffirait lui seul pour faire un enfer du ciel. Il n'est point de tourment à venir qui puisse exercer une semblable justice sur celui qui se condamne et se punit lui-même.

L'ABBÉ.

Ces sentimens sont louables ; car ils feront place un jour à une espérance plus douce. Vous oserez regarder avec une tendre confiance l'heureux séjour qui est ouvert à tous ceux qui le cherchent , quelles qu'aient été leurs erreurs sur la terre ; mais , pour expier ces erreurs , il faut commencer par en sentir la nécessité. Poursuivez , comte Manfred... Tout ce que notre foi peut vous apprendre vous sera enseigné , et vous serez lavé de tout ce dont nous pourrions vous absoudre.

MANFRED.

Lorsque le sixième empereur de Rome vit arriver sa dernière heure , victime d'une blessure qu'il s'était faite de sa propre main pour éviter la honte du supplice que lui préparait un sénat jadis son esclave , un soldat , ému en apparence d'une généreuse pitié , voulut étancher avec sa robe le sang de son empereur : le Romain expirant le repousse , et lui dit avec un regard qui exprimait encore son ancienne puissance : Il est trop tard !... Est-ce là ta fidélité ?

L'ABBÉ.

Que voulez-vous dire ?

MANFRED.

Je réponds comme lui : Il est trop tard.

L'ABBÉ.

Il ne peut jamais l'être pour vous réconcilier avec votre âme , et réconcilier votre âme avec Dieu. N'avez-vous plus d'espérance ? J'en suis surpris : ceux même qui désespèrent du ciel se créent sur la terre quelque vague fantôme qui est pour eux la faible branche à laquelle le malheureux qui se noie cherche encore à s'attacher.

MANFRED.

Ah ! mon père , moi aussi , dans ma jeunesse , j'ai eu de ces illusions terrestres et de ces nobles aspirations ! J'aurais voulu alors m'emparer de l'âme des hommes , être le phare des nations ; j'aurais voulu m'élever , je ne savais où... et pour

retomber peut-être, mais pour retomber comme la cataracte des montagnes, précipitée de la cime orgueilleuse des rochers, et accumulant une onde souterraine dans les profondeurs d'un abîme, mais qui, puissante et redoutable encore, remonte sans cesse jusqu'aux cieux en colonnes de vapeurs transformées en nuées pluvieuses. Ce temps n'est plus; mes pensées s'étaient abusées elles-mêmes.

L'ABBÉ.

Et pourquoi?

MANFRED.

Je ne pouvais dompter ma nature; car, pour commander un jour, il faut d'abord obéir, flatter et demander, épier les occasions, se multiplier pour être partout, et se faire une habitude de trahir la vérité: voilà comment on parvient à dominer les esprits lâches et rampans, et tels sont ceux de la masse des hommes. Je dédaignai de faire partie d'un troupeau de loups, quand même c'eût été pour le guider. Le lion est seul; je suis seul comme le lion.

L'ABBÉ.

Et pourquoi ne pas vivre et agir comme les autres hommes?

MANFRED.

Parce que ma nature avait l'homme en aversion. Cependant je n'étais pas cruel. J'aurais voulu trouver une solitude, mais non pas la former moi-même; je voulais être comme le sauvage Simoun qui n'habite que le désert, et dont le souffle dévorant ne bouleverse qu'une mer de sables arides où sa fureur n'est funeste à aucun arbrisseau: il ne cherche point la demeure des hommes; mais il est fatal à ceux qui viennent le braver. Tel a été le cours de ma vie; il s'est trouvé sur mon passage des objets qui ne sont plus.

L'ABBÉ.

Je commence à craindre que ma pitié et mon ministère ne puissent vous être utiles. Si jeune encore... il m'en coûte de...

MANFRED.

Regardez-moi ; il est des mortels sur la terre , qui deviennent vieux dans leur jeunesse , et qui meurent avant d'être à l'été de leur vie , sans avoir cherché la mort dans les combats. Les uns sont les victimes du plaisir , les autres de l'étude , ceux-ci du travail , ceux-là de l'ennui. Il en est qui périssent de maladie , de démence , ou enfin des peines du cœur , et cette dernière maladie , prenant toutes les formes et tous les noms , cause plus de morts qu'il n'y en a d'inscrites dans le livre du destin *. Regardez-moi ; car il n'est aucune de ces choses que je n'aie connue , et il suffit d'une seule pour terminer la vie d'un homme. Ne vous étonnez donc plus de ce que je suis ; mais soyez plutôt surpris que j'aie jamais existé , et que je sois encore sur la terre.

L'ABBÉ.

Daignez cependant m'entendre...

MANFRED *vivement*.

Vieillard , je respecte ton ministère et je révere tes cheveux blancs : je crois que tes intentions sont pieuses ; mais c'est vainement. Ne me suppose pas d'une crédulité facile : c'est par égard pour toi que j'évite un plus long entretien. Adieu. (*Manfred sort.*)

L'ABBÉ.

Cet homme aurait pu être une noble créature. Tel qu'il est , c'est un chaos digne d'être admiré , un mélange de lumière et de ténèbres , de génie et de poussière , de passions et de pensées généreuses qui , dans leur confusion et leurs désordres , restent dans l'inaction , ou menacent de tout détruire. L'énergie de ce cœur était digne d'animer des éléments mieux combinés. Il va périr , et je voudrais le sauver. Faisons une seconde tentative ; une âme comme la sienne mérite bien d'être gagnée au ciel. Mon devoir me commande

* Manfred veut dire qu'il y a une espèce de *mort morale* indépendante de la mort physique. Lord Byron s'appelle lui-même ailleurs une *ruine* vivante.

de tout oser pour le bien ; je le suivrai , mais avec prudence. *(L'abbé sort.)*

SCÈNE II.

(Un autre appartement.)

MANFRED et HERMAN.

HERMAN.

Seigneur , vous m'avez ordonné de venir vous trouver au coucher du soleil : le voilà qui s'éclipse derrière la montagne.

MANFRED.

Eh bien ! je vais le contempler. *(Manfred s'avance vers la fenêtre de l'appartement.)* Astre glorieux , adoré dans l'enfance du monde par cette race d'hommes robustes , ces géans nés des amours des anges avec un sexe qui , plus beau qu'eux-mêmes , fit tomber dans le péché ces esprits égarés , bannis à jamais du ciel ⁴ ; astre glorieux , tu fus adoré comme le dieu du monde , avant que le mystère de la création fût révélé ; chef-d'œuvre du Tout-Puissant , c'est toi qui réjouis le premier le cœur des bergers chaldéens sur la cime de leurs montagnes , et la reconnaissance leur inspira bientôt les hommages qu'ils t'adressèrent ; divinité matérielle , tu es l'image du grand inconnu qui t'a choisi pour son ombre : roi des astres , et centre de mille constellations , c'est à toi que la terre doit sa durée ; père des saisons , roi des climats et des hommes , les inspirations de nos cœurs , comme les traits de nos visages , sont sous l'influence de tes rayons. Rien n'égale la pompe de ton lever , de ton cours et de ton coucher. Adieu : je ne te verrai plus : mon premier regard d'amour et d'admiration fut pour toi ; reçois aussi le dernier : tu n'éclaireras jamais un mortel à qui le don de ta lumière et de ta douce chaleur ait été plus fatal qu'à moi.

Il a disparu... je vais le suivre. *(Manfred sort.)*

SCÈNE III.

(*D'un côté on aperçoit des montagnes, et de l'autre le château de Manfred, une tour avec une terrasse. La nuit commence.*)

HERMAN, MANUEL, *et autres domestiques de Manfred.*

HERMAN.

Il est bien étrange que, depuis plusieurs années, le comte Manfred ait passé toutes les nuits à veiller sans témoins dans cette tour. J'y ai pénétré : nous en connaissons tous l'intérieur ; mais rien de ce qu'elle contient n'a pu nous apprendre ce qu'y fait notre maître. Il est vrai qu'il y a une chambre où personne de nous n'est entré ; je donnerais tout ce que je possède pour le surprendre au milieu de ses mystères.

MANUEL.

Ce ne pourrait être sans danger ; contente-toi de ce que tu sais déjà.

HERMAN.

Ah ! Manuel, tu as la sagesse et la discrétion d'un vieillard ; mais tu pourrais nous en apprendre beaucoup. Depuis quand habites-tu ce château ?

MANUEL.

J'y ai vu naître le comte Manfred ; je servais déjà son père auquel il ressemble si peu.

HERMAN.

On en peut dire autant de beaucoup de fils ; mais en quoi le comte Sigismond différerait-il tant du sien ?

MANUEL.

Je ne parle point des traits du visage, mais du cœur et du genre de vie. Le comte Sigismond était fier, mais gai et franc : il aimait la guerre et la table, il ne se plaisait guère avec les livres et dans la solitude, il ne faisait point des

nuits un temps de sombres veilles ; les siennes étaient consacrées aux festins et aux réjouissances. On ne le voyait point errer sur les montagnes, ou dans les forêts, comme un loup sauvage ; il ne fuyait pas les hommes et leurs plaisirs.

HERMAN.

Ma foi ! vivent ces temps heureux ! que je voudrais voir la gaieté visiter de nouveau ces antiques murailles ! elles semblent l'avoir complètement oubliée.

MANUEL.

Il faudrait d'abord que ce château changeât de maître. Oh ! j'y ai vu des choses bien étranges, Herman !

HERMAN.

Eh bien ! daigne te confier à moi ; raconte-m'en quelques unes pour passer le temps : je t'ai entendu parler vaguement de ce qui arriva jadis ici auprès de cette même tour.

MANUEL.

C'était un soir, je me le rappelle, à l'heure du crépuscule, un soir semblable à celui-ci ; un nuage rougeâtre, comme celui que nous voyons, couronnait le sommet d'Eigher ; et c'est peut-être le même nuage... le vent était faible et orangeux, la lune commençait à luire sur le manteau de neige qui couvre les montagnes ; le comte Manfred était, comme à présent, dans sa tour : qu'y faisait-il ? nous l'ignorions ; mais il y avait avec lui la seule compagne de ses promenades solitaires et de ses veilles, le seul de tous les êtres vivans qu'il parût aimer ; les liens du sang lui en faisaient, il est vrai, un devoir ; Astarté, c'était sa... Qui va là ?

L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE *entre*.

Où est votre maître ?

HERMAN.

Il est dans cette tour.

L'ABBÉ.

Il faut que je lui parle.

HERMAN.

C'est impossible ; il est seul , et il nous est bien défendu d'introduire personne.

L'ABBÉ.

Je prends tout sur moi... Il faut que je le voie.

HERMAN.

Ne l'avez-vous pas déjà vu ce soir ?

L'ABBÉ.

Herman ! je te l'ordonne , va frapper à la porte et prévenir le comte de ma visite.

HERMAN.

Nous n'osons.

L'ABBÉ.

Eh bien ! j'irai m'annoncer moi-même.

MANUEL.

Mon révérend père , arrêtez , je vous prie.

L'ABBÉ.

Pourquoi ?

MANUEL.

Attendez un moment , je m'expliquerai dans un autre lieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

(*L'intérieur de la tour.*)

MANFRED , seul.

Les étoiles se rangent en ordre dans le firmament ; la lune se montre sur le sommet des montagnes couronnées de neige : admirable tableau ! je sens que j'aime encore la nature , car l'aspect de la nuit m'est plus familier que celui des hommes , et c'est dans ses ténèbres silencieuses et solitaires , sous la voûte étoilée des cieux , que j'appris le langage d'un autre univers.

Je me rappelle que , lorsque je voyageais au temps de ma jeunesse , ce fut pendant une nuit semblable que je me trou-

vai dans l'enceinte du Colysée au milieu de tout ce qui nous reste de plus grand de la ville de Romulus. Le feuillage des arbres qui croissent sur les arches renversées semblait voilé par les ombres, et les étoiles brillaient à travers les fentes des ruines. Dans le lointain les aboiemens des chiens retentissaient au-delà du Tibre ; plus près de moi, le cri lugubre des hiboux s'échappait du palais de César, et le vent m'apportait les sons mourans du chant nocturne des sentinelles. Du côté de la brèche que le temps a faite au cirque, des cyprès bornaient l'horizon et n'étaient qu'à la portée d'un trait. Dans ces mêmes lieux qui furent la demeure des Césars, et qu'habitent aujourd'hui les oiseaux de nuit à la voix sinistre, des arbres s'élèvent sur les murailles démolies ; leurs racines s'entrelacent sous le foyer impérial, et le lierre rampant usurpe le terrain destiné à nourrir le laurier ; mais le cirque sanglant des gladiateurs est encore debout, ruine noble et imposante, tandis que les palais de marbre de César et d'Auguste ne laissent sur la terre que des décombres ignorés. Tu éclairais de tes rayons l'ancienne reine du monde, astre paisible des nuits ; tu laissais tomber une lumière pâle et mélancolique qui adoucissait l'aspect austère et douloureux de ses antiques débris, et comblait en quelque sorte le vide des siècles. Tout ce qui subsiste encore de beau et de grand empruntait de toi un nouvel éclat, et ce qui ne l'est plus semblait rendu à son ancienne splendeur : tout dans ces lieux inspira mon enthousiasme, et mon cœur ému adora en silence les grands hommes d'autrefois. Je crus voir tous ces héros qui ne sont plus, tous ces souverains couronnés qui gouvernent encore nos âmes du fond de leurs tombeaux...

C'était une nuit semblable à celle-ci. Chose étrange que je me la rappelle en ce moment ! mais j'ai éprouvé plusieurs fois que nos pensées s'égarent loin de nous, au moment où nous voudrions les recueillir dans une méditation solitaire. (*L'abbé de Saint-Maurice entre.*)

L'ABBÉ.

Je dois vous demander encore pardon de cette seconde visite ; mais daignez ne point vous offenser de l'indiscrète importunité de mon zèle. Je prends volontiers pour moi ce qu'il a de coupable ; que ce qu'il peut avoir de bon puisse éclairer votre esprit ! que ne puis-je dire , votre cœur ! Si je parvenais à le toucher par mes exhortations et mes prières , je ramènerais dans la bonne voie un noble cœur qui est égaré , mais qui n'est pas encore perdu.

MANFRED.

Tu ne me connais pas. Mes jours sont comptés , et mes actions sont écrites dans le livre du ciel. Retire-toi : ton séjour ici te serait fatal ; retire-toi.

L'ABBÉ.

Est-ce une menace que vous m'adressez ?

MANFRED.

Moi ! non. Je t'avertis simplement qu'il y a du danger pour toi , et je voudrais pouvoir t'en préserver.

L'ABBÉ.

Que voulez-vous dire ?

MANFRED.

Regarde ; ne vois-tu rien ?

L'ABBÉ.

Rien.

MANFRED.

Regarde bien , te dis-je , et sans trembler. Maintenant que vois-tu ?

L'ABBÉ.

Je vois ce qui serait bien capable de me faire trembler ; mais je ne crains rien. Je vois un spectre sombre et terrible , qui sort de la terre comme une divinité infernale. Son front est voilé d'un noir manteau , et son corps semble enveloppé dans des nuages sinistres ; il est entre vous et moi , mais je ne le crains pas.

MANFRED.

Tu n'as rien à craindre , il est vrai ; mais son aspect peut paralyser tes membres chargés d'années. Je te le répète , retire-toi.

L'ABBÉ.

Et moi, je répète que je ne me retirerai pas que je n'aie fait disparaître ce spectre... Que fait-il ici ?

MANFRED.

Je l'ignore : je ne l'ai point appelé ; il est venu de lui-même.

L'ABBÉ.

Hélas ! homme perdu ! quelles communications avez-vous avec de semblables hôtes ? Je tremble pour vous : pourquoi vous fixe-t-il et le fixez-vous ? Ah ! le voilà qui découvre son visage ; les cicatrices de la foudre vengeresse sont gravées sur son front ; dans ses yeux brille l'immortalité de l'enfer. Loin d'ici...

MANFRED, à *l'Esprit*,

Quelle est ta mission ?

L'ESPRIT.

Viens :

L'ABBÉ.

Qui es-tu, esprit inconnu ? parle, réponds.

L'ESPRIT.

Le génie de cet homme. (*A Manfred.*) Viens , il est temps.

MANFRED.

Je suis prêt à tout ; mais je ne reconnais point le pouvoir qui m'appelle ; qui t'envoie ici ?

L'ESPRIT.

Tu le sauras plus tard. Viens ! viens !

MANFRED.

J'ai commandé à des êtres d'une essence supérieure à la tienne ; j'ai résisté à tes maîtres : éloigne-toi de ces lieux.

L'ESPRIT.

Mortel ! ton heure est arrivée. Viens , te dis-je.

MANFRED.

Mon heure est arrivée , je le sais ; mais ce n'est pas à un être tel que toi que je rendrai mon âme.

L'ESPRIT.

J'appellerai donc mes frères?... Paraissez. (*Les autres Esprits paraissent.*)

L'ABBÉ.

Éloignez-vous , maudits ; fuyez , vous dis-je ; vous êtes sans pouvoir aux lieux où la piété se trouve. Fuyez , je vous l'ordonne , au nom de...

L'ESPRIT.

Vieillard , nous connaissons notre mission et ton ministère ; ne perds pas tes paroles sacrées , elles seraient vaines. Cet homme est condamné ; pour la dernière fois , je le somme de venir.

MANFRED.

Je vous défie tous ; quoique je sente mon âme qui m'échappe , je vous défie tous. Je ne vous suivrai point tant qu'il me restera un souffle pour vous exprimer mon mépris , tant qu'il me restera assez de force pour lutter même contre les démons : si vous voulez m'enlever de ces lieux , vous ne m'en arracherez que membre par membre.

L'ESPRIT.

Mortel rebelle ! es-tu bien ce magicien qui osa s'élancer dans le monde invisible et devenir presque notre égal ? est-ce bien toi qui tiens si fortement à une vie qui t'a été si funeste ?

MANFRED.

Esprit imposteur , tu mens. La dernière heure de ma vie a sonné , je le sais , et je ne voudrais pas en racheter un instant. Ce n'est pas contre la mort que je lutte , c'est contre toi et les anges de ton cortège. Ce ne fut point un pacte avec toi et les tiens qui m'acquies un pouvoir surnaturel ; ce

fut ma science supérieure, mes privations, mon audace, mes longues veilles, ma force d'âme et mon habileté dans les secrets de ces anciens temps où la terre voyait les hommes et les Esprits marcher de pair, et ignorer d'injustes privilèges. Je suis fort de ma propre force ; je vous défie , et je vous méprise.

L'ESPRIT.

Tes crimes t'ont rendu...

MANFRED.

Que te font mes crimes ? Seront-ils punis par d'autres crimes ou par de plus grands criminels ? Replonge-toi dans ton enfer ; tu n'as aucun pouvoir sur moi : je sais que tu ne me possèderas jamais. Ce que j'ai fait est fait ; je porte dans mon sein une torture à laquelle la tienne n'ajoutera rien ; une âme immortelle se récompense ou se punit elle-même ; indépendante des lieux et des temps, elle porte en elle la source et le terme de ses maux ; une fois dépouillée de son enveloppe mortelle, son sens intime n'emprunte aucune couleur aux vagues objets qui l'entourent ; mais elle est absorbée dans la souffrance ou le bonheur qui naissent de la conscience de ses crimes ou de ses vertus. Tu n'as pu me tromper ni me tenter un instant : pourquoi viens-tu chercher une proie qui ne t'appartiendra jamais ? Je me suis perdu moi-même, je serai mon propre bourreau. (*A tous.*) Fuyez, impuissans démons ; la main de la mort est sur moi, mais non la vôtre. (*Les démons disparaissent.*)

L'ABBÉ.

Hélas ! comme votre front pâlit ! vos lèvres se décolorent, votre cœur est oppressé, et vos accens s'échappent avec un son rauque de votre sein haletant. Adressez vos prières au ciel, priez du moins par la pensée... mais ne mourez point ainsi.

MANFRED.

C'en est fait, mes yeux ne peuvent te fixer ; tout vacille autour de moi, et la terre semble prête à s'affaïsser sous mes pas. Adieu , mon père ; donne-moi la main.

L'ABBÉ.

Elle est froide... son cœur l'est aussi... Une seule prière...
hélas! que va-t-il devenir?

MANFRED.

Vieillard, il n'est pas si difficile de mourir! (*Il expire.*)

L'ABBÉ.

Il n'est plus ; son âme a pris son essor : où ira-t-elle?... je
crains d'y penser... il n'est plus...

FIN DE MANFRED.

NOTES

DE MANFRED.

¹ C'est l'effet que produisent les rayons du soleil sur la partie inférieure du torrent des Alpes : rien ne ressemble davantage à un arc-en-ciel, si près de la terre qu'on peut se promener immédiatement au-dessous. Ce phénomène dure jusqu'à midi.

² Le philosophe Iamblicus. L'histoire de l'évocation d'Éros et d'Antéros se trouve dans sa *Vie* écrite par Eunapius.

³ L'histoire de Pausanias, roi de Sparte, et de Cléonice, nous a été transmise par Plutarque dans la *Vie de Cimon*, et par Pausanias le sophiste dans sa description de la Grèce. Le roi Pausanias est celui qui commandait à Platée. Il périt plus tard, convaincu d'avoir voulu trahir les Lacédémoniens.

⁴ Les fils de Dieu virent les filles des hommes et les trouvèrent belles, etc.

Il y avait en ce temps-là des géans sur la terre, et lorsque les fils de Dieu eurent connu les filles des hommes et leur eurent fait des enfans, ces mêmes enfans devinrent des hommes puissans et des hommes de renom.

Genèse, chap. vi, versets 2 et 3.

REMARQUES DU TRADUCTEUR

SUR MANFRED.

« Ah ! lorsqu'un jour l'âme sera enfin affranchie des liens odieux du corps , et ne retiendra de la vie matérielle que ce qu'il en reste au léger papillon qui vient de briser sa prison d'hiver ; lorsque les élémens se réuniront aux élémens semblables , et que la poussière ne sera plus que de la poussière , ne sentirai-je pas réellement tout ce que je crois voir , les esprits aériens , la pensée incorporelle , et le génie de chaque lieu dont parfois je partage déjà l'immortelle existence ? »

(*Childe-Harold* , chant III.)

Dans ce passage et dans plusieurs autres , lord Byron exprime le vœu de converser avec les esprits comme *Manfred* , et de s'élancer loin d'un monde où il lui en coûte de marcher sur le terrain prosaïque des détails de la vie. S'identifiant au personnage de *Manfred* , le poète peint avec des couleurs frappantes ces fortes émotions , ces passions orageuses , et ce retour contemplatif sur la destinée , qui nous révèlent le fond de son cœur. C'est une gloire qu'ambitionne la muse de lord Byron , de nous inspirer de la sympathie pour une classe de personnes avec lesquelles nous voudrions ne pas nous reconnaître la moindre conformité de sentimens. En dépit de nos réclamations en faveur des principes du goût et de la morale , le poète s'empare de nous , pour ainsi dire , avec la main d'un sombre génie , et , nous forçant de descendre dans les secrètes pensées de notre propre cœur , nous y découvre , en nous frappant d'effroi , les germes de ces noires idées auxquelles ses héros s'abandonnent tous. Peu lui importent les conséquences morales , pourvu qu'il excite les émotions presque involontaires qui le rendent maître de l'imagination de ses lecteurs.

Dans *Manfred* , lord Byron semble d'abord adopter , sous des noms persans , la croyance des Manichéens , qui admettaient dans le monde intellectuel l'opposition puissante du mauvais principe contrariant sans cesse l'éternelle Providence. *Manfred* reconnaît cependant , et force *Arimanes* lui-même de reconnaître la suprématie du Dieu du bien , lorsqu'il refuse de fléchir le genou , et proclame un être devant lequel les génies malfaisans doivent trembler. C'est une grande concession que fait ici lord Byron à la morale religieuse.

Il est facile de voir que le drame de *Manfred* n'a jamais été destiné à la représentation théâtrale. On pourrait tout au plus le confier aux acteurs de la Panhypocrisiade de M. Lemer cier.

Ce drame offre de nombreux rapports avec celui de *Faust* , que madame de Staël analyse avec son génie accoutumé. Nous allons essayer , par quelques extraits , de mettre le lecteur à même de comparer l'esprit de ces deux pièces ex-

traordinaires *. Il est à remarquer d'abord que la noblesse et la dignité tragique ne cessent jamais de caractériser le style de lord Byron, tandis que Goëthe a introduit sur la scène des personnages de la lie du peuple, qui s'expriment dans le langage ignoble de leur état, et qui semblent ne jouer un rôle dans le drame, que pour prouver que l'auteur est aussi familier avec les conversations dégoûtantes des cabarets, qu'avec les manières élégantes de la cour : mais on ne peut juger ici Goëthe d'après les principes établis, car il a affecté d'écrire en opposition à toutes les règles : « on ne saurait aller au-delà en fait de hardiesse de pensée ; et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. » Mais ce talent ne doit pas être envié ni trop admiré, puisqu'il brille surtout aux dépens de la morale, du sentiment et de la religion. Goëthe ne cherche pas seulement à détruire toutes les consolations de la vie présente, en prouvant que l'homme est destiné à la misère depuis sa naissance, quels que soient son rang, sa fortune et son intelligence ; mais il tend encore à le dépouiller de la seule espérance qui lui est laissée dans le comble du malheur, la promesse d'une félicité future. Faust est un sorcier comme Manfred. « Son savoir très profond ne le préserva pas de l'ennui de la vie : il essaya, pour y échapper, de faire un pacte avec le diable ; et le diable finit par l'emporter. » Voilà le premier mot qui a fourni à Goëthe son singulier ouvrage.

» Le diable est le héros de cette pièce : l'auteur ne l'a point conçu comme un fantôme hideux, tel qu'on a coutume de le représenter aux enfans ; il en a fait le méchant par excellence, auprès duquel tous les méchans, et celui de Gresset en particulier, ne sont que des novices à peine dignes d'être les serviteurs de Méphistophélès (c'est le nom du démon qui se fait l'ami de Faust).

» Goëthe a voulu montrer dans ce personnage, réel et fantastique tout à la fois, la plus amère plaisanterie que le dédain puisse inspirer, et néanmoins une audace de gaieté qui amuse. Il y a dans le discours de Méphistophélès une ironie infernale qui porte sur la création tout entière, et juge l'univers comme un mauvais livre dont le diable se fait le censeur.

» Faust rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité : désir du savoir et fatigue du travail, besoin du succès, satiété du plaisir. C'est un parfait modèle de l'être changeant et mobile dont les sentimens sont plus éphémères encore que la courte vie dont il se plaint. Faust a plus d'ambition que de force ; et cette agitation intérieure le révolte contre la nature, et le fait recourir à tous les sortilèges pour échapper aux conditions dures, mais nécessaires, imposées à l'homme mortel. On le voit, dans la première scène, au milieu de ses livres et d'un nombre infini d'instrumens de physique et de fioles de chimie. Son père s'occupait aussi des sciences, et lui en a transmis le goût et l'habitude. Une seule lampe éclaire cette retraite sombre, et Faust étudie sans relâche la nature, et surtout la magie, dont il possède déjà quelques secrets.

» Il veut faire apparaître un des génies créateurs du second ordre ; le génie vient, et lui conseille de ne point s'élever au-dessus de la sphère de l'esprit hu-

* Depuis que ces remarques ont été écrites (1822), la pièce entière de *Faust* a été traduite dans les chefs d'œuvre des théâtres étrangers. Nous avons cité ailleurs le *Faust* de Marlowe.

main. « C'est à nous, lui dit-il, de nous plonger dans le tumulte de l'activité, dans ces vagues éternelles de la vie, que la naissance et la mort élèvent et précipitent, repoussent et ramènent. Nous sommes faits pour travailler à l'œuvre que Dieu nous commande, et dont le temps accomplit la trame. Mais toi, qui ne peux concevoir que toi-même, toi qui trembles en approfondissant ta destinée, et que mon souffle fait tressaillir, laisse-moi, n'en rappelle plus. » Quand le génie disparaît, un désespoir profond s'empare de Faust, et il veut s'empoisonner.

» C'est donc vers toi que mes regards sont attirés, liqueur empoisonnée ! toi qui donnes la mort, je te salue comme une pâle lueur dans la forêt sombre. En toi j'honore la science et l'esprit de l'homme ; tu es la plus douce essence des sucs qui procurent le sommeil. Tu contiens toutes les forces qui tuent ; viens à mon secours, je sens déjà l'agitation de mon esprit qui se calme ; je vais m'élan- cer dans la mer. Les flots limpides brillent comme un miroir à mes pieds. Un nouveau jour m'appelle vers l'autre bord. Un char de feu plane déjà sur ma tête ; j'y vais monter ; je saurai parcourir les sphères éthérées et goûter les délices des cieux.

» Mais, dans mon abaissement, comment les mériter ? Oui, je le puis, si je l'ose, si j'enfonce avec courage ces portes de la mort devant lesquelles chacun passe en frémissant. Il est temps de montrer la dignité de l'homme. Il ne faut plus qu'il tremble au bord de cet abîme où son imagination se condamne elle-même à ses propres tourmens, et dont les flammes de l'enfer semblent défendre l'ap- proche. C'est dans cette coupe d'un pur cristal que je vais verser le poison mor- tel. Hélas ! jadis elle servait pour un autre usage : on la passait de main en main dans les festins joyeux de nos pères ; et le convive, en la prenant, célé- braient en vers sa beauté. Coupe dorée ! tu me rappelles les nuits bruyantes de ma jeunesse ; je ne t'offrirai plus à mon voisin, je ne vanterai plus l'artiste qui sut t'embellir. Une liqueur sombre te remplit, je l'ai préparée, je l'ai choisie ; ah ! qu'elle soit pour moi la libation solennelle que je consacre au matin d'une nou- velle vie !

» Au moment où Faust va prendre le poison, il entend les cloches qui annon- cent dans la ville le jour de Pâques, et les chœurs qui, dans l'église voisine, célèbrent cette sainte fête.

» Chants célestes, puissans et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière ? Faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler. J'é- coute le message que vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. Le miracle est l'enfant chéri de la foi. Cependant, accoutumé dès l'enfance à ces chants, ils me rappellent à la vie. Autrefois un rayon de l'amour divin descen- dait sur moi pendant la solennité tranquille du dimanche. Le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon âme du pressentiment de l'avenir ; et ma prière était une jouissance ardente. Cette cloche annonçait aussi les jeux de la jeunesse et la fête du printemps. Le souvenir ranime en moi les sentimens enfan- tins, qui nous détournent de la mort. Oh ! faites-vous entendre encore, chants célestes ; la terre m'a reconquis.

» Ce moment d'exaltation ne dure pas : Faust est un caractère inconstant : les

passions du monde le reprennent, il cherche à les satisfaire, il souhaite de s'y livrer; et le diable, sous le nom de Méphistophélès, vient et lui promet de le mettre en possession de toutes les jouissances de la terre; mais en même temps il sait le dégouter de toutes; car la vraie méchanceté dessèche tellement l'âme, qu'elle finit par inspirer une indifférence profonde pour les plaisirs aussi bien que pour les vertus.

» Méphistophélès conduit Faust chez une sorcière qui tient à ses ordres des animaux moitié singes et moitié chats. On peut considérer cette scène, à quelques égards, comme la parodie des Sorcières de Macbeth.

» Faust fréquente les sociétés, toujours accompagné de Méphistophélès; mais il s'ennuie, et celui-ci lui conseille de devenir amoureux. Il le devient en effet d'une jeune fille du peuple, tout-à-fait innocente et naïve, qui vit dans la pauvreté avec sa mère et qui se laisse bientôt séduire. Faust se lasse de l'amour de Marguerite comme de toutes les jouissances de la vie. Rien n'est plus beau en allemand que les vers dans lesquels il exprime à la fois l'enthousiasme de la science et la satiété du bonheur.

« Esprit sublime, tu m'as accordé tout ce que je t'ai demandé; ce n'est pas en vain que tu as tourné vers moi ton visage entouré de flammes; tu m'as donné la magique nature pour empire, tu m'as donné la force de la sentir et d'en jouir. Ce n'est pas une froide admiration que tu m'as permise, mais une intime connaissance, et tu m'as fait pénétrer dans le sein de l'univers comme dans celui d'un ami; tu as conduit devant moi la troupe variée des vivans, et tu m'as appris à connaître mes frères dans les habitans des bois, des airs et des eaux. Quand l'orage gronde dans la forêt, quand il déracine et renverse les pins gigantesques dont la chute fait retentir la montagne, tu me guides dans un sûr asile, et tu me révéles les secrètes merveilles de mon propre cœur; lorsque la lune tranquille monte lentement dans les cieux, les ombres argentées des temps antiques planent à mes yeux sur les rochers, dans les bois, et semblent m'adoucir le sévère plaisir de la méditation.

» Mais je le sens, hélas! l'homme ne peut atteindre à rien de parfait. A côté de ces délices qui me rapprochent des dieux, il faut que je supporte ce compagnon froid, indifférent, hautain, qui m'humilie à mes propres yeux, et d'un mot réduit au néant tous les dons que tu m'as faits. Il allume dans mon sein un feu désordonné qui m'attire vers la belle. Je passe avec ivresse du désir au bonheur; mais, au sein du bonheur même, bientôt un vague ennui me fait regretter le désir. »

« L'histoire de Marguerite serre douloureusement le cœur; son état vulgaire, son esprit borné, tout ce qui la soumet au malheur sans qu'elle puisse y résister, inspire encore plus de pitié pour elle. Goëthe n'a presque jamais donné des qualités supérieures aux femmes; mais il a peint à merveille le caractère de faiblesse qui leur rend la protection si nécessaire. Lord Byron a paré Astarté de tous les charmes et de toutes les perfections; mais son ombre seule paraît dans la pièce, et le poète ne soulève qu'un moment le voile mystérieux qui nous cache la sœur et l'amie de Manfred.

» Marguerite devient la cause de la mort de sa mère, de celle de son frère, et

Faust l'abreuve de toutes les amertumes. « Hélas ! s'écrie-t-il dans un moment de remords, elle eût été si facilement heureuse ! Une simple cabane dans une vallée des Alpes, quelques occupations domestiques, auraient suffi pour satisfaire ses désirs bornés et remplir sa douce vie ; mais moi , l'ennemi de Dieu , je n'ai pas eu de repos que je n'aie brisé son cœur , que je n'aie fait tomber en ruine sa pauvre destinée. Ainsi donc la paix doit lui être ravie pour toujours ; il faut qu'elle soit la victime de l'enfer. Eh bien , démon , abrège mon angoisse , fais arriver ce qui doit arriver. Que le sort de cette infortunée s'accomplisse , et précipite-moi du moins avec elle dans l'abîme. »

» Méphistophélès imagine de transporter Faust dans le sabbat des sorcières pour le distraire de ses peines ; et il y a là une scène dont il est impossible de donner l'idée , quoiqu'il s'y trouve un grand nombre de pensées à retenir. Ce sont vraiment les saturnales de l'esprit que cette fête du sabbat.

» Faust apprend que Marguerite a tué l'enfant qu'elle a mis au jour , espérant ainsi se dérober à la honte. Son crime a été découvert ; on l'a mise en prison , et le lendemain elle doit périr sur l'échafaud. Faust maudit Méphistophélès avec fureur ; Méphistophélès accuse Faust avec sang-froid , et lui prouve que c'est lui qui a désiré le mal , et qu'il ne l'a aidé que parce qu'il l'avait appelé. Une sentence de mort est portée contre Faust , parce qu'il a tué le frère de Marguerite ; néanmoins il s'introduit en secret dans la ville , obtient de Méphistophélès les moyens de délivrer Marguerite , et pénètre de nuit dans son cachot dont il a dérobé les clefs.

» Il l'entend de loin murmurer une chanson qui prouve l'égarement de son esprit. Marguerite croit qu'on vient la chercher pour la conduire à la mort ; scène touchante entre elle et Faust qui ne peut la décider à le suivre , Marguerite passant rapidement d'une idée à l'autre , et ne reconnaissant que par intervalles son amant. Méphistophélès paraît à la porte et leur dit : « Hâtez-vous , ou vous êtes perdus ; vos délais , vos incertitudes , sont funestes ; mes cheveux frissonnent , le froid du matin se fait sentir. — *Marguerite*. Qui sort ainsi de la terre ? C'est lui , c'est lui ; renvoyez-le. Que ferait-il dans le saint lieu ? C'est moi qu'il veut enlever. — *Faust*. Il faut que tu vives. — *Marg*. Tribunal de Dieu , je m'abandonne à toi ! — *Méphistophélès à Faust*. Viens , viens , ou je te livre à la mort avec elle. — *Marg*. Père céleste , je suis à toi ; et vous , anges , sauvez-moi ; troupes sacrées , entourez-moi , défendez-moi. Faust , c'est ton sort qui m'afflige... — *Méph*. Elle est jugée ! Des voix du ciel s'écrient : « Elle est sauvée ! » — *Méphistophélès à Faust*. « Suis-moi. » Méphistophélès disparaît avec Faust ; on entend encore dans le fond du cachot la voix de Marguerite qui rappelle vainement son ami. « Faust ! Faust ! »

La pièce est interrompue après ces mots. « Il faut suppléer , » conclut madame de Staël , et nous appliquons ce qu'elle dit ici à notre traduction de *Manfred* : « Il faut suppléer par l'imagination au charme qu'une très belle poésie doit ajouter aux scènes que j'ai essayé de traduire. Il y a toujours dans l'art de la versification un genre de mérite reconnu de tout le monde , et qui est indépendant du sujet auquel il est appliqué. Dans la pièce de *Faust* le rythme change suivant la situation , et la variété brillante qui en résulte est admirable.

» La croyance aux mauvais esprits se retrouve dans un grand nombre de poésies allemandes. La nature du Nord s'accorde assez bien avec cette terreur ; il est donc beaucoup moins ridicule en Allemagne , que cela ne le serait en France , de se servir du diable dans les fictions.

» Il est impossible de lire *Faust* sans qu'il excite la pensée de mille manières différentes. On se querelle avec l'auteur , on l'accuse , on le justifie ; mais il fait réfléchir sur tout , et , pour emprunter le langage d'un savant naïf du moyen âge , sur quelque chose de plus que tout.

» Les critiques dont un tel ouvrage doit être l'objet sont faciles à prévoir d'avance , ou plutôt c'est le genre même de cet ouvrage qui peut encourir la censure plus encore que la manière dont il est traité : car une telle composition doit être jugée comme un rêve ; et si le bon goût veillait toujours à la porte d'ivoire des songes pour les obliger à prendre la forme convenue , rarement ils frapperaient l'imagination.

» La pièce de *Faust* cependant n'est certes pas un bon modèle : soit qu'elle puisse être considérée comme l'œuvre du délire de l'esprit ou de la satiété de la raison , il est à désirer que de telles productions ne se renouvellent pas ; mais quand un génie tel que celui de Goëthe s'affranchit de toutes les entraves , la foule de ses pensées est si grande , que de toutes parts elles dépassent et renversent les bornes de l'art. »

Heureux les auteurs qui , comme Goëthe , sont traduits et commentés par une femme que lord Byron a proclamée la première de son siècle et de tous les siècles passés ! Bien que quelques unes de ses critiques puissent trouver leur application dans les ouvrages de l'auteur de *Manfred* , nos citations ne pourront être désagréables à un poète qui fut toujours et l'admirateur et l'ami de Corinne. A. P.



LA
MÉTAMORPHOSE
DU BOSSU.

POÈME DRAMATIQUE.

The deformed transformed,
a drama.

AVERTISSEMENT.

Cette production est fondée sur le Faust du grand Goëthe*, et sur un roman appelé *les Trois Frères*, publié depuis long-temps, et où M. G. Lewis prit le sujet de son Démon des Bois (*Wood Demon*).

Cette publication ne contient que les deux premières parties et le chœur du début de la troisième. Le reste peut-être paraîtra plus tard.

* Nous avons cité dans une longue note à la suite de *Manfred* l'analyse du *Faust* allemand. Dans ce premier poëme dramatique de lord Byron, c'est avec Faust lui-même que Manfred a plus d'un rapport : ici l'analogie existe entre Méphistophélès et le prétendu César. Voyez l'*Essai sur le caractère et le génie de Byron*. A. P.

PERSONNAGES.

HOMMES.

L'INCONNU , nommé ensuite CÉSAR.

ARNOLD.

BOURBON.

PHILIBERT.

CELLINI.

FEMMES.

BERTHE.

OLYMPIE.

Esprits , soldats , citoyens de Rome , prêtres , paysans , etc., etc., etc.

LA
MÉTAMORPHOSE
DU BOSSU.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Une forêt.*)

ARNOLD ENTRE AVEC SA MÈRE BERTHE.

BERTHE.

Va-t'en, bossu.

ARNOLD.

Je suis né comme cela, ma mère !

BERTHE.

Va-t'en, incube ! cauchemar ! seul avorton entre sept frères.

ARNOLD.

Plût au ciel qu'ayant été en effet un avorton, je n'eusse jamais vu le jour !

BERTHE.

Oui, plût au ciel ! mais puisque tu l'as vu, — va-t'en, — va, — et fais de ton mieux. Tes épaules peuvent porter leur fardeau, elles sont plus hautes, si elles ne sont pas aussi larges que celles des autres.

ARNOLD.

Elles *portent* leur fardeau ; mais mon cœur ! soutiendra-t-il celui dont vous l'accablez, ô ma mère ! Je vous aime, ou

du moins je vous aimais. Vous seule dans la nature, vous pouvez aimer un être tel que moi ! Vous m'avez nourri, — ne me tuez pas.

BERTHE.

Oui, — je t'ai nourri, parce que tu étais mon premier-né, et que j'ignorais si j'enfanterais un second fils qui ne te ressemblerait pas, caprice monstrueux de la nature ! Mais va-t'en, et ramasse du bois.

ARNOLD.

J'y vais ; — mais, quand je le rapporterai, parlez-moi avec douceur. Parce que mes frères sont si beaux, si forts, et aussi agiles que le gibier qu'ils poursuivent, ne me repoussez pas avec dédain : nous avons tous sucé le même lait.

BERTHE.

Oui, tu as fait comme le hérisson qui vient pendant la nuit téter la mère du jeune taureau dont la laitière trouve le lendemain matin les mamelles taries et malades. N'appelle pas mes autres enfans tes frères, ne m'appelle pas ta mère ; car, si je t'ai enfanté, j'ai été trompée comme les poules qui couvant des œufs changés font éclore des serpents. Va, vilain enfant, va.

(*Berthe sort.*)

ARNOLD, *seul.*

O ma mère ! — Elle est partie, et je dois lui obéir ! — Ah ! je le ferais bien volontiers et ne me plaindrais pas si je pouvais espérer seulement un mot de douceur pour prix de ma peine ! Que faire ? (*Arnold se met à couper du bois ; mais il se blesse à la main.*) Voilà mon ouvrage d'aujourd'hui terminé ! maudit soit ce sang qui coule si vite ; car maintenant une double malédiction sera ma récompense à la maison. — Quelle maison ? Je n'ai pas de maison, pas de famille, — pas d'espèce, — autrement fait que les autres créatures, et condamné à ne partager ni leurs plaisirs ni leurs jeux. Faut-il donc que mon sang coule comme le leur ! Oh ! si chaque goutte qui tombe à terre y faisait naître un serpent pour les blesser de son dard comme elles m'ont blessé !

Ah ! si le démon à qui elles me comparent voulait secourir son image ! Si je partage sa laideur, pourquoi pas son pouvoir ? Serait-ce parce que je n'ai pas son endurcissement ? Ah ! sans doute un mot tendre de celle qui m'engendra me réconcilierait avec mon odieux aspect. Je vais rafraîchir ma blessure. (*Arnold s'approche des bords d'un ruisseau et se baisse pour y plonger la main ; il tressaille et recule.*) Ils ont raison , et ce miroir de la nature me fait voir tel qu'elle m'a fait. Je ne veux plus regarder ce que j'en ai vu , et j'ose à peine y penser. Hideuse créature que je suis ! les ondes elles-mêmes semblent me railler en me montrant mon image affreuse , — semblable à un démon placé dans la source pour faire peur aux troupeaux altérés. (*Il garde un moment le silence.*) Et continuerai-je à vivre , vrai fardeau pour la terre et pour moi-même , faisant la honte de ceux qui m'ont mis au jour ? Puisque ce sang coule avec tant d'abondance d'une égratignure , j'essaierai de lui ouvrir une plus large issue pour le faire échapper jusqu'à la dernière goutte de mes veines , avec tous mes maux. Avec lui je rendrai à jamais à la terre ce corps odieux composé de ses atomes ; je le réunirai à ses élémens pour prendre la forme n'importe de quel reptile , pourvu que ce ne soit pas la mienne , et pour servir de pâture à un monde de nouveaux vermisseaux ! Ce fer , — voyons s'il tranchera cette vile existence , comme il a séparé la branche encore verte du chêne. (*Arnold place son couteau dans la terre , la pointe en l'air.*) Le voilà placé , je puis me précipiter sur sa pointe ! mais encore un dernier regard à ce beau jour qui ne voit rien de difforme comme moi , et à ce soleil bienfaisant qui m'a en vain réchauffé de ses rayons. Les oiseaux ! — comme ils chantent gaiement ! qu'ils chantent , — je ne veux pas être plaint ; que leurs accords les plus joyeux soient le chant de mort d'Arnold , les feuilles tombées son monument , le murmure de la source voisine sa seule élogie ! que ce fer me perce à cette heure. — Je me précipite sur lui. (*Comme Arnold va se jeter sur le couteau.*

*son regard est tout-à-coup arrêté par la source qui semble agitée.) L'onde se meut sans qu'aucun vent souffle, mais l'ondulation d'un ruisseau changerait-elle ma résolution? Non. — Cependant l'onde s'agite encore, comme par l'impulsion que lui donnerait quelque pouvoir secret du monde souterrain! Que vois-je? une vapeur, rien de plus. (*Un nuage s'élève de la source. Arnold le contemple; le nuage s'évanouit, et un homme noir de grande taille paraît.*)*

ARNOLD.

Que veux-tu? parle, esprit ou homme!

L'INCONNU.

Puisque l'homme est à la fois l'un et l'autre, pourquoi ne pas te contenter de ce dernier nom?

ARNOLD.

Votre forme est celle de l'homme, cependant vous pourriez être le diable.

L'INCONNU.

Il y a tant d'hommes qui sont ce qu'on appelle ou ce qu'on croit être le diable, que tu peux me classer avec l'un ou l'autre sans leur faire beaucoup de tort. — Mais voyons, tu veux te tuer; achève.

ARNOLD.

Vous m'avez interrompu.

L'INCONNU.

Quelle résolution que celle qui peut être interrompue! Si je suis le diable, comme tu le supposes, un suicide te donnait à moi pour toujours en un moment, et cependant mon apparition te sauve.

ARNOLD.

Je n'ai pas dit que vous étiez le démon, mais que votre aspect était semblable au sien.

L'INCONNU.

Si tu ne le fréquentes pas (et tu ne sembles guère accoutumé à une société si élevée), tu ne peux dire comment il paraît; et, quant à son aspect, regarde-toi dans cette onde,

ensuite tourne les yeux sur moi, et dis toi-même lequel de nous deux a plus de ressemblance avec la forme que le vulgaire grossier donne à l'être au pied fourchu * qui cause la terreur.

ARNOLD.

Oseriez-vous me faire un reproche ironique de ma laideur naturelle ?

L'INCONNU.

Si je reprochais au buffle son pied fourchu ou à l'agile dromadaire sa bosse sublime, ces animaux s'applaudiraient du compliment, et cependant l'un et l'autre sont plus agiles, plus robustes, plus actifs et plus patients que toi et tous les êtres les plus fiers et les plus beaux de ta race. Ta forme est dans la nature; seulement la nature s'est trompée dans ses largesses en donnant à un homme les présens destinés à d'autres créatures.

ARNOLD.

Donne-moi donc la force d'un buffle, quand d'un pied dédaigneux il fait voler la poussière à l'approche de son ennemi, ou donne-moi la longue patience et l'agilité du dromadaire, vaisseau du désert **, et je supporterai avec résignation ton infernal sarcasme.

L'INCONNU.

Je le veux bien.

ARNOLD, *avec respect.*

Tu le peux ?

L'INCONNU.

Peut-être ! veux-tu quelque chose de plus ?

ARNOLD.

Tu te moques de moi.

L'INCONNU.

Point du tout. Pourquoi me moquerais-je de celui dont

* On appelle vulgairement, en Angleterre, le démon Pied-fourchu, *cloven foot.* A. P.

** Nom oriental du chameau et du dromadaire. A. P.

tout le monde se moque ? Ce serait une pauvre plaisanterie, il me semble. Je te parle le langage des hommes (puisque tu ne peux encore entendre le mien) ; le forestier ne chasse pas le malheureux lapin , mais bien le sanglier , le loup ou le lion , abandonnant le misérable gibier aux petits bourgeois qui quittent , une fois l'année , l'enceinte de leurs murailles pour servir sur leur table cette pièce digne des valets. Les derniers des hommes te raillent ; — mais je me ris des plus puissans.

ARNOLD.

Ne perds donc pas ton temps avec moi , je ne te cherchais pas.

L'INCONNU.

Ta pensée n'était pas éloignée de moi. Ne me renvoie pas. Je ne suis pas si facilement rappelé pour rendre service.

ARNOLD.

Que feras-tu pour moi ?

L'INCONNU.

Je changerai de forme avec toi , si tu veux , puisque la tienne t'est si odieuse , ou je te donnerai la forme que tu désireras.

ARNOLD.

Oh ! bien certainement , tu es le démon , car nul autre que lui ne se chargerait volontiers de ma laideur.

L'INCONNU.

Je te montrerai les formes les plus belles que le monde ait jamais vues , et tu choisiras.

ARNOLD.

A quelles conditions ?

L'INCONNU.

Voilà une question ! Il y a une heure que tu aurais donné ton âme pour être comme les autres hommes , et maintenant tu hésites quand tu peux revêtir la forme des héros.

ARNOLD.

Non , je ne veux ni ne dois compromettre mon âme.

L'INCONNU.

Quelle âme digne de ce nom habiterait un corps si hideux ?

ARNOLD.

Une âme ambitieuse, quel que soit le corps où elle est injustement forcée d'habiter. Mais quel est ton pacte ? faut-il le signer avec du sang ?

L'INCONNU.

Pas avec le tien.

ARNOLD.

Avec quel sang donc ?

L'INCONNU.

Nous en parlerons ensuite. Mais je serai modéré avec toi , car je reconnais en ton âme de grandes choses. Tu n'auras d'autre engagement que ta propre volonté, point d'autre contrat que tes actions. Es-tu content ?

ARNOLD.

Je te prends au mot.

L'INCONNU.

Eh bien , commençons. (*L'Inconnu s'approche de l'eau, et puis se tourne vers Arnold.*) Un peu de ton sang.

ARNOLD.

Pourquoi faire ?

L'INCONNU.

Pour le mêler avec la partie magique de l'eau et rendre le charme efficace.

ARNOLD lui tend son bras blessé.

Prends-le tout.

L'INCONNU.

Pas à présent ; quelques gouttes vont me suffire. (*L'Inconnu prend un peu du sang d'Arnold dans sa main, et le jette dans la source.*)

* Ombres de la beauté , ombres de la puissance , venez ,

* Chant lyrique dans le texte. A. P.

» obéissez. — Voici le moment. Dociles et soumises, sortez
 » du fond de cette source, comme le géant enfant des nuages
 » franchit la montagne de Hartz *. Venez telles que vous
 » étiez, afin que nous puissions contempler au grand jour
 » le modèle de la forme que je composerai; apparaissez bril-
 » lantes comme l'iris quand son cercle embrasse l'horizon.
 » — Tel est son désir (*il montre Arnold*), tels sont mes or-
 » dres ! Esprits héroïques, esprits revêtus jadis de la forme
 » du stoïcien, du sophiste, ou de celle de tous les vainqueurs
 » depuis l'enfant de la Macédoine jusqu'à tous ces guerriers
 » romains, nés pour détruire ; — ombres de la beauté, om-
 » bres de la puissance, obéissez, venez, voici l'heure ! »

(*Divers fantômes s'élèvent du fond des eaux, et passent tour
 à tour devant l'Inconnu et Arnold.*)

ARNOLD.

Que vois-je ?

L'INCONNU.

Le Romain aux yeux d'aigle qui ne vit jamais son vainqueur, qui ne foula jamais une contrée qu'il ne soumit aux lois de Rome, tandis que Rome devint soumise à lui et à tous ceux qui n'héritèrent que de son nom.

ARNOLD.

Le fantôme est chauve ! je demande la beauté. Si pourtant je pouvais avoir sa gloire avec ses défauts !

L'INCONNU.

Son front fut plus riche en lauriers qu'en cheveux ! tu vois son aspect. — Choisis ou refuse. — Je ne puis te promettre que sa forme ! sa gloire sera long-temps enviée par les guerriers.

ARNOLD.

Je veux porter aussi les armes, mais non comme un faux César. Laissons-le ; — son corps peut être beau, mais il ne me convient pas.

* Superstition allemande bien connue. Ombre gigantesque produite par réflexion. *Herbe Brochea*. A. P.

L'INCONNU.

En ce cas tu es plus difficile que la sœur de Caton, que la mère de Brutus, ou que Cléopâtre à l'âge de seize ans, — âge auquel l'amour n'est pas moins dans les yeux que dans le cœur ! Mais soit ; — fantôme, pars.

(Le fantôme de Jules César disparaît.)

ARNOLD.

Se peut-il que l'homme qui ébranla le monde ait passé, et n'ait pas laissé de traces !

L'INCONNU.

Tu te trompes ! il a laissé bien assez de tombeaux, de douleurs, et de gloire, pour sa mémoire ! mais, quant à son ombre, elle n'est pas plus que la tienne, si ce n'est un peu plus haute et plus droite. En voici une autre.

(Un deuxième fantôme passe.)

ARNOLD.

Quel est celui-ci ?

L'INCONNU.

Il fut le plus beau et le plus brave des Athéniens. Regarde-le bien.

ARNOLD.

Il est plus gracieux et plus beau que l'autre.

L'INCONNU.

Tel fut le fils de Clinias à la chevelure bouclée. — Veux-tu adopter sa forme ?

ARNOLD.

Plût au ciel que je fusse né semblable à lui ! mais, puisque j'ai le choix, — voyons encore.

(L'ombre d'Alcibiade disparaît.)

L'INCONNU.

Regarde celle-ci.

ARNOLD.

Quoi ! ce satyre de petite taille, basané, aux yeux ronds, avec son nez de Silène et ses pieds de travers ! J'aime mieux rester oe que je suis.

L'INCONNU.

Ce fut pourtant la perfection terrestre de toutes les beautés morales, la personnification de toutes les vertus; mais tu le repousses.

ARNOLD.

Si avec sa laideur j'acquérerais ce qui la faisait oublier, à la bonne heure.

L'INCONNU.

Je ne puis te le promettre; mais tu peux essayer et trouver la chose plus facile avec cette forme ou la tienne.

ARNOLD.

Non. Je ne suis pas né pour la philosophie, quoique j'aie tout ce qui la rend nécessaire. Qu'il parte.

L'INCONNU.

Evanouis-toi, buveur de ciguë.

(*L'ombre de Socrate disparaît; une autre lui succède.*)

ARNOLD.

Quel est celui-ci, dont le large front, la barbe frisée, et le mâle aspect, rappellent Hercule, si ce n'est que son œil joyeux appartiendrait plutôt à Bacchus qu'au vainqueur des enfers, qu'on nous représente appuyé d'un air triste sur sa redoutable massue, comme s'il regrettait sa victoire sur d'indignes ennemis?

L'INCONNU.

C'est celui qui perdit l'ancien monde pour l'amour.

ARNOLD.

Je ne puis le blâmer, puisque j'ai risqué mon âme, parce que je suis repoussé par ce qu'il préféra à l'empire du monde.

L'INCONNU.

En faveur de cette analogie, veux-tu revêtir ses traits?

ARNOLD.

Non. Tu m'as laissé le choix; je veux être difficile, ne serait-ce que pour voir ces héros que je n'aurais jamais pu voir sur cette rive du sombre fleuve de l'éternité.

L'INCONNU.

Va-t'en , triumvir ! ta Cléopâtre t'attend.

(*L'ombre d'Antoine disparaît ; une autre se montre.*)

ARNOLD.

Quel est celui-ci , qui a vraiment l'air d'un demi-dieu , brillant de fraîcheur , avec sa chevelure blonde , et sa taille qui , si elle n'est pas au-dessus de celle d'un mortel , est céleste par cette grâce dont ce héros se pare comme le soleil de ses rayons ? — C'est un charme qui est à lui , et qui n'est pourtant que l'éclatante émanation de quelque chose de plus noble encore. N'a-t-il jamais été que simple mortel ?

L'INCONNU.

Que la terre te réponde si elle a conservé un seul atome de lui , ou même de l'or plus solide qui composait son urne.

ARNOLD.

Qui fut cet homme , gloire de son espèce ?

L'INCONNU.

La honte de la Grèce pendant la paix , son foudre de guerre dans les combats , Démétrius , surnommé le Macédonien et le Preneur de villes.

ARNOLD.

Encore une ombre.

L'INCONNU , *s'adressant à l'ombre.*

Va-t'en dans les bras de Lamia. (*L'ombre de Démétrius Poliorcète s'évanouit ; une autre vient.*) Je t'en trouverai à ton gré , n'aie pas peur , mon bossu ! Si les ombres de ce qui a existé ne satisfont pas ton goût délicat , j'animerai le marbre idéal jusqu'à ce que ton âme soit réconciliée avec sa nouvelle enveloppe.

ARNOLD.

Mon choix est fait. Voilà celui qui me plaît.

L'INCONNU.

Je dois louer ton goût. Tu vois devant toi le fils divin de Thétis et de Pélée , avec ses longs et beaux cheveux voués au dieu Sperchius , et semblables aux flots que le riche Pac-

tole roulait sur des sables d'or quand la brise les faisait onduler. Tu le vois tel qu'il était auprès de Polyxène, conduit à l'autel par un amour approuvé, contemplant sa femme troyenne avec un remords causé par le trépas d'Hector et les pleurs de Priam, et mêlé au sentiment profond de sa tendresse pour la timide vierge dont la main tremblait dans celle du meurtrier de son frère. Regarde-le tel que la Grèce le vit pour la dernière fois, un moment avant que la flèche de Pâris l'eût atteint.

ARNOLD.

Je le regarde comme si j'étais son âme, en pensant que son corps va bientôt servir d'enveloppe à la mienne.

L'INCONNU.

Tu as bien choisi. L'extrême laideur ne doit s'échanger que contre l'extrême beauté, s'il est vrai, selon le proverbe des mortels, que les deux extrêmes se touchent.

ARNOLD.

Allons, dépêche-toi. Je suis impatient.

L'INCONNU.

Comme une jeune beauté devant son miroir, qui lui montre non ce qui est, mais ce qui devrait être selon ses rêves.

ARNOLD.

Attendrai-je long-temps?

L'INCONNU.

Non ; ce serait dommage. Mais d'abord un mot ou deux : sa taille a douze coudées. Voudrais-tu t'élever si fort au-dessus de tes contemporains, et être un Titan ? ou (pour parler canoniquement *) voudrais-tu devenir un fils d'Anak ?

ARNOLD.

Pourquoi pas ?

L'INCONNU.

Noble ambition, tu me plais, surtout dans les nains ! Un mortel de nature philistine aurait donné sa taille de Goliath

* Pour citer un géant de la Bible. A. P.

pour être un petit David. Mais toi, mon petit nabotin, tu voudrais t'élever à une taille extraordinaire plutôt que d'être un héros. Tu seras satisfait, si tel est ton désir. Cependant, par une taille un peu moins éloignée des proportions actuelles des hommes, tu peux les maîtriser plus sûrement; car tous se réuniraient contre toi, comme pour chasser un monstre; les maudits engins de guerre pénétreraient à travers l'armure de notre ami Achille avec plus de facilité que le trait de l'adultère Pâris ne traversa le talon que Thétis avait oublié de baptiser dans le Styx.

ARNOLD.

Qu'il en soit comme tu le jugeras convenable.

L'INCONNU.

Tu seras beau comme celui que tu vois devant tes yeux, fort comme il était, et...

ARNOLD.

Je ne demande pas la valeur, car la difformité est naturellement pleine d'audace. C'est son essence de marcher de pair avec les autres hommes par l'énergie de l'âme et du cœur, de se rendre l'égale, oui, et même de s'élever au-dessus de tous. Sa marche tortueuse lui sert d'encouragement pour s'exciter à atteindre le but auquel d'autres ne sauraient parvenir dans une carrière commune; c'est là une indemnité de l'avarice d'une nature marâtre. Les hommes faits comme moi courtisent la fortune par d'intrépides exploits, et souvent, comme Timour, le Tartare boiteux, ils obtiennent son sourire.

L'INCONNU.

Bien parlé! Tu vas sans doute rester fait tel que tu es? Je puis congédier cette ombre destinée à servir de modèle à l'enveloppe matérielle dont j'allais revêtir cette âme hardie, capable de si grandes choses sans ce secours?

ARNOLD.

Si aucune puissance ne m'avait offert la possibilité d'un changement, mon âme aurait tout fait pour s'ouvrir une

carrière, malgré le poids décourageant et pénible de ma difformité, qui accable mon cœur comme une montagne, quoique presque inaperçu aux yeux des hommes plus heureux. Ce sexe, qui est le type de tout ce que nous connaissons ou rêvons au-delà de ce monde qu'il embellit, je l'aurais contemplé avec un soupir, non d'amour, mais de désespoir; et, brûlant d'amour, peut-être j'eusse renoncé à plaire à celle qui n'aurait pu me payer de retour, à cause de cette vile forme qui me rend isolé. J'aurais tout supporté, si ma mère ne m'avait pas repoussé loin d'elle. L'ours donne à ses nourrissons, par ses caresses, une sorte de forme; ma mère a désespéré de la mienne. Si, comme une Spartiate, elle m'avait exposé avant que je connusse les passions de la vie, j'aurais fait partie de la terre du vallon, plus heureux du néant que d'être ce que je suis. — Mais encore, si j'étais resté le plus hideux, le dernier de hommes, — le courage et la persévérance auraient fait de moi quelque chose, comme ils l'ont fait de héros semblables à moi. Tu m'as vu tout à l'heure maître de ma vie, et prêt à l'abandonner; c'est être le maître de quiconque a peur de mourir.

L'INCONNU.

Choisis entre ce que tu as été et ce que tu veux être.

ARNOLD.

J'ai choisi. Tu as ouvert devant moi une perspective plus brillante pour mes yeux, plus douce pour mon cœur. Tel que je suis, je pouvais être craint, admiré, respecté, aimé de tous, excepté de ceux dont je voudrais être aimé. Tu m'as fait voir des formes à choisir, j'ai fait mon choix. Dépêchons-nous.

L'INCONNU.

Et moi, quelle forme prendrai-je ?

ARNOLD.

Sans doute celui qui peut disposer de toutes les formes adoptera la plus belle, une forme supérieure même à celle que me révèle l'ombre du fils de Pélée, peut-être celle du

prince qui le tua , celle de Pàris , ou mieux encore , celle du dieu des poètes , dont les formes sont elles-mêmes de la poésie.

L'INCONNU.

Je me contenterai de moins. Moi aussi j'aime à changer.

ARNOLD.

Ton aspect est sombre , mais non dépourvu de grâces.

L'INCONNU.

Si je voulais , je pourrais être plus blanc ; mais j'ai un penchant pour le noir ; cette couleur est si franche ! D'ailleurs je ne puis ni rougir de honte , ni pâlir de crainte ; mais je l'ai gardée assez depuis quelque temps , je vais prendre ta forme.

ARNOLD.

La mienne ?

L'INCONNU.

Oui. Tu changeras avec le fils de Thétis ; moi avec la progéniture de Berthe , ta mère. Chacun a son goût ; tu as le tien , moi le mien.

ARNOLD.

Hâte-toi , hâte-toi.

L'INCONNU.

Sans autre délai. (*L'Inconnu prend un peu de terre ; la pétrit sur le gazon , et puis s'adresse au fantôme d'Achille.*)

« *Ombre du fils de Thétis , qui dors sous le gazon qui
» couvre Troie , je modèle ta ressemblance avec la terre
» rouge ** , comme l'être que j'imité fit Adam avec la même
» matière. Argile , anime-toi ; que ces joues se colorent du
» vermillon de la rose naissante ; violettes que je cueille , mê-
» lez votre couleur à ces yeux ! Et toi , onde limpide , trans-
» forme-toi en sang ; que ces tiges d'hyacinthe deviennent
» une longue chevelure qui flotte sur ce front ; que ce que

* Morceau lyrique. A. P.

** Adam veut dire terre rouge , d'où le premier homme fut tiré. A. P.

» un homme te refuserait, mais un immortel daigne te
 » choisir. Tu es argile, et pour un esprit toute argile est
 » égale.

» Feu, sans qui rien ne peut vivre ! feu, dans qui rien ne
 » peut vivre, si ce n'est la fabuleuse salamandre, ou ces
 » âmes immortelles qui, errant dans tes flammes, supplient
 » celui qui ne pardonne pas, implorent à grands cris une
 » goutte d'eau, et hurlent à jamais ! — terrible élément, dans
 » lequel ni poisson, ni quadrupède, ni oiseau, ni reptile
 » (excepté le ver, qui ne meurt jamais), ne sauraient con-
 » server un moment leurs formes, et sont fondus aussitôt
 » avec toi ! ô sauvegarde et perte de l'homme ! toi, le pre-
 » mier-né de la création, et fils menaçant de la destruction
 » quand le ciel ne voudra plus de la terre ! viens, aide-moi
 » à renouveler la vie dans ce corps raide et glacé ! Sa ré-
 » surrection dépend de toi et de moi. — Une légère étincelle
 » de flamme ! — il renaîtra le même ; mais j'occuperai la
 » place de son âme. » (*Un feu follet vole à travers le bois et
 s'arrête sur le front du corps. L'Inconnu disparaît. Le corps
 se lève.*)

ARNOLD, dans sa nouvelle forme.

O l'horreur !

L'INCONNU, dans la forme première d'Arnold.

Quoi, tu trembles ?

ARNOLD.

Non ! je frissonne. Où a passé la forme que tu avais tout
 à l'heure ?

L'INCONNU.

Dans le monde des ombres ; mais parcourons celui-ci.
 — Où veux-tu aller ?

ARNOLD.

Faut-il que tu sois mon compagnon ?

L'INCONNU.

Pourquoi pas ? Ceux qui sont au-dessus de toi fréquen-
 tent plus mauvaise compagnie.

ARNOLD.

Ceux qui sont au-dessus de moi ?

L'INCONNU.

Oh ! tu deviens fier, je le vois, de ta nouvelle forme : j'en suis ravi ; — et ingrat aussi : c'est fort bien, tu profites rapidement. Deux transformations en un instant ! et tu as déjà vieilli dans les facons du monde. Mais souffre-moi. En vérité tu me trouveras utile dans ton pèlerinage. Allons, prononce, où irons-nous ?

ARNOLD.

Où le monde est le plus peuplé, afin que je le voie en action.

L'INCONNU.

C'est-à-dire où l'on trouve l'activité de la guerre et celle de la femme. Voyons ! l'Espagne, l'Italie, le Nouveau Monde de l'Atlantique, l'Afrique avec tous ses Noirs en vente. Il n'y a pas à choisir, toute la race des hommes est, à son ordinaire, acharnée contre elle-même.

ARNOLD.

J'ai entendu dire de grandes choses de Rome.

L'INCONNU.

Excellent choix ! il n'est pas de ville qui vaille celle-là sur la terre, depuis que Sodome n'existe plus. Le champ est vaste aussi : car le Français, le Hun, et la race espagnole des anciens Vandales se rencontrent et se heurtent sur les rivages féconds du jardin de l'univers.

ARNOLD.

Comment irons-nous ?

L'INCONNU.

Comme des braves, sur de bons coursiers.

Holà ! mes coursiers ! Il n'en exista jamais de meilleurs depuis que Phaéton fut précipité dans l'Éridan. Holà ! nos pages ! *Deux pages entrent avec quatre chevaux noirs.*

ARNOLD.

Voilà de beaux coursiers !

L'INCONNU.

Et d'une noble race. Trouvez-moi en Barbarie ou chez les Arabes de pareils coursiers.

ARNOLD.

La vapeur qui s'échappe par nuages de leurs naseaux embrase l'air lui-même ; et des étincelles de flamme, telles qu'un essaim de vers luisans, tourbillonnent autour de leurs crinières, comme de vulgaires insectes voltigent autour des coursiers terrestres au coucher du soleil.

L'INCONNU.

Montez, — monseigneur ; eux et moi, nous sommes à vos ordres.

ARNOLD.

Et ces deux pages aux yeux noirs, quel est leur nom ?

L'INCONNU.

Vous les baptiserez.

ARNOLD.

Quoi ! avec de l'eau sainte ?

L'INCONNU.

Pourquoi pas ? — grand pécheur, meilleur saint.

ARNOLD.

Ils sont d'une beauté rare, et ne sauraient être des démons.

L'INCONNU.

Il est vrai ; le démon est toujours hideux ; et votre beauté, à vous autres hommes, n'est jamais diabolique.

ARNOLD.

Celui qui porte le corps doré, et dont le visage est si vermeil, je l'appelle Huon ; car il ressemble à l'aimable enfant de ce nom, perdu dans la forêt, et qui ne s'est plus retrouvé. L'autre, plus brun, bien plus pensif, ne souriant pas, mais sérieux et calme comme la nuit, je l'appellerai Memnon, d'après ce roi d'Éthiopie dont la statue est harmonieuse une fois par jour. Et toi ?

L'INCONNU.

J'ai dix mille noms, deux fois autant d'attributs; mais, ayant pris une forme humaine, je prendrai un nom d'homme.

ARNOLD.

Un nom qui, je l'espère, appartiendra plus à l'homme qu'à cette forme (quoiqu'elle ait été la mienne).

L'INCONNU.

Appelle-moi donc César.

ARNOLD.

Comment! ce nom appartient à des empires et n'a été porté que par les maîtres du monde.

L'INCONNU.

C'est donc le nom le plus convenable au diable déguisé, puisque vous me prenez pour lui, à moins que vous ne préféreriez me croire le pape.

ARNOLD.

Eh bien! tu seras César. Pour moi je garde le simple nom d'Arnold.

CÉSAR.

Nous y ajouterons un titre : « Comte Arnold. » Ce nom-là n'est pas déplaisant et figurera bien aussi dans un billet doux.

ARNOLD.

Ou dans un ordre du jour la veille d'une bataille.

CÉSAR.

« * A cheval! à cheval! mon noir coursier frappe du pied
 » la terre et aspire l'air. Il n'est pas de coursier arabe qui
 » connaisse mieux son cavalier. Sur les hauteurs, loin de
 » ralentir sa course, il ne courra que plus rapidement; dans
 » les fondrières il ne mollira pas; dans la plaine il ne sera pas
 » atteint; dans les ondes il ne s'affaîssera pas; sur les bords
 » d'un ruisseau il ne s'arrêtera pas pour se désaltérer. On
 » ne le verra jamais, haletant dans l'arène, s'affaiblir dans

* Morceau lyrique. A. P.

» le combat, broncher sur les cailloux; ni le temps ni la
 » fatigue ne pourront l'abattre; il ne deviendra pas lourd
 » dans l'étable, il volera comme l'Hippogriffe sans avoir
 » d'autres ailes que des pieds agiles. Le voyage ne sera-t-il
 » pas délicieux? En avant! en avant! Jamais nos noirs cour-
 » siers ne rouleront sur la poussière. — Courons ou volons
 » des Alpes au Caucase! Ces monts disparaîtront derrière
 » nous dans un clin d'œil.» (*Arnold, César et les pages*
montent à cheval et disparaissent.)

SCÈNE II.

ARNOLD ET CÉSAR.

(*Un camp sous les murs de Rome.*)

CÉSAR.

Nous avons pénétré enfin.

ARNOLD.

Oui, mais en foulant aux pieds des cadavres, et mes yeux
 n'ont vu que du sang.

CÉSAR.

Essayez donc vos yeux, et voyez-y clair. Quoi! vous êtes
 un vainqueur, le chevalier favori et le compagnon du brave
 Bourbon, le connétable de France, qui maintenant est sur
 le point de se voir le maître de ce Capitole, jadis le souve-
 rain du monde sous les Empereurs; — mais le Capitole a
 changé de sexe et non de sceptre; il est devenu un herma-
 phrodite d'empire, — la vile reine de l'Ancien Monde.

ARNOLD.

Comment *ancien!* y a-t-il de *nouveaux* mondes?

CÉSAR.

Pour *vous* autres hommes, vous saurez bientôt qu'il est
 un Nouveau Monde, par ses riches moissons, une nou-
 velle maladie et son or. Une moitié de l'univers le nommera
 un Nouveau Monde, parce que vous ne savez que ce que

peuvent vous révéler les sens imparfaits et lourds de votre vue et de votre ouïe.

ARNOLD.

Je veux en croire mes sens.

CÉSAR.

Comme il vous plaira. Ils vous tromperont agréablement , et cela vaut mieux que l'amère vérité.

ARNOLD.

Chien que tu es !

CÉSAR.

Homme !

ARNOLD.

Démon !

CÉSAR.

Votre très obéissant et très humble serviteur.

ARNOLD.

Dis plutôt mon maître ! Tu m'as entraîné jusqu'ici à travers des scènes de carnage et de débauche.

CÉSAR.

Et où voudriez-vous être ?

ARNOLD.

Oh ! en paix , — en paix.

CÉSAR.

Et où trouver la paix ? Depuis l'astre de la voûte céleste jusqu'au reptile qui se traîne, tout est vie et mouvement ; et dans la vie les *émotions* sont le dernier degré de la vie. La planète tourne jusqu'à ce qu'elle devienne une comète ; elle ne passe et ne s'éteint qu'en détruisant ; le vermisseau rampe et vit de la mort d'autres êtres. Destiné à vivre et mourir comme eux , soumis à une impulsion invisible , vous devez obéir à ce qui est obéi de tous , la règle invariable de la nécessité. La révolte ne réussit pas contre ses décrets.

ARNOLD.

Et quand elle réussit ?

CÉSAR.

Elle n'est plus révolte.

ARNOLD.

Va-t-elle réussir ici ?

CÉSAR.

Bourbon a donné l'ordre de l'assaut, et au point du jour il y aura de l'ouvrage !

ARNOLD.

Hélas ! et Rome sera-t-elle conquise ? Le voilà ce géant des temples, le séjour du vrai Dieu et de son saint reconnu, Pierre l'apôtre ; il élève son dôme et son symbole sacré vers le ciel, d'où le Christ descendit pour y remonter par la croix, que son sang a rendue un gage de gloire et de joie (cette même croix qui avait été un instrument de torture pour lui, fils de Dieu, Dieu lui-même, seul refuge de l'homme).

CÉSAR.

Il y a là, et il y aura...

ARNOLD.

Quoi ?

CÉSAR.

Je vois le crucifix là haut ! et maint autel plus bas, ainsi que des coulevrines sur les remparts, des arquebuses, et puis les hommes qui doivent les faire servir à la mort d'autres hommes.

ARNOLD.

Vont-ils tomber aussi ces nombreux arceaux superposés ? On a peine à croire que ce soit une œuvre des mortels, et c'était le théâtre où les Empereurs et leurs sujets (les sujets des Romains) contemplaient les combats des monarques du désert et des forêts, le lion et le sanglier rebelles. — N'ayant plus d'ennemis mortels à conquérir, ce peuple pouvait bien forcer les hôtes des forêts à lui payer le tribut de leur vie, comme il forçait les Daces à s'entr'égorger pour l'amusement d'un moment. — Va-t-il tomber aussi cet édifice ?

CÉSAR.

La ville ou l'amphithéâtre ? l'église ou tout enfin ? car vous confondez tout ensemble, y compris moi.

ARNOLD.

Demain l'assaut sera donné au chant du coq.

CÉSAR.

Et, s'il finit le soir avec le premier chant du rossignol, ce sera une nouveauté dans l'histoire des grands sièges, car les hommes n'obtiennent leur proie qu'après de longs travaux.

ARNOLD.

Le soleil se couche aussi plus calme et peut-être plus splendide que le jour où Rémus sauta le fossé de Rome.

CÉSAR.

Je le vis.

ARNOLD.

Toi ?

CÉSAR.

Oui, seigneur. Vous oubliez que je suis un esprit, ou du moins que je l'étais avant de prendre et votre forme dédaignée et le nom de César. Je suis César et bossu maintenant. Eh bien, le premier des Césars était un chauve qui, dit l'histoire, aimait moins sa couronne de laurier comme un diadème que comme une perruque. Ainsi va le monde ; mais n'en perdons pas notre gaieté. Tel que vous me voyez, j'ai vu Romulus tuer son propre frère, jumeau sorti du même sein que lui, parce qu'il avait sauté un fossé (ce n'était pas alors un mur qui entourait Rome). Le premier ciment de la ville éternelle fut le sang d'un frère ; et, quand des flots de sang remplaceraient aujourd'hui les flots jaunâtres du Tibre, que serait ce sang auprès de celui dont les descendans du fratricide ont inondé pendant des siècles l'océan et la terre connue ?

ARNOLD.

Mais qu'ont-ils fait ces descendans bien éloignés de Ro-

mulus qui ont vécu dans la paix du ciel et les pratiques religieuses?

CÉSAR.

Et qu'avaient-ils fait ceux qu'opprimaient et égorgeaient les anciens Romains?... Mais écoutez!

ARNOLD.

Ce sont des soldats qui chantent impitoyablement à la veille de tant de morts, et peut-être de la leur.

CÉSAR.

Et pourquoi ne chanteraient-ils pas comme les cygnes? ce sont, à coup sûr, des cygnes noirs *.

ARNOLD.

Je vois que tu es savant.

CÉSAR.

Je sais ma grammaire, certes! Je fus élevé pour être moine en tout temps; j'ai été très versé dans les lettres oubliées de la langue étrusque, et, si je voulais, je pourrais rendre leur hiéroglyphe plus clair que l'alphabet.

ARNOLD.

Et pourquoi n'en fais-tu rien?

CÉSAR.

J'aime mieux ramener l'alphabet aux hiéroglyphes. Je suis comme vos politiques, vos prophètes, vos prêtres, vos docteurs, vos alchimistes, vos philosophes, comme tous ceux qui ont bâti tant de Babels sans la dispersion des ouvriers, depuis les maçons bégayans sortis de la fange du déluge, qui échouèrent et se séparèrent les uns des autres. Pourquoi? parce qu'aucun d'eux ne pouvait comprendre son voisin; ils sont plus sages maintenant, et ils ne se parlent plus à cause de leur galimatias. Ce mot est devenu même leur mot d'ordre, leur shiboleth, leur Koran, leur Talmud, leur cabale, la meilleure brique de l'édifice qu'ils...

ARNOLD, *l'interrompant.*

O éternel railleur, tais-toi. — Comme le chant grossier de

* *Nigrisque simillima cygnis.* César fait allusion à cet hémistiche latin. A. P.

ces soldats s'adoucit dans le lointain et semble un hymne harmonieux ! Écoute !

CÉSAR.

Oui. — J'ai entendu chanter les anges.

ARNOLD.

Dis hurler les démons.

CÉSAR.

Et les hommes aussi. Écoutons ! J'aime toute espèce de musique. *(On entend chanter les soldats.)*

CHANT DES SOLDATS.

— « Les bandes noires ont franchi les Alpes et leurs neiges. — Avec Bourbon, chef proscrit, elles ont traversé le Pô.

» Nous avons battu tous nos ennemis, nous avons fait un roi prisonnier, nous n'avons jamais tourné le dos ; ainsi chantons : Vive Bourbon à jamais !

» Quoique sans un sou de solde, nous n'en escaladerons pas avec moins de valeur ces murailles antiques. Avec Bourbon nous nous réunirons au point du jour devant les portes, et nous renverserons ensemble ou nous graverons le rempart ; posant le pied sur l'échelle, nous pousserons une acclamation de joie, la mort seule sera muette.

» Avec Bourbon nous escaladerons les murailles de l'antique Rome, et alors qui pourra compter toutes les dépouilles de tous ses édifices ?

» Aux armes ! debout, debout avec l'étendard des lis ! renversons celui des clefs de saint Pierre ! Dans Rome aux sept collines nous nous réjouirons amplement.

» Ses rues seront ensanglantées, son Tibre sera couleur de pourpre, et ses vénérables temples retentiront du bruit de nos pas.

» Vive Bourbon ! Bourbon ! Bourbon à jamais ! c'est le refrain de notre chanson ; et en avant ! en avant !

» Notre armée se met en marche avec l'Espagne pour avant-garde. Après l'Espagne viennent les tambours de

l'Allemagne, et les lances des Italiens menacent le sein de leur mère.

» Mais notre chef est Français, et il a combattu son frère ! Oh ! vive Bourbon ! Bourbon ! Bourbon ! Sans patrie, sans foyer, nous suivrons Bourbon pour piller l'antique Rome. »

CÉSAR.

Triste chanson pour ceux qui sont derrière ces remparts, il me semble.

ARNOLD.

Oui, si nous exécutons la menace qu'exprime le refrain. Mais voici le général avec ses officiers et ses affidés. — C'est un noble rebelle.

(*Le connétable de Bourbon entre avec sa suite, etc.*)

PHILIBERT.

Eh bien, noble prince, vous ne paraissez pas content.

BOURBON.

Pourquoi le serais-je ?

PHILIBERT.

A la veille d'une victoire comme celle qui nous attend, peut-on ne pas l'être ?

BOURBON.

Si j'étais bien assuré !...

PHILIBERT.

Ne doutez pas du courage de nos soldats. Ces remparts seraient de diamant qu'ils les renverseraient. La faim'est une terrible artillerie.

BOURBON.

Leur courage n'est pas ce qui m'inquiète. Partout ailleurs, avec Bourbon à leur tête, et stimulés par la faim, faudrait-il escalader des montagnes gardées par des dieux, comme dans la fable, — je compterais sur mes Titans ; — mais ici...

PHILIBERT.

Nous avons affaire à des hommes.

BOURBON.

Il est vrai ; mais , dans des siècles de gloire , ces murailles ont défendu et vu sortir de leur enceinte d'héroïques esprits. Cette ville , ombre de Rome impériale , est peuplée de vieux guerriers ; et je crois les voir , planant sur le rempart de la cité éternelle , étendre leurs bras sanglans et victorieux pour me faire signe de ne pas approcher.

PHILIBERT.

Laissez-les faire. Reculerez-vous devant les menaces fantastiques de ces fantômes ?

BOURBON.

Ils ne me menacent pas ; j'aurais bravé , je crois , les menaces de Sylla lui-même ; mais ils croisent leurs mains , les lèvent au ciel avec douleur , et leurs regards fixes fascinent les miens. Regarde !

PHILIBERT.

Je vois un rempart.

BOURBON.

Et de ce côté ?

PHILIBERT.

Pas même une sentinelle. Toutes se tiennent en dessous à l'abri du parapet , de peur que la balle d'un de nos lansquenets n'aille les atteindre même avant le jour.

BOURBON.

Tu es aveugle.

PHILIBERT.

Si c'est l'être de ne voir que ce qui est visible.

BOURBON.

Mille siècles ont armé leurs héros sur ces murs.— Le dernier Caton déchire ses entrailles plutôt que de survivre à la liberté de sa ville natale , et le premier César va d'un créneau à l'autre entouré de ses victoires.

PHILIBERT.

Eh bien , conquiers cette ville pour laquelle il fit tant de conquêtes , et sois plus grand que lui.

BOURBON.

Oui, je vaincrai, ou je périrai.

PHILIBERT.

Cela ne se peut. Dans une pareille entreprise la mort n'est que l'aurore de l'immortalité.

(*Le comte Arnold et César s'approchent.*)

CÉSAR.

Et les simples mortels ne peuvent-ils pas non plus respirer sous le fardeau de tant de gloire?

BOURBON.

Ah! salut au caustique bossu et à son maître, le plus bel officier de notre camp, non moins brave que beau, et aussi généreux qu'aimable. Nous vous donnerons de l'ouvrage pour tous deux d'ici à demain.

CÉSAR.

Vous n'en aurez pas moins vous-même, n'en déplaie à votre altesse.

BOURBON.

Si cela est, je ne serai pas le dernier au travail, petit bossu.

CÉSAR.

Vous pouvez bien m'appeler ainsi, car, en votre qualité de général placé à l'arrière-garde dans les combats, vous avez vu mon dos, mais vos ennemis ne l'ont pas encore vu.

BOURBON.

Excellente repartie, puisque je l'ai provoquée! — Mais Bourbon a été et sera toujours en face du danger comme vous-même, seriez-vous le *diable*!

CÉSAR.

Si je l'étais, j'aurais pu me dispenser de venir ici.

PHILIBERT.

Comment ça?

CÉSAR.

La moitié de vos braves troupes ira à lui de son propre mouvement, et l'autre moitié lui sera expédiée plus vite, mais non moins sûrement.

BOURBON.

Arnold, votre ami contrefait est aussi serpent dans ses discours que dans ses manières d'agir.

CÉSAR.

Votre altesse se méprend sur mon compte. Le premier serpent était un flatteur, je n'en suis pas un ; et quant à mes actions, je ne pique que quand je suis piqué.

BOURBON.

Vous êtes brave, c'est assez pour moi ; vous êtes prompt dans vos reparties, c'est encore mieux. Je ne suis pas seulement un soldat, mais le camarade des soldats.

CÉSAR.

C'est une mauvaise compagnie, et pire encore pour leurs amis que pour les ennemis, parce qu'avec les premiers la connaissance dure plus long-temps.

PHILIBERT.

Eh bien, drôle ! tu te fais insolent plus que ne le permet le privilège de bouffon.

CÉSAR.

Vous voulez dire que je parle vrai. Je mentirai, c'est aussi facile ; et vous me louerez quand je vous aurai appelé un héros.

BOURBON.

Philibert ! laisse-le ; il est brave, il a toujours été le premier dans le combat, et le plus patient dans les privations, avec son teint basané et son épaule haute comme une montagne. Quant à ses propos, la licence règne dans le camp ; et les saillies mordantes d'un joyeux écuyer sont, selon moi, bien préférables aux juremens grossiers d'un soldat grondeur que rien ne peut contenter qu'un repas, le vin, le repos, et quelques maravédis avec lesquels il se croit riche.

CÉSAR.

Il serait heureux que les princes de la terre n'en demandassent pas davantage.

BOURBON.

Songe à te taire.

CÉSAR.

Oui, mais non à rester inactif. Parlez vous-même, vous avez peu de mots à prononcer.

PHILIBERT.

Que prétend cet audacieux bavard ?

CÉSAR.

Babiller comme tous les prophètes.

BOURBON.

Philibert, pourquoi t'inquiéter ? n'avons-nous pas assez de choses à faire ? Arnold, je donne l'assaut demain.

ARNOLD.

Je le sais, seigneur.

BOURBON.

Et vous nous suivrez ?

ARNOLD.

Puisque je ne puis marcher le premier.

BOURBON.

Il est nécessaire, pour stimuler encore l'audace de notre armée épuisée par les privations, que le chef mette le premier le pied sur l'échelle la plus avancée.

CÉSAR.

Espérons qu'il parviendra jusqu'au faite du rempart, comme le mérite sa valeur.

BOURBON.

La grande capitale du monde sera peut-être à nous demain. A travers toutes ces vicissitudes, la cité aux sept collines a conservé sa domination sur les peuples ; les Césars ne cédèrent qu'aux Alarics, les Alarics ne cédèrent qu'aux pontifes. Romain, Goth ou prêtre, le souverain de Rome fut toujours le maître du monde. Civilisée, barbare ou sainte, Rome a toujours renfermé un empire dans ses murs. Eh bien, c'est à notre tour d'y régner ; espérons que nous com-

battons aussi bien que nos prédécesseurs dans cette conquête , et que nous gouvernerons mieux.

CÉSAR.

Sans doute; le camp est l'école des droits civils. Que ferez-vous de Rome ?

BOURBON.

Ce qu'elle était.

CÉSAR.

Du temps d'Alaric ?

BOURBON.

Non , misérable ! du temps de César , dont tu portes le nom , comme tant d'autres chiens.

CÉSAR.

Et tant de rois. C'est un grand nom pour tout être avide de sang.

BOURBON.

Il y a un démon dans cette langue de serpent. Ne seras-tu jamais sérieux ?

CÉSAR.

A la veille d'une bataille , non ; ce ne serait pas être soldat. C'est au général à réfléchir. Nous autres aventuriers nous devons être plus gais. Pourquoi nous inquiéterions-nous ? Notre divinité tutélaire , sous la forme d'un chef , prend soin de nous. Éloignez la réflexion des camps ; si les soldats se mettent à réfléchir , vous serez seul pour renverser ces murailles.

BOURBON.

Tu peux railler , parce que tu ne t'en bats pas moins bien pour cela.

CÉSAR.

Grand merci de la liberté ; c'est la seule solde que j'aie reçue au service de votre altesse.

BOURBON.

Demain tu te paieras toi-même. Regarde ces remparts ,

ils renferment mon trésor. Mais, Philibert, allons au conseil. Arnold, vous y viendrez.

ARNOLD.

Prince, mes services vous appartiennent, comme sur le champ de bataille.

BOURBON.

Nous en sommes satisfaits partout. Votre poste, au point du jour, sera un poste d'honneur.

CÉSAR.

Et le mien ?

BOURBON.

Tu suivras la gloire avec Bourbon. Adieu.

ARNOLD, à César.

Prépare notre armure pour l'assaut, et attends-moi dans ma tente. (*Bourbon, Arnold, Philibert, et la suite du connétable sortent ; César reste seul.*)

CÉSAR, seul.

Dans ta tente ! Penses-tu que je m'éloigne de toi avec ma présence, ou que cette enveloppe difforme qui contenait naguère ton principe vital soit autre chose qu'un masque pour moi ? Et voilà bien les hommes, héros, et chefs, l'élite des bâtards d'Adam ! Voilà la conséquence d'avoir donné à la matière la faculté de penser. C'est une substance dure, qui pense de travers, comme elle agit, et en retombant toujours dans le chaos de ses élémens primitifs. Fort bien, je vais jouer avec ces pauvres marionnettes, c'est le passe-temps d'un esprit dans ses heures de loisir. Quand j'en serai las, j'ai de l'occupation parmi les astres, que les créatures croient faits pour le plaisir de leurs yeux. Ce serait un excellent tour que d'en faire descendre un à présent au milieu d'elles, et de mettre le feu à leur fourmilière. Comme mes fournis courraient sur leur terre brûlante ! Cessant de s'entre-déchirer, et de détruire les demeures les unes des autres, elles feraient entendre une oraison universelle. Ah ! ah !

(*César sort.*)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Les murs de Rome. — L'assaut. — L'armée est en marche avec les échelles pour escalader la ville. Bourbon est à la tête avec une écharpe blanche sur son armure.*)

CHOEURS D'ESPRITS DANS LES AIRS.

I.

Le jour se lève , mais sombre. Où fuit l'alouette silencieuse ? où se cache le soleil entouré de nuages ? Le jour a-t-il réellement commencé ? la nature s'attriste sur la cité impériale ! Mais sous ses murs retentit un tumulte capable de réveiller les saints endormis dans leurs tombeaux, et ces cendres héroïques autour desquelles murmure le Tibre. O ville aux sept collines, réveille-toi avant que la base où tu reposes soit ébranlée.

II.

Écoutez le bruit des pas ennemis ! Mars en règle les mouvemens ; ils s'avancent d'accord, comme les marées obéissent à la lune. Les voici empressés , quoique marchant à la mort, et réguliers comme les vagues de l'océan qui franchissent les môles, mais toujours en ordre et ne se brisant qu'un rang après l'autre. Écoutez le choc des armures, regardez les visages menaçans des guerriers ; — comme ils contemplent d'un air farouche la barrière de ces remparts. — Regardez ces échelles dont chaque échelon est comme la raie circulaire tracée sur les replis du serpent.

III.

Voyez ce rempart hérissé du bronze des canons, de lances brillantes, de mèches allumées, et de mousquets prêts à vomir la mort. Tout l'appareil des anciennes guerres est mêlé aux nouveaux instrumens de carnage, accumulés pour ce combat fatal. Ombre de Rémus ! ce jour est terrible comme le crime de ton frère ! des chrétiens viennent renverser l'autel du Christ : allons-nous voir de nouveaux fraticides ?

IV.

L'armée conquérante s'avance d'abord avec un mouvement encore lent comme un océan à demi réveillé. Les collines retentissent sous ses pas ; de proche en proche le tumulte s'accroît, le choc devient plus terrible jusqu'à ce que les rochers soient réduits en poussière.

Héros immortels ! puissans guerriers ! ombres à jamais illustres ! élite des enfans de Rome, mère d'un peuple sans égal, n'interrompez-vous pas votre repos quand la discorde des nations déracine vos lauriers ? Vous qui pleurâtes sur Carthage en cendres, ne pleurez pas. — Frappez ! — car Rome est dans le deuil *.

V.

Ils s'avancent ces soldats de tant de patries diverses dont la famine a long-temps diminué les rations ; ils accourent aux remparts avec la haine et la faim, tels que les loups en troupe, et plus terribles. O cité glorieuse, faudra-t-il que tu deviennes un objet de pitié ! Que chaque Romain se montre digne de la valeur de ses ancêtres. Alaric fut un ennemi clément comparé aux noirs bandits de Bourbon. Réveille-toi, cité éternelle ! réveille toi, prends toi-même la torche, et mets de tes mains le feu à tes portiques plutôt que de voir de tels ennemis souiller de leur présence le moindre de tes foyers.

* Scipion, le second Africain, répéta, dit-on, un vers d'Homère, et pleura sur l'incendie de Carthage. Il eût mieux fait de lui accorder une capitulation.

VI.

O Rome, vois ce spectre sanglant ! Les enfans d'Ilion ne trouvent pas d'Hector. Les fils de Priam aimaient leur frère ; le fondateur de Rome oublia sa mère , quand il égorgea son vaillant jumeau , et se couvrit d'une honte ineffaçable. Vois s'avancer à grands pas ce spectre gigantesque ; quand il franchit d'un saut tes premiers remparts , ce fut un sinistre augure de ta chute. Maintenant , quoique tu t'élèves comme une autre Babylone , qui peut arrêter ses pas ? Planant sur ton temple le plus élevé , Rémus réclame sa vengeance.

VII.

Ces barbares t'ont atteinte dans leur fureur. Le feu , la fumée , des clameurs infernales , te menacent ! O merveille du monde , la mort est dans tes murs et sous tes caveaux. Le cliquetis des glaives retentit , l'échelle crie et se rompt ; le soldat bardé de fer tombe avec elle en blasphémant ; mais chaque guerrier qui tombe est remplacé par un autre. La mêlée devient plus sanglante ; le carnage inonde tes fossés ! O Rome , si tes murs tombent , ces cadavres enrichiront du moins tes champs d'une abondante moisson. Mais tes foyers , hélas !... N'importe ! sois encore Rome dans ton désespoir , combats avec le courage qui signalait tes victoires accoutumées.

VIII.

Encore un effort , dieux pénates ! que vos foyers éteints ne soient pas livrés à Némésis ! Ombres des héros , ne cédez pas à ces Nérons étrangers. Si le fils meurtrier de sa mère répandit le sang de Rome , il était votre frère ; les Romains ne s'humiliaient que sous un Romain , Brennus fut repoussé de vos remparts !

Et vous , saints et martyrs , levez-vous ! vos titres sont plus sacrés. Puissans dieux des temples presque écroulés , et sublimes encore dans leurs ruines ! fondateurs plus

puissans de ces autels chrétiens, levez-vous, frappez vos ennemis.

Tibre! Tibre! que tes flots prouvent que la nature elle-même est saisie d'horreur! que tous les citoyens vivans retrouvent une nouvelle énergie comme le lion aux abois! que Rome ne soit plus qu'une vaste tombe! mais qu'elle soit toujours la Rome des Romains!

(*Bourbon, Arnold, César, etc., arrivent au pied des murailles; Arnold va y planter son échelle, lorsque Bourbon le retient.*)

BOURBON.

Arrête, Arnold, je suis le premier!

ARNOLD.

Il n'en sera rien, seigneur.

BOURBON.

Arrêtez, je vous l'ordonne! Suivez-moi. Je suis fier d'être suivi par un homme tel que vous, mais je ne souffrirai pas que personne me précède. (*Bourbon plante l'échelle et commence à monter.*) Allons, enfans, en avant! en avant! (*Un coup de feu l'atteint, et il tombe.*)

CÉSAR.

Et le voilà parti!

ARNOLD.

Dieux éternels! l'armée aura peur! Mais vengeance! vengeance!

BOURBON.

Ce n'est rien; prêtez-moi votre main. (*Bourbon prend Arnold par la main, et se relève; mais, en mettant le pied sur l'échelle, il retombe.*) Arnold, c'est fait de moi. Cache ma mort, tout ira bien. Jette mon manteau sur ce qui ne sera bientôt plus que poussière; que les soldats ne le voient pas.

ARNOLD.

Il faut vous transporter; le secours de...

BOURBON.

Non, mon brave Arnold; la mort s'est emparée de moi! mais qu'est-ce qu'une vie de plus ou de moins? L'âme de

Bourbon commandera encore les soldats. — Laisse-leur ignorer ma mort jusqu'après la victoire. Faites ensuite comme vous pourrez.

CÉSAR.

Votre altesse ne voudrait-elle pas embrasser la croix ? Nous n'avons pas de prêtre ici ; mais la garde d'une épée peut vous servir, — comme pour Bayard.

BOURBON.

Miserable ! de prononcer ce nom en ce moment ! Mais je le mérite.

ARNOLD, *à César*.

Lâche ! tais-toi.

CÉSAR.

Quoi donc ! quand un chrétien meurt, ne l'exhorterai-je pas à une mort chrétienne ?

ARNOLD.

Silence ! Les voilà presque glacés, les yeux de celui qui ne vit rien d'égal à lui-même.

BOURBON.

Arnold, si tu vois un jour la France... — Mais écoute ! écoute ! l'assaut est commencé. — Oh ! une heure , une minute de vie pour aller mourir dans ces remparts ! — Pars , Arnold , va , tu perds le temps ; — on prendra Rome sans toi.

ARNOLD.

Et sans *toi* !

BOURBON.

Non, non, je guiderai nos soldats en esprit. Cache mon cadavre, et ne révèle pas que j'ai cessé de vivre. — Va, et sois vainqueur.

ARNOLD.

Mais je ne dois pas te quitter ainsi.

BOURBON.

Embrasse-moi, te dis-je. — Adieu. — Cours à la victoire.

Bourbon expire. }

CÉSAR, à *Arnold*.

Venez, comte; à l'ouvrage!

ARNOLD.

Il a raison. — Je pleurerai après. (*Arnold couvre d'un manteau le corps de Bourbon, et monte à l'échelle en s'écriant :*) Bourbon! Bourbon! en avant, mes enfans! Rome est à nous.

CÉSAR.

Adieu, seigneur connétable; tu étais un homme. (*César suit Arnold; ils atteignent le créneau, et tous deux ils sont renversés.*) Excellente culbute: monsieur le comte est-il blessé?

ARNOLD.

Non. (*Arnold remonte à l'échelle.*)

CÉSAR.

Vrai limier de bataille, quand son cœur s'échauffe! Et ce n'est pas ici un jeu d'enfant. Comme il frappe! Sa main est sur le créneau; il le saisit comme si c'était un autel; voilà qu'il y pose le pied. — Qu'est-ce qui nous arrive ici? — Un Romain. (*Un homme tombe.*) Le premier oiseau de la couvée! il est tombé en dehors du nid! Eh bien, camarade?

LE BLESSÉ.

Une goutte d'eau.

CÉSAR.

D'ici au Tibre il n'y a d'autre liquide que du sang.

LE BLESSÉ.

Je meurs pour Rome. (*Il expire.*)

CÉSAR.

Et Bourbon aussi, dans un autre sens! O ces hommes immortels, et leurs grands motifs! Mais il me faut suivre mon jeune pupille, il doit être déjà au Forum. En avant! en avant! (*César monte à l'échelle. La scène finit.*)

SCÈNE II.

(*La ville. — Combat entre les assiégeans et les assiégés dans les rues. Les citoyens fuient en désordre.*)

CÉSAR *arrive.*

CÉSAR.

Je ne puis trouver mon héros : il est au milieu de la foule héroïque occupée à poursuivre les fuyards, ou à combattre les désespérés. Qu'avons-nous ici ? un ou deux cardinaux qui ne semblent pas très portés au martyre. Comme ces jambes rouges décampent ! S'ils pouvaient se dépouiller de leurs bas comme de leurs chapeaux, ils ne seraient pas tant un point de mire pour les pillards : mais qu'ils fuient, la boue ne salira pas leurs bas, ils sont de la même couleur. (*Survient une troupe de combattans. — Arnold est à la tête des assiégeans.*)

CÉSAR.

Le voici, escorté de deux frères, — l'honneur et le carnage ! Holà ! arrêtez, comte !

ARNOLD.

Il ne faut pas les laisser se rallier.

CÉSAR.

Je vous dis qu'il ne faut pas être téméraire ! On fait un pont d'or à son ennemi en déroute. Je vous ai donné la beauté, et je vous ai exempté de quelques maladies du corps, mais non de celles de l'âme, ce qu'il ne m'appartient pas de faire ; et, en vous revêtant de la forme d'Achille, je ne vous ai pas plongé dans le Styx. Je ne garantis donc pas plus votre cœur chevaleresque dans un combat, que le talon du fils de Pélée. Soyez donc prudent, et rappelez-vous que vous êtes mortel.

ARNOLD.

Et quel homme d'honneur combattrait s'il était invulné-

nable ? Crois-tu que je courrais après les lièvres quand on fait la chasse aux lions ? (*Arnold se précipite dans la mêlée.*)

CÉSAR.

Voilà bien les mortels ! Fort bien, son sang est échauffé ; si on lui en tire un peu, cela servira à abattre sa fièvre.

(*Arnold attaque un Romain, qui se retire vers le portique.*)

ARNOLD.

Rends-toi. Je te promets la vie.

LE ROMAIN.

C'est bientôt dit.

ARNOLD.

Et bientôt fait, ma parole est connue.

LE ROMAIN.

Et mes actions vont l'être. (*Le combat s'engage de nouveau. César s'approche.*)

CÉSAR.

Arrêtez, Arnold ; vous avez affaire à un fameux artiste, un habile sculpteur qui sait aussi manier le poignard et l'épée. C'est lui qui a tué Bourbon du haut des remparts.

ARNOLD.

Oui ? Eh bien, il a sculpté son monument.

LE ROMAIN.

Je puis vivre encore pour travailler à celui de gens qui valent mieux que vous.

CÉSAR.

Bien parlé, mon homme de marbre. Benvenuto, tu as plus d'un talent, et celui qui tuera Cellini aura eu autant de peine que jamais tu t'en es donné pour travailler un bloc de Carrare. (*Arnold désarme et blesse Cellini, mais légèrement ; Cellini tire un pistolet et fait feu, puis il se retire et disparaît sous le portique.*) Comment allez-vous ? Il me semble que vous avez un avant-goût des douceurs de Bellone.

ARNOLD *chancelle.*

C'est une égratignure. Prête-moi ton écharpe. Il ne m'échappera pas ainsi.

CÉSAR.

Où êtes-vous blessé ?

ARNOLD.

A l'épaule gauche ; il me reste le bras qui tient l'épée ; il me suffit. J'ai soif, je voudrais un peu d'eau dans un casque.

CÉSAR.

C'est un liquide désiré, mais qu'il est difficile de se procurer.

ARNOLD.

Et ma soif augmente. — Mais je sais un moyen de l'éteindre.

CÉSAR.

Ou de mourir.

ARNOLD.

La chance est égale ; je vais en décider. Mais je perds le temps à babiller. — Dépêche-toi, je te prie. (*César attache l'écharpe au bras d'Arnold.*) Et toi, d'où vient ton indolence ? Pourquoi ne pas frapper ?

CÉSAR.

Vos anciens philosophes se contentaient d'observer le monde, comme de simples spectateurs des jeux olympiques. Si je trouve un prix digne de moi, je pourrai lutter aussi, et me montrer un nouveau Milon.

ARNOLD.

Oui, contre un chêne.

CÉSAR.

Contre une forêt, quand cela me conviendra. Je combats contre des masses ou pas du tout. En attendant, poursuivez votre tâche comme moi la mienne, qui est de regarder faire, puisque mes ouvriers récoltent pour mon compte.

ARNOLD.

Tu es toujours un démon.

CÉSAR.

Et vous un homme.

ARNOLD.

Oui; je veux me montrer tel.

CÉSAR.

Comme les autres.

ARNOLD.

Et que veux-tu dire ?

CÉSAR.

Que vous sentez et voyez.

(Arnold s'éloigne et se mêle au combat qui continue en plusieurs endroits. La scène finit.)

SCÈNE III.

(Saint-Pierre. Intérieur de l'église. Le pape est à l'autel. Prêtres accourant en désordre. Citoyens cherchant un asile et poursuivis par des soldats. — César entre.)

UN SOLDAT ESPAGNOL.

Frappez , frappez , camarades ! emparez - vous de ces lampes ! Fendez la tête de ce chauve tondu ! son rosaire est d'or.

UN SOLDAT LUTHÉRIEN.

Vengeance ! vengeance , d'abord , et le pillage après. — Voilà l'Antechrist !

CÉSAR , *s'interposant.*

Comment donc , schismatique ! — Que veux-tu faire ?

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Je veux , au saint nom du Christ , immoler cet orgueilleux Antechrist. — Je suis Chrétien.

CÉSAR.

Oui , un disciple qui rendrait sa croyance odieuse au fondateur lui-même , s'il voyait de tels prosélytes. — Occupe-toi plutôt du pillage.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Je vous dis que c'est le diable lui-même.

CÉSAR.

Tais-toi. Garde ce secret, de peur qu'il ne te reconnaisse pour être à lui.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Pourquoi veux-tu le sauver? Je répète que c'est le diable ou le vicaire du diable sur la terre.

CÉSAR.

Si c'est là ton motif, voudrais-tu te faire une querelle avec tes meilleurs amis? Éloigne-toi; son heure n'est pas encore venue.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

C'est ce qu'on va voir. *(Le soldat luthérien se jette sur le pape, un des gardes du pape l'atteint d'une balle. Le soldat tombe au pied de l'autel.)*

CÉSAR, au luthérien.

Je te l'avais dit.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Et ne me vengerez-vous pas?

CÉSAR.

Moi! Tu sais que la vengeance appartient au Seigneur, et tu vois qu'il n'aime pas ceux qui s'entremettent dans ses affaires.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN, mourant.

Ah! si j'avais du moins pu l'immoler, j'irais au ciel couronné d'une éternelle gloire. Grand Dieu! pardonne à mon faible bras de n'avoir pu l'atteindre, et reçois ton serviteur en pitié! C'est déjà un assez beau triomphe de voir que la superbe Babylone n'est plus; la prostituée des sept collines a échangé sa pourpre contre des vêtemens de deuil et des cendres.

(Le soldat luthérien meurt.)

CÉSAR.

Oui, et tes cendres se mêleront à celles des autres. — Courage, antique Babel! *(Les gardes du pape font une défense de désespérés pendant que le pontife s'échappe, par un passage secret, au Vatican, et puis au château Saint-Ange.)*

Allons, c'est bien se battre ! Prêtres et soldats , en avant ! les deux premiers métiers du monde sont aux prises ! Je n'ai pas vu de pantomime plus comique depuis que Titus prit la juiverie de Jérusalem. Mais les Romains avaient beau jeu alors. — Maintenant c'est au tour d'un autre.

DES SOLDATS.

Il s'est échappé !

UN AUTRE SOLDAT.

Ils ont barré le passage , et la porte est obstruée par des cadavres.

CÉSAR.

Je suis content qu'il ait échappé. Il peut m'en rendre grâces en partie. Je ne voudrais pas voir abolir ses bulles. — Ce serait perdre la moitié de notre empire ; ses indulgences en méritent bien quelques unes en retour ; — non , non , il ne doit pas tomber , et d'ailleurs sa vie sauvée en un tel jour peut fournir , avec le temps , un miracle à l'appui de son infailibilité. (*S'adressant aux soldats espagnols.*) Eh bien , coupe-gorges ! pourquoi vous arrêtez-vous ? Si vous ne vous hâtez pas , il ne vous restera pas une drachme de l'or sacré ! Et vous êtes catholiques ! voudrez-vous revenir d'un semblable pèlerinage sans une relique ? Les luthériens eux-mêmes ont une dévotion plus réelle ! voyez comme ils dégarnissent les autels.

LES SOLDATS.

Par saint Pierre ! il a raison. Les hérétiques emporteront le meilleur butin.

CÉSAR.

Et ce serait une honte ! allez les aider à leur conversion. (*Les soldats se dispersent ; plusieurs sortent de l'église ; d'autres se cachent.*) Ils sont partis , et d'autres reviennent ! c'est ainsi que le flot succède au flot dans ce que les créatures appellent l'éternité , se croyant les brisans de l'océan , tandis qu'ils n'en sont que l'écume. — Allons , une autre ! (*Olympia entre poursuivie par des soldats ; elle embrasse l'autel.*)

UN SOLDAT.

Elle est à moi.

UN AUTRE SOLDAT, *s'opposant au premier.*

Tu mens ; c'est moi qui l'ai debusquée le premier ; et, serait-elle la nièce du pape, je ne la céderais pas. *Ils combattent. Un troisième soldat s'avance vers Olympia.*

LE TROISIÈME SOLDAT.

Vous pouvez régler vos titres. Le mien sera le meilleur.

OLYMPIA.

Maudit esclave ! tu ne me toucheras pas vivante.

LE TROISIÈME SOLDAT.

Morte ou vivante.

OLYMPIA, *embrassant un crucifix massif.*

Respecte ton Dieu.

LE TROISIÈME SOLDAT.

Où, quand il est d'or ! Ma belle, tu embrasses ta dot. *Comme il s'avance, Olympia, par un effort violent et soudain, fait tomber le crucifix qui renverse le soldat dans sa chute. O grand Dieu !*

OLYMPIA.

Tu le reconnais maintenant.

LE TROISIÈME SOLDAT.

J'ai la tête brisée ; camarades, au secours ! je n'y vois plus. *Il meurt.*

SOLDATS, *accourant.*

Tuez-la, quand elle aurait mille vies ; elle a tué notre camarade.

OLYMPIA.

Trop heureuse d'une telle mort ! qui voudrait de la vie que vous pourriez donner ? Grand Dieu ! au nom de ton fils rédempteur, et de la mère de ton fils, reçois-moi telle que je voudrais m'approcher de vous ; digne d'elle, de lui, et de toi.

ARNOLD.

Que vois-je ! scelerats, arrêtez !

CÉSAR, *à part, en riant.*

Ah ! ah ! voilà l'équité ! quel droit est le sien ? Mais voyons la suite.

LES SOLDATS.

Comte, elle a tué notre camarade.

ARNOLD.

Avec quelle arme ?

UN SOLDAT.

Avec la croix, sous laquelle il est écrasé. Voyez-le étendu à terre, plus semblable à un ver qu'à un homme. Elle lui a jeté le crucifix sur la tête.

ARNOLD.

Eh bien, voilà une femme digne d'un brave ! si vous l'étiez, vous l'auriez honorée. Mais éloignez-vous, et remerciez votre bassesse, qui vous sauve la vie. Si vous aviez touché un seul cheveu de cette tête, j'aurais éclairci vos rangs mieux que l'ennemi. Allez-vous-en, chacals ; rongez les os que le lion vous laisse, et attendez même qu'il vous en donne la permission.

UN SOLDAT, *murmurant.*

Le lion pourrait bien conquérir lui seul.

ARNOLD *le frappe et le renverse.*

Mutin, va te révolter en enfer ; obéis sur la terre ! (*Les soldats attaquent Arnold.*) Allons, vous me charmez. Je vous montrerai, lâches, comment on doit vous commander ; vous saurez quel est celui qui vous a précédés sur ces murs que vous hésitez à escalader jusqu'à ce que ma bannière flottât sur les créneaux ! Vous êtes bien hardis, une fois dans la ville. (*Arnold tue ou blesse les plus avancés, les autres jettent leurs armes.*)

LES SOLDATS.

Grâce ! grâce !

ARNOLD.

Apprenez donc à l'accorder vous-mêmes. Vous connaissez

maintenant celui qui vous a conduits sur les créneaux de la ville éternelle.

LES SOLDATS.

Nous le connaissons ; mais pardonnez un moment d'erreur dans la chaleur de la victoire , à laquelle vous nous avez conduits.

ARNOLD.

Retirez-vous ; allez à vos quartiers , qui sont établis au palais de Colonna.

OLYMPIA, *a part*.

Dans la maison de mon père !

ARNOLD, *aux soldats*.

Laissez vos armées , vous n'en avez plus besoin , la ville s'est rendue ; et souvenez-vous de tenir vos mains nettes , ou je trouverai pour les laver un fleuve aussi rouge que l'est devenu le Tibre aujourd'hui. *Les soldats déposent leurs armes , et se retirent.*

LES SOLDATS.

Nous obéissons.

ARNOLD, *à Olympia*.

Madame ! vous êtes en sûreté.

OLYMPIA.

Je le serais si j'avais un couteau. N'importe , mille chemins sont ouverts à la mort. Ici même , au pied de l'autel , d'où je contemple ma destruction , ma tête sera brisée contre ce marbre avant que tu parviennes jusqu'à moi. Dieu te pardonne !

ARNOLD.

Je désire mériter son pardon et le tien , quoique je ne l'aie pas offensé.

OLYMPIA.

Non , tu as seulement saccagé ma patrie ; tu as fait de la maison de mon père une caverne de voleurs. Ce temple est inondé du sang des Romains et des prêtres , et maintenant tu voudrais me sauver pour... Mais il n'en sera rien. *Olympia*

lève les yeux au ciel, s'entoure des plis de sa robe, et se prépare à se précipiter du haut de l'autel, du côté opposé à celui où est Arnold.)

ARNOLD.

Arrêtez ! arrêtez ! — Je jure...

OLYMPIA.

Épargne à ton âme déjà assez criminelle un parjure que l'enfer lui-même repousserait. Je te connais.

ARNOLD.

Non, tu ne me connais pas. — Je ne suis pas de ces bandits, quoique...

OLYMPIA.

Je te juge par tes compagnons, Dieu te jugera tel que tu es. Je te vois rougi du sang de Rome ; prends le mien, c'est tout ce que tu auras jamais de moi ; et ici, sur le marbre de ce temple où l'onde baptismale me consacra à Dieu, je lui offre un sang moins saint, mais aussi pur depuis mon enfance que l'onde sanctifiée par les saints. (*Olympia fait un geste de dédain à Arnold et se précipite de l'autel.*)

ARNOLD.

Dieu puissant ! je te reconnais ! Au secours, au secours ! Elle n'est plus.

CÉSAR s'approche.

Me voici.

ARNOLD.

Toi ! — Mais oui, sauve-la ! (*César l'aide à relever Olympia.*)

CÉSAR.

Elle y a été de franc jeu, la chute est sérieuse.

ARNOLD.

Ah ! elle est morte !

CÉSAR.

Si cela est, je n'ai rien à y faire ; la résurrection n'est pas de mon ressort.

ARNOLD.

Esclave!

CÉSAR.

Oui, esclave ou maître, c'est tout un : il me semble que les bonnes paroles ne sont cependant jamais de trop.

ARNOLD.

Peux-tu la secourir ?

CÉSAR.

J'essaierai. Quelques gouttes de cette eau bénite peuvent être utiles. *Il apporte quelques gouttes d'eau bénite.*

ARNOLD.

Elle est teinte de sang.

CÉSAR.

Il n'en est pas de plus claire à Rome en ce moment.

ARNOLD.

Qu'elle est pâle et belle ! Morte ou vivante, ô fleur de beauté, je n'aime que toi !

CÉSAR.

C'est ainsi qu'Achille aima Penthésilée. — Avec sa ressemblance il semblerait que vous avez aussi son cœur ; cependant il n'était pas des plus tendres.

ARNOLD.

Elle vit ! mais non, ce n'est que son dernier soupir.

CÉSAR.

Elle respire.

ARNOLD.

Tu l'as dit : c'est donc vrai ?

CÉSAR.

Vous me rendez justice. — Le diable dit la vérité plus souvent qu'on ne le suppose, mais il a affaire à un auditoire ignorant.

ARNOLD, *sans l'écouter.*

Oui ! son cœur bat. Hélas ! faut-il que le seul cœur que j'aie jamais désiré de sentir battre d'accord avec le mien palpite dans les bras d'un assassin !

CÉSAR.

Sage réflexion , mais un peu tardive ! — Où la transporterons-nous ? — Je répète qu'elle vit.

ARNOLD.

Et vivra-t-elle ?

CÉSAR.

Autant que la poussière le peut.

ARNOLD.

Alors elle est morte.

CÉSAR.

Bah ! bali ! quand vous l'êtes , vous n'en savez rien. Elle reviendra à la vie ; — ou à ce que vous appelez la vie , et dont vous jouissez vous-même ; mais nous devons avoir recours à des moyens humains.

ARNOLD.

Nous la transporterons au palais Colonna , où j'ai arboré ma bannière.

CÉSAR.

Allons , relevons-la.

ARNOLD.

Doucement.

CÉSAR.

Aussi doucement qu'on porte les morts , peut-être parce qu'ils ne peuvent sentir les cahots.

ARNOLD.

Mais vit-elle réellement ?

CÉSAR.

Oh ! ne craignez rien ! mais si vous en avez regret un jour , ne me blâmez pas.

ARNOLD.

Ah ! qu'elle vive !

CÉSAR.

L'étincelle de la vie est encore dans son sein et peut s'y ranimer. Comte , comte , je suis votre serviteur en tout , et c'est ici un nouvel emploi ! j'en exerce rarement du même

genre; mais vous voyez quel ami est ce que vous appelez démon. Sur la terre vous trouvez souvent un démon au lieu d'un ami, mais je n'abandonne pas les miens! Doucement, transportons cette belle mortelle qui est à demi un esprit. Je suis presque amoureux d'elle, comme jadis les anges le furent des premières nées de son sexe.

ARNOLD.

Toi?

CÉSAR.

Moi! mais n'ayez pas peur, je ne serai pas votre rival!

ARNOLD.

Rival?

CÉSAR.

J'en serais un formidable; mais, depuis que je tuai les sept maris de la fiancée de Tobie (et après tout je fus chassé par un peu d'encens), j'ai renoncé à l'intrigue. — Cela vaut rarement la peine de réussir, ou, — chose plus difficile, — de se débarrasser de celle qu'on a obtenue. — Car voilà le désagrément, — du moins pour les mortels.

ARNOLD.

Je t'en prie, silence! — Doucement! il me semble que ses lèvres s'agitent, que ses yeux s'ouvrent.

CÉSAR.

Comme des étoiles sans doute; car c'est la métaphore à l'usage de Lucifer et de Vénus.

ARNOLD.

Au palais Colonna, — ai-je dit.

CÉSAR.

Oh! je connais mon chemin dans Rome.

ARNOLD.

Allons, marchons doucement. (*Ils sortent en transportant Olympia. La scène finit.*)

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Château dans les Apennins, entouré d'une contrée sauvage, mais pittoresque. Chœur de paysans chantant devant les portes.*)

LE CHOEUR.

I.

La guerre est terminée, le printemps est venu; l'heureux couple est de retour; réjouissons-nous de leur félicité! que toutes les voix soient les échos de leur cœur.

II.

Le printemps est venu; la violette est partie, cette fille des premiers rayons du soleil; avec nous elle n'est qu'une fleur d'hiver; la neige des montagnes ne peut détruire son asile; elle élève sa tête azurée vers un ciel d'azur comme elle.

III.

Et quand le printemps arrive avec son cortège de fleurs, cette fleur chérie s'éloigne de la foule avec son parfum céleste et ses couleurs virginales.

IV.

Cueillez les autres fleurs, — mais souvenez-vous de celle qui les annonça dans le sombre décembre. — Souvenez-vous de celle qui est comme leur étoile du matin, gage d'un jour brillant. — Souvenez-vous parmi les roses de la chaste violette.

CÉSAR *entre.*

CÉSAR, *chantant.*

Les guerres sont terminées, nos glaives sont oisifs, le

coursier mord le frein, le casque est suspendu à la muraille; le guerrier se repose, mais son armure se rouille, et le vétéran s'engourdit dans le vestibule du château. Il boit; mais qu'est-ce que boire? — une trêve à l'ennui : le cor ne l'éveille plus par ses sons belliqueux.

LE CHOEUR.

Mais le limier aboie, le sanglier est dans la forêt, et le fier faucon s'impatiente d'être chaperonné. — Le voilà sur le poing du seigneur, tel qu'un cimier d'armoiries. (*L'air est troublé par la foule des oiseaux qui désertent leurs nids.*)

CÉSAR.

Ombre de la gloire! image obscure de la guerre! Mais la chasse n'a pas d'historien, ses héros sont sans honneur depuis Nemrod, qui inventa la chasse et la royauté; Nemrod, qui le premier répandit l'épouvante dans les bois quand le lion avait encore l'orgueil de sa jeunesse et de son courage : c'était un jeu digne des forts de lutter contre lui. Armé d'un pin pour épieu contre le Mammoth, l'homme frappait à travers le ravin le Behemoth écumant : tels étaient les jeux de l'homme quand sa taille égalait la hauteur des tours de notre temps; alors il était le premier être de la nature, et sublime comme elle.

LE CHOEUR.

Mais la guerre est terminée, le printemps est venu; l'heureux couple est de retour; réjouissons-nous de leur félicité! que toutes les voix soient l'écho de leur cœur. (*Les paysans sortent en chantant.*)

.....

ICI S'ARRÊTE LE MANUSCRIT.

LES
POÈTES ANGLAIS,
ET
LES CRITIQUES ÉCOSSAIS.
SATIRE.

*I had rather be a kitten, and cry, mew !
Than one of these same metre ballad-mongers.*

SHAKSPEARE.

« J'aimerais mieux devenir chat et miauler que
d'être un de ces marchands de ballades rimées. »

*Such shameless bards we have ; and yet 'tis true
There are as mad, abandon'd critics too.*

POPE.

« Tels sont nos poètes sans pudeur ; mais il faut
avouer que nous avons des critiques aussi fous et
aussi vils que nos poètes. »

English bards and Scotch reviewers,
a satire.

AVANT-PROPOS.

En publiant la nouvelle édition des *Poètes anglais et des Critiques écossais*, nous aimons à croire que notre *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse* en aura rendu la lecture plus intelligible aux lecteurs français. Cette revue satirique forme un petit tableau de la poésie moderne dans la Grande-Bretagne. Il est plusieurs des auteurs immolés ici au ridicule qui, lorsque lord Byron composa cette satire*, n'étaient que des pygmées littéraires, et qui depuis ont grandi au Parnasse. Nous avons donc cru pouvoir relever par des notes quelques jugemens du satirique, qui du reste ne se pique pas d'être très impartial.

On pourra remarquer que lord Byron plaide pour les principes d'une littérature classique. Les réminiscences du collège et de l'université influaient sur ses opinions littéraires et sur son goût : son instinct de poète le fit bientôt novateur malgré lui ; cependant le *classicisme* devint pour lui, plus tard, un nouveau moyen d'opposition contre le code littéraire de la Grande-Bretagne. Dans ses tragédies il a observé les unités, et dans la Lettre à Murray il s'est dénoncé comme un barbare qui avait élevé une *pagode* romantique, à côté des monumens classiques, à la poésie de Pope.

Nous croyons devoir faire précéder la satire des *Poètes anglais et des Critiques écossais* de l'article de la *Revue d'Édimbourg* qui en fut l'origine :

HEURES DE LOISIR,

PAR GEORGES GORDON, LORD BYRON, mineur.
Newark, 1809.

« La poésie de notre jeune lord est de cette classe que ni

* 1809.

les dieux ni les hommes ne tolèrent, comme dit Horace. Ses inspirations sont si constamment plates qu'on pourrait les comparer à une eau stagnante; comme pour s'excuser, le noble auteur ne cesse de rappeler qu'il est *mineur*. Nous trouvons ce mot sur le premier titre et sur le dos du volume; il accompagne son nom comme faisant partie de son *style*; la préface en fait mention, et chaque pièce de vers y appelle l'attention par la date de l'année où elle fut composée. Or la loi qui règle les droits des mineurs est parfaitement claire. Le défenseur peut seul la réclamer, le plaignant ne peut s'en prévaloir. Si donc on pouvait intenter un procès à lord Byron pour le forcer d'émettre devant la cour une certaine quantité de poésies, et si un jugement était prononcé, il est très probable qu'il ne serait pas reçu à présenter comme *poésies* le contenu de ce volume. A cela il opposerait l'excuse de sa *minorité*; mais comme il fait aujourd'hui l'offre volontaire de l'*article*, il n'a aucun droit d'en exiger le prix en éloges, si la denrée n'est pas « vendable. » C'est ainsi du moins que nous considérons la loi. Peut-être cependant ne parle-t-il tant de son âge que pour accroître notre admiration et non pour adoucir notre censure.

» Peut-être veut-il dire : « Voyez comme un mineur écrit ! Ce poème a été composé par un jeune homme de dix-huit ans, et celui-ci par un jeune homme de seize ! » Mais hélas ! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans et celle de Pope à douze. Loin d'apprendre avec surprise que de mauvais vers ont été écrits par un écolier au sortir du collège, nous croyons la chose très commune; et sur dix écoliers neuf peuvent en faire autant et faire mieux que lord Byron.

» Il est un autre privilège que notre auteur a l'air de dédaigner; dans ses vers comme dans ses notes il fait souvent allusion à sa famille et à ses ancêtres, et, tout en renonçant à être loué à cause de son titre, il prend bien soin de nous faire souvenir de ce que disait le docteur Johnson :

« Que lorsqu'un Noble se fait auteur, il faut reconnaître franchement son mérite. »

» Dans le fait, cette seule considération nous fait donner une place à lord Byron dans notre journal, outre notre désir de lui conseiller d'abandonner la poésie pour mieux employer ses talens, qui sont considérables, ainsi que tous ses autres avantages.

» Dans cette intention nous lui dirons que la rime et le nombre des pieds, quand ce nombre serait toujours régulier, ne constituent pas toute la poésie. Nous voudrions lui persuader qu'un peu d'esprit et un peu d'imagination sont indispensables : et que, pour être lu, un poème a besoin aujourd'hui de quelque pensée ou nouvelle ou exprimée de façon à paraître telle.

» Lord Byron devrait aussi prendre garde de tenter ce que de grands poètes ont tenté avant lui, car les comparaisons ne sont nullement agréables, comme il a pu l'apprendre chez son maître d'écriture. L'ode de Gray adressée au collège d'Éton aurait dû lui épargner ses dix stances boiteuses sur le village et l'école d'Harrow.

» *Lorsque la pensée, etc.*

» De même les vers exquis de M. Rogers sur une larme auraient dû effrayer le jeune poète, quand il a voulu rimer sur le même sujet.

» Nous ne croyons pas non plus que lord Byron fût capable de traduire, à son âge, l'apostrophe d'Adrien à son âme, traduction dans laquelle Pope n'avait réussi que médiocrement.

» Néanmoins nous avons peur que les traductions et les imitations ne soient un peu trop du goût de lord Byron. Il nous en donne de toutes les couleurs, depuis Anacréon jusqu'à Ossian. A ne les considérer que comme des exercices de collège, elles peuvent passer ; mais pourquoi les imprimer après qu'elles ont servi à leur véritable usage ? Pourquoi appeler traduction le passage de la page 79, où deux

mots (θέλω λέγειν) de l'original sont délayés en quatre lignes, et cet autre de la page 81 où μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις est rendu par trois distiques estropiés?

» Quant à ses imitations de la poésie ossianique, nous n'en sommes pas très bons juges, et nous nous y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du Macpherson tout pur, en voulant exprimer notre opinion sur les rapsodies de ce nouvel imitateur.

» En supposant que le début suivant d'un hymne des Bardes est de sa seigneurie, nous oserons l'analyser autant que nous pourrons le comprendre.

« Quelle forme s'élève au-dessus du fracas des nuages, » quel sombre spectre brille sur le fleuve sanglant des tem- » pêtes? c'est Oila, le fils d'Oethona. Il était, etc. » Après avoir retenu « ce sombre chef » quelque temps, les Bardes concluent en lui conseillant de « relever ses cheveux blonds et de les étendre sur l'arc-en-ciel; » et puis « de sourire à travers les larmes de l'orage. » Suivent neuf pages de cette force-là. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous sommes sûrs qu'elles sont tout aussi stupides et ennuyeuses que celles de notre compatriote.

» Les poètes ont le privilège d'être égoïstes, mais ils ne devraient pas en abuser. Celui qui se vante d'être (à dix-neuf ans, il est vrai) un « Barde enfant » ne devrait pas en savoir tant, ou devrait feindre de ne pas en tant savoir sur ses ancêtres. Après un premier poème sur la demeure des Byron, nous en avons un autre de douze pages sur le même sujet, sous prétexte que des amis en ont désiré l'impres- sion, etc., etc. Ce dernier poème finit par cinq stances sur le poète lui-même « le plus jeune et le dernier d'une noble race. » Il y a aussi de longs vers sur ses ancêtres maternels, dans une pièce sur « Lachin y Gair, » montagne où il a passé une partie de sa jeunesse, et où il aurait dû apprendre qu'un *pibroch* n'est pas plus une cornemuse qu'un duo n'est un violon.

» Une grande partie du volume est consacrée à immortaliser les occupations de l'auteur pendant son éducation; nous sommes fâchés de donner une mauvaise idée de la psalmodie du collège par la citation de ces stances attiques :

« Notre chœur serait à peine excusable , considéré même » comme une bande de novices ; quelle indulgence méritent » de tels pécheurs croassans ?

» Si David , quand ses travaux furent finis , avait entendu » chanter de tels nigauds , jamais ses psaumes ne seraient » descendus jusqu'à nous ; dans sa fureur il les aurait mis en » pièces ! »

» Mais , quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les poèmes du noble mineur , il nous semble que nous devons les prendre comme nous les trouvons et nous en contenter , car ce sont les derniers que nous recevrons de lui : « Il n'est guère , dit-il , qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse. » Il ne vécut jamais dans un grenier comme les poètes véritables ; et quoiqu'il « ait erré jadis , montagnard insouciant , » sur les montagnes d'Écosse , il n'a pas joui de cet avantage dernièrement : de plus il n'attend aucun profit de son livre ; et qu'il réussisse ou non , il est très peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert , et soyons reconnaissans. De quel droit ferions-nous les délicats ? pauvres diables que nous sommes ! c'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord , qui ne vit pas dans un grenier , mais qui commande dans l'abbaye de Newstead. Soyons reconnaissans , nous le répétons ; et ajoutons avec le bon Sancho : Que Dieu bénisse celui qui nous donne ; ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien. »

Telle est cette critique dont on ne saurait qualifier l'impertinente ironie.

mots (θέλω λέγειν) de l'original sont délayés en quatre lignes, et cet autre de la page 81 où μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις est rendu par trois distiques estropiés?

» Quant à ses imitations de la poésie ossianique, nous n'en sommes pas très bons juges, et nous nous y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du Macpherson tout pur, en voulant exprimer notre opinion sur les rapsodies de ce nouvel imitateur.

» En supposant que le début suivant d'un hymne des Bardes est de sa seigneurie, nous oserons l'analyser autant que nous pourrons le comprendre.

« Quelle forme s'élève au-dessus du fracas des nuages, » quel sombre spectre brille sur le fleuve sanglant des ténépêtes? c'est Oila, le fils d'Octhona. Il était, etc. » Après avoir retenu « ce sonibre chef » quelque temps, les Bardes concluent en lui conseillant de « relever ses cheveux blonds et de les étendre sur l'arc-en-ciel ; » et puis « de sourire à travers les larmes de l'orage. » Suivent neuf pages de cette force-là. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous sommes sûrs qu'elles sont tout aussi stupides et ennuyeuses que celles de notre compatriote.

» Les poètes ont le privilège d'être égoïstes, mais ils ne devraient pas en abuser. Celui qui se vante d'être (à dix-neuf ans, il est vrai) un « Barde enfant » ne devrait pas en savoir tant, ou devrait feindre de ne pas en tant savoir sur ses ancêtres. Après un premier poème sur la demeure des Byron, nous en avons un autre de douze pages sur le même sujet, sous prétexte que des amis en ont désiré l'impression, etc., etc. Ce dernier poème finit par cinq stances sur le poète lui-même « le plus jeune et le dernier d'une noble race. » Il y a aussi de longs vers sur ses ancêtres maternels, dans une pièce sur « Lachin y Gair, » montagne où il a passé une partie de sa jeunesse, et où il aurait dû apprendre qu'un *pibroch* n'est pas plus une cornemuse qu'un duo n'est un violon.

» Une grande partie du volume est consacrée à immortaliser les occupations de l'auteur pendant son éducation; nous sommes fâchés de donner une mauvaise idée de la psalmodie du collège par la citation de ces stances attiques :

« Notre chœur serait à peine excusable , considéré même » comme une bande de novices ; quelle indulgence méritent » de tels pécheurs croassans ?

» Si David , quand ses travaux furent finis , avait entendu » chanter de tels nigauds , jamais ses psaumes ne seraient » descendus jusqu'à nous ; dans sa fureur il les aurait mis en » pièces ! »

» Mais , quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les poèmes du noble mineur , il nous semble que nous devons les prendre comme nous les trouvons et nous en contenter , car ce sont les derniers que nous recevrons de lui : « Il n'est guère , dit-il , qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse. » Il ne vécut jamais dans un grenier comme les poètes véritables ; et quoiqu'il « ait erré jadis , montagnard insouciant , » sur les montagnes d'Écosse , il n'a pas joui de cet avantage dernièrement : de plus il n'attend aucun profit de son livre ; et qu'il réussisse ou non , il est très peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert , et soyons reconnaissans. De quel droit ferions-nous les délicats ? pauvres diables que nous sommes ! c'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord , qui ne vit pas dans un grenier , mais qui commande dans l'abbaye de Newstead. Soyons reconnaissans , nous le répétons ; et ajoutons avec le bon Sancho : Que Dieu bénisse celui qui nous donne ; ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien. »

Telle est cette critique dont on ne saurait qualifier l'impertinente ironie.

PRÉFACE *.

Tous mes amis, littérateurs ou non, se sont accordés pour me conseiller de garder l'anonyme en publiant cette satire. Si j'étais homme à m'effrayer pour quelques quolibets et des *boulettes de papier*, je me serais rendu à leurs désirs; mais les injures ne peuvent m'arrêter et les critiques armés ne peuvent me faire peur. Je puis protester que je n'ai attaqué aucun individu *personnellement* qu'il n'ait commencé la guerre. Les ouvrages d'un écrivain sont une propriété publique; celui qui les achète peut les juger et publier son opinion si bon lui semble. Ceux que j'ai cités peuvent bien me rendre la pareille, et j'ose dire qu'ils réussiront mieux à critiquer mes écrits qu'à corriger les leurs. Mon but n'est pas de prouver que j'écris bien, mais de forcer les autres, *s'il est possible*, à écrire mieux.

Quant à ce qui regarde le vrai talent de plusieurs poètes qui se trouvent placés dans ma satire, je présume qu'il n'y a pas une grande différence entre mon opinion et celle du public. Cependant, comme tous les sectaires, chacun d'eux a ses prosélytes à part qui exagèrent ses beautés, qui ne veulent pas reconnaître ses défauts, et qui reçoivent ses dogmes poétiques sans scrupule et sans examen; mais le génie dont sont doués plusieurs des écrivains que je censure, ne fait qu'augmenter le regret qu'on éprouve à voir l'abus qu'ils en font. On a pitié de la sottise, on en rit un moment pour l'oublier aussitôt : c'est ce qui peut lui arriver de pire; mais le talent qui s'égare mérite une sévère réprimande. Personne ne désire plus que moi qu'un homme habile qui aurait déjà fait ses preuves, entreprit cette tâche;

* Cette préface fut écrite pour la seconde édition du poème. A. T

mais M. Gifford * a consacré son talent à Massinger, et, en l'absence du médecin gradué, un praticien de campagne peut bien, lors d'une nécessité absolue, offrir son remède pour prévenir les progrès d'une aussi déplorable épidémie, pourvu qu'il n'aille pas aussi faire le charlatan. C'est un caustique que je donne ici, car il est bien à craindre qu'il n'y ait que le *cautère actuel* qui puisse sauver les nombreux malades affligés de la *rage de rimer*. Quant à l'*Edinburgh review*, il faudrait un Hercule pour écraser cette hydre; mais si je réussis à briser seulement une des têtes du monstre, dût ma main être blessée dans le combat, j'en serai amplement satisfait.

BYRON.

* Auteur de la *Baviade* et de la *Maviade*, satire contre l'école della Crusca. Voyez le *Voyage litt. en Angl. et en Écosse*. A. P.

LES

POÈTES ANGLAIS,

ET

LES CRITIQUES ÉCOSSAIS.

Resterai-je toujours auditeur bénévole ¹?... Fitz-Gérald ² braillera d'une voix enrouée ses aigres distiques dans une taverne, et je n'oserai rimer, de peur que les Revues de l'Écosse ne me traitent d'écrivassier et ne dénoncent ma muse! Non, non, préparons-nous à écrire; bon ou mauvais auteur, je veux faire gémir la presse; les sots sont ceux que je célèbre: c'est la muse de la satire que j'invoque aujourd'hui.

Noble présent de la nature, ô ma plume fidèle! esclave de mes pensées, obéissant toujours à mes inspirations, arrachée à l'aile d'un oiseau pour être une arme puissante, même dans les mains d'un homme faible: plume secourable, destinée à aider un écrivain impatient de mettre au jour vers ou prose; c'est en vain que les belles nous trahissent, que les critiques nous mordent, tu es la consolation des amans, et l'orgueil des auteurs! Que de beaux esprits, que de poètes, te doivent leur réputation! Combien tu es utile, et qu'il est rare qu'on se montre reconnaissant envers toi! condamnée le plus souvent à être oubliée avec les pages que tu as écrites! Mais toi du moins, plume qui vas me servir, laissée naguère et reprise aujourd'hui, je te promets que, notre tâche une fois terminée, tu jouiras du repos que tu mérites comme la plume de Cid Hamet ³. D'autres te

mépriseront, il est vrai, mais tu me seras toujours chère. Prenons notre essor, ce n'est point un sujet commun, une vision orientale, un rêve décousu qui m'inspire. C'est une route simple et unie que je veux suivre, quoiqu'elle soit hérissée de ronces. Que mes vers soient faciles et coulans !

Lorsque le vice triomphe et que les hommes lui obéissent en esclaves dociles ; lorsque la folie, qui est souvent le précurseur du crime, déploie les couleurs bigarrées de sa livrée pour se mettre en harmonie avec le siècle ; lorsque les fripons et les sots ligüés ensemble dominent partout, arrêtent la justice et font chanceler la vertu, l'homme le plus effronté recule devant les railleries du public ; inaccessible à toutes les craintes, il redoute la honte ; tenu en respect par la satire, il cache du moins ses infamies ; le ridicule est pour lui plus terrible que les lois.

Telle est la force de l'esprit. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de m'armer des traits de la satire contre les vices des grands ; ils réclament une main mieux exercée que la mienne. Il me reste assez de sottises à attaquer, et qui m'amuseront du moins dans la chasse que je vais leur donner aujourd'hui. Que je ne sois pas le seul à rire ; voilà la seule gloire que je demande : j'ai crié haro ; c'est sur les rimailleurs que je vais courir. En avant, mon Pégase !... O vous, faiseurs de grands et de petits vers, poètes lyriques, poètes épiques, poètes élégiaques, je vous en veux à tous. Moi aussi je sais griffonner, et il fut un temps où j'inondais la ville de mes vers, lubies d'écolier, qui ne valaient pas la peine d'être louées ou critiquées ; je fis gémir la presse... des enfans plus vieux que moi en font autant. Il est doux, je l'avoue, de se voir imprimé ; un livre est un livre, serait-il encore plus insignifiant. Hélas ! le charme si flatteur d'un titre ne peut sauver de l'oubli ni le livre ni l'auteur. Lamb⁴ doit en convenir, lui dont le nom tout patricien ne put épargner à sa farce une honteuse chute. Qu'importe ? Geor-

ges * continue à écrire, quoique son nom soit aujourd'hui ignoré du public ⁵. Encouragé par ce grand exemple, je poursuis ma carrière littéraire, et je fais aussi ma revue; je ne m'adresse pas à celle de l'illustre Jeffrey, mais comme lui je me déclare juge en poésie de ma propre autorité.

Tous les métiers demandent un apprentissage, excepté celui de la censure; on devient critique en un instant. Empruntez à Miller** quelques insipides bons mots, ayez assez de savoir pour citer de travers; soyez habile à éplucher ou à inventer vous-même une faute dans un ouvrage; exercez-vous à faire des calembourgs que vous appellerez du sel attique; allez trouver Jeffrey, vantez-lui votre silence et votre discrétion, il vous paiera à dix livres sterling la feuille. Ne craignez pas de mentir, cela paraîtra un coup de patte heureux; blasphémez hardiment, cela passera pour de l'esprit; moquez-vous de la pitié.... L'important c'est de placer vos jeux de mots, vous ferez un critique odieux, mais caressé.

Et nous applaudirions à de tels juges! Non, non, cherchez des roses en décembre et de la glace au mois de juin; vantez la constance du vent et celle de la paille, croyez les promesses d'une femme ou les éloges d'une épitaphe, croyez tous les mensonges possibles plutôt que de jurer par les sentences de ces critiques sifflés eux-mêmes si souvent, plutôt que de vous laisser égarer sur un seul point par le cœur d'un Jeffrey ou par la tête béotienne de Lamb ⁶.

Lorsque ces tyrans imberbes ⁷ usurpent d'un commun accord le sceptre du bon goût; lorsque les auteurs fléchissent humblement le genou devant eux, proclament leurs arrêts comme ceux de la vérité et leurs moindres paroles comme des lois; lorsque ce sont là nos censeurs, ce serait une pitié que de se taire; avec de pareils critiques, à quoi bon me gêner? Mais nos grands génies modernes sont telle-

* Georges (Lamb). A. P.

** Recueil de bons mots, par Joe Miller; espèce d'ana. A. P.

ment mêlés ensemble, qu'on ne sait trop lequel il faut chercher et lequel éviter : nos poètes et nos aristarques se ressemblent si fort, qu'il est difficile de décider quand il faut épargner ou frapper.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je me jette dans un sentier qu'ont parcouru avant moi Pope et Gifford. Si vous n'êtes pas fatigué, achevez de me lire : mes vers vont vous répondre ⁸.

Il fut un temps où d'ignobles poèmes n'avaient point encore obtenu la faveur dont ils jouissent dans ce siècle dégénéré. Le bon sens et l'esprit réunis à la poésie étaient les véritables grâces, brillaient ensemble, puisaient l'inspiration à la même source, et, dirigés par le goût, acquéraient chaque jour de nouveaux charmes. C'était alors que dans cette île fortunée la muse aimable de Pope ne tentait jamais en vain d'enchanter le lecteur. Il aspirait aux éloges d'une nation polie, et il fit la gloire de la nation et celle du poète. L'illustre Dryden cultiva la lyre comme lui ; moins doux peut-être, mais plus énergique. Alors Melpomène nous attendrissait par la voix d'Otway, et Thalie nous égayait par celle de Congrève : la nature était sentie par le parterre anglais... Mais pourquoi redire ces noms et d'autres plus grands encore, aujourd'hui qu'ils ont cédé leur place à nos maigres auteurs ? Hélas ! nos regrets nous font tourner les yeux vers ces temps qui ont connu le goût et la raison ! Regardons autour de nous, feuilletons nos fades ouvrages, examinons les précieux volumes qui charment notre siècle : ah ! du moins la satire est forcée d'avouer qu'il n'y a pas à se plaindre de la disette des poètes ; la presse gémit du matin au soir, pendant que les épopées de Southey encombrant les planches, et que les poésies lyriques de Little* sont mises au jour en brillans in-douze.

« Rien n'est nouveau sous le soleil, » dit Salomon, et

* Pseudonyme que T. Moore avait pris pour publier ses poésies érotiques : *little* signifie *petit*. Ce nom faisait allusion à la petite taille de M. Moore. A. P.

pourtant nous passons d'une nouveauté à une autre. Des miracles se succèdent chaque jour à nos yeux : la vaccine, le galvanisme et les gaz font tour à tour bâiller le vulgaire, jusqu'à ce qu'enfin ces vessies gonflées crèvent et ne laissent qu'une vaine vapeur. C'est ainsi que de nouvelles écoles se multiplient sur notre Parnasse, et que d'insipides concurrents se disputent la palme. Ces pseudo-bardes triomphent quelque temps sur le goût ; chaque club littéraire de province fléchit le genou devant Baal, et, précipitant de l'autel le génie, érige à sa place une idole de sa fabrique : un veau de plomb souvent... mais peu leur importe lequel, de Southey au vol ambitieux ou du rampant Stott ⁹.

Mais admirez la bande nombreuse des rimailleurs, empressée de se faire voir de file en long cortège. Chacun donne de l'éperon à son Pégase estropié ; les *rimes* et les *vers blancs* marchent au même pas. Les sonnets se pressent sur les sonnets, les odes sur les odes, et les contes de revenans se condoient en route ; des vers d'une longueur incommensurable se traînent lentement. La sottise aime un rythme mêlé ; amie de tout fatras mystérieux et bizarre, elle admire les poètes qu'elle ne peut comprendre.

C'est ainsi que les *chants des ménestrels* ¹⁰ (puissent-ils être les derniers !) gémissent tristement au milieu des orages, sur une harpe que fait à peine vibrer une main tremblante, pendant que les esprits de la montagne babillent avec les esprits de la rivière : des nains farfadets de la race de Gilpin-Horner égarent dans les bois de petits seigneurs écossais, sautent à chaque pas, Dieu sait à quelle hauteur ! et font peur à d'imbéciles marmots. De grandes dames dans leur cabinet magique défendent de lire à des écuyers qui ne savent pas épeler, dépêchent un courrier au tombeau d'un sorcier, et font la guerre à d'honnêtes gens pour protéger un voleur.

Voyez ensuite s'avancer avec fierté sur son cheval de parade le farouche Marnion au casque doré. Tantôt faussaire, tantôt se battant comme un diable, il n'est pas tout-à-fait

un félon, mais ce n'est qu'un demi-chevalier; également propre à briller au champ de bataille et à figurer à la potence, c'est un mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse. Crois-tu donc, ô Scott! dans ta vanité, mettre à la mode tes poèmes surannés? En vain Murray s'associe avec Miller* pour te payer une couronne par vers; non, lorsque les enfans de la lyre descendent à des entreprises mercenaires, leurs palmes sont déshonorées et leurs anciens lauriers se flétrissent! Que ceux-là oublient le ministère sacré du poète, qui se martèlent le cerveau pour l'argent et non pour la gloire. Il leur est permis de tomber dans un oubli mérité et de recevoir les mépris honteux qu'on leur réserve. Telle est la juste récompense qui attend la muse qui se prostitue et le barde qui se vend. Nous repoussons un fils vénal du Parnasse, et disons un « long bonsoir à Marmion¹¹. »

Tels sont les sujets qui réclament aujourd'hui nos éloges, tels sont les poètes qui prétendent au laurier d'Hippocrène. Milton, Dryden, Pope, oubliés tous les trois, cédez vos couronnes sacrées à Walter Scott.

Il fut un temps où la muse était jeune encore, alors qu'Homère touchait la lyre et que Virgile chantait. Dix siècles pouvaient à peine produire une épopée, et les nations surprises l'accueillaient comme une merveille divine. L'ouvrage de chacun de ces bardes immortels semble le seul travail d'un millier d'années¹².

Des empires ont disparu sur la surface de la terre; des langues ont été oubliées avec leurs inventeurs, sans avoir obtenu la gloire que peut donner un de ces ouvrages qui font vivre une langue qu'on ne parle plus. Il n'en est pas de même de nos modernes poètes; ils ne se contentent pas de consacrer leur vie à une seule épopée: voyez le marchand de ballades, Southey, s'élever jusqu'aux cieux avec l'essor orgueilleux d'un aigle. Que Camoëns, Milton, le Tasse, cèdent à celui dont, chaque année, un poème vient se ranger

* Miller, Murray, libraires-éditeurs. A. P.

en bataille à côté de ses aînés. Au premier rang, voyez s'avancer Jeanne d'Arc¹³, le fléau de l'Angleterre et l'orgueil de la France; quoique brûlée par le perfide Bedford comme sorcière, voyez sa statue placée dans une niche au temple de la Gloire. Ses fers se brisent, sa prison s'ouvre, et cette vierge-phénix renaît de ses cendres*. Voyez ensuite le terrible Thalaba¹⁴, enfant sauvage, effrayant et horrible, de l'Arabie, terrible vainqueur de Dondaniel, qui pourfendit plus de magiciens enragés que n'en a vu le monde. Héros immortel! terrasse tous tes ennemis et règne à jamais!.. Rival de Petit Poucet**, puisque la poésie fuit devant toi avec effroi, il est heureux que tu sois condamné à être le dernier de ta race. Que les génies triomphans t'enlèvent loin de ce monde, illustre vainqueur du sens commun!

Mais voici Madoc, le dernier et le plus grand de ces héros de Southey; cacique au Pérou et prince au pays de Galles, il fait d'étranges contes comme tous les voyageurs. Ceux de Mandeville ne sont ni plus vieux ni plus vrais. O Southey! Southey¹⁵! cesse enfin de rimer; un poète peut souvent chanter trop long-temps: tu es puissant en génie, daigne donc être miséricordieux: un quatrième poème, hélas! serait plus que nous ne pourrions en supporter: mais si, en dépit de tout ce qu'on peut dire, tu persistes à traîner une lourde charrue dans les champs de la poésie; si,

* Dans une pièce de vers adressée à un des vengeurs de Jeanne d'Arc, nous avons exprimé la même pensée, sinon aussi poétiquement, du moins dans des intentions moins hostiles pour l'héroïne française, qui a inspiré à Southey son premier poème, en réparation des calomnies de Shakspeare :

D'Orléans la vierge immortelle
Te dot les armes qui pour elle
Aujourd'hui content de nos yeux,
Belle comme elle était le jour de sa victoire
Du drapeau je la vois s'élançer vers les cieux.
Et la flamme n'est plus qu'un reflet lumineux
De l'auréole de sa gloire.

** Tom Thumb. — A. P.

toujours aussi peu galant dans tes ballades, tu dévoues au diable les vieilles femmes de Berkeley, que tes diaboliques vers n'effraient que les enfans qui ne sont pas encore nés; que Dieu t'aide, Southey, et tes lecteurs aussi ¹⁶!

Après toi vient l'insipide disciple de ton école, le tendre apostat des règles poétiques, le simple Wordsworth, auteur d'un poème aussi doux qu'une fraîche soirée du mois de mai, qui avertit son ami de dire adieu au travail et aux soucis, et de laisser ses livres de peur de devenir *double* ¹⁷.

Par ses préceptes et son exemple à la fois, il nous démontre que la prose et les vers sont une même chose; il nous prouve clair comme le jour que les âmes poétiques se plaisent dans une prose extravagante, et que les contes de *noël* rimés contiennent l'essence du vrai sublime. C'est ainsi qu'il nous raconte l'histoire de Betty Foy, imbécile mère d'un *filz idiot*. Pauvre nigaud lunatique qui perd son chemin et confond comme le poète la nuit et le jour ¹⁸! L'auteur s'étend avec tant de complaisance sur chaque passage pathétique, il chante d'un ton si sublime chaque aventure, que tous ceux qui voient l'*idiot dans sa gloire* s'imaginent que le poète est le héros de son livre.

Oublierai-je de parler ici du tendre Coleridge, barde cher à la muse des odes ampoulées et des stances boursofflées? Les sujets innocens sont ceux qui lui plaisent surtout; mais l'obscurité le réclame. Si l'inspiration refuse son aide à celui qui prend une *Pixie* pour sa muse ¹⁹, on ne peut trouver des vers plus sublimes que ceux qu'il consacre à la mémoire d'un baudet. Comme un tel sujet convient à son noble génie!

La sympathie pour nos semblables nous inspire les plus tendres sentimens.

O toi, merveilleux Lewis, moine ou poète, qui voudrais faire un cimetière du Parnasse! C'est une couronne d'if et non de laurier qui te ceint la tête; ta muse est un spectre, et tu es le fossoyeur d'Apollon: soit que tu t'arrêtes sur d'antiques tombeaux, entouré de revenans à la voix sépul-

erale qui te saluent comme leur père, soit que tu traces de chastes descriptions pour plaire aux femmes de notre siècle innocent, salut * à M. P.²⁰, dont le cerveau infernal enfante des fantômes effrayans enveloppés dans de vastes linceuls, et qui évoques des bandes de vieilles sorcières, les esprits du feu, de l'eau et des nuages, de petits hommes gris, des chevaux sauvages, et autres créatures étranges qui forment un cortège d'honneur et celui de Walter Scott : salut encore, salut, ô Lewis ! si des contes tels que les tiens sont dignes d'être lus, saint Luc seul suffit pour guérir un malade ; Satan lui-même aurait peur d'habiter avec toi, et découvrirait dans ton cerveau un enfer plus épouvantable que le sien.

Quel est ce poète entouré d'un chœur de jeunes vierges ? Ce n'est pas le feu de Vesta qui est l'objet de leur culte ; les yeux ardents et le visage coloré par la pensée de l'amour, elles écoutent en silence les accords de sa lyre. C'est Little, jeune Catule de son siècle, aussi doux, mais aussi immoral dans ses vers. Triste de le condamner, la muse est pourtant forcée d'être juste et de ne pas épargner les apôtres mélodieux du libertinage. Elle ne veut sur son autel qu'une flamme pure, et repousse avec dégoût un encens grossier ; mais indulgente pour la jeunesse, et satisfaite de cette remontrance, elle te dit, ô Little : « Allez, corrigez vos vers et ne péchez plus. »

Mais toi, traducteur d'un poème rempli de clinquant, et à qui tout l'oripeau en appartient, Hibernien Strangford, dont les yeux bleus²¹, les cheveux rouges ou châains, et les vers plaintifs, galimatias harmonieux, font pâmer d'admiration nos miss langoureuses, apprends, si tu peux, à donner le sens commun à ton auteur, et à ne plus vendre tes sonnets sous le nom d'un autre. Crois-tu donc ennoblir

* C'est-à-dire à M. Matthieu Lewis, Membre du Parlement. Voyez la note 20.
M. P. est l'abréviation consacrée pour désigner un membre de la chambre des communes. A. R.

tes vers en prêtant à Camoëns un habit brodé? Corrige, Strangford, ta morale et ton goût; sois ardent, sois pur, sois tendre, mais sois chaste. Cesse de mentir au public, rends la harpe que tu as volée, et n'apprends pas au chantre des *Lusiades* à copier Moore *.

Voyez ces nombreux volumes où Hayley essaie en vain de produire du neuf. Soit qu'il rime ses comédies ou griffonne comme Wood et Barclay ** marchent contre le temps, son style, dans sa jeunesse comme dans ses vieux jours, est le même, toujours faible et plat. Le *Triomphe de la sérénité d'âme* se présente d'abord fièrement. J'avoue du moins qu'il a triomphé de la mienne. Quant au *Triomphe de la musique*, tous ceux qui le lisent jureront que la pauvre musique n'y triomphe pas ²².

Frères Moraves, accourez! Accordez une douce récompense à l'insipide dévotion... Silence. Le poète des jours de sabbat, le sépulcral Graham, fait entendre ses sons sublimes en prose estropiée. Il n'aspire pas même à la rime, et martyrise en vers blancs l'évangile de saint Luc. Il pille impunément le Pentateuque, dénature sans remords les prophètes, et dépèce les psaumes ²³.

Salut, sympathie! ta douce magie nous offre mille rêveries attendrissantes, et nous montre noyé dans tes larmes sentimentales le prince ivre des lamentables faiseurs de sonnets. Et n'es-tu pas en effet leur prince, harmonieux Bowles; ô toi, le premier, le grand oracle des âmes tendres, soit que tu demandes des consolations au vent qui soupire ou à la feuille flétrie de l'automne, soit que ta muse larmoyante nous dise quelle douceur il y a dans le son des cloches d'Oxford ²⁴, ou lorsque, toujours éprise du charme des cloches, elle trouve une amie dans chaque tintement de celles d'Ostende ²⁵. Ah! que ta muse serait plus justement louée, si à toutes tes cloches tu voulais seulement ajouter un cha-

* Qui vient d'avoir sa leçon sous le nom de Little. A. P.

** Fameux *Pedestriens*. A. P.

peau ! O délicieux Bowles, toujours donnant des bénédictions et en recevant toujours, tout le monde chérit tes vers, mais les enfans surtout. Tu partages avec le moral Little la gloire d'adoucir la manie amoureuse des dames. Tu fais verser des larmes à nos jeunes filles, jusqu'à ce que la jeune miss ait accompli son enfance ; mais bientôt, quand elle a atteint sa treizième année, elle ne peut plus se contenter de tes langoureux récits, et quitte le pauvre Bowles pour les écrits plus purs de Little.

Il est vrai que parfois tu dédaignes de consacrer aux sentimens tendres une harpe aussi sonore que la tienne, et tu entonnes un chant plus énergique et plus noble ²⁶, tel qu'on n'en a jamais entendu de semblable.

C'est là que sont consignées toutes les découvertes faites depuis le déluge, depuis le jour où l'arche vermoulue s'arrêta dans la fange, depuis le capitaine Noé jusqu'au capitaine Cook. Est-ce là tout ? Non, faisant une halte en route, le poète nous raconte avec de nombreux soupirs un touchant épisode, et nous dit gravement : « Écoutez, ô vous, jeunes demoiselles, comment le bruit d'un baiser entendu pour la première fois fit trembler l'île de Madère ²⁷. » O Bowles, souviens-toi bien de cet avis, tiens-t'en à tes sonnets, mon pauvre ami, puisqu'au moins ils se vendent. Mais, si quelque nouvelle lubie ou un gros salaire inspire ton cerveau creux et réclame ton griffonnage ; si par hasard quelque poète, jadis l'effroi des sots, et aujourd'hui dormant dans la tombe, ne peut plus qu'être révééré ; si Pope, dont le génie et la gloire ont vaincu le meilleur critique, demande le pire de tous ; essaie, épluche tous ses défauts, le premier des poètes n'était pourtant qu'un homme ; retire les perles de tous les vieux fumiers, consulte lord Fanny et Curl ²⁸. Mets au grand jour tout le scandale des anciens temps, affecte une candeur que tu ne connais pas, et cache l'envie sous le manteau du zèle ; écris comme si l'âme de saint John pouvait encore inspirer, et fais par haine ce que Mallet fit

par intérêt ²⁹. Ah! si tu étais né dans ce siècle digne de toi pour extravaguer avec Dennis et rimer avec Ralph ³⁰, et qu'entourant comme les autres le vieux lion, tu n'eusses pas attendu sa mort pour lui donner le coup de pied de l'âne, une digne récompense eût couronné tes exploits, et tu aurais figuré dans la Dunciade ³¹.

Encore un poème épique! Qui vient affliger les enfans des hommes de tant de vers blancs? Le Béotien Cottle, orgueil de Bristowa, importe de vieilles histoires des côtes de Cambrie, et envoie sans tarder ses drogues au marché : quarante mille vers! vingt-cinq chants! c'est du poisson tout frais de l'Hippocrène. Qui en veut? qui en veut? à bon marché... Ce n'est pas moi certainement. Les enfans de Bristol aiment trop la soupe de tortue et prolongent trop le plaisir de la table autour d'un bol de liqueur : si le commerce remplit la bourse, il rend le cerveau lourd, et Amos Cottle joue en vain de la lyre. Voyez en lui un exemple d'une infortune d'auteur! Il est condamné à faire des livres après s'être contenté d'abord d'en vendre. O Amos Cottle ³²! quel nom capable de remplir la trompette de la gloire! O Amos Cottle, songe un moment au maigre profit que donnent l'encre et la plume. Dévoué comme tu l'es aux rêveries politiques, qui voudra parcourir tes papiers prostitués? O plume égarée! ô papier mal employé! Si Cottle ornait encore sa boutique, penché sur son comptoir, ou si, né pour d'utiles travaux, il eût appris à fabriquer le papier qu'il souille de ses vers, à labourer, à creuser la terre, ou à saisir la rame d'un bras robuste, il n'eût point chanté le pays de Galles et n'eût point été chanté par moi.

Tel que Sisyphe roulant sans cesse au haut d'une montagne son énorme roche, l'ennuyeux Maurice ³³ essaie de faire gravir ta riante colline, ô Richmond! à ses livres lourds comme un bloc de marbre, monumens solides des travaux de l'esprit, pétrifications d'un cerveau laborieux, qui retombent pesamment avant d'atteindre ton sommet.

Mais papereçois errant dans le rallon le triste Alceé, le front serein, mais pâle, et portant sa lyre brisée. En vain les fleurs cultivées par lui promettaient de s'épanouir au jour, toutes ses espérances ont péri victimes du vent du nord; les orages de la Caledonie ont flétri ses roses en boutons et soufflent encore contre lui; que le classique Sheldfield* pleure ses ouvrages perdus; que rien ne trouble le sommeil prématuré du poète †.

Mais quoi donc! faudra-t-il que l'enfant des muses renonce au laurier du Pin le? sera-t-il toujours effrayé des sinistres hurlemens de ces loups du nord rôdant dans les ténèbres? troupe lâche qui foudroie avec un instinct infernal sur tous ceux qu'elle rencontre : ne respectant ni la jeunesse ni les cheveux blancs, ces harpies sacrifient tout à leur faim vorace. Mais pourquoi les malheureux qu'elles attaquent cèdent-ils sans combat leur terre natale? Pourquoi fuient-ils timidement à la vue de leurs dents féroces, et ne repoussent-ils pas les limiers sanguinaires vers le mont d'Arthur ‡?

Salut à l'immortel Jeffrey! Jadis la Grande-Bretagne eut un juge qui portait presque le même nom ** : son âme était si peu différente, si tendre et si juste tout ensemble, qu'il en est qui croient que Satan a lâché sa proie et lui a permis de revenir au monde pour juger les écrits comme il jugeait les hommes. Si Jeffrey a moins de puissance, son cœur est toujours aussi noir, et il est tout aussi porté à donner la question. Élevé dans les tribunaux, tout ce que lui a appris le code, c'est de découvrir une tache dans un livre. Mais qui sait! Grâce aux leçons qu'il reçut dans son école patriotique, il est tellement instruit dans l'art de tourner en ridicule l'esprit de parti, quoiqu'il soit lui-même l'instrument d'un parti, que, si par hasard ses patrons le rendaient à son premier état, son talent de griffonner pourrait recevoir une

* Sheldfield est le patronyme de James Sheldfield, l'un des poètes écossais les plus connus.

† Il ne faut pas confondre ce poète avec le Sheldfield de la note précédente.

‡ C'est ce que Jeffrey a fait.

** C'est le juge Jeffrey, l'un des plus célèbres juges d'Écosse.

digne récompense et faire monter ce Daniel écossais sur un tribunal. Que l'ombre de Jefferies se réjouisse de cette espérance pieuse, et lui offre une corde en le saluant par ces mots : « Héritier de mes vertus, homme aussi juste que moi, » habile à condamner et à vilipender, reçois cette corde que » je te réservais pour la produire lorsque tu jugeras, et te » pendre un jour toi-même. »

Salut au grand Jeffrey ! que le ciel le conserve pour briller sur les rives fertiles du comté de Fife, et rendre sa vie sacrée dans ses guerres futures, puisque parfois les auteurs cherchent le champ de Mars. Qui a oublié ce fameux jour, ce combat à jamais glorieux et presque fatal, où les pistolets sans balle de Little parurent aux yeux de Jeffrey, pendant que les mirmidons de Bow-Street se tenaient à l'écart pour cacher leur rire ³⁶ ? O jour de désastre ! le château de Dunedin s'ébranla sur son rocher solide ; la sympathie fit rouler dans une sombre terreur les ondes du Forth, les ouragans du septentrion mugirent aussi d'épouvante ; la Tweed arrêta soudain une moitié de ses eaux pour former une larme, et l'autre moitié continua paisiblement son cours ³⁷ ; la colline escarpée d'Arthur courba sa cime chancelante ; la sombre Tolbooth * eut peine à rester sur ses fondemens. Oui, la Tolbooth gémit, car, dans de semblables occasions, la pierre peut être sensible comme l'homme ; la Tolbooth craignit de se voir dépouillée de ses charmes, si Jeffrey mourait ailleurs que dans ses bras ³⁸ ; enfin, ce jour de prodiges vit le huitième étage où Jeffrey était né, son grenier patrimonial, s'écrouler tout-à-coup, et la pâle Édina ** frémir à ce bruit sinistre. Les rues furent jonchées de rames de papier blanc comme le lait, toutes les fontaines coulèrent en flots d'une encre noire, emblème de sa candeur, comme le papier rappelait la pâleur de son front vaoureux. Mais la déesse de la Calédonie plana sur le champ

* La prison d'Édimbourg. — A. P.

** Nom poétique d'Édimbourg. — A. P.

de bataille et arracha Jeffrey à la fureur de Moore ; ce fut elle qui enleva des pistolets le plomb vengeur pour le remettre dans la tête de son favori ; cette tête le reçut avec un empressement magnétique, comme Danaé la pluie d'or, se croyant la mine riche d'un métal précieux.

« Mon fils, dit la déesse, cesse d'avoir soif de sang ; cède le pistolet, et reprends la plume ; préside à la poésie et à la politique ; sois l'orgueil de ton pays et le guide de la Grande-Bretagne : tant que les sots enfans d'Albion se soumettront aux jugemens que porte le goût écossais sur le génie anglais, tu règneras paisiblement, et aucun ne prendra vainement ton nom. Vois la bande choisie qui marchera sous tes ordres, et te reconnaîtra le chef du *clan* * des critiques. Aux premiers rangs reconnais ce noble voyageur, Aberdeen l'Athénien ³⁹ ; Herbert s'armera de la massue de *Thor* ⁴⁰, et quelquefois tu loueras en reconnaissance ses vers rocailleux ; le fat Sydney ⁴¹ recherchera aussi tes pages amères, et avec lui le classique Falkland ⁴², renommé pour le grec ⁴³. Scott prêtera peut-être son nom et son influence, et le piètre Pylans ⁴⁴ diffamera ses amis. Lamb enfin, malheureux interprète de Thalie, dénoncera les pièces de ses confrères aux sifflets si funestes pour les siennes ⁴⁵. Que ton nom soit révévé au loin, que ton autorité soit sans bornes ; les banquets de lord Holland seront le prix de tous tes travaux, et la Bretagne reconnaissante accordera de dignes éloges aux auteurs qui seront à la solde de Holland et aux ennemis des sciences. Mais prends garde, avant que ta prochaine Revue déploie ses ailes d'azur et de safran **, prends garde que le maladroit Brougham ⁴⁶ n'en arrête la vente et ne change le bœuf en pain d'orge, le chou-fleur en chou. » Elle dit, et, embrassant son fils, la déesse, en jupon court, disparut dans un brouillard écossais ⁴⁷.

Illustre Holland ! il serait vraiment trop dur pour lui que

* *Clan*, tribu écossaise. A. P.

** Allusion à la couverture bleue et jaune de la Revue d'Edimbourg. A. P.

j'oubliai de l'en parler, après avoir fait mention de ses satellites ! Holland, qui est toujours suivi de Henry Petty, piqueur de la meute. Honneur aux banquets de l'hôtel Holland, où les Écossais se nourrissent, et où les critiques peuvent faire des libations à Bacchus et trinquer entre eux ! Long-temps encore, sous ce toit hospitalier, les rimailleurs de Grub-Street* dîneront à l'abri des importuns. Voyez-y l'honnête Hallam déposer la fourchette ⁴⁸, reprendre la plume et analyser l'ouvrage de sa seigneurie. Reconnaisant envers l'Amphitryon, il déclare que son patron sait au moins traduire ⁴⁹. Dunedin, vois tes enfans avec orgueil ; ils écrivent pour dîner, et dînent parce qu'ils écrivent ; puis, de peur qu'échauffés par le jus de la treille, ils n'aient laissé échapper quelques pensées un peu trop libres, capables de colorer d'un pudique incarnat les joues d'un lecteur féminin, milady écume la crème de chaque critique, répand sur chaque page la pureté de son âme, corrige les erreurs et raffine le tout ⁵⁰.

Mais voici le tour du drame... O spectacle singulier ! quels précieux tableaux appellent nos regards ! Des calembours, un prince dans un tonneau ⁵¹, et les sottises de Dibdin ont de quoi nous satisfaire. Dieu merci, la Roscimanie est passée de mode, et l'on est revenu aux acteurs tout formés ; mais à quoi sert leur vain effort pour plaire quand les critiques anglais souffrent de pareilles pièces ? Reynolds fait retentir la salle de ses jurons grossiers ⁵², et confond les lieux communs avec le bon sens ; Kenny, dont la comédie va tout juste jusqu'à la dernière scène, proclame l'extrême bonté de l'auditoire ; et une tragédie de Beaumont est reproduite en pantomime ⁵³. Qui ne déplorerait pas la dégradation de notre théâtre si vanté ? O ciel ! n'y a-t-il plus ni honte ni talent ? Aucun poète de génie ne vit-il plus parmi nous ? Aucun. Réveillez-vous, Georges Colman et Cumberland ; sonnez les cloches d'alarme, faites peur à la

* La rue des petits auteurs à Londres. — c. r.

sottise. Oh! Sheridan, choisis un heureux sujet; rétablis la bonne comédie sur son trône, abjure le galimatias de l'école germanique, et laisse traduire les Pizarre à des écrivains sans talent; donne-nous un drame classique, dernier gage que ton génie laissera à notre siècle, et réforme notre scène. Grands dieux! jusques à quand la sottise lèvera-t-elle fièrement la tête sur ces planches où parut Garrick, et où J. Kemble nous émeut encore? Jusques à quand la farce y couvrira-t-elle son visage d'un masque ridicule, et Hooke y cachera-t-il ses héros dans un tonneau⁵⁴? Les régisseurs ne cesseront-ils jamais de nous donner des nouveautés fournies par Cherry, Skeffington et notre mère l'oie*, tandis que Shakspeare, Otway et Massinger sont oubliés, et restent couverts de poussière sur les rayons des bibliothèques? Avec quelle pompe les gazettes quotidiennes proclament les rivaux qui prétendent aux lauriers de Thalie et de Melpomène! Les spectres funèbres de Lewis ont beau les menacer, Skeffington et Goose se partagent la couronne. Ah! sans doute le grand Skeffington mérite nos bravos; Skeffington, renommé également pour ses costumes et ses squelettes de pièces, et dont le génie dédaigne de n'exécuter que les dessins de Greenwood⁵⁵: il ne s'est point endormi avec ses *Belles Endormies*, mais il a repris sa foudre pour tonner pendant cinq actes facétieux. Le pauvre John Bull ébahi ouvre de grands yeux au parterre, ne comprenant rien de ce qu'il voit; mais quelques mains officieuses remboursent en applaudissemens l'argent qu'elles ont reçu: et pour ne pas s'endormir, John Bull applaudit en bâillant⁵⁶.

Nous voila tels que nous sommes aujourd'hui. Pouvons-nous penser aux lauriers de nos pères sans gémir? Bretons dégénérés, êtes-vous morts à la honte? êtes-vous si complaisans pour la sottise, que vous n'osiez la siffler? Nos gentilshommes n'ont pas tort d'aller observer toutes les

* *Mother Goose*. Jeu de mot sur le nom de M. Goose qui signifie oie. A. P.

grimaces de Naldi, de sourire aux bouffons italiens, et d'adorer les pantalons de Catalani ⁵⁷, puisque leur propre théâtre n'offre que des calembours pour de l'esprit, et des grimaces pour de la gaieté.

Oui, que l'Ausonie, fameuse dans tous les arts capables d'adoucir les mœurs mais de corrompre le cœur, produise librement ses sottises exotiques, sanctionne le vice et chasse le decorum; que nos épouses adultères aillent fixer leurs yeux languissans sur Deshayes, dont les belles formes leur promettent d'ineffables jouissances; que Gayton tressaille à la vue des appas enivrans des vieilles marquises et des jeunes ducs; que nos nobles libertins aillent admirer la sémilante Presle, dont les membres légers dédaignent un inutile voile; qu'Angiolini découvre sa gorge d'albâtre, arrondisse son bras en gestes gracieux, et tende son pied flexible; que Collini fredonne ses chansons amoureuses, prolonge sa voix en roulades, et charme les oreilles des dilettanti anglais: gardez-vous bien de lever la faux de la censure, ô vous saints réformateurs de nos vices, trop scrupuleux, trop délicats, dont les décrets rendus pour le salut de nos âmes prohibent, chaque dimanche, les liqueurs mousseuses et les rasoirs du perruquier; vous dont les flacons encore bouchés, et la longue barbe, témoignent votre respect pour le jour du sabbat.

Salut, Greville et Argyle, patron et palais du vice et de la folie ⁵⁸. Voyez ce superbe édifice, temple sacré de la mode, ouvrir ses vastes portiques à cette foule empressée ⁵⁹; à la tête on remarque le nouveau Pétrone ⁶⁰ du jour, l'arbitre des plaisirs et des spectacles! Là, les eunuques mercenaires et les chœurs de l'Hespérie, le tendre luth, la lyre voluptueuse, la musique italienne et la danse française, les orgies nocturnes, les walses lascives, le sourire des belles. le jus enivrant de la treille, tout est réuni pour charmer des fâts, des sots, des joueurs, des fripons et nos milords: chacun est servi selon ses goûts. Conus est un dieu com-

plaisant; on peut choisir le champagne, les dés, la musique, ou l'épouse à voler au voisin. Que venez-vous nous parler, enfans affamés du commerce, de ces pertes ruineuses que vous devez vous reprocher à vous-mêmes? les favoris de la fortune ne voient que le brillant soleil de l'abondance, et ne pensent à la pauvreté que sous le masque, lorsque quelque imbécile nouvellement titré se pare, en riant, des habits de mendiant que portait son grand-père. Le rideau tombe, les auditeurs figurent à leur tour sur les planches. Les douairières tournent en traînant le pied autour de la salle, et les demoiselles à demi nues sautent en walsant avec un tendre abandon. Celles-là les suivent en ordre majestueux, celles-ci déploient la légèreté de leurs membres. Les unes, pour captiver encore les robustes enfans de l'Irlande*, réparent avec art l'irréparable outrage des ans. Les autres courent avec empressement après des maris, et n'ont plus guère de secrets à apprendre pour la nuit nuptiale.

Retraites charmantes de la mollesse et de l'infamie, où, sacrifiant tout au désir de plaire, chaque fille peut se livrer en liberté à d'amoureuses pensées, et chaque amant donner des leçons d'amour ou en recevoir! C'est là que le joyeux jeune homme, à peine de retour d'Espagne, mêle les cartes ou agite le sonore cornet. Ici c'est la roulette, là c'est le trois-sept. « Allons, *le jeu est fait!*... Je parie mille guinées pour le coup suivant. » Et si, furieux de vos pertes, la vie vous est à charge; si vous avez perdu désir et espoir, voilà les pistolets de Powel, ou, ressource plus douce, une Paget pour femme.

Digne fruit d'une existence commencée par la folie et terminée par la misère! Va, malheureux! des mercenaires seuls entoureront ton lit de mort, étancheront le sang de tes blessures, et épieront ton dernier soupir. Calomnié par

* On attribue aux Irlandais un esprit d'intrigue qui les met aux gages des demauières, etc. A. L.

des imposteurs, et oublié de tous, victime honteuse d'une orgie, tu as vécu comme Clodius ⁶¹, meurs comme Falkland ⁶².

O vérité! suscite quelque digne poète et guide sa main pour extirper cette peste des trois royaumes. Moi-même, le plus léger de cette bande étourdie, sachant tout juste discerner le bien en suivant le mal, libre de toute dépendance à l'âge où le bouclier de la raison est ignoré de nous, et forcé de traverser seul la nombreuse armée des passions, moi que tous les sentiers fleuris du plaisir ont séduit et égaré tour à tour, moi-même je crois devoir élever la voix, moi-même je suis sensible à ce scandale, et je me révolte contre ces ennemis du bien public. Je m'attends à entendre quelque honnête et malicieux ami me dire : « De quoi vous mêlez-vous, jeune insensé? êtes-vous meilleur que les autres? » Tous mes compagnons de débauche vont sourire en voyant le prodige de ma conversion à la morale. Peu m'importe : lorsqu'un enfant des muses d'une sévère vertu, tel que Gifford peut-être, s'armera du fouet de la chaste satire, alors ma plume dormira pour jamais ; je n'élèverai la voix que pour le saluer avec joie, et lui offrir mon faible hommage, quoique je doive sentir comme un autre la férule de la vertu.

Quant aux petits fretins qui nagent en foule dans les bas-fonds, depuis le niais Hafiz ⁶³ jusqu'au nigaud Bowles, pourquoi les appellerions-nous dans leurs sombres retraites de Saint-Gilles ou de Tottenham, ou (puisque quelques hommes du haut parage osent noblement ramper au Parnasse) dans la rue de Bond-Street ou dans un Square à la mode? Si les gens qui donnent le ton publient leurs innocentes poésies qu'ils feraient plus sagement de dérober aux regards du public, quel mal y a-t-il là? En dépit de tous les nains de critiques, sir T. peut bien lire ses stances... à lui-même ; empêcherez-vous Miles Andrews de s'essayer en couplets et de vivre en prologues, quoique ses drames meurent

tous en naissant? Des lords devenus poètes! Eh bien! cela se voit de temps en temps, et c'est encore un mérite pour un lord de savoir lire et écrire. Cependant si le goût et la raison étaient connus dans ce siècle, qui voudrait se charger de leurs titres et de leurs vers? Roscommon! Sheffield! vos génies ne sont plus; aucun noble front ne portera désormais le laurier du Parnasse. Quelle muse encouragerait de son sourire les miaulemens du paralytique Carlisle? Qu'un pauvre écolier hasarde quelques rimes, on lui pardonne un moment de folie; mais qui excusera l'intarissable vieillard dont les vers deviennent plus détestables à mesure que sa tête blanchit? Quels honneurs hétérogènes recherche un noble pair! Lord, rimeur, petit-maître et libelliste⁶⁴! Insignifiants dans ses jeunes années, niaisés dans sa vieillesse, ses pièces seules auraient achevé de perdre notre théâtre en décadence; mais les directeurs crièrent enfin : Assez, et cessèrent d'affliger les spectateurs de ses rapsodies tragiques. Laissons sa seigneurie rire de leur jugement, et relier ses livres en veau, digne emblème de son talent. Oui, Carlisle, enlève cette couverture de maroquin, et habille d'une peau de veau tes œuvres ridicules⁶⁵.

Mais vous, druides au cerveau de plomb, qui écrivez pour votre pain quotidien, je ne vous déclare point la guerre; la main terrible de Gifford s'est appesantie sur vous, et a écrasé sans remords votre nombreuse troupe. Continuez à tourner contre tous les talens votre colère vénale; la faim est votre excuse, et la pitié vous abrite sous son bouclier; que des monodies sur Fox régaleront votre bande, et que le *Manteau de Melville*⁶⁶ soit aussi une couverture pour vous berner. Le même oubli vous attend tous, misérables griffonneurs. Que la paix soit avec vous, c'est votre meilleure récompense : pour faire vivre vos vers au-delà d'un matin, il vous a fallu l'espèce de renommée que donne une Dunciade; mais aujourd'hui vos travaux dorment d'un heureux sommeil avec tant de noms plus illustres.

Loin de moi l'idée peu galante de reprocher à l'aimable Rosa sa prose burlesque, elle dont les vers, fidèles échos de son âme, sont si peu intelligibles⁶⁷. Quoique les bardes de la Crusca ne remplissent plus nos journaux de leurs rimes, quelques traîneurs font encore une guerre d'escarmouche autour de leurs colonnes. Derniers soldats de cette armée de hurleurs, commandée par Bell, Matilda crie encore, et Hafiz fait résonner sa voix glapissante. On voit aussi reparaître les métaphores de Merry enchaînées à la signature de O. P. Q.⁶⁸.

Un jeune étourdi, habitant d'une échoppe, se sert-il d'une plume moins effilée que son alène, abandonne-t-il ses souliers et saint Crépin, pour se faire le savetier des muses; voyez le vulgaire s'extasier, la foule l'applaudir, les dames le lire et les littérateurs le louer. Si quelque esprit malin hasarde une plaisanterie, c'est de la méchanceté toute pure, le beau monde n'est-il pas le meilleur des juges? On a du génie quand tant de beaux esprits vous admirent, et que Capel Lofft⁶⁹ proclame que vous êtes sublime. O vous donc, inutiles enfans d'un inutile métier, hommes des champs, laissez là votre charrue et votre bêche! Souvenez-vous que Burns et Bloomfield... que dis-je? Gifford, non plus fameux encore sous une étoile contraire, abandonnèrent les travaux d'un état servile, et, luttant contre les orages, triomphèrent du destin: pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Si Phébus te sourit, ô Bloomfield, pourquoi refuse-t-il de sourire à Nathaniel ton frère? La manie des vers s'est emparée de lui, mais non l'inspiration. Son esprit est dérangé, mais ce n'est pas par le délire poétique. Grâce à lui, nul rustre ne peut descendre au tombeau, nulle prairie ne peut être entourée d'une haie, sans qu'il paraisse une ode de circonstance.

Allons, puisque la civilisation daigne éclairer à ce point les enfans de la Bretagne, et bénir notre île inspirée, que la poésie envahisse tout, les boutiques de l'ouvrier et la chau-

mière rustique. Continuez, mélodieux savetiers, à nous enchanter par vos concerts; fabriquez à la fois une pantoufle et une stance: vous serez lus des belles; vos sonnets plairont sans doute, et peut-être aussi vos souliers. Que les tisserands se vantent de l'enthousiasme pindarique⁷⁰, et que les poèmes des tailleurs soient plus longs que leurs comptes. Les petits-mâîtres, reconnaissans de leurs harmonieux accords, paieront ponctuellement les vers... comme les habits.

Maintenant que j'ai porté à ces illustres messieurs le tribut qui leur était dû; génie trop négligé! qu'il me soit permis de t'offrir mon hommage!

Poursuis! ô Campbell⁷¹! Donne l'essor à tes talens: qui osera prétendre à la palme de la gloire si tu cesses de l'espérer? Et toi, mélodieux Rogers, réveille-toi enfin, rappelle-nous tes premières couronnes; que ce souvenir t'inspire encore, et remette dans tes mains ta lyre accoutumée à rendre des sons chers aux filles de Mémoire! Rétablis Apollon sur son trône inoccupé, ajoute à la gloire de ta patrie et à la tienne. La poésie abandonnée sera-t-elle condamnée toujours à pleurer ses dernières espérances dans la tombe de Cowper, ou n'aura-t-elle quitté un moment son froid cercueil que pour couronner le gazon sous lequel repose Burns son favori? Non, malgré la méprisable race de ces poètes bâtarde qui riment inspirés par la sottise ou pour avoir du pain, le dieu des vers pourra avouer encore des fils dignes de lui, d'autant plus sûrs de plaire qu'ils seront moins prétentieux, et qu'ils écriront comme ils sentent: c'est à vous que j'en appelle, Gifford⁷², Sotheby⁷³, Macneil⁷⁴.

Pourquoi Gifford sommeille-t-il? demandait-on un jour. Osons le lui demander encore⁷⁵. N'est-il plus de folies qui méritent d'être flétries par sa plume? n'est-il plus de sots dont l'échine attende sa férule sévère? N'est-il plus d'erreurs qui appellent le poète de la satire? Le vice ne parcourt-il pas nos villes le front levé? Nos pairs et nos princes, en suivant le sentier de la corruption, échapperont-ils égale-

ment à la colère des lois et à celle des muses ? Ne brillent-ils pas d'un éclat honteux dans les temps à venir, exemples éternels proposés au crime pour l'intimider ? Réveille-toi, Gifford, souviens-toi de ta promesse, corrige les méchants, ou du moins fais-les rougir.

Infortuné White⁷⁶, ta vie n'était encore qu'en sa fleur, et ta jeune muse avait à peine pris son joyeux essor, que la mort vint te frapper, et toutes les promesses de ton printemps descendirent dans la tombe pour y dormir à jamais ! Quel noble cœur nous avons perdu, lorsque la science fit elle-même périr son favori ! Oui, elle fut trop prompte à satisfaire ta soif d'apprendre, elle jeta les semences, et la mort recueillit les fruits. Ce fut ton propre génie qui te donna le coup fatal et qui livra ton sein à la blessure qui abrégea tes jours. Tel l'aigle atteint par la flèche du chasseur tombe pour ne plus planer sur les nuages, et reconnaît que ses propres plumes ont donné des ailes au dard fatal qui l'a percé. Ses douleurs sont extrêmes, mais bien plus cruelle encore est pour le roi des airs la pensée qu'il a lui-même fourni des armes à l'ennemi qui lui arrache la vie.

Il en est qui prétendent dans ces siècles de lumière, que le talent du poète ne consiste qu'en brillans mensonges, que l'imagination en délire inspire seule les modernes troubadours. Il est vrai que tous ceux qui font des vers, et même de la prose, reculent devant ce mot fatal au génie, voilà qui est *commun*. Cependant la vérité peut prêter quelquefois ses plus nobles feux et orner les vers qu'elle-même dicte. Que Crabbe le prouve au nom de la vertu, Crabbe, le peintre le plus sévère de la nature, et en même temps le plus vrai⁷⁷ !

Le génie réclame ici une place pour Shee⁷⁸, dont la plume et le pinceau s'exercent avec la même grâce, et dont la main, guidée tour à tour par la poésie ou sa sœur la peinture, anime la toile par une couleur magique ou trace des vers faciles et harmonieux. Un double laurier couronne le peintre et le poète.

Heureux le mortel qui ose pénétrer sous les bosquets qu'habitèrent jadis les muses ! Heureux le mortel dont les pas ont foulé et dont les yeux ont pu voir ce climat fécond en guerriers et en poètes ; pays où la gloire aime encore à planer en gémissant sur les lieux qui furent son berceau et son asile préféré ! Mais plus heureux celui dont le cœur éprouve une sympathie inspiratrice pour cette terre classique, déchire le voile qui nous cache les siècles écoulés, et voit ses ruines avec l'œil d'un poète ! Wright ⁷⁹ ! tu as eu le double bonheur de voir ces glorieux rivages et de les chanter ; ce ne fut pas une muse vulgaire qui t'inspira de célébrer la patrie des dieux et des héros.

Et vous, bardes amis ⁸⁰, qui avez rendu à la lumière ces pierres précieuses trop long-temps cachées à nos temps modernes ; vous qui vous êtes réunis pour choisir dans les guirlandes de l'Attique ces fleurs d'Aonie qui exhalent encore leurs doux parfums, et qui avez su embellir votre langue natale ; que votre génie, qui a si noblement naturalisé sur notre Parnasse les muses de la Grèce, dédaignant aujourd'hui ces sons empruntés, laisse la lyre athénienne pour celle de votre patrie !

C'est à ces poètes, ou à ceux qui leur ressemblent, qu'il appartient de faire observer les lois violées des muses. Mais qu'ils se gardent d'imiter le pompeux langage de Darwin, ce fameux maître aux vers insignifiants, et dont les cymbales dorées, plus riches que sonores, charment l'œil, mais fatiguent l'oreille. Elles ont pu quelque temps séduire par leur éclat mieux qu'une simple lyre ; mais les voilà réduites à n'être plus qu'un instrument de cuivre. Tous les sylphes voltigeans de Darwin s'évaporent avec ses comparaisons et ses périodes harmonieuses. Enfants des muses, fuyez ce modèle ; que *son oripeau* meure avec lui : un faux éclat attire, mais blesse bientôt la vue.

N'allez pas cependant descendre jusqu'à la simplicité vulgaire de Wordsworth, le plus plat de tous les poètes rami-

panz, dont la poésie, qui n'est qu'un bavardage puéril, semble une heureuse harmonie à Lambe et à Lloyd ⁸¹. Laissez-leur... mais arrête, ô ma muse! ce n'est pas à toi qu'il appartient de donner de telles leçons. Le génie et le goût montreront le vrai sentier du Pinde à ces favoris d'Apollon, et rendront leurs vers dignes de l'Olympe.

Et toi aussi, Walter Scott, laisse à de barbares ménestrels le soin de chanter les guerres de tes sauvages Écossais : que d'autres multiplient leurs vers pour un vil salaire ; le génie doit s'inspirer lui-même. Laisse rimer Southey, quoique sa muse féconde accouche chaque printemps d'un poème pour notre malheur. Laisse Wordsworth crier ses vers puérils, et son camarade Coleridge endormir de ses ballades les enfans en nourrice. Laisse Lewis, le père des spectres, effrayer ses lecteurs et faire apparaître ses noirs fantômes. Laisse Moore être licencié ; laisse Strangford piller Moore, et jurer que ses vers sont traduits du Camoëns. Laisse Hayley trotter sur un Pégase boiteux. Laisse Montgomery rêver, et le saint Grahame psalmodier de stupides antiennes. Laisse Bowles polir des sonnets, et soupirer et gémir jusqu'au quatorzième vers. Laisse Stott, Carlisle ⁸², Matilda et la bande de Grub-Street, comme celle de Grosvenor-Place, ramper jusqu'à ce que la mort nous délivre de leurs vers, ou que le sens commun réclame ses droits. Mais toi, doué d'un génie supérieur à toute louange, tu devrais laisser faire d'ignobles vers aux ignobles poètes : la voix de ton pays, celle des neuf muses, appellent une lyre sacrée. Cette lyre, c'est la tienne ; mais les annales de la Calédonie n'ont-elles pas d'exploits plus nobles à t'offrir que le vil brigandage d'un clan de pillards, dont les prouesses ne sauraient être avouées par un vrai guerrier ? N'as-tu à nous célébrer que les noirceurs de Marmion, dignes du conte de *Robin Hood* ? Terre d'Écosse, sois fière d'être chantée par ton barde, et que tes suffrages soient sa première et sa plus douce récompense. Mais ce n'est pas seulement par toi seule que son nom devrait être immorta-

lisé ; il est digne de remplir tout un monde de sa gloire , et d'être connu encore lorsque peut-être un jour Albion n'existera plus. Il est digne de raconter à l'avenir ce que fut l'Angleterre , et d'éterniser sa renommée alors même que sa patrie serait déchue du rang qu'elle occupe parmi les nations *.

Hélas ! que sert au poète d'aspirer à la noble gloire de vaincre les siècles rapides ? De nouvelles ères se succèdent , de nouvelles nations se forment , et d'autres vainqueurs sont portés jusqu'aux cieux par l'admiration des mortels. Après quelques générations , le poète et ses vers sont oubliés. Tout ce que peuvent obtenir aujourd'hui ces bardes jadis chéris , c'est la mention passagère d'un nom douteux. Lorsque la trompette sonore de la renommée a fait retentir ses bruyantes fanfares , l'écho se tait et s'endort enfin : la gloire , comme le phénix au milieu du feu de son bûcher , exhale ses parfums , jette un brillant éclat et expire.

L'antique Granta ** osera-t-elle citer ses lugubres enfans , profonds dans la science , mais plus encore dans les calembours ? S'approcheront-ils des muses ? Non : elles fuient et méprisent même le prix fondé par Scaton , quoique les imprimeurs s'abaissent jusqu'à souiller leurs planches des rimes de Hoare et des vers blancs de Hoyle. (Je ne parle pas de cet Hoyle dont le livre , cher aux joueurs de whist , n'a pas besoin du style poétique pour se faire lire ⁸³.) O vous qui voulez obtenir les honneurs de Granta , il vous faut monter son Pégase ; c'est un baudet bien digne de la gothique dame dont l'Hélicon est plus sombre que les obscures voûtes de sa demeure.

C'est là que Clarke , se donnant toutes les peines pour plaire , oublie que les rimes ne mènent pas aux degrés de l'université. Se donnant les airs d'un satirique , ce bouffon à gages griffonne chaque mois un énorme pamphlet. Con-

* Voilà Walter Scott deviné. 1809. A. P.

** Rivière qui coule près de Cambridge. A. P.

damné au vil métier de fournir des faussetés à un *magazine*, il dévoue à la calomnie son génie lâche et menteur, étant lui-même un libelle vivant contre le genre humain ⁸⁴.

O sombre asile d'une race vandale ⁸⁵, l'orgueil et la honte de la science tout à la fois, tu es si enfoncée dans le bournier de la sottise et du mépris, que Smythe et Hodgson ⁸⁶ peuvent à peine suffire pour racheter ta gloire. Mais aux lieux où la belle Isis roule une onde plus limpide, la muse charmée aime à errer sur ses verdoyantes rives, et à tresser la couronne de feuillage qu'elle destine aux poètes qui fréquentent ses bocages classiques. C'est là que Richard a été enflammé par le véritable feu du poète, et que les Bretons ont appris à admirer leurs pères ⁸⁷.

Pour moi qui, de mon propre mouvement, viens d'oser dire à ma patrie ce que ses enfans ne savent que trop bien, c'est mon zèle pour son honneur qui m'a fait déclarer la guerre à l'armée des sots qui infectent notre siècle. Son nom ne perdra aucun des titres de gloire qu'elle mérite, comme terre de la liberté et chérie des muses. Ah ! si tes poètes plus récents sentaient l'émulation que devrait leur donner ta renommée, et se montraient plus dignes de toi, ô Albion !

Tu peux le disputer à la fois à Athènes, alors qu'elle était le séjour préféré de la science ; à Rome maîtresse du monde, et à Tyr, aux beaux jours de ses richesses, Albion, première reine de la terre et maîtresse puissante des mers ! Mais Athènes n'est plus que ruines, Rome est déchue de son rang, et les remparts orgueilleux de Tyr sont engloutis sous les ondes. Comme ces trois villes, tu peux un jour être dévouée au néant, et l'Angleterre tomber... l'Angleterre aujourd'hui le rempart du monde !

Mais je me tais, redoutant le sort de Cassandre, dont on reconnut trop tard les prédictions toujours méprisées. Je redescends à un style moins élevé pour forcer les poètes à obtenir un nom aussi fameux que celui de leur patrie.

Oui, malheureuse Angleterre, bénis soient les chefs qui


te gouvernement! oracles du sénat, et bafoués par le peuple, que tes orateurs continuent à faire des fleurs de rhétorique, et à ne jamais parler bon sens, pendant que les collègues de Canning le haïssent pour son esprit, et que la vieille femme Portland⁸⁸ siège à la place de Pitt.

Adieu cependant, encore une fois, avant que le vaisseau qui me transporte ouvre ses voiles au souffle du vent; je vais saluer les côtes de l'Afrique, les sommets opposés de Calpé⁸⁹ et les minarets de Stamboul⁹⁰. De là j'irai parcourir la terre natale de la beauté⁹¹, où Kaff⁹² est sur son trône de rochers, couronné de neiges sublimes. Mais, si je reviens, aucune rage d'auteur ne pourra me pousser à imprimer mon journal de voyages. Que lord Valentia⁹³ rivalise avec le malheureux Carr, dont il eût voulu déprécier le livre! Qu'Aberdeen et Elgin⁹⁴ poursuivent l'ombre de la gloire dans les régions des virtuoses, qu'ils sacrifient leurs guinées à leurs fantaisies de sculptures, aux monumens en ruines, aux statues mutilées; qu'ils fassent de leurs salons un marché général pour tous les blocs de marbre à demi rongés par le temps! Que les amateurs nous parlent tant qu'ils voudront des tours troyennes; je laisse la topographie au classique Gell⁹⁵. Pleinement satisfait, je ne me mêlerai plus d'importuner le genre humain de mes vers ni de ma prose.

C'est ainsi que je termine tranquillement ma satire, préparé contre les ressentimens, exempt de toute crainte égoïste. Je n'ai jamais refusé de reconnaître ces vers. S'ils ne furent pas répandus partout, ils ne sont pas entièrement inconnus. J'élevai la voix pour la seconde fois, moins haut il est vrai; si mon livre ne portait pas mon nom, il ne fut jamais désavoué, et aujourd'hui je déchire le voile. Avancez, meute furieuse! le sanglier vous attend; il n'est pas effrayé de tout le bruit de la maison de Melbourne, du courroux de Lamb, de la femme d'Holland, des pistolets innocens de Jeffrey, de la rage de Hallam, des athlètes d'Édina et de sa *Revue* incendiaire. Nos héros en *longran* auront aussi leur part

de coups, et sentiront qu'ils ne sont pas d'une *éttoffe impénétrable* : quoique je n'espère pas en sortir sans meurtrissure, qui me domptera me trouvera ennemi opiniâtre. Il fut un temps où aucune parole amère ne serait sortie de ces lèvres, qui paraîtraient aujourd'hui imbibées de fiel ; aucun sot, aucune sottise, n'auraient pu me décider à mépriser l'être le plus humble que je voyais ramper à mes pieds ; mais aujourd'hui je suis devenu si endurci, je suis tellement changé depuis ma jeunesse, que j'ai appris à penser et à parler avec une franchise sévère ; j'ai appris à rire des décrets d'un critique pédant, et à le rompre vif sur la roue qu'il me destinait. Oui, j'ose dédaigner la fêrule qu'un griffonneur voudrait me faire baiser, et je me soucie fort peu de l'approbation de la cour et du peuple. Tous mes rivaux du Parnasse ont beau froncer le sourcil, je ne crains pas de terrasser un rimailleur. Armé pour prouver mon droit, je jette le gant aux maraudeurs d'Écosse et aux sots d'Albion.

Voilà ce que j'ai osé. D'autres diront combien ma muse a outragé ce siècle d'honneur. Que le public juge ; s'il ne sait pas épargner, il ne blâme guère injustement.



POST-SCRIPTUM *.

On m'a appris, depuis que cette seconde édition est sous presse, que mes chers et très honorés cousins, les auteurs de la *Revue d'Édimbourg*, préparent une critique violente contre ma pauvre, douce et *docile* muse, qu'ils ont déjà si fort tancée dans leur très peu sainte colère.

« *Tantane animis celestibus ira!* »

Je crois pouvoir dire de Jeffrey ce que dit sir Andrew Aguecheek **: « Si j'avais su qu'il fût si bon tireur, il eût été à tous les diables avant que je lui eusse fait mettre l'épée à la main. » Quel dommage que je doive avoir passé le Bosphore avant que le prochain numéro de l'éditeur ait paru ! j'espère du moins en allumer plus tard ma pipe dans la Perse.

Mes amis d'Écosse m'ont justement accusé de personnalité contre leur grand anthropophage littéraire Jeffrey ; mais pouvais-je en agir autrement avec lui et sa meute infernale qui *se nourrit de mensonges et de scandale, et se désaltère dans la calomnie* ? J'ai cité des faits déjà bien connus ; je n'ai donné que ma franche opinion sur l'âme de Jeffrey. Quel grand homme fut jamais déshonoré pour avoir été attaqué avec de la boue ? On dira peut-être que je quitte l'Angleterre parce que j'ai insulté des gens d'esprit et d'honneur. Mais je reviendrai, et leur vengeance ne s'éteindra pas d'ici à mon retour. Ceux qui me connaissent attesteront que ce ne sont pas des craintes personnelles ou littéraires qui me font quitter l'Angleterre ; ceux qui ne me connaissent pas en pourront être un jour convaincus. Depuis la publication de

* Ajoute à la seconde édition. A. V.

** Dans Shakspeare. A. V.

cet ouvrage, mon nom n'a jamais été caché. J'ai surtout habité Londres, prêt à répondre de mes transgressions, et attendant tous les jours mille cartels ; mais hélas, *l'âge de la chevalerie n'est plus*, ou, comme on dit vulgairement... il n'y a plus de courage aujourd'hui.

Nota. Les vers suivans furent écrits par Fitz-Gerald, sur un exemplaire de la satire des *Poètes anglais et des Critiques écossais* :

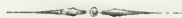
On dit qu'à lord Byron ma muse prête à rire ;
 Lord Byron a beau jen sur moi ,
 Sa muse est à l'abri, car je ne puis, ma foi !
 Me moquer de ses vers ne pouvant pas lire.

W. F. F.

Cet exemplaire tomba par hasard sous la main de Byron, qui y répondit par cette mordante réplique :

« — Ce qu'on écrit sur moi, disait Fitz... je ne le lis jamais : » mais qui lirait, cher Fitz, ce qui est écrit par toi ? Honnête Fitz, tes ennemis et toi vous êtes quittes ; ou plutôt vous le seriez si par la suite ils devenaient sourds et toi muet. — Mais quand les écrivailleurs appellent leur *langue** au secours de leur *plume*, on ne peut leur échapper tant qu'il y a un souffle dans leurs poumons.

* M. Fitz-Gerald est dans l'habitude de réciter ses vers. Voyez la note ² de la satire des *Poètes anglais et des Critiques écossais*. A. P.



NOTES

SUR LES POÈTES ANGLAIS

ET LES CRITIQUES ÉCOSSAIS.

*Scmper ego auditor tantum? numquàmne reponam
Vexatus toties rauci Theseide Codri?*

JUVÉN., Sat. I.

² M. Fitz-Gerald a été malicieusement surnommé le *poète à la petite bière*. Il fournit son tribut annuel à la *Société littéraire*; et, non content d'écrire, il déclame ses ouvrages lui-même après que l'assemblée s'est, au préalable, arrosé l'estomac d'une suffisante quantité de mauvais *porter*, pour avoir le courage de l'écouter.

³ Cid Hamet Benengeli promet le repos à sa plume dans le dernier chapitre de Don-Quichotte! Qu'il serait temps que messieurs nos faiseurs de livres imitassent Cid Hamet Benengeli!

⁴ Cet ingénieux jeune homme sera cité plus bas avec sa production.

⁵ G. Lamb est un des rédacteurs anonymes de l'*Edinburgh review*.

⁶ MM. Jeffrey et Lamb sont l'alpha et l'oméga de l'*Edinburgh review*; les autres figureront à leur tour.

⁷ ... *Stulta est clementia, cum tot ubique
... Occurras, perituræ parcere chartæ.*

JUVÉN., Sat. I.

⁸ *Cur tamen hoc potius libeat decurrere campo,
Per quem magnus equos Auruncæ flexit alumnus,
Si vacat, et placidi rationem admittitis, edam.*

JUVÉN., Sat. I.

⁹ M. Stott est plus connu dans le *Morning-Post* sous le nom d'Hafiz. Ce personnage est le maître le plus profond du pathos. Je me rappelle le début d'une ode de M. Stott à la famille régnante du Portugal. Il parle au nom de l'Hibernie (l'Irlande, Erin en ancien langage celtique):

Race royale de Bragançe,
Erin veut t'offrir une stance, etc.

Il a fait aussi un sonnet sur les rats, bien digne de son sujet, et une ode foudroyante qui commence ainsi:

J'entonne un chant plus bruyant, plus sauvage
Que le flot qui se brise au laponien rivage, etc.

Que le ciel ait pitié de nous! le *Lai du dernier Ménestrel* n'est rien auprès de celui-là.

¹⁰ Voyez le *Lai du dernier Ménestrel*. Jamais plan ne fut aussi absurde que celui de ce poème. Le dialogue du tonnerre et de l'éclair qui servait de prologue à la tragédie de Bayes, prive malheureusement du mérite de l'originalité le dialogue entre messieurs les esprits des montagnes et des rivières. Nous avons ensuite l'aimable William de Lorraine, un franc maraudeur qui ne sait pas épeler, et à qui sa dame recommande naïvement de ne pas lire le livre du sorcier.

La biographie de Gilpin Horner, de ce page merveilleux qui allait deux fois plus vite que le cheval de son maître sans avoir de bottes de sept lieues, voilà des chefs-d'œuvres en fait de génie et de goût; et l'incident de ce soufflet invisible, mais rude pourtant, que reçoit l'écuyer farfadet? et ce chevalier qui s'introduit dans un château déguisé en charrette de foin?

Quant à Marmion, héros de l'autre roman, il est précisément ce qu'eût été William de Lorraine s'il eût su lire et écrire. Le poème fut composé pour MM. Constable, Miller et Murray, honnêtes libraires qui le reçurent en paiement d'une somme avancée par eux à l'auteur; et, en considérant cette inspiration mercenaire, l'ouvrage est, ma foi, digne d'un grand crédit!

Si Walter Scott continue à écrire pour de l'argent, qu'il fasse de son mieux pour ceux qui le prennent à leur solde; et qu'il ne dégrade pas son génie, admirable sans doute, en imitant éternellement de vieilles ballades*.

¹¹ « *Bonne nuit à Marmion*, » c'est l'exclamation pathétique et prophétique de Henry Blount, *en secourant ce bon Marmion blessé*.

¹² L'*Odyssée* est tellement liée à l'*Illiade*, qu'on peut les considérer comme un grand poème historique. Pour ce qui regarde Milton et le Tasse, ils n'ont guère à nous offrir que le *Paradis perdu* et la *Jérusalem délivrée*, puisque le *Paradis conquis* et la *Jérusalem conquise* sont bien loin des chefs-d'œuvre de ces deux poètes. *Question* : Quel est celui des poèmes de Southey qui survivra?

¹³ Le premier poème épique de M. Southey fut *Jeanne d'Arc*.

¹⁴ *Thalaba*, second poème de M. Southey, est écrit en dépit du bon sens et de toute poésie. M. Southey voulait produire du neuf, et il réussit à merveille. *Jeanne d'Arc* était déjà fort extraordinaire; mais *Thalaba* est un de ces poèmes qui seront lus... quand Homère et Virgile seront oubliés... Jusque là patience.

¹⁵ Je demande humblement pardon à M. Southey, *Madoc dédaigne le titre dégradé d'épopée*. Voyez la préface. Pourquoi l'épopée est-elle dégradée? et par qui? Il est vrai que MM. Cottle, le lauréat Pye, Ogilvy, Hole et la bonne mistress Cowley, n'ont pas relevé la muse épique. Mais puisque M. Southey dédaigne ce *titre*, qu'il nous permette de lui demander s'il a substitué quelque chose de mieux à la place; ou faut-il qu'il se contente d'être le rival de sir Richard Blackmore pour la quantité et la qualité de ses vers**.

* Lord Byron était ici bien sévère pour l'Arioste anglais. Il y a dans *Marmion* et le *Ménestrel* de nombreux passages dignes d'être admirés. L'introduction du *Ménestrel* serait le chef-d'œuvre de la poésie anglaise moderne, si lord Byron n'avait pas fait de vers. Quant au prix tiré de ses ouvrages, reste à savoir si les libraires y ont perdu. A. P.

** Je demande humblement pardon à lord Byron; mais si Southey avait cessé d'écrire, il n'eût pas enrichi le Parnasse anglais de *don Roderick*, poème épique qu'aucune nation ne remercierait, surau Anacréon Moore. A. P.

* Voyez la ballade intitulée *la Vieille femme de Berwick*, ou M. Southey fait emporter une vieille dame par Belzebut sur un cheval qui trotte, trotte.

† Ballades lyriques, page 1, les *Tables universelles*, strophe première :

Les poètes ont un empire et l'honneur
 D'être louchés par les poètes d'honneur.
 Et l'honneur n'est qu'un vain bruit
 Sans puissance d'aveugler d'honneur.

** M. Wordsworth, dans sa préface, s'efforce de prouver que prose et vers sont une même chose, et certainement sa théorie et sa pratique ne se donnent point de démenti **.

† Les *Pivies* sont des fées du comté de Devonshire. Voyez dans les *Ouvrages de Cowledge*, page 11, le *chant des Pivies*, page 42, les *Vers à une jeune beauté*, et page 52, *Épique à un jeune cavalier* ***.

‡ Chacun sait que M. Mathieu Lewis est membre du parlement. Voyez ou pour l'adresse à Lewis dans le *Statesman*, et attribué à M. Jekyll.

§ Le lecteur qui désire une explication peut consulter le *Camoëns* de Strangford, et le compte qu'en a rendu l'*Edinburgh review*. Il est à remarquer aussi que les poèmes attribués par Strangford à Camoëns ne se trouvent pas plus dans le texte portugais que dans le *Cantique de Salomon*.

|| Le *Triomphe de la science d'anci* et le *Triomphe de la Musique* sont des deux principales productions en vers de Hayley. Il a écrit aussi une comédie comée, des épitres, etc. Comme il est plutôt un élégant écrivain de notes et de biographie, qu'il nous permette de lui donner l'avis que Pope donnait à Wycherley, de convertir sa poésie en prose, ce qu'il fera facilement en changeant la finale de chaque distique.

** M. Graham a produit deux volumes intitulés *Phanases du sabbat* et *Tableaux de la Bible*.

† Voyez les *Sonnets de Bowles*, Sonnet à Oxford.

‡ Voyez les vers inspirés par le *Carillon des cloches d'Ostende*.

§ J'entonne un chant plus noble et plus sonore, etc.

C'est le début du *Spirit of Discovery*, par Bowles, épopée naïve, spirituelle et fort jolie. Entre autres vers exquis, nous avons les suivans :

C'est à l'aveugle, et si c'est un bruit tout
 Le silence attentif écoute avec surprise,
 Et la forêt entière en l'air se lève.

C'est-à-dire que les forêts de l'île de Madère tremblèrent en entendant un baiser, étonnées d'un tel phénomène.

* On a dit que M. Wordsworth avait écrit ces vers, mais on ne les trouve pas dans ses ouvrages. M. Mathieu Lewis, qui les a écrits, ne les a pas publiés.

** On a dit que M. Wordsworth avait écrit ces vers, mais on ne les trouve pas dans ses ouvrages. M. Mathieu Lewis, qui les a écrits, ne les a pas publiés.

† On a dit que M. Wordsworth avait écrit ces vers, mais on ne les trouve pas dans ses ouvrages. M. Mathieu Lewis, qui les a écrits, ne les a pas publiés.

²⁷ Cet épisode est l'histoire de *Robert a Machin* et d'*Anne d'Arfet*, couple de fidèles amans qui se donnèrent le baiser cité dans la note précédente, baiser qui fit frémir les bois de Madère.

²⁸ Curl est un des héros de la *Dunciade*. C'était un libraire. Lord Fanny est le nom poétique de lord Hervey, auteur des *Vers à l'imitateur d'Horace*.

²⁹ Lord Bolingbroke paya Mallet pour calomnier Pope après sa mort, parce que le poète avait retenu quelques copies d'un ouvrage du noble lord (*the patriot King*, le Roi patriote), que ce beau génie, qui était aussi fort méchant, aurait voulu faire disparaître.

³⁰ Dennis le critique et Ralph le rimailleur.

« O lousps, faites silence! Ralph hurle ses vers à la lune, épouvantant la nuit; hibous, répondez à ses chants sinistres. » *Dunciade*.

³¹ Voyez la dernière édition des œuvres de Pope, par Bowles, qui en a retiré trois cents guinées. M. Bowles a su par expérience qu'il est plus aisé de profiter de la réputation d'un autre que de faire la sienne.

³² M. Cottle (Amos ou Joseph, je ne sais trop lequel, mais l'un des deux, ou tous les deux ensemble peut-être), autrefois marchand de livres qu'il ne faisait pas, et aujourd'hui faisant des livres qu'il ne vend guère, a publié une couple de poèmes épiques : *Alfred* (hélas ! et holà !) et la *Ruine de la Cambrie*.

³³ M. Maurice a fabriqué un énorme in-4° sur les *Beautés de la colline de Richmond*, etc., etc.

³⁴ Pauvre Montgomery ! loué par toutes les revues anglaises, il a été indignement ravalé par celle d'Édimbourg. Après tout, le poète de Sheffield est un homme de génie. Son *Voyageur en Suisse* vaut mille ballades lyriques et au moins cinquante *épopées dégradées*.

³⁵ Le mont d'Arthur domine Édimbourg.

³⁶ En 1806, MM. Jeffrey et Moore se donnèrent rendez-vous à Chalk-Farm. Ce duel fut prévenu par l'interposition des magistrats, et on trouva, en examinant les pistolets, que les balles s'étaient évaporées ainsi que le courage des combattans. La malice des journaux trouva dans cette aventure la source de mille espiègleries.

³⁷ La Tweed se conduisit dans cette occasion avec le décorum convenable. La moitié anglaise de la rivière aurait eu grand tort de montrer la moindre peur.

³⁸ Cette preuve de sympathie donnée par la Tolbooth * est digne d'éloges. Il était à craindre que le grand nombre de criminels exécutés vis-à-vis la façade eût rendu l'édifice moins sensible. La prison est personnifiée ici comme étant du sexe féminin, parce que la délicatesse des sentimens exprimés par elle ce jour-là est vraiment digne du sexe le plus tendre, quoiqu'il y entrât peut-être, comme dans tous les beaux sentimens des femmes, un peu d'égoïsme.

³⁹ Sa seigneurie a beaucoup voyagé ; elle est membre de la *Société athénienne* et rédacteur de la topographie de Troie par Gell.

⁴⁰ M. Herbert a traduit des poésies islandaises et autres. Une de ses principales pièces est le chant de la massue de Thor. C'est une chanson vulgaire où le fils d'Odin est célébré d'une manière burlesque.

* Principale prison d'Édimbourg. A. P.

⁴¹ Le révérend Sydney Smith, auteur presumé des *Lettres de Pierre Plymley*, et de diverses critiques.

⁴² M. Hallam commit une bêtise fort grossière en critiquant certains vers grecs qu'il ne se doutait pas être de Pindare. La presse a éternisé son article, qui reste comme un monument de la sottise de M. Hallam.

⁴³ M. Hallam est furieux d'être, dit-il, faussement accusé un peu plus bas de dîner chez lord Holland. S'il dit vrai, je le plains, non de ce que j'ai dit, mais de ne pas être des repas de sa seigneurie, qui valent mieux que ses productions. S'il n'est pas l'auteur de l'article sur les ouvrages de lord Holland, je l'en félicite, car il est pénible de lire le noble lord, et encore plus de le louer. Que M. Hallam me nomme le critique, et que son nom ait la même mesure que le sien et soit propre à être encadré dans mon vers, celui d'Hallam disparaîtra pour lui faire place.

⁴⁴ Pillans, professeur au collège d'Éton.

⁴⁵ L'honorable G. Lamb est auteur d'un article sur les *Misères humaines de Brecsford*, et aussi d'une farce applaudie sur un petit théâtre et sifflée sans réclamation à Covent-Garden. Elle était intitulée : *Whistle for it* (sifflez)!

⁴⁶ M. Brougham, dans l'article sur don Pedro de Cevallos (n. xxv. de l'*Edinb. review*), a été plus fort sur la politique que sur la politesse. La plupart des bons bourgeois d'Édimbourg furent tellement indignés des infâmes principes professés par Brougham, qu'ils retirèrent leur souscription.

⁴⁷ J'ai besoin de m'excuser auprès des dieux d'oser introduire une nouvelle déesse en petit jupon écossais; mais, hélas! que faire? Pouvais-je dire le génie de la Calédonie? Tout le monde sait qu'il serait difficile de trouver le moindre génie, depuis Clackmannan jusqu'à Caithness; et pourtant comment sauver Jeffrey sans un secours surnaturel? Les kelpies sont trop peu poétiques; les brownies et autres esprits de bon caractère refusaient de s'en mêler. Il a donc fallu appeler une déesse; et que Jeffrey ne soit pas ingrat, c'est la première et la dernière communication qu'il aura eue avec un être céleste.

⁴⁸ Voyez la note ⁴³.

⁴⁹ Lord Holland a traduit quelques morceaux choisis de Lope de Vega, insérés dans la vie de ce poète, écrite par lui-même. Les éloges lui ont été prodigués par ses *sobres* amis.

⁵⁰ Milady H.... est soupçonnée d'avoir consacré son incomparable esprit à l'*Edinburgh review*; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les manuscrits sont soumis à son examen... et à sa correction sans doute.

⁵¹ Dans le mélodrame de *Tékely*, ce prince est mis dans un tonneau, asile d'une espèce nouvelle pour les héros malheureux.

⁵² *Damn! poohs! zounds* *! sont les mots favoris employés par Reynolds dans ses comédies défunctes ou vivantes.

⁵³ M. T. Sheridan **, nouveau directeur du théâtre de Drury-Lane, a dé-

* Le lecteur français devinera ces mots, que nous traduirons par un vers de Gresset :

Les b., les f., voltigent sur son ber.

Ferveur. A. V.

** Colman, Cumberland et Sheridan ont laissé d'excellentes pièces. Sheridan, auteur de la tragé-

pouillé la tragédie de Bonduca des dialogues, et l'a reproduite en jeu muet sous le titre de *Cataractus*. Est-ce là un trait digne de son père ou de lui-même ?

⁵⁴ L'auteur de *Tékély*.

⁵⁵ M. Greenwood est le peintre décorateur de Drury-Lane, et M. Skeffington lui a de grandes obligations.

⁵⁶ M. Skeffington est l'auteur illustre des *Belles endormies* et de quelques comédies, entre autres *les Filles et les Garçons*. « *Maids and Bachelors, Baccalaurei baculo magis quàm lauro digni.* »

⁵⁷ Naldi et Catalani n'ont pas besoin d'une longue note; le visage de Naldi et le salaire de C. nous feront long-temps souvenir de ces aimables vagabondes. D'ailleurs nous portons encore la marque des meurtrissures reçues dans la foule le soir où Catalani parut pour la première fois en pantalons.

⁵⁸ Pour prévenir toute bévue, telle que celle de prendre une rue pour un homme, je dois déclarer que je parle ici de l'hôtel d'Argyle, et non du duc de ce nom.

⁵⁹ Un gentleman de ma connaissance a perdu dernièrement plusieurs milliers de guinées à l'hôtel d'Argyle. Le maître de la maison, il faut lui rendre justice, témoigna quelque mécontentement; mais pourquoi permettre si gros jeu dans un hôtel, rendez-vous de la société des deux sexes? Quel agréable son pour les femmes et les filles des joueurs, que celui du billard dans une salle et des dés dans une autre! Je suis un témoin oculaire de ce scandale, confessant que j'ai été membre indigne d'une réunion qui est si fatale aux mœurs de la bonne société; tandis que les pauvres gens sont traduits devant les tribunaux pour danser le dimanche au son du tambourin et du violon.

⁶⁰ Petronius, *arbiter elegantiarum*, à la cour de Néron, et fort aimable garçon de son temps, comme dit le *vieux Célibataire* de Congrève.

⁶¹

Mutato nomine, de te

Fabula narratur.

⁶² Je connaissais particulièrement feu lord Falkland. Un dimanche soir, je le vis faire les honneurs de sa table avec le noble orgueil de l'hospitalité. Le mercredi suivant, à trois heures du matin, je vis étendu devant moi tout ce qui restait d'un jeune homme rempli de courage, de sensibilité et de passions. C'était un bon et brave officier; ses défauts étaient ceux d'un marin, et doivent lui être, comme tels, pardonnés par des Anglais. Il mourut comme meurt un galant homme dans une meilleure cause; car, s'il fût mort ainsi sur le gaillard du vaisseau où il venait d'être commissionné, ses derniers momens auraient été cités par ses concitoyens comme un exemple aux héros à venir.

⁶³ Que dirait l'Anacréon de la Perse, Hafiz, s'il pouvait sortir de son splendide sépulchre à Schiraz, où il repose avec Ferdouzi et Sadi, l'Homère et le Catulle de l'Orient; s'il pouvait, dis-je, voir son nom volé par un Stott de Dromore, le plus impudent et le plus misérable des griffonneurs gazetiers?

⁶⁴ Le comte de Carlisle a publié un pamphlet de dix-huit *pences* sur le théâtre.

die de Pizarre et de l'École de la Médisance, etc., est couronné du triple laurier d'orateur, de poète et d'auteur dramatique.

Il offre son plan pour bâtir une nouvelle salle : espérons que les comédiens accepteront tout de monseigneur, excepté ses tragédies.

65

*Doff that lion's hide,
And hang a calf-skin on those recreant limbs *.*

SHAKSPEARE.

66 *Le Manteau de Melville*, parodie du poème intitulé *le Manteau d'Élisée*.

67 Cette jolie petite *Jessica* **, fille de K., juif très connu, semble de l'école della Crusca. Elle a publié deux volumes de très respectables niaiseries en vers, et, de plus, diverses nouvelles dans le style de la première édition du *Moine*.

68 Signature de certains grands talens qui figurent dans le département poétique des gazettes.

69 Capel Lofft, esq., est le Mécénas des cordonniers, le faiseur de préfaces en chef des poètes embarrassés, et une espèce d'accoucheur pour ceux qui ont des vers à mettre au jour, et ne savent comment faire.

70 Voyez l'ouvrage intitulé *les Souvenirs d'un tisserand du comté de Straf-ford*.

71 Est-il besoin de rappeler ici *les Plaisirs de l'Espérance* et *les Plaisirs de la Mémoire*, les deux plus beaux poèmes didactiques de notre langue, après *l'Essai sur l'homme*? Mais tant de griffonneurs se sont élevés, que les noms de Campbell et de Rogers sont devenus comme étrangers sur notre Parnasse.

72 Gifford est l'auteur de *la Baviade* et de *la Mæviade*, et le premier satiriste de nos jours. Il a traduit *Ouvénal*.

73 Sotheby a traduit *l'Oberon* de Wieland et les *Géorgiques de Virgile*. Il est auteur de *Saül*, poème épique.

74 Magneil compose des poèmes devenus populaires, et surtout *Scotland's Scaith*, ou *les Malheurs de l'Écosse*, dont dix mille exemplaires furent vendus en un mois.

75 M. Gifford a promis publiquement que *la Baviade* et *la Mæviade* ne seraient pas ses derniers ouvrages : qu'il s'en souviennne. *Mox in reluctantes dracones*.

76 Henri Kirke White mourut à Cambridge au mois d'octobre 1806, victime de son ardeur pour des études qui eussent mûri un esprit que la pauvreté et la maladie ne purent affaiblir, et que la mort elle-même détruisit, mais ne put pas dompter. Ses poésies offrent mille beaux traits, qui doivent faire regretter au lecteur qu'une si courte vie ait été le partage d'un génie qui promettait d'en noblir même les fonctions sacrées qu'il était destiné à remplir.

77 L'auteur du *Village*, du *Bourg*, etc. ***.

* « Otez cette peau de lion, et revêtez d'une peau de veau le corps de ce lâche. » Lord Byron parodie ici ces deux vers de la tragédie du roi Jean. Les œuvres de lord Carlisle, reliées avec luxe, sont le principal ornement des rayons de sa bibliothèque. A. P.

** Jessica est le nom de la fille de Shylock, dans la tragédie du *Marchand de Venise*. A. P.

*** G. Crabbe est remarquable par un talent magique d'observation ; il copie en quelque sorte la nature plutôt qu'il ne l'imité. Il analyse en anatomiste les caractères et les sentimens de ses personnages ; sa touche est vigoureuse, et il sait être pathétique au milieu des détails les plus simples et les

⁷⁸ Shee , auteur des *Rhymes on Art* et des *Elements of Art*.

⁷⁹ M. Wright , consul général des îles Ioniennes , est l'auteur d'un beau poème intitulé *Horæ Ionicæ* , où il décrit les îles et les côtes adjacentes de la Grèce.

⁸⁰ Les traducteurs de l'*Anthologie* ont depuis publié des poèmes qui prouvent un génie qui n'attend qu'un beau sujet pour se développer.

⁸¹ MM. Lambe et Lloyd , les plus ignobles partisans de Southey et compagnie.

⁸² On me demandera peut-être pourquoi j'ai critiqué le comte de Carlisle , mon tuteur et mon parent , à qui j'ai dédié un volume de poésies légères il y a quelques années. S'il a été mon tuteur , ce n'a été , je crois , que de nom. S'il est mon parent , je ne puis l'empêcher , et j'en suis bien fâché ; mais , comme sa seigneurie a semblé l'oublier dans une circonstance essentielle , je n'irai pas me piquer d'avoir meilleure mémoire que lui. Je ne pense pas que des animosités personnelles sanctionnent l'injuste condamnation d'un confrère en poésie ; mais je ne vois pas pourquoi on en tirerait une prévention favorable pour l'auteur noble ou vilain qui , pendant longues années , a affligé le public éclairé d'une longue kyrielle de niaiseries ridicules. D'ailleurs , je ne fais point de digression pour amener la critique du noble lord. Non , ses ouvrages viennent en compagnie avec ceux de tous nos patriciens littérateurs. Si , à peine échappé des bancs du collège , j'ai loué jadis les livres de sa seigneurie , c'était dans une respectueuse dédicace , et plutôt d'après le jugement des autres que d'après le mien. Je saisis la première occasion pour chanter ma sincère palinodie. On veut que j'aie des obligations à lord Carlisle : qu'on me les indique , et je les avouerai publiquement avec reconnaissance. Quant à mon opinion sur ses talents , je puis extraire , à l'appui , des citations de ses *odes* , *épitres* , *élégies* , *apologies* , *tragedies* , *burlesques* ou *ampoulées* , publiées sous son nom , ou qui portent le cachet de son génie :

Pour ennoblir un lâche , un faquin . un fripon ?

Tout le sang des Howards peut-il suffire ?... Non.

POPE.

⁸³ Les jeux de Hoyle , bien connus aux joueurs de whist , d'échecs , etc. , ne sont pas faits pour être confondus avec les poésies extravagantes de l'autre Hoyle , qui devait nous chanter les plaies d'Égypte.

⁸⁴ La rage des vers s'est déclarée tout-à-coup chez ce certain personnage avec des symptômes rapides. Il est l'auteur d'un poème intitulé *l'Art de plaire* , comme *lucus a non lucendo* , et qui contient peu d'agrément , et encore moins de poésie. Il est aussi un des stipendiés d'un journal mensuel , et fournisseur de calomnies pour *le Satirique*. Si ce malheureux jeune homme voulait quitter les *Magazines* pour les mathématiques , et ambitionner un grade honorable dans l'Université , cela vaudrait mieux pour lui que le salaire qu'il reçoit.

⁸⁵ L'empereur Probus transporta une troupe considérable de Vandales dans

plus minutieux. Prosaique quelquefois , il sait aussi au besoin s'élever à la poésie lyrique , et le disputer à Moore pour l'harmonie et la facilité. Son dernier ouvrage est intitulé *les Contes du château* *the Tales of the Hall.*) A. P.

le comté de Cambridge. (GIBBON, *Décadence de l'Empire romain*, page 85, vol. II.) Cette assertion est prouvée par la race actuelle, qui n'a pas dégénéré.

⁸⁶ Le nom de Hodgson est au-dessus de mes louanges. L'homme qui montre un vrai génie, en traduisant, nous donne un garant de ses succès futurs comme auteur original.

⁸⁷ Les *Bretons aborigènes*, poème excellent, par Richard.

⁸⁸ On demandait à un de mes amis pourquoi sa grâce le duc de Portland était comparé à une vieille femme. Il répondit que c'était probablement parce qu'il était devenu *stérile* (*past bearing*).

⁸⁹ Calpé est l'ancien nom de Gibraltar.

⁹⁰ Stamboul est le nom turc de Constantinople.

⁹¹ La Géorgie est remarquable par la beauté de ses habitans.

⁹² Le mont Caucase.

⁹³ Lord Valentia (dont les effrayans voyages sont publiés avec tout l'attirail graphique, topographique, et typographique) déposa dans le malheureux procès de sir John Carr, que la satire de Dubois l'avait empêché d'acheter *l'Étranger en Irlande*. Fi donc! milord, votre seigneurie n'a-t-elle pas plus de sensibilité pour un confrère voyageur? Mais la jalousie de métier, comme on dit, etc., etc., etc.

⁹⁴ Lord Elgin voudrait nous persuader que toutes les statues, *avec ou sans nez*, qu'il réunit dans son magasin de marbre, sont de Phidias. *Credat Judæus!*

⁹⁵ La *Topographie de Troie et d'Ithaque*, par M. Gell, ne peut manquer d'obtenir les suffrages de tous les littérateurs classiques, tant par ses savantes explications que par les savantes recherches qui les inspirent.



LA MALÉDICTION
DE MINERVE,

POÈME.

..... Pallas te hoc vulnere, Pallas,
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.

The Curse of Minerva,
a poem.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

Cette satire contre lord Elgin n'a plu que médiocrement aux compatriotes de lord Byron, qui, pauvres en modèles de beaux-arts, ont essayé de former un muséum à l'imitation du nôtre; et certes les larcins de lord Elgin en constituent la principale richesse. Nous-même, nous l'avouons, en admirant à Londres ces monumens, presque tous incomplets, que lord Elgin a sauvés peut-être des dernières fureurs des Musulmans, nous nous sommes rangés de son parti, et nous avons pensé que c'était un acte pieux d'accorder un asile à ces dieux mutilés, sans autre culte que l'admiration des fils des arts. Il est cependant pénible de voir une terre classique dépouillée du seul charme qui lui restait, et ses ruines vendues à vil prix par de lâches oppresseurs. « Hélas! s'écrie l'auteur du *Classical tour**, tous les monumens de la grandeur romaine, tous les restes des arts de la Grèce, si chers à l'artiste, à l'historien, à l'antiquaire, dépendent du caprice d'un souverain arbitraire; et ce caprice est trop souvent dicté par l'intérêt ou par la vanité, par un neveu du pontife ou par un sycophante. A Rome, en effet, faut-il un nouveau palais à une famille parvenue? le Colysée est pillé pour fournir les matériaux. Un ministre étranger désire-t-il décorer d'*antiques* les murs noircis d'un château du nord? les temples de Thésée et de Minerve doivent être démantelés, et les chefs-d'œuvre de Phidias ou de Praxitèle arrachés à leurs frises. Qu'un vieillard décrépît, absorbé dans les devoirs religieux de son âge et de son pontificat, écoute les suggestions d'un neveu intéressé, c'est

* M. Eustace, critiqué et cité par lord Byron et Hobhouse. A. P.

une chose naturelle ; qu'un despote d'Orient mette à bas prix les beautés de l'art des Grecs , c'est à quoi il faut s'attendre , quoique dans l'un et dans l'autre cas les conséquences d'une telle faiblesse soient déplorables... Mais que le ministre d'une nation , vantée par sa connaissance de la langue et sa vénération pour l'ancienne Grèce , ait été l'instigateur et l'instrument de ces destructions , voilà qui est presque incroyable. Cette rapacité est une offense contre tous les âges et toutes les générations ; elle prive les siècles passés des trophées de leur génie et de leurs titres de gloire ; le présent , de ce qui eût excité son émulation dans ces nobles monumens offerts à sa curiosité , et l'avenir , enfin , des chefs-d'œuvre de l'art , modèles dont l'imitation aurait pu perpétuer le goût. Protester contre ces déprédations est le vœu de tout homme de génie , le devoir de tout homme puissant , et l'intérêt commun de toute nation civilisée. »

Lord Byron a vu les choses en poète , et n'a pas été avare d'imprécations contre les spoliateurs de la Grèce. Il regarde sa patrie comme complice de lord Elgin , et la comprend dans les anathèmes de sa muse.

Le début si poétique de cette satire a été depuis transporté par lui au troisième chant du Corsaire , comme il en avertit lui-même dans une note.

A. P.



LA MALÉDICTION DE MINERVE.

Le soleil couchant, plus beau près du terme de sa carrière, s'abaisse lentement le long des collines de la Morée; il n'est pas, comme dans les climats du Nord, d'un éclat obscurci, c'est la flamme d'une lumière vivante que n'approche aucun nuage. Sur l'abîme silencieux des flots il jette un brillant rayon, et dore la vague d'azur qui tremble en étincelant. C'est sur l'antique rocher d'Égine et sur l'île d'Hydra que le dieu de la beauté arrête le sourire de ses adieux. Il aime à éclairer ses propres domaines, qu'il quitte à regret, quoique ses autels n'y soient plus consacrés à sa divinité. Les ombres des montagnes descendent, plus rapides, sur ton golfe glorieux, ô Salamine, aimée de la victoire. Leurs bleus contours rencontrent le regard du roi des astres dans la vaste étendue des airs, que colore un pourpre plus foncé; les teintes les plus délicates, qui se succèdent sur leurs augustes cimes, marquent sa course triomphante, et sont empreintes des couleurs du ciel, jusqu'à ce que, séparé peu à peu de la terre et des flots, il disparaisse dans le sein de la nuit, derrière son rocher de Delphes.

Ce fut à la fin d'un semblable jour qu'il jeta son rayon pâissant, lorsque ton sage, ô Athènes! le vit pour la dernière fois. Avec quelle inquiétude tes vertueux citoyens épiaient cette flamme prête à s'éteindre, et à clore le dernier jour de Socrate condamné¹! — Pas encore, pas encore; le soleil s'arrête sur la colline... L'heure précise des adieux n'est pas écoulée; mais sa lumière est triste aux yeux d'un mourant, et les teintes jadis si douces des montagnes lui paraissent sombres. Phébus semble couvrir d'une lugubre

clarté la terre qui ne connut jamais que ses aimables sourires; mais avant qu'il se fût éclipsé derrière la crête du Cithéron, la coupe mortelle était vidée, l'âme avait pris son essor, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, de celui qui vécut et mourut comme nul autre ne saurait vivre et mourir!

Mais voici : depuis les hauteurs de l'Hymette jusqu'à la pleine, la reine de la nuit commence son règne silencieux². Aucune sombre vapeur, avant-courrière de l'orage, ne cache son chaste front, aucune n'entoure son disque lumineux. La blanche colonne reçoit ses rellets sur les inégalités brillantes de sa corniche; et, couronné de ses mobiles rayons, l'emblème de la déesse étincelle sur le minaret. Les bosquets d'oliviers épars au loin, le gracieux Céphise à l'onde épuisée, le cyprès mélancolique près de la mosquée sainte, la tour élégante du joyeux kiosque³, et... triste et sombre dans cette heure d'un calme religieux,... le palmier solitaire près du temple de Thésée, tous ces objets empreints de diverses couleurs charment mes yeux, et insensible serait celui qui passerait ici sans en être ému. Plus loin la mer Égée, qu'on entend encore, assoupit le courroux de son vaste sein, et déploie ses vagues de saphir et d'or; à leurs teintes plus douces se mêlent les ombres de mainte île plus lointaine, dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'océan adouci.

Pendant qu'à l'abri du temple de Pallas je contemplais ainsi les beautés de la terre et des flots, seul et sans ami, sur ce magique rivage, dont les arts et les exploits ne vivent plus que dans de poétiques récits; plusieurs fois, comme je me retournais pour admirer le monument sans rival, sacré pour les dieux, mais non respecté par l'homme, le passé revenait pour moi, le présent s'effaçait, et la Gloire rétablissait son séjour dans la Grèce, sa terre de prédilection.

Les heures s'écoulaient, et le disque de Diane avait atteint le point le plus élevé de la voûte céleste, que mes pas ne

cessaient point encore de fouler l'autel de maint dieu oublié ; mais j'avais erré surtout en rêvant , ô Pallas ! auprès du tien , là où la lumière d'Hécate , brisée par tes colonnes , tombait plus mélancolique et plus douce sur le marbre , dont l'écho réveillé faisait frémir le cœur solitaire , comme l'écho d'une tombe ; je rêvais en contemplant les derniers restes de la Grèce , lorsque soudain une forme gigantesque s'avance à ma rencontre , et Pallas m'aborde dans son temple : oui , c'était Minerve elle-même ; mais hélas ! quel changement s'était opéré en elle depuis qu'elle se montra armée sous les remparts dardaniens. Ce n'était plus cette forme divine qui , à son ordre , naquit du ciseau créateur de Phidias ; les terreurs de son front s'étaient dissipées , son égide inutile ne portait plus la gorgone , son casque était bosselé , et sa lance semblait dépouillée de son fer... Le rameau qu'elle daignait encore tenir se flétrissait dans ses mains. Hélas ! des larmes célestes obscurcissaient l'éclat de ses yeux bleus , ses yeux les plus beaux de l'Olympe. L'oiseau de la déesse voilait tristement de ses ailes entr'ouvertes son casque à demi brisé , et laissait échapper un lugubre gémissement.

« Mortel , dit-elle , la honte qui fait rougir ton front te proclame Anglais... Nom jadis noble... nom d'un peuple brave et à la tête des peuples libres , aujourd'hui méprisé de tous , et surtout de moi... Pallas sera-t-elle toujours la plus grande à ses ennemis ?... en veux-tu savoir la cause ? ô mortel , regarde autour de toi... Ici , bravant la guerre et l'incendie , j'avais vu expirer les efforts de plusieurs tyrannies successives ; j'avais échappé aux ravages du Musulman et du Vandale ; c'est ta patrie qui m'envoie un ennemi pire que le Vandale et le Musulman. Regarde ce temple désert et profané ; compte combien il y reste encore d'antiques fragmens. Ces pierres ont été placées là par Cécrops... Cette partie de la ville fut embellie par Périclès⁴ , ce temple fut élevé par Hadrien pour adoucir les regrets des sciences en deuil... Ce que je dois encore aux mortels mérite toute ma reconnais-

sance... Alaric et Elgin ont fait le reste; afin que tous connaissent le spoliateur, le temple profané porte son nom odieux ⁵.

» Pallas reconnaissante s'intéresse ainsi à la gloire d'Elgin, voilà son nom, voilà ses exploits! Qu'on accorde à jamais ici les mêmes honneurs au monarque des Huns et au pair des Pictes. La guerre fut le droit du premier, le second n'en avait aucun, il a lâchement volé ce que des hommes moins barbares que lui ont conquis; ainsi quand le lion abandonne sa proie, le loup vient en faire sa pâture, et puis le chacal plus lâche accourt pour dévorer leurs restes.

» Mais les dieux sont justes et les crimes punis; vois ce qu'a gagné Elgin, vois ce qu'il a perdu. Un autre nom uni au sien souille mon temple, regarde ces pierres sur lesquelles Diane dédaigne d'arrêter ses rayons! c'est déjà une consolation accordée à Pallas quand Vénus venge à demi ses affronts ⁶.»

Minerve se tut, et j'osai répondre en ces mots pour calmer la vengeance qui enflammait ses regards.

« Fille de Jupiter! au nom de la Bretagne outragée, un véritable Anglais vient désavouer ce dont tu nous accuses; ne te courrouce pas contre l'Angleterre... Elle ne reconnaît point le spoliateur pour un de ses enfans... Déesse d'Athènes, non, c'est un Calédonien ⁷; veux-tu savoir la différence? Du haut des tours de Phylé, regarde la Béotie; l'Écosse est la nôtre. Jamais dans cette contrée bâtarde ⁸ la déesse de la sagesse ne fut honorée...; sol maudit, que la nature a condamné à une cruelle stérilité, et dont le charbon est bien l'emblème de tout ce qu'elle produit, climat de lâcheté, de sophismes, et de brouillards. Les vapeurs des montagnes et des marécages y imprègnent tous les cerveaux devenus stériles et aussi froids que les neiges. L'avarice et l'orgueil dispersent cette nation d'hommes à projets dans toutes les parties du globe pour y chercher un gain illégitime; maudit soit le jour qui vit arriver ici un Pictes pour y

jouer son rôle de voleur ! Cependant la Calédonie peut vanter quelques enfans de mérite , comme la lourde Béotie eut un Pindare. Puisse le petit nombre de ses savans et de ses braves secouer la sordide poussière d'un plus heureux rivage ! Jadis dans une ville infâme , dix noms , si l'on eût pu les y trouver , auraient sauvé une coupable race... »

« Mortel , reprit la vierge aux yeux bleus , porte mes décrets à ta terre natale ; quoique déchue , il me reste cette vengeance de pouvoir priver de mes conseils une île insolente. Écoute donc en silence les sévères prédictions de Pallas , le temps t'apprendra à y croire.

» D'abord , ma malédiction tombera sur la tête du vil Écossais qui m'outragea , sur sa tête et sur toute sa race : que tous ses fils soient aussi nuls que leur père et sans une étincelle d'esprit. S'il en est un qui montre quelque intelligence , qu'on le regarde comme le rejeton d'une meilleure race : que le père lui-même continue à divaguer avec les artistes mercenaires , et que les louanges de la folie le dédommagent de la haine de la sagesse* ; qu'il entende vanter son goût , lui dont le talent n'est que de savoir vendre... de vendre , et de faire de l'État le recéleur de ses larcins. Cependant le vieux West** , radoteur autant que louangeur , à la vue de ces modèles s'avouera un écolier de quatre-vingts ans⁹. Que tous nos stupides boxeurs accourent et servent de comparaison entre l'art et la nature , en admirant *la boutique de pierres* de sa seigneurie¹⁰ ; on y verra la foule empressée des fats , y flâner et babiller dans leur jargon à la mode , tandis que maintes demoiselles languissantes jetteront en soupirant un regard curieux sur ces géans de marbre. Elles feindront de parler d'un air d'insouciance , mais , remarquant combien le présent différerait du passé , elles s'écrieront à l'aspect de ces belles formes : « Hélas ! les Grecs étaient des hommes comme il faut ! » Puis , comparant à

* « Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. » A. P.

** Le peintre d'histoire de Georges IV. A. P.

voix basse les uns et les autres, elles envieront à Lais ses petits-maîtres athéniens : « Quand donc une amante moderne trouvera-t-elle de tels soupirans ? Hélas ! sir Henry n'est pas un Hercule. » Peut-être quelques spectateurs amis des arts ¹¹ parcourront la galerie avec une indignation muette, admirant le larcin et détestant le voleur. Méprisé pendant sa vie, à peine descendu dans la tombe, qu'il soit maudit à jamais pour son sacrilège ; qu'on unisse son nom à celui de l'incendiaire d'Éphèse ; qu'Érostrate et Elgin soient livrés ensemble aux imprécations de l'histoire ; le second, plus vil encore que le premier ; qu'il soit donc à jamais immobile comme une statue sur le piédestal de la honte.

» Mais il ne sera pas seul puni, ta patrie aura aussi sa destinée ; elle qui instruit ses fils par son exemple à d'indignes forfaits !... regarde la flamme qui éclaire au loin la Baltique... ; votre ancienne alliée * déplore une guerre perfide ; à de tels exploits Pallas ne prêta point son aide, ce ne fut point elle qui rompit le pacte qu'elle avait conseillé. Elle s'éloigna, mais en laissant son égide avec la tête de la gorgone : don fatal qui pétrifia vos amis, et laissa Albion seule et odieuse. Tourne tes regards vers l'orient, où les fils basanés du Gange renverseront le colosse de votre tyrannie usurpée. La révolte y lève sa tête effrayante, semblable à la Némésis des enfers. L'Indus roule des flots de sang, et réclame tout celui que lui doit le peuple du nord qui le domptait. Puissiez-vous tous périr ! Pallas, quand elle vous dota de la liberté, vous défendit de faire des esclaves.

» Vois l'Espagne, elle presse la main qu'elle hait, mais elle garde son aversion pour ses alliés qu'elle brûle d'expulser ; Barossa que j'atteste peut dire qui furent ceux qui ont combattu et bravement péri. La Lusitanie, alliée généreuse et fidèle, envoie à peine quelques guerriers, incertains s'ils

* Copenhague. A. P.

doivent fuir ou combattre. O glorieuse victoire due à la famine ! Le Français se retire et s'avoue vaincu ; mais quand donc Pallas vous apprend-elle qu'une retraite réparait trois olympiades de revers ?

Enfin, vois tes concitoyens chez eux, observe le farouche sourire de leur désespoir ; leur cité est dans le deuil malgré les cris de la débauche ; la famine s'y traîne charcollante et la rapine y depouille les victimes. Riches ou pauvres, tous perdent : il ne reste pas à l'avare une inquiétude, car on lui a tout pris. Pope oserait-il aujourd'hui chanter le papier-monnaie¹³ ? Ce n'est plus qu'un plomb qui ralentit les ailes fatiguées de la corruption. Cependant Pallas a tiré l'oreille à chaque premier ministre à son tour ; mais ils sont tous restés indociles aux avis des dieux et des hommes : un seul, tremblant à l'approche de la banqueroute, invoque Minerve, mais, hélas ! quand il est trop tard ; alors il jure par^{***14}, et s'humilie sous ce Mentor, quoique Pallas et lui n'aient jamais été amis. Quel est celui qui dirige vos sénats ? un être toujours méprisable et de plus en plus absurde. Telles jadis les grenouilles raisonnables jurèrent fidélité à un soliveau. Vos chefs ont dû ce patricien, comme l'Égypte choisit un oignon pour dieu.

» Adieu ! jouissez de votre dernière heure, arrêtez l'ombre de votre pouvoir évanoui, déplorez vos projets déçus ; votre force n'est plus qu'un vain mot ; votre richesse, un rêve. Il disparaît cet or, l'envie du monde ; des pirates en pillent le reste¹⁵ ; des mercenaires achetés partout n'accourent plus sous vos drapeaux déshonorés ; sur vos quais le marchand oisif se penche sur ses ballots qu'aucun navire ne vient plus chercher, ou, retournant dans les entrepôts, il y trouve ses denrées pourries ; l'ouvrier, mourant de faim sur son métier rouillé, s'abandonne au désespoir ; montrez-moi dans le sénat de votre État en ruines... montrez-moi l'homme dont les conseils soient dignes d'être reçus ; plus de voix pour se faire écouter ; les factions mêmes cessent

de charmer une terre factieuse, tandis que des sectes fanatiques mettent en convulsion l'île, sœur de l'Angleterre, et y allument avec rage le bûcher qui doit les consumer l'une et l'autre.

» C'en est fait ; puisque Pallas est dédaignée, elle abdique en faveur des furies qui secouent leurs torches sur le royaume et lui déchirent les entrailles de leurs mains brûlantes. Mais une dernière lutte convulsive fera pleurer la Gaule avant qu'Albion porte ses chaînes. La pompe de la guerre, les rangs brillans des soldats auxquels sourit la sévère Bellone, les fanfares des clairons, le tambour sonore qui défie d'avance l'ennemi, le héros réveillé à la vue de sa patrie en armes, la mort glorieuse qui honore son malheur, tout remplit le jeune cœur d'illusions et lui peint sous un beau jour le jeu cruel des batailles. Mais il est temps encore de t'apprendre que la mort donne des lauriers qui coûtent peu : le carnage ne se délecte pas dans le combat ; c'est son jour de merci que le jour où les bataillons se choquent ; mais c'est qu'ensuite, quoique inondé de sang, il n'en est pas désaltéré et qu'il exécute ces terribles crimes qui ne vous sont connus que de nom. Le massacre des cultivateurs, la profanation des femmes, le pillage des maisons, et le ravage des récoltes, sont les maux dont vous apprécierez enfin toute la rigueur. De quel œil vos citoyens fugitifs verront de loin une colonne de flammes agiter ses rouges couleurs sur la Tamise effrayée ! Ne t'en indigne pas, Albion ! par tes mains furent allumés de semblables bûchers depuis le Rhin jusqu'au Tage : maintenant, s'ils sont transportés sur tes côtes condamnées, dis toi-même qui les a mérités davantage. La vie est le prix de la vie ; telle est la loi du ciel et des hommes. Celui qui déclara la guerre en regrette en vain les horreurs. »

NOTES

DE LA MALÉDICTION DE MINERVE.

¹ Socrate but la ciguë peu de temps avant le coucher du soleil (heure des exécutions), malgré les instances de ses disciples, qui le suppliaient d'attendre que le soleil fût couché.

² Le crépuscule en Grèce est plus court que dans nos climats : les jours y sont plus longs en hiver, mais plus courts en été.

³ Le kiosque est un pavillon d'été en Turquie ; le palmier est hors des murs d'Athènes actuelle, près du temple de Thésée, avec la muraille entre le palmier et le temple. L'eau du Céphise est réellement peu abondante, et l'Ilissus est entièrement à sec.

⁴ Il s'agit ici de la ville en général et non de l'Acropolis en particulier. Le temple de Jupiter olympien, que quelques uns croient être le Panthéon, fut fini par Hadrien. Seize colonnes en subsistent encore, belles par le marbre et l'architecture.

⁵ Un voyageur raconte que lorsque le marchand spoliateur visita Athènes, il fit inscrire son nom et celui de sa femme sur le pilier d'un de ces temples. L'inscription fut exécutée très ostensiblement, et gravée sur marbre à une élévation considérable. Malgré ces précautions, quelqu'un, inspiré sans doute par la déesse, s'est donné la peine de se faire monter jusqu'à l'inscription pour l'effacer ; mais, en enlevant le nom du *laird*, il a laissé celui de sa dame : c'est ce qu'il ne put faire, remarque lui-même ce voyageur, sans quelque difficulté et par beaucoup de courage et de zèle.

⁶ Le nom de sa seigneurie, et celui d'une *personne qui ne le porte plus*, sont gravés sur le Parthénon ; et non loin de là sont les débris de ces bas-reliefs qu'on brisa en voulant les transporter.

⁷ Sur le mur occidental du temple de Minerve Polias, on lit cette inscription :

Quod non fecerunt Gothi,
Hæc fecerunt Senti.

⁸ *Bâtarde de l'Irlande*, selon sir Callaghan de Brallaghan.

⁹ M. West, en voyant la *Collection Elgin*, (j'espère que nous aurons ensuite la *Collection Aberthur*, et la *Collection Sheppard*), avoua qu'il n'était plus qu'un écolier.

¹⁰ Le boxeur Cribb demanda si la maison de lord Elgin n'était pas une boutique de marbre. Il ne se trompait pas ; c'est une boutique.

¹¹ « La tentative de transporter le temple de Vesta, d'Italie en Angleterre, honore peut-être le patriotisme ou la magnificence du dernier lord Bristol ;

mais on ne peut la citer comme une preuve de goût ou de jugement. » *Eustace's classical Tour*, p. 419 *.

¹² *Blest paper-credit, etc.* — Heureux papier-crédit, dernière ressource, qui prête à la corruption des ailes plus légères. POPE.

¹³ Allusion aux trafiquans d'espèces monnayées (*Deal as d Dover traffickers in specie*).

¹⁴ Voyez la note précédente.

* Voyez dans l'avant-propos les observations de M. Eustace sur le ravage fait à Rome par ces antiquaires, etc.

CARMINA

BYRONIS IN C. ELGIN.

Aspice, quos Scoto Pallas concedit honores :
Subter stat nomen facta superque vide !
Scote, miseri quamvis nocuisti Palladis ædes,
Infandum facinus vindicat ipsa Venus.
Pygmalion statuam pro sponsâ arsisse refertur ;
In statuam rapias, Scote, sed uxor abest.

IMITATION.

Voyez à lord Elgin quel honneur fait Pallas ;
Son nom reste au fronton qu'il ne respecta pas !
Mais, si par ce pillard Minerve est insultée,
Vénus a su punir son larcin odieux :
Pygmalion devint l'époux de Galatée ;
Lord Elgin, comme lui, du marbre est amoureux ;
Mais, loin de voir l'Amour animer sa statue,
Son épouse pour lui de marbre est devenue.

ESQUISSE D'UNE VIE PRIVÉE.

Honest... honest Iago!
If that thou be'st a devil, I cannot kill thee.
SHAKSPEARE. (*Othello.*)

Honnête, honnête Iago! si tu es un démon,
je ne puis te tuer.



A Sketch
from private life.

ESQUISSE

D'UNE VIE PRIVÉE *.

Née dans le grenier, élevée dans la cuisine, elle fut promue à l'emploi de coiffer sa maîtresse. Bientôt, pour prix d'un service qu'on ne nomme pas, et qu'on ne peut deviner que par son salaire, elle passa du cabinet de toilette à la table de ses maîtres, où les laquais, qui valent mieux qu'elle, se tiennent, tout surpris, derrière sa chaise. L'œil calme, le front levé, elle se sert des plats qu'elle lavait naguère. Toujours prête à faire un conte ou un mensonge, c'est la confidente et l'espion de toute la maison. Mais qui pourrait, grands dieux ! deviner quel fut plus tard son nouvel emploi !... Nommée gouvernante d'un enfant unique, elle lui apprit à lire ; et ce fut avec tant de talent, qu'elle apprit elle-même à épeler. La voilà bientôt adepte dans l'art d'être auteur, et faisant ses preuves par maints libelles anonymes. Qui sait ce que serait devenue sa pupille avec un tel pédagogue, si une belle âme n'avait préservé ce cœur toujours avide de la vérité qu'il ne pouvait entendre, et que n'ont pu séduire d'immorales leçons ? La dépravation de la gouvernante échoua sur cette âme pure que la basse flatterie ne put aveugler, ni l'imposture corrompre ; elle sut se préserver de la contagion, résister à de lâches complaisances et à des exemples perfides. La supériorité de ses talens ne put lui donner du dédain pour la médiocrité ; la beauté ne la rendit point vaine ; elle ignora les méchancetés de l'envie ; elle

* Cette satire s'adresse à *mistress* Charment, gouvernante de lady Byron, et que le poète soupçonnait d'avoir allumé la discorde entre lui et son épouse.

ne se laissa pas gonfler par la prospérité, ni abattre par les passions, et sut allier la vertu à l'indulgence... jusqu'à ce jour. O femme la plus pure de ton sexe, il ne te manqua qu'une douce faiblesse... celle de pardonner! Trop indignée contre des erreurs que ton âme ne peut connaître, tu as cru que tout ici-bas devait te ressembler! Ennemie de tous les vices, tu fus une amie trop sévère de la vertu; car la vertu pardonne à ceux qu'elle voudrait ramener à elle.

Mais je retourne à mon sujet, dont je viens de m'écarter trop long-temps; je retourne à la sinistre héroïne de ce tendre poème : ses anciennes fonctions ne sont plus, mais elle gouverne le cercle qu'elle servait auparavant.

Si les mères, on ne sait trop pourquoi, tremblent devant elle; si les jeunes filles la redoutent par égard pour leurs mères; si des habitudes d'enfance, ces faux liens qui enchaînent quelquefois l'âme la plus élevée à l'âme la plus vile, lui ont donné assez d'ascendant pour distiller l'essence amère de ses noires pensées; si, comme un serpent, elle se glisse dans vos maisons, jusqu'à ce que ses traces livides trahissent ce reptile dangereux; si, comme une vipère, elle s'insinue dans un cœur et y laisse un venin qu'elle n'y trouve pas, faut-il s'étonner que cette sorcière, inspirée par la haine, prépare éternellement ses trames perfides dans l'ombre, fasse un *pandemonium* * du lieu qu'elle habite, et règne comme l'Hécate des enfers domestiques?

Habile à obscurcir encore les couleurs de la médisance par toutes sortes d'adroites interprétations mensongères, elle sait mêler la vérité à l'imposture, l'ironie au sourire, et la candeur à l'astuce. Une apparence de vivacité et de franchise, exprimée par quelques mots qui semblent lui échapper, est pour elle un artifice qui vous dérobe les machinations de son âme lâche et sans pitié; ses lèvres sont tîtes au mensonge, son visage à la dissimulation. Son insensibilité

* *Un enfer*. C'est le nom que Milton donne au palais des démons. A. P.

lui fait mépriser tous ceux qui sont sensibles. Son teint de parchemin, son œil froid comme la pierre, lui composent un masque dont la Gorgone aurait horreur.

Observez comme les canaux de son sang jaunâtre le laissent croupir sous sa peau, semblables aux longs anneaux de safran du mille-pattes, ou aux écailles verdâtres du scorpion (les reptiles venimeux peuvent seuls nous offrir des couleurs analogues à celles de son visage et de son âme); voyez ses traits, et reconnaissez-y son cœur comme dans un miroir qui en répèterait l'image. Ne croyez pas cette peinture chargée, il n'est point de trait qui ne soit susceptible d'un plus grand développement. Produit du caprice d'un mauvais génie qui s'amusa à le créer en l'absence de la nature, ce monstre est la mauvaise étoile de son petit horizon : tout se flétrit ou meurt sous sa fatale influence.

O monstre impitoyable, qui n'as qu'une pensée, la joie que te causent les désastres qui sont ton ouvrage, le temps viendra, et viendra bientôt, où tu souffriras plus de maux que tu n'en fais souffrir; ton égoïsme implorera vainement la pitié, et tu hurleras de rage en te voyant repoussée. Puis-ent les malédictions que tu as versées sur les cœurs désunis par toi se répéter dans le tien, et te rendre, dans la lèpre qui ronge ton âme, aussi horrible à tes propres yeux qu'à ceux de tout le genre humain! que ton égoïsme haineux se change en pensées aussi noires que celles que tu voudrais donner aux autres! que ton cœur endurci se calcine, et que ton âme s'agite dans son enveloppe hideuse!

Puisse ta tombe ne pas t'accorder un sommeil plus paisible que celui de la couche veuve et du lit de feu que je te dois! Si tu veux importuner le ciel de ta prière, que tes victimes t'apparaissent, et ne t'apportent que le désespoir. Descends dans la poussière des tombeaux; ton cadavre empoisonné tuera les vers qui voudront s'en nourrir. Rends grâce à l'amour que je ressentais et que je ressentirai toujours pour celle dont ta rage voudrait briser tous les liens

sur cette terre : sans cet amour, ton nom, ton nom de mortelle, écrit sur cette page, serait à jamais l'expression du dernier mépris... Le plus abhorré de tous les monstres, tu serais livrée à une infamie éternelle.

FIN DE L'ESQUISSE D'UNE VIE PRIVÉE.

LA WALSE, HYMNE-APOSTROPHE,

PAR HORACE HORNEM.

*Qualis in Eurota ripis aut per juga Cynthi
Exeret Diana choros.*

VIRGILE.

Ainsi que , sur les bords du riant Eurotas ,
Ou quelquefois encor sur les monts de Cynthe ,
Diane aime à guider de ses nymphes les pas

Waltz,
an apostrophic-hymn.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

Cette satire est dirigée contre le monde *fashionable* de Londres : il est difficile de porter plus loin que les Anglais la rage des bals, de la danse, de la walse, etc. Qui n'a entendu parler des bals d'Almack, où la haute aristocratie déploie chaque *saison* tant de grâces et de parures. Les salons particuliers ne sont pas moins brillans. Déjà, dans la satire des *poètes anglais et des critiques écossais*, lord Byron a peint les fêtes et les jeux ruineux d'Argyle's room.

La Walse parut sous le nom fictif d'Horace Hornem, en 1812.

A. P.

A L'ÉDITEUR.

MONSIEUR ,

Je suis un gentilhomme de province habitant un comté du centre. J'aurais pu être membre du parlement pour certain bourg, ayant eu l'offre d'autant de voix qu'en a recueilli le général T. à la dernière élection de 1812¹; mais je ne songeais qu'au bonheur domestique, ayant depuis quinze ans, dans un voyage que je fis à Londres, épousé une demoiselle d'honneur d'un âge moyen. Nous avons vécu heureux à Hornem-Hall jusqu'à la dernière saison *. A cette époque, ma femme et moi nous fûmes invités par la comtesse de Waltzaway (parente éloignée de ma femme) à passer l'hiver en ville. N'y voyant aucun mal, et nos filles étant *variables*, ou, comme on dit à Londres *marketables* **, et ayant d'ailleurs un procès en chancellerie, hypothéqué sur notre domaine héréditaire, nous partîmes dans notre vieille voiture, dont, par parenthèse, ma femme devint si honteuse au bout d'une semaine, que je fus obligé d'acheter un *barouche* de rencontre, où je puis monter sur le siège, dit M^{rs} Hornem, si je sais mener, mais dont je ne puis voir l'intérieur, la place y étant réservée pour l'honorable Auguste Tiptoe, son partenaire-général et son chevalier d'Opéra. Entendant beaucoup louer la danse de M^r Hornem (elle était renommée pour les menuets des jours d'anniversaires *** dans la dernière partie du dernier siècle), je me débottai pour aller chez la comtesse, espérant voir une contre-

* La saison de Londres, c'est-à-dire la saison par excellence; celle des bals, des *rots*, etc. A. P.

** C'est-à-dire propres à être conduites au *marché* (pour y être offertes au plus fort enchérisseur). Expression anglaise. A. P.

*** Jour anniversaire de la naissance du roi. A. P.

danse, ou du moins des *cotillons*, des *reels* *, et tous les vieux pas sur des airs nouveaux; mais jugez de ma surprise, quand je reconnus, en arrivant, la pauvre et chère M^{rs} Hornem, avec ses bras autour des reins d'un homme énorme, à la hussarde, que je n'avais jamais vu; pour tout dire, les bras de cet homme enlaçaient presque toute la taille de M^{rs} Hornem; et ils tournaient, tournaient et tournaient toujours sur un maudit air de bas en haut et de haut en bas, qui me rappela l'air anglais de *black joke*, seulement un peu plus *affettuoso*, et qui me donna le vertige, étonné que j'étais de ne pas voir ma femme et son cavalier plus *tendres* eux-mêmes. Un moment ils s'arrêtèrent, et je crus qu'ils allaient tomber ou s'asseoir... pas du tout: ils marchèrent environ une minute, la main de M^{rs} Hornem sur l'épaule du Monsieur, *quam familiariter*² (comme disait Térence quand j'étais à l'école), et puis ils recommencèrent à tourner comme deux hannetons traversés par une même épingle. Je demandai ce que cela signifiait, lorsqu'avec un éclat de rire, un enfant, pas plus grand que notre Wilhelmina (nom que je n'ai jamais entendu que dans le *Vicaire de Wakefield*, quoique sa mère ait prétendu l'appeler ainsi d'après la princesse de Swappenbach), me dit: Seigneur Dieu! M. Hornem, ne voyez-vous pas qu'ils *walsent* ou valsent (je ne sais plus lequel), et l'enfant se leva, et la mère et les filles tournèrent encore jusqu'à l'heure du souper. Maintenant que je sais ce que c'est, j'aime la walse plus que tout au monde, et M^{rs} Hornem ne l'aime pas moins (quoique je me sois brisé les jambes, et que j'aie renversé quatre fois la fille de chambre de ma femme en m'exerçant avec elle le matin). Enfin, j'aime tant la walse, qu'ayant un goût pour les vers, dont j'ai fait preuve dans quelques ballades aux élections, et par des chansons en l'honneur de nos victoires (dernier sujet qui m'avait un peu manqué jusqu'à ce jour), j'ai pris la

* Danse d'Écosse. A. P.

plume, et avec l'aide de W. F., et quelques indications du docteur B. (dont je suis les séances de lecture, car je suis fou de la manière dont le docteur B. déclame le dernier discours de son père), j'ai composé l'hymne suivant pour faire connaître mes sentimens au public, que je méprise cependant aussi bien que les critiques.

Je suis, Monsieur, etc., etc.

HORACE HORNEM.

LA WALSE.

1812.

Muse aux pieds scintillant sans cesse⁴ ! dont les charmes sont maintenant étendus des jambes aux bras ; TERPSICHOË ! — trop long-temps appelée vierge mal à propos, — terme injurieux... qu'on ne te donnât que comme un reproche ; brille désormais dans tout ton éclat, la moins vestale des neuf vierges du Pinde ! Loin de toi et des tiens le nom de prude ; raillée, mais triomphante ; excitant le sourire, mais jamais vaincue ; tes jambes doivent se mouvoir sans cesse pour conquérir, pourvu que tes jupes soient raisonnablement relevées. — Ton sein — s'il est nu — n'a nul besoin de bouclier ; — danse, danse toujours, — tu seras maîtresse du champ de bataille sans armure ; et, imprenable dans la *plupart* des assauts, tu avoueras la naissance, peu légitime peut-être, de ta fille la *Walse*.

Salut, nymphe agile, à qui le jeune hussard, adorateur à moustache de la walse et de la guerre, consacre ses nuits, malgré ses bottes et ses éperons, spectacle sans pareil depuis Orphée et les animaux attirés sur ses pas. Salut, walse inspiratrice ! sous les bannières de laquelle un héros moderne combattant pour la mode sur la bruyère d'Hounslow, pour rivaliser de gloire avec Wellesley⁴, arma son pistolet, tira, et manqua son homme, — mais atteignit son but ! Salut, Muse mobile, à qui la gorge d'une belle donne tout ce qu'elle peut donner en nous laissant prendre le reste. Ah ! que n'ai-je la vogue de Busby, ou de Fitz^{*}, le royalisme du second, l'esprit du premier, pour « célébrer l'objet que je poursuis, » et payer à Bélial et à la danse ce qui leur est dû.

^{*} Nom abrégé peut-être pour Fitz-Gerald. A. P.

Walse impériale ! importée des bords du Rhin (fameux pour leurs généalogies et leurs vignobles), puisse cette importation être long-temps libre d'impôts, et le vin du Rhin lui-même être moins estimé que toi ; vous vous ressemblez dans quelques unes de vos qualités, — car le vin du Rhin enrichit nos caves — et toi notre population. La tête appartient au vin du Rhin, — ton art plus subtil n'enivre que le cœur imprudent : ton poison plus doux circule dans les veines et éveille la volupté dans les membres dociles.

O Germanie ! combien nous te devons ! comme le céleste Pitt peut l'attester là-bas ; il est vrai que , depuis , la maudite confédération du Rhin t'a donnée à la France , et ne nous a laissé que tes infernales dettes et tes danses ; privés du royaume de Hanovre et de ses subsides , nous te bénissons encore , — car Georges III nous reste ! Georges III , des rois le meilleur , — et d'autant plus aimé qu'il nous a gracieusement engendré Georges IV. La Germanie et LL. AA. SS. nous doivent des millions ; mais ne lui devons-nous pas la reine ? et que ne devons-nous pas à la Germanie , qui nous a donné si souvent des Brunswicks et des épouses royales , dont le noble sang a coulé dans tant de rameaux teutoniques ; à la Germanie , enfin , qui nous a envoyé (que toutes ses fautes lui soient pardonnées) — une douzaine de ducs , — quelques rois , — une reine , — et la walse.

Mais paix à la Germanie — à son empereur et à sa diète , soumis aujourd'hui au *fiat* de Bonaparte. Je reviens à mon sujet. — O muse de la danse , dis-nous comment ta walse trouva le chemin d'Albion !

Portée sur le souffle des brises hyperboréennes , elle vint du port de Hambourg (lorsque Hambourg avait encore ses courriers) avant que la malheureuse renommée , — forcée de se traîner jusqu'aux neiges de Gothenbourg , — fût engourdie par le froid , ou réveillée en sursaut , daignât se lever pour remplir ton marché de mensonges , ô Heligoland ; alors Moscou ⁵ non brûlée avait des nouvelles à nous en-

voyer et ne devait pas encore sa disparition dans les flammes à un ami... La walse vint, — elle vint, — et avec elle certains paquets de véridiques dépêches et de véridiques gazettes; alors arriva la dépêche bienheureuse d'Austerlitz que le *Moniteur* et le *Morning-post* ne sauraient égaler; il y avait aussi avec elle dix drames et quarante romans de Kotzebue, qui faillirent être étouffés sous cette grande nouvelle; plus, les lettres d'un chargé d'affaires, les airs de dix compositeurs, des ballots de la foire de Francfort et de celle de Leipsic; quatre volumes de *Meiner* sur la femme, semblables aux sorcières de Laponie qui vous garantissent le bon vent; le plus lourd des tomes de *Brunck* pour lest, avec celui de tous les volumes de *Heyne* qu'on put espérer n'être pas assez lourd pour faire couler bas le paquebot. Portant cette cargaison — et son aimable passagère, — la délicieuse walse, qui marchait sur la pointe du pied, le navire vint aborder à nos côtes et vit accourir les filles de la Grande-Bretagne. Ni le sage David, lorsqu'en dansant devant l'arche il fit naître quelques observations sur son grand *pas-seul*, ni l'amoureux Don Quichotte, lorsque son écuyer Sancho eut l'air de croire que le fandango de son maître était plus vif qu'il ne devait être; ni la séduisante Hérodiade, lorsque son pas gracieux obtint pour récompense une tête de prophète; ni Cléopâtre sur le tillac de sa galère, n'ont jamais montré leur *jambe* ou leur *gorge* comme toi divine walse, lorsque la lune te vit pour la première fois pirouetter sur un air saxon.

C'est pour vous tous qu'elle est venue, — pour vous, époux de dix ans! dont le front souffre des tributs annuels d'une femme; pour vous, époux de neuf ans de moins, qui ne portez encore que les bourgeons des rameaux qui vous décoreront avec les ornemens additionnels du cuivre ou de l'or, que la loi vous réserve*; pour vous, matrones toujours

* On sait qu'en Angleterre un adultère peut rapporter au mari de bonnes guinées. A. P.

aux aguets pour faire rompre ou faire conclure un mariage ; pour vous, enfans des... des parens que le hasard vous donne ; — toujours sûrs de votre mère, et quelquefois de votre père ; — pour vous, messieurs non mariés encore, qui cherchez des tourmens pour la vie, ou des plaisirs pour une semaine, selon que l'amour ou l'hymen dirigent vos efforts pour obtenir une femme à vous, ou pour attraper celle d'un autre : c'est pour vous tous qu'est venue l'aimable étrangère, et toutes les salles de bal retentissent à son nom.

Charmante walse, — ta mélodie plus ravissante détrône la *jigue* irlandaise et l'ancien *rigodon* ; loin de toi les *reels* d'Écosse, et que la contre-danse te cède la palme auprès des dames aux pieds magiques. — La walse — la walse — la walse seule réclame les jambes et les bras, prodigue elle-même de ses pieds et de ses mains ; de ses mains, qui aux yeux de tous peuvent s'égarer là où jamais jusqu'ici... Mais, je vous en prie, éteignez les lumières, il me semble que la flamme de ce lustre brille trop au loin, ou que j'en suis trop près ; mais en vérité, quelque étrange que ce soit, c'est la walse qui me souffle cette remarque : « Mes pieds glissant sont plus sûrs dans l'obscurité. » Mais ici la muse fait une halte au nom du décorum, et prête ses plus longues jupes à la walse.

Voyageurs, observateurs de tous les temps, ô vous in-quartos publiés sur tous les climats, dites-nous si la ronde de la lourde româïque, les frétillemens du fandango, ou le bond du bolero ; le groupe ravissant des Almas⁶ de l'Égypte, — les sauteurs de la Colombie avec leurs sifflets guerriers, — aucune danse enfin, depuis le froid Kamschatka jusqu'au cap Horn, peuvent se comparer avec la walse, ou avoir des attraits après elle ? Non, non, depuis les pages de Morier* jusqu'à celles de Galt**, chaque voyageur paie le tribut d'un paragraphe à la walse.

* Morier, voyageur en Perse. — A. r.

** Voyageur en Asie. — A. r.

Ombres de ces belles dont le règne commença avec celui de Georges III, et finit bien avant, — quoique vous continuiez à briller dans les filles de vos filles, brisez le plomb de vos cercueils, et ressuscitez en personne ! que votre armée de légers fantômes revienne dans la salle de bal ; le paradis de la folie où vous êtes * est triste auprès de celui que vous avez perdu : la poudre perfide ne fait plus illusion sur l'âge ; de raides corsets ne blessent plus de jolies mains (ces corsets sont passés à ces êtres ambigus qui singent les boucs par leurs visages⁷, et les femmes par leurs tailles) ; une demoiselle ne s'évanouit plus lorsqu'elle est serrée de trop près, mais plus on la caresse plus elle paraît caressante ; la corne de cerf superfine et les sels vivifiants sont bannis par le cordial souverain, la walse.

Séduisante walse ! en vain dans ton pays natal Werther lui-même t'a proclamée presque une prostituée ; Werther ! — ah ! quoique très portée à un vice décent, tu es chaleureuse mais non libertine, éblouie mais non aveugle. — En vain l'aimable Genlis, dans sa querelle avec Staël, voudrait te proscrire des bals de Paris ; la mode l'emporte : — depuis les reines jusqu'aux comtesses, et les soubrettes et les valets, walsent derrière la coulisse : ton cercle enchanteur s'agrandit de plus en plus et tourne... nos têtes du moins, s'il ne tourne pas autre chose ; avec toi les gauches bourgeois cherchent eux-mêmes à se trémousser, et les badauds de la Cité pratiquent la chose dont ils ne savent pas prononcer le nom. Dieux ! comme ce glorieux sujet exalte une verve ; comme la rime trouve facilement une rime partenaire pour célébrer la walse !

Heureux le temps que la walse choisit pour son début ! la cour était nouvelle comme elle, et le régent aussi⁸ : nouveau visage pour les amis ; quelques nouvelles récompenses pour les ennemis, nouveaux paremens pour les gardes roya-

* On sait que Milton a inventé, dans son *Paradis perdu*, le paradis des fous. A. P.

les et les gardes noires^{*}; nouvelles lois pour pendre les coquins qui hurlaient pour demander du pain; nouvelle monnaie (très nouvelle⁹) pour aller joindre celle qui est déjà loin; nouvelles victoires, — et nous ne devons pas les apprécier moins, quoique le général s'étonne de son propre succès; nouvelles guerres, puisque les guerres précédentes avaient été si heureuses, que ceux qui survivaient enviaient le sort de ceux qui avaient succombé; nouvelles maîtresses pour le prince... Mais non, — de vieilles; — et cependant il est vrai de dire que, quoiqu'elles soient vieilles, la *chose* est un peu nouvelle: tout était nouveau, entièrement nouveau (excepté quelques vieux tours¹⁰); nouveaux meubles; nouveaux balais; nouvelles modes; nouveaux rubans; — nouvelles troupes; — nouveaux habits retournés! ainsi parle ma muse; M.....¹¹, qu'en dites-vous? Tel était le temps où la walse pouvait le mieux faire son chemin dans le nouveau règne. Tel était ce temps, ce temps unique; les paniers ne sont plus, et les jupons ne sont pas *grand'chose*; la morale et les menuets, la vertu et ses corsets, la poudre accusatrice enfin... tout cela a eu son temps^{**}.

Le bal commence; — les honneurs de la maison sont d'abord faits dans les règles par la fille ou l'épouse du maître; ensuite quelque potentat, — Altesse royale, ou sérénissime, — avec la grâce aimable de Kent ou le maintien du sage Gloucester, conduit la dame complaisante, dont la rougeur aurait pu être prise jadis pour un chaste vermillon. A l'endroit où la robe laisse la gorge libre, à cet endroit où l'on supposait autrefois qu'était le cœur¹²; parcourant les bords de la ceinture abandonnée, la main la plus étrangère peut

^{*} *Black-guard*, gardes noires; et jeu de mots, comme signifiant aussi *coquin*, *drôle*, *faquin*. A. P.

^{**} On comprend qu'un lecteur français doit perdre une foule d'allusions dans ces satires d'un intérêt tout local, malgré les notes, qui n'ont pas toujours la vertu d'éclaircir le texte. Il est des mots et des phrases qui ne sauraient même entrer en aucune manière dans une traduction. A. P.

errer sans scrupule. A son tour, la main de la dame peut saisir tout ce que lui offrent les côtes du prince. Comme ils sautillent avec plaisir sur le parquet où la craie a dessiné ses blanches mosaïques * : une main repose sur la hanche royale, l'autre monte avec une affection toute légitime sur l'épaule non moins royale; alors les deux partenaires s'avancent ou s'arrêtent face à face; les pieds peuvent se reposer, mais jamais on ne doit retirer les mains; et chaque couple doit suivre, selon son rang, le comte d'Astérisque avec lady trois étoiles; Sir un tel, lady une telle, de l'armée de la mode, dont le *Morning-Post* vous donnera les heureux noms, ou (s'il est trop tard pour les trouver dans cette gazette impartiale) cherchez le registre des Doctors Commons **, à six mois de date de mes vers. Enfin chaque walseur a sa walseuse; ils partent sous l'inspiration du doux contact, tantôt plus vite, tantôt plus lentement. Qui ne croirait, avec certain Turc modeste, qu'il est impossible qu'il ne résulte rien de cet attouchement ¹³? Oui, honnête Mirza, — vous pouvez en croire mes vers; — quelque chose s'ensuit en temps plus convenable : un sein qu'on livre ainsi publiquement à un homme peut lui résister en particulier... si cela lui est possible.

O vous! qui avez jadis aimé nos grand'mères, Fitz-Patrick, Sheridan, et tant d'autres! et toi, mon prince, que ton goût et ta volonté souveraine portent à aimer encore ces aimables matrones : ô toi! ombre de Q....., expert en ces matières, et à qui Satan peut bien donner relâche pour une seule nuit, prononcez; — dites-nous si jamais dans vos jours de félicité Asmodée vous perça d'une flèche aussi brillante : quel charme pour faire développer les jeunes idées, et les exprimer par la rougeur des joues et la langueur des yeux! quel charme pour faire palpiter le cœur, et pénétrer tout notre

* Nous avons déjà dit dans une note de *Don Juan* que l'usage est de dessiner des fleurs avec de la craie sur le parquet, les jours de bal. — A. P.

** Le tribunal où se jugent les cas de divorce. — A. P.

être d'un désir à demi révélé, — d'une flamme mal dissimulée! car la nature s'attaque directement au cœur, et quand on est tentée ainsi, qui peut répondre du reste?

Mais vous, — qui ne vous êtes jamais inquiété de ce que deviendront ou de ce que doivent devenir nos mœurs; vous, qui désirez sagement posséder les charmes que vous voyez, dites-moi... vous convient-il que ces beautés soient à si bon marché? Quand des mains sont aussi librement appliquées sur elles, autour de leur taille légère, ou sous leur sein palpitant, quel transport éprouverez-vous à les serrer dans vos bras, brûlantes encore de ce contact impudique? Ah! renoncez au rêve le plus doux de l'amour, au plaisir de presser une main qui n'a été pressée par aucune autre main que la vôtre, de fixer vos regards sur des yeux qui n'ont jamais rencontré, sans en être blessés, des yeux exprimant une ardeur secrète, et de poser vos lèvres sur une bouche que d'autres n'auraient pu approcher d'assez près pour la flétrir, sinon pour la toucher. Si vous aimez une femme qui ne puisse plus vous accorder ce bonheur, — ne l'aimez plus, ou distribuez comme elle vos caresses aux unes et aux autres. Son cœur s'est en allé avec ces faveurs, et avec lui le peu qu'il lui restait encore à donner. — Voluptueuse walse! osé-je blasphémer ainsi! ton poète vient d'oublier qu'il avait voulu chanter tes louanges! Terpsichore, pardonne! — A chaque bal, ma femme walse *maintenant*, — et mes filles *walseront*; mon fils — (on arrête; — il est inutile de le demander; — ces petits accidens ne devraient jamais transpirer; dans quelques siècles d'ici notre arbre généalogique produira un rameau aussi vert pour lui que pour moi). La walse, pour faire réparation à notre nom, me donnera des petits-fils... qui seront les héritiers de tous ses amis.

NOTES

DE LA WALSE.

¹ État du scrutin (le dernier jour), cinq voix.

² J'ai oublié tout mon latin, si un homme peut dire avoir oublié ce qu'il n'a jamais su; mais j'ai acheté mon épigraphe à un prêtre catholique, pour trois shellings en un *token* de la banque*, après avoir bien marchandé pour six pence de plus ou de moins. Je plains l'argent que je donnais à un papiste, à cause de mon respect pour la mémoire de M. Perceval** et du cri, *pas de papisme*; regrettant aussi la déchéance du pape, qui nous prive du plaisir de le brûler en effigie.

³ Glance their many twinkling feet. (Grat.)

⁴ Pour rivaliser avec lord Wellesley ou avec son neveu, comme il plaira au lecteur: — l'un obtint une jolie femme qu'il avait méritée en se battant pour elle, et l'autre s'était battu dans la péninsule, pendant long-temps, sans obtenir autre chose dans ce pays que le titre du « grand lord***, » et le lord (*le seigneur*); ce qui sent la profanation, ce mot n'ayant été jusqu'ici donné qu'à cet Être aux yeux de qui les *te Deum*, après un carnage, sont le pire des blasphèmes. On présume que le général retournera un jour à sa ferme Sabine pour

To tame the genius of the stubborn plain

Almost as quickly as he conquer'd Spain.

« Y dompter à son gré l'indocile campagne

Presque aussi vite au moins qu'il a conquis l'Espagne. »

POPE

Le lord Peterborough faisait en un été la conquête d'un continent: — nous faisons mieux; — nous en faisons la conquête, et nous la perdons en bien moins de temps. Si les progrès *cincinnatiens* du « grand lord » en agriculture ne sont pas plus rapides qu'on ne pourrait s'y attendre, d'après les proportions des deux vers de Pope, on lui appliquera justement le proverbe du fermier, en disant « qu'il laboure avec des chiens. »

En passant — nous oublions un des titres nouveaux de cette illustre personne, et qui vaut la peine d'être retenu cependant: — « *Salvador del mundo*; » — *crédite, posterité*. Si c'est là le titre ajouté, par les habitants de la Péninsule, au nom d'un homme qui ne les a pas encore sauvés, — sont-ils dignes d'être jamais sauvés, même en ce monde, je vous le demande? car, en interprétant

* *Current* est un billet de change. — V. C.

** Ministre assassiné par J. Bellingham. — V. C.

*** *The Earl* signifie le lord, et *the Earl of* signifie comte ou duc d'entre autres. Voltaire, traduisant ridiculement *the Earl of* par *comte* ou *duc*, a dit: « le comte de... »

avec le plus de modération possible la croyance chrétienne, ces trois mots les exposent vivement à ne pas l'être dans l'autre. *Sauveur du monde*, malepeste ! il serait bien à désirer que lui ou tout autre en sauvât seulement un petit coin, — son pays, par exemple. Cependant ce titre stupide, tout en établissant la liaison qui existe entre la superstition et l'impiété, nous prouve du moins combien il y a peu à craindre de ces catholiques (et catholiques à inquisition), qui peuvent donner un pareil surnom à un protestant. Je suppose que l'année prochaine il sera appelé la vierge Marie; alors Georges Gordon * lui-même n'aurait pas un mot à dire contre ces bâtards libéraux de Notre-Dame de Babylone.

⁵ L'incendie patriotique de nos aimables alliés ne saurait recevoir trop d'éloges, — ni trop de souscriptions. — Parmi d'autres détails omis dans les diverses dépêches de notre éloquent ambassadeur, il ne mentionna pas (étant trop occupé des exploits du colonel C..., qui traverse à la nage des rivières glacées, et galope dans des routes impraticables); il ne mentionna pas qu'une province entière périt par la famine, de la manière la plus douloureuse; et voici comment cela se fit. Dans l'incendie du général Rostopchin, la consommation du suif et de l'huile d'éclairage fut telle que la rareté de ces denrées ne suffit plus à la demande qui en était faite; si bien que cent trente-trois mille personnes moururent de faim, étant réduites à une nourriture malsaine. Les fournisseurs de l'éclairage de Londres en ont unanimement voté une quantité des plus grosses (quatre à la livre), pour secourir les pauvres Scythes survivants. On aura bientôt remédié à la disette par ce moyen, et en faisant plus d'attention à la qualité qu'à la quantité. On dit qu'en retour l'Ukraine a souscrit un secours de soixante mille bœufs, pour nourrir pendant un jour nos malheureux ouvriers.

⁶ Danseuses qui font pour de l'argent ce que nos walseuses font gratis.

⁷ On ne peut se plaindre aujourd'hui, comme du temps de lady Beaussière et du sieur de La Croix, qu'il n'y a pas de moustaches; mais jusqu'à quel point les moustaches indiquent-elles la valeur dans les combats ou ailleurs? c'est une question. Chez les anciens, les philosophes avaient des moustaches, et les soldats n'en avaient pas; — Scipion lui-même se rasait; Annibal se croyait assez beau sans barbe avec son œil unique; mais Adrien, l'empereur romain, en portait une (ayant au menton des verrues qui déplaisaient à l'impératrice Sabine, et même aux courtisanes); — Turenne avait des moustaches, Marlborough point; — Bonaparte n'en a pas, le régent en a. La grandeur d'âme et des moustaches peuvent aller ou ne pas aller ensemble; mais certainement, depuis qu'on laisse pousser les moustaches, les exemples font plus en leur faveur que ne fit l'anathème d'Anselme contre les cheveux longs sous le règne de Henri I.

Autrefois le *roux* était une couleur favorite. Voyez la comédie de *Ram-Alley*, par Ludowick Barrey (1661), acte I, scène 1 :

TAFFETA. — Voyons ! une gageure. — De quelle couleur sera la barbe de celui qui va s'approcher de la fenêtre ?

ADRIANA. — Noire, je crois.

TAFFETA. — Je ne pense pas ; je croirais plutôt rousse , car c'est celle qui est le plus à la mode *.

Rien n'est nouveau sous le soleil ; mais le roux qui était alors une couleur favorite , est devenu aujourd'hui la couleur d'une *favorite*.

⁸ Anachronisme. — On a dit plus haut que la walse et la bataille d'Austerlitz avaient ouvert le bal ensemble. Le poète veut dire (s'il veut dire quelque chose) que la walse ne fut en vogue que lorsque le régent eut atteint, de son côté, l'apogée de sa popularité. La walse , la comète , les moustaches et le nouveau ministère , illuminèrent le ciel en même temps de leur gloire commune : de ces choses la comète seule a disparu ; les trois autres continuent à nous étonner encore.

LE COMPOSITEUR.

⁹ Entre autres une nouvelle pièce de neuf pence , monnaie qui vaut une livre sterling en papier , d'après les calculs les plus justes.

¹⁰ « Faut-il donc que le *droit* triomphe du pouvoir ? »

Qui ne se rappelle l'investigation délicate des joyeuses femmes de Windsor ?

« — M. FORDE. Approchez, je vous prie : si je soupçonne sans cause, eh bien ! alors moquez-vous de moi , je le mérite. Mais voyons ; où portez-vous cela ? »

« MISTRESS FORDE. — Que vous importe ? vous feriez mieux de vous mêler de la lessive. »

¹¹ L'indulgent ou sévère lecteur peut remplir ce blanc comme il lui plaira. — Il a plusieurs noms de dix syllabes à son service (noms qui sont déjà au service du régent). Il ne serait pas bien de mettre une initiale exclusive, chaque mois augmentant la liste de ceux qui viennent enlever ce qu'il y a sur la table de jeu. — Un nom à riche consonnance est, dit-on, le favori actuel, au grand regret des *habiles*.

¹² « Nous avons changé tout cela, » dit le médecin malgré lui. Le cœur est parti pour aller... Asmodée sait où... Du reste, peu importe comment les femmes disposent de leurs cœurs ; elles ont reçu de la nature le privilège de les distribuer aussi follement que possible. Mais il est aussi des hommes dont le cœur est assez mauvais pour nous rappeler ces phénomènes si souvent mentionnés en histoire naturelle ; savoir, une masse de pierre solide qui ne peut être ouverte que par force ; et, lorsque vous l'avez ouverte, vous découvrez dans le centre un crapaud vivant, et qui a la réputation d'être venimeux.

¹³ En Turquie, un Persan qui voyait une walse, dans le faubourg de Péra, fit à Morier, dans les propres termes du texte, cette question pertinente... nous dirions ici impertinente... Voyez les *Voyages* de Morier.

* La comédie de Ram-Alby est fondée sur une intrigue imaginaire, pour séduire la veuve Lallée, etc. etc.

VERS

ADRESSÉS A LA PRINCESSE CHARLOTTE,

QUI AVAIT ÉTÉ VUE VERSANT DES LARMES.

Mars 1812.

Pleure, fille des rois, pleure la honte d'un père, pleure la ruine d'un royaume : ah ! heureuse si chacune de tes larmes pouvait effacer une des fautes de celui qui t'a donné le jour.

Pleure, car tes larmes sont les larmes de la vertu et d'un augure favorable pour ces îles malheureuses : que chaque larme que versent tes yeux te soit payée un jour par un sourire de ton peuple *.

* Voyez, dans le quatrième chant de *Childe - Harold*, les stances sur la mort de la princesse Charlotte. A. P.

POÉSIES DE WINDSOR.

Windsor portics.

VERS

Composés en voyant son altesse royale le prince Régent entre les cercueils
de Henri VIII et de Charles I^{er}, dans le caveau royal de Windsor.

1813.

Fameux par sa méprisante violation des liens sacrés de l'hymen, Henri sans cœur repose à côté de Charles sans tête. Entre eux, voyez une autre créature armée du sceptre; elle se meut, elle règne, elle est roi... moins le titre : Charles pour son peuple, Henri pour sa femme... en lui les deux tyrans ressuscitent : vainement la justice et la mort ont mêlé leurs cendres, chacun de ces vampires couronnés revient à la vie : ah ! à quoi servent les tombeaux... puisque nous les voyons vomir ce sang et cette poussière... pour en faire un Georges.

L'AGE DE BRONZE,

OU

CARMEN SECULARE ET ANNUS HAUD MIRABILIS.

« Impar congressus Achilli. »



The age of bronze,
or
Carmen seculare et annus haud mirabilis.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

Voici un ouvrage de colère. En général, lord Byron, dans sa haine dédaigneuse pour la société, s'occupe peu d'exciter le sourire de ses lecteurs par de malicieuses allusions. Sa plume est trempée dans le fiel; la satire n'est point pour lui un jeu littéraire : rien de plus sérieux que sa moquerie; elle ressemble toujours à l'insulte; il se soucie peu de corriger ceux qu'il blesse; on dirait qu'il ne veut que les humilier. Le trait qu'il lance n'effleure pas, il déchire : sa philosophie chagrine cherche querelle à la puissance, à la gloire même; on reconnaît toujours en lui le Timon de Shakspeare : l'orgueil l'emporte sur le génie; la poésie devient déclamation; le grand seigneur oublie sa dignité. Je suis Diogène, s'écrie-t-il; mais Diogène se contentait de prier brusquement Alexandre de ne pas lui cacher son soleil, Byron jette de la boue à Alexandre et à tous ceux qui l'offusquent.

L'âge de bronze est la satire du congrès de Vérone (1822). A cette époque, Byron avait fondé de grandes espérances sur le patriotisme espagnol : il ne voyait dans les souverains de l'Europe que des conspirateurs contre la liberté. Voilà ce qui peut expliquer, sinon excuser ses outrageantes apostrophes : nous avons cru pouvoir les traduire très innocemment aujourd'hui qu'elles ne sauraient faire sensation. Du reste, sous le rapport littéraire, *l'Age de bronze* est très inégal; il y a quelques belles pensées, quelques nobles images, mais encore plus d'emphase triviale et de fâcheuses associations de mots. La traduction offrait des difficultés presque insurmontables : comment rendre avec quelque correction cette longue boutade politique, coupée par des di-

gressions entre parenthèses, et où le point d'exclamation tient souvent lieu du verbe ? Maintes fois une idée en interrompt une autre ; une métaphore enjambe sur une comparaison. Les images se doublent ou se confondent, les transitions sont illusoires, ou plutôt il n'y a d'autre transition que le caprice du poète, qui, dans son humeur, frappe à droite et à gauche sur les rois, sur les ministres, sur les généraux, sur les assemblées populaires, sur toutes les supériorités sociales, etc. Quelquefois enfin les ellipses sont si fortes, qu'il en résulte une obscurité qu'on ne saurait éviter en français que par de longues périphrases. La plupart de ces difficultés se retrouvent dans tous les ouvrages de Byron ; mais dans aucun peut-être autant que dans *l'Age de bronze*.

A. P.



L'ÂGE DE BRONZE,

OU

CARMEN SECULARE ET ANNUS HAUD MIRABILIS *.

I.

« Le bon vieux temps, » — tous les temps sont bons quand ils sont vieux, — le bon vieux temps n'est plus ; le temps actuel pourrait l'être s'il voulait. Il a vu de grandes choses, il en voit, et pour qu'il en vît de plus grandes encore, il ne faudrait guère qu'un peu de bonne volonté de la part des simples mortels : une plus vaste carrière s'ouvre, une arène nouvelle est ouverte à ceux qui jouent leurs tours à la face du ciel **. Je ne sais si les anges pleurent, mais les hommes ont assez pleuré ; — pourquoi ? — pour pleurer encore.

II.

Tout a été exploité, — le bien et le mal. Lecteur, souviens-toi du temps où tu étais enfant ; alors Pitt était tout, ou sinon *tout*, il était si puissant que son rival lui-même le croyait presque tel. Nous avons, nous avons vu la race intellectuelle de ces géans se rencontrer comme des Titans face à face ; — l'Athos et l'Ida, séparés par un impétueux torrent d'éloquence qui coulait large et libre comme les vagues profondes de la mer Égée, mugissant entre les rivages des Hellènes et ceux des Phrygiens ; mais où sont-ils ces rivaux ?

* Chant séculaire et année *non* admirable. Ce titre parodie les *chants séculaires* des poètes lauréats. Dryden, par exemple, a fait un poème intitulé : *Annus mirabilis*, année admirable, etc. A. P.

** Allusion à ce passage où Shakspeare dit que les anges pleurent en voyant les tours que les hommes jouent à la face du ciel, etc. A. V.

— quelques pieds de terre divisent les deux linceuls *. Combien est paisible et puissant le tombeau qui impose silence à tous ! semblable à un vaste océan sans orage, qui, peu à peu, couvre le monde entier de ses flots... La poussière redevenue poussière : — c'est une vieille histoire ; mais la moitié seulement en est connue. Le Temps ne diminue pas ses terreurs ; — le ver continue à dérouler ses froids anneaux ; la tombe conserve sa forme, — changeant à l'extérieur, mais toujours la même au dedans ; — on peut dorer l'urne, les cendres ne jetteront point d'éclat. La momie de Cléopâtre traverse la mer sur laquelle ses charmes funestes à Antoine lui firent désertier l'empire ; l'urne d'Alexandre est devenue une curiosité sur les rivages inconnus, qu'il pleurerait de ne pouvoir conquérir. — Mais que de vanité, et pire encore, dans ces regrets d'un insensé, dans les larmes du roi macédonien ! il pleurerait de ne plus avoir de monde à conquérir ! — une moitié de la terre ignore son nom, ou ne connaît de lui que sa mort, sa naissance, et les ravages de ses conquêtes, tandis que la Grèce, sa patrie, subit à son tour toutes les conséquences de la désolation, excepté la paix. Il pleurerait de n'avoir plus de monde à conquérir ! lui qui jamais ne comprit la forme de ce globe, dont il eût voulu s'emparer ; lui qui ne connut pas même cette île active du nord qui possède son urne, et ne fut jamais soumise à son sceptre.

III.

Mais où est-il le grand homme moderne, le plus grand de tous, et qui, n'étant pas né roi, se fit traîner par des monarques ? où est-il le nouveau Sésostris, dont les esclaves couronnés, affranchis de leurs harnais et de leurs mors, croient avoir des ailes, et dédaignent la poussière sur laquelle ils rampaient naguère, enchaînés au char impérial de

* La même image se retrouve dans l'introduction du premier chant de *Marmion*. A. P.

leur maître ? oui, où est-il ce héros ? mélange de tout ce qui est grandeur et petitesse, génie et démence, jouant à perdre ou gagner des empires avec des trônes pour enjeux, la terre lui servant de table, et les ossemens humains de dés pour consulter le sort. Contemplez-en le résultat dans cette île solitaire ! et, suivant la nature de vos imprécations, pleurez ou souriez ; pleurez de voir la rage superbe de l'aigle réduite à mordre les barreaux de sa cage étroite ; souriez de voir le conquérant des nations discuter tous les jours sur les rations de ses repas ; occupé tristement pendant son dîner à se plaindre d'un plat rogné par son gardien, et des vins qu'on lui sert en moindre quantité : petites querelles sur de petites choses ! — Est-ce là l'homme qui châtiât les rois ou les invitait à ses banquets ? Voyez de quoi dépend sa fortune : du rapport d'un chirurgien et des harangues d'un comte. Le retard d'un buste, le refus d'un livre, peuvent troubler le sommeil de celui qui tenait le monde dans des veilles continuelles ! Est-ce là le maître des rois, aujourd'hui esclave de tout ce qui peut tourmenter ou irriter, soit un misérable geôlier, soit un espion inquisiteur, ou un étranger curieux, ses tablettes à la main. Plongé dans un cachot, il eût encore été grand. Combien est triste cet état moyen entre une prison et un palais, quand ce qu'il est obligé de supporter serait si peu de chose pour tout autre. — Mais vaine est sa plainte ; — milord présente son bill, on ne lui a rien retranché de sa nourriture et de sa boisson : vaine est sa maladie ; — jamais climat ne fut plus exempt d'homicide ; — en douter est un crime, et l'opiniâtre chirurgien qui soutenait le contraire a perdu sa place et obtenu les suffrages du monde. — Mais souriez : quoique les tortures de son esprit et de son cœur défient les secours tardifs de l'art ; quoique quelques amis intimes, et l'image de ce fils qui ne sera plus embrassé par son père, soient restés seuls au chevet de son lit ; — quoiqu'elle chancelle dans le dernier moment, cette âme qui en a long-temps

imposé et en impose encore à l'univers ; — oui, souriez ;... car l'aigle captif brise sa chaîne, et des mondes plus beaux que celui-ci sont déjà à lui.

IV.

Ah ! si son âme, planant aujourd'hui dans les régions éthérées, y conserve encore le sentiment du passé, comme un pâle rayon des splendeurs de son règne, qu'il doit sourire en apercevant de ces hauteurs combien est peu de chose ce qu'il était, et ce qu'il voulait être ! En vain son nom fut lié en peu de temps à un empire plus vaste que ne l'avait rêvé son ambition ; en vain le premier dans la carrière de la gloire, et le plus riche des vainqueurs, il goûta les douceurs et l'amertume du pouvoir ; en vain les rois, contents d'avoir échappé à leurs chaînes, voudraient se faire les singes de *leur* tyran ; qu'il doit sourire en voyant ce tombeau solitaire devenu la plus noble des îles qui dominent les flots ! Quoique son géôlier, rigoureux jusqu'à la fin dans ses fonctions, eût à peine que le plomb du cercueil serait assez solide pour le retenir captif, et lui refusât l'espace d'une pauvre ligne sur le couvercle pour y graver la date de la naissance et de la mort de celui qu'il renferme ; ce nom illustrera un rivage jusqu'alors obscur, et deviendra un talisman pour tous excepté pour celui qui le portait : les flottes poussées par les vents de l'Orient entendront leurs mousses le saluer des cimes de leurs mâts ; quand la colonne des victoires françaises s'élèvera solitaire comme celle de Pompée dans un horizon désert, l'île de rochers, qui contient ou qui contenait sa cendre, couronnera la mer Atlantique, comme si elle était un buste colossal du héros ; et la puissante nature fera pour ses funérailles bien plus que l'envie mesquine ne peut lui refuser. Mais que sont pour lui ces honneurs ! les riches hommages de la gloire peuvent-ils toucher son âme libre ou sa cendre captive ? Il se soucie peu de ce qui forme sa tombe, soit qu'il dorme d'un sommeil sans réveil, soit que l'immor-

talité ait succédé à sa mort. Son ombre, éclairée désormais, verra la caverne grossière où sa poussière repose dans une île rocailleuse, avec la même indifférence qu'elle aurait vu son mausolée, confié au Panthéon de Rome ou au Panthéon des Gaules, simulacre de celui de la ville éternelle. — Il n'en a nul besoin ; c'est la France qui sentira le besoin de cette dernière consolation, qui était cependant si peu de chose : l'honneur de la France, sa gloire, sa fidélité, demandaient le dépôt de ses cendres pour les ensevelir sous une pyramide de trônes, ou pour les porter à l'avant-garde de ses armées, comme celle de Duguesclin, talisman de victoire¹ ; mais le temps peut venir où ce nom sera encore un signal de guerre, comme le tambour de Ziska*.

V.

O providence ! dont il était une image par sa puissance ; ô terre ! dont il était une des plus nobles créatures ; île ! dont le nom vivra dans la suite des âges, toi qui as vu le jeune aiglon briser sa coquille : et vous, Alpes, qui le vîtes dans son premier essor, déjà vainqueur de cent batailles : — Rome, qui vis les exploits de ton César surpassés par les siens ; hélas ! pourquoi lui aussi franchit-il le Rubicon ? le Rubicon des droits reconquis de l'homme, pour s'entourer de rois et de flatteurs ! Égypte, qui vis dans tes sépulcres, dont la date est perdue, s'éveiller de leur long repos les Pharaons oubliés et qui s'agitèrent en entendant le tonnerre d'un nouveau Cambyse ; ô vous, ombres de quarante siècles, qui vous levâtes comme des géants sur les rives célestes du Nil, pour contempler, des extrêmes sommets des pyramides, le désert où deux armées, paraissant sorties des

* Tocknow, surnommé Ziska (le Borgne) depuis la perte d'un œil dans une bataille, fut le héros de la Bohême au quinzième siècle. Il perdit son second œil, ne cessa pas de combattre, et força l'empereur Sigismund à la paix ; mais il mourut de la peste pendant les négociations. Il ordonna qu'on fit un tambour de sa peau, afin d'exciter ses soldats et d'effrayer les ennemis. A. P.

enfers , arrosaient de leur sang le sable inculte et aride ! Espagne , qui , oubliant un moment le Cid , vis la bannière à trois couleurs insulter Madrid ; — Autriche , qui vis ta capitale conquise deux fois , et deux fois épargnée , trahir le conquérant malheureux ! Vous race de Frédéric ! — Frédéric de nom , mais qui n'avez pas hérité de sa renommée ; vous , qui , terrassés à Léna , rampans à Berlin , ne vous relevâtes que pour vous mettre à sa suite ; — vous , qui habitez les lieux qu'habita Kosciusko , et qui vous rappelez votre dette sanglante envers Catherine ! Pologne , sur qui a passé l'ange vengeur , mais dont il ne consola pas la solitude , oubliant tes droits négligés , ton peuple partagé comme un vil troupeau , ton nom effacé , tes soupirs pour l'indépendance , tes larmes intarissables , et ce nom qui blesse encore l'oreille du tyran : — Kosciusko ! En avant , en avant , en avant ; — la guerre a soif du sang des serfs et de leur czar ; les minarets de Moscou à demi barbare brillent aux rayons du soleil , mais d'un soleil qui s'éclipse ! — Et toi , Moscou , limite de sa longue carrière de victoires , que le farouche Charles avait vu en essuyant la larme glacée que lui arrachait son espoir déçu ! — Napoléon te vit aussi ; mais comment ? avec tes tours et tes palais dévorés par l'incendie... Pour l'allumer , le soldat avait prêté son salpêtre ; le paysan , le chaume de sa cabane ; le marchand lui avait livré ses trésors , le prince son palais , — et Moscou n'exista plus. O le plus sublime des volcans ! la flamme de l'Etna et celle du mont brûlant d'Islande pâlisent devant la tienne. L'éclat de celle du Vésuve usé n'est plus qu'un vain et vulgaire spectacle pour le voyageur en extase : seul tu restes sans rivaux jusqu'au feu à venir dans lequel doivent finir tous les empires ! Et toi , élément opposé , non moins terrible dans la leçon que tu as en vain donnée aux conquérans ; toi dont l'aile de glace frappait l'ennemi affaibli , jusqu'à ce que chaque flocon de neige fît succomber un héros ; toi dont l'invisible puissance anéantissait des bataillons expirant d'une seule et

même angoisse ! C'est en vain que la Seine cherchera sur ses rives ses milliers d'invincibles soldats si fiers de leur noble valeur ; c'est en vain que la France appellera sous ses berceaux de pampre sa joyeuse jeunesse : — le sang de ses bataillons coule à flots plus rapides que les flots de ses vendanges , ou il reste stagnant dans les veines du soldat , et les champs du Nord sont couverts de cadavres glacés. C'est en vain que le beau soleil de l'Italie essaierait de réveiller ses fils engourdis ; ses rayons sont désormais impuissans. De tous les trophées des batailles quel trophée reviendra ? le char fracassé du conquérant ! et son cœur... inébranlable encore ! — Le cor de Roland résonne , et il est entendu ! Lut-zen , où la victoire abandonna le Suédois , voit Napoléon vaincre , mais elle ne le voit pas mourir : Dresde voit trois despotes fuir encore devant leur maître , — leur maître comme auparavant ; mais ici la fortune épuisée déserte , et la trahison de Leipsick fait céder les guerriers invaincus ; le chacal de la Saxe abandonne le lion pour se faire le guide de l'ours , du loup et du renard ; et , reculant avec désespoir , le lion est poursuivi jusque dans son repaire.

O vous , vous tous , ô Français ! qui trouvâtes vos belles plaines ravagées par un fer ennemi , mais disputées pied à pied , jusqu'à ce que la trahison , qui seule pouvait vous vaincre , vit des hauteurs de Montmartre Paris humilié ! et toi , île à qui sourit l'Étrurie , retraite passagère de son orgueil , jusqu'à ce qu'il cédât aux sollicitations du danger qu'il avait toujours aimé ; ô France ! qu'il reconquit par une seule marche qui eut lieu sous un long arc triomphal ! ô sanglant et inutile Waterloo ! qui nous prouves que l'imbécillité peut vaincre aussi , quand une erreur la favorise et que la trahison combat avec elle ! ô monotone Sainte-Hélène avec ton géôlier ! — écoutez , écoutez ! — Prométhée² , du haut de son rocher , en appelle à la terre , à l'air , à l'océan , à tout ce qui a éprouvé ou éprouve encore l'influence de son pouvoir et de sa gloire , — à tous ceux qui peuvent en-

tendre son nom, éternel comme le retour de chaque année. Il leur répète cet avis si souvent donné déjà, et toujours si vainement : « Apprenez à ne pas commettre l'injustice. » Un seul pas dans le sentier du bien eût fait de cet homme le Washington de l'Europe trahie ; un seul pas dans le sentier du mal a rendu sa renommée douteuse ; il n'a été que le roseau de la fortune et la verge des rois, le démon de la gloire, lui qui aurait pu être un demi-dieu ; — le César de son pays, et l'Annibal de l'Europe, mais sans être tombé avec la dignité de ces deux héros. La vanité elle-même cependant aurait dû mieux inspirer son ambition de renommée, en lui montrant, dans les inutiles registres de l'histoire, mille conquérans pour un seul sage ; tandis que Franklin, de mémoire paisible, s'élève aux cieux, y calmant la foudre qu'il leur avait ravie, ou protégeant le repos et la liberté d'un monde enorgueilli d'avoir été son berceau ; — tandis que Washington laisse un nom sacré, un nom que les airs répèteront tant que les airs conserveront un écho ; — tandis que l'Espagnol, à la fois avide et belliqueux, oublie Pizarre pour proclamer Bolivar ! faut-il que cette même mer Atlantique, rempart de la liberté, entoure le tombeau d'un tyran, — roi des rois, il est vrai, mais tombé entre un trône et une prison, et l'esclave de ses esclaves qui violent les droits de l'Europe, comme les siens, et lui forgent de nouvelles chaînes !

VI.

Mais il n'en sera rien. — L'étincelle a trahi la flamme qui se réveille. — Voyez ! l'Espagnol basané retrouve sa vieille ardeur. Cette même vaillance qui chassa les Maures après huit longs siècles de sanglantes batailles se montre de nouveau. — Et où ? dans ce climat vengeur où l'Espagne ne fut d'abord connue que par ses crimes, où flotta la bannière de Cortez et de Pizarre ; le plus jeune des mondes justifie son nom de *nouveau*. C'est l'ancienne inspiration qui vient rallu-

mer le feu sacré dans des corps dégénérés ; celle qui repoussa jadis les Perses des bords où la Grèce *était* ; ... mais non , elle *est* redevenue la Grèce. Une cause commune donne la même pensée à des myriades d'hommes , esclaves dans l'Orient , ou Ilotes dans l'Occident. Le même étendard , déployé sur les cimes des Indes et de l'Athos , flotte sur les deux mondes. L'Athénien porte encore l'épée d'Harmodius ; le chef du Chili renonce à l'obéissance de son maître étranger ; le Spartiate sent qu'il est encore une fois Grec ; la liberté rajeunie arme le Cacique américain ; des despotes aux abois , cernés sur chaque rivage , s'éloignent vainement des vagues menaçantes de l'Atlantique ; ces vagues s'avancent dans le détroit de Calpé , passent rapidement le long de la terre à demi domptée des Francs , se brisent sur le berceau antique de l'Espagnol , et semblent sur le point d'unir l'Ausonie à leur Océan formidable ; mais , repoussées un moment , quoique non pour toujours , elles entrent dans la mer Egée , et voient Salamine là où les vagues ne se laissent pas imposer silence par les victoires des tyrans ; les Grecs seuls , perdus , abandonnés par les chrétiens dont ils ont reçu leur foi ; leurs terres et leurs îles ravagées , leurs querelles intestines encouragées , les secours éludés , les retards prolongés dans l'espoir de les rendre une proie plus facile , ... telle est l'histoire de la Grèce , qui prouvera que l'ami perfide est pire que l'ennemi furieux. Mais c'est un bien... les Grecs seuls devraient délivrer la Grèce et non les barbares avec leur masque pacifique. Comment un autocrate saurait-il , lui , roi d'un peuple de serfs , rendre une nation libre ? mieux vaut servir le superbe musulman que d'être dans les rangs d'une bande de cosaques pillards ; mieux vaut travailler pour des maîtres que d'attendre , esclave des esclaves , devant un poste russe ; là , les hommes sont comptés par hordes , formant un capital humain , un domaine vivant , n'étant bons qu'à être vendus par lots de milliers , et propres à être donnés en récompense au premier courtisan , bien en cour avec

le czar ; tandis que les grands eux-mêmes ne goûtent jamais le sommeil sans songer aux neiges de la Sibérie. Mieux vaut succomber sous son propre désespoir ; mieux vaut conduire le chameau que d'approvisionner les ours.

VII.

L'aurore commence à poindre ; mais ce n'est pas seulement dans le pays antique où la liberté fait dater son origine de la naissance du Temps ; ce n'est pas seulement aux régions où le peuple des Incas vivait sous un jour douteux ; la romanesque et illustre Espagne repousse encore celui qui avait envahi son sol : ce ne sont plus le Romain et le Carthaginois qui lui demandent ses champs comme une lice pour se combattre ; ce ne sont plus le Vandale et le Visigoth, également odieux, qui souillent ses plaines ; ce n'est plus le vieux Pélage qui prépare à la vengeance son peuple réfugié sur les montagnes : cette semence a porté ses fruits, comme le Maure le sait bien lorsqu'il soupire encore sur le rivage africain. Long-temps la ballade populaire ou le chant du poète ont consacré la mémoire de l'Abencerrage et du Zégri : la mémoire de ces vainqueurs captifs, et repoussés jusqu'aux bords d'où ils étaient sortis. Ils ont disparu, et avec eux leur culte, leurs armes, leur domination ; mais ils ont laissé après eux des ennemis moins chrétiens encore, des monarques bigots, des prêtres cruels, l'inquisition et ses bûchers entretenus avec des combustibles humains, pendant que le Moloch catholique, barbare avec calme, fixait des regards satisfaits et inexorables sur ces horribles fêtes d'angoisse et de mort. Voyez ces souverains violens et faibles tour à tour ; l'orgueil national changé en paresse ; les nobles dégénérés ; les hidalgos avilis, et les paysans moins déshonorés, mais plus dégradés ; le pays dépeuplé ; sa marine jadis glorieuse oubliant le gouvernail ; ses phalanges intrépides désorganisées ; la forge oisive dans les ateliers fameux de Tolède ; l'or étranger semé sur tous les rivages ;

excepté sur ceux du peuple à qui il avait coûté le sang de ses enfans ; enfin la langue elle-même négligée ou bien oubliée , cette langue rivale de celle de Rome , et connue jadis de toutes les nations comme leur propre idiome natal ; telle était l'Espagne ; mais telle l'Espagne n'est plus , et ne doit plus jamais être. Ces envahisseurs sortis du pays même , et les pires de tous , ont appris à redouter l'indignation de la Vieille-Castille digne des défenseurs de Numance. Courage ! courage , tauréador indompté ! le taureau de Phalaris renouvelle ses mugissemens ; remonte à cheval , hidalgo chevaleresque , et ne répète pas en vain le cri de saint Iago , ferme l'Espagne³. Oui , entourez-la de vos rangs serrés , et formez autour d'elle la barrière opposée jadis à Napoléon ; recommencez la guerre d'extermination ; que l'ennemi retrouve vos plaines désertes ; les rues des villes sans autres habitans que les morts ; les sauvages Sierras^{*} , avec leurs guérillas plus sauvages qu'elles , et telles que des vautours prêts à fondre sur leur proie ; les murs de Sarragosse au désespoir , et plus grande dans sa chute ; l'homme doué d'un courage surnaturel ; la jeune fille , plus brave qu'une amazone , agitant son glaive fatal ; le couteau d'Aragon⁴ , l'acier de Tolède , la fameuse lance de la chevaleresque Castille , la carabine toujours sûre du Catalan , les cavaliers de l'Andalousie à l'avant-garde , la torche pour faire de Madrid un autre Moscou , et , dans tous les cœurs , la bravoure du Cid : telle a été l'Espagne , telle l'Espagne sera , telle l'Espagne est en effet. Avancez , Français , et conquérez , non l'Espagne , mais votre liberté.

VIII.

Mais voici un congrès ! N'est-ce pas ce nom sacré qui délivra l'Atlantique ? pourrions-nous avoir la même espérance pour notre vieille Europe épuisée ? A ce nom , levez-vous , comme l'ombre de Samuel aux yeux monarchiques de Saül ,

^{*} Montagnes. A. P.

ô vous prophètes de la jeune liberté, évoqués des lointains climats de Washington et de Bolivar, Henry, Démosthènes des bois, dont l'éloquence tonnante fit trembler le Philippe des mers, et changea ses royales entrailles en prison ! Et vous, ombre généreuse du stoïque Franklin, revêtue de ces éclairs que dompta sa main ; et toi, Washington, vainqueur des tyrans, venez nous faire rougir de nos vieilles chaînes, ou nous forcer à les briser. Mais qui compose ce sénat destiné à délivrer les nations ? qui renouvelle ce nom sacré qui désignait jusqu'à présent les conseils tenus pour le bonheur du genre humain ? qui s'assemble à ce saint appel ? — c'est la Sainte-Alliance, qui dit que trois sont tout ! trinité terrestre, qui imite celle du ciel comme le singe imite l'homme ! unité pieuse, qui prétendrait faire un Napoléon de trois imbéciles ! Les dieux des Égyptiens étaient raisonnables auprès de ceux-ci ; leurs chiens et leurs bœufs savaient se connaître, et, tranquilles dans leurs chenils ou leurs étables, ne s'inquiétaient de rien pourvu qu'ils fussent bien nourris ; ceux-ci, plus affamés, doivent avoir de plus... le pouvoir d'aboyer et de mordre, de menacer et de frapper des cornes. Combien plus heureuses que nous étaient les grenouilles du bon Ésope ! nos soliveaux sont animés ; une lourde malice les pousse à frapper à droite ou à gauche, assommant les peuples de leurs coups stupides, et s'étudiant à laisser peu de chose à faire à la Grèce révolutionnaire.

IX.

Trois fois heureuse, Vérone ! depuis que les trois souverains te décorent de leur présence impériale ; riche d'un tel honneur, tu oublies la tombe vantée de « tous les Capulets * » que contient ton enceinte ; tu oublies tes Scaligers ** — ; car qu'était celui « qui s'appelait le Grand-Chien, » *Can'*

* Expression de Shakspeare dans *Roméo et Juliette*. A. P.

** Le grand Scaliger faisait remonter son origine aux premiers princes de Vérone, etc. A. P.

grande (mot que je risque de traduire), auprès de ces chiens plus sublimes? — Tu oublies aussi ton poète Catule, dont les vieux lauriers le cèdent à ceux d'un autre*; ton amphithéâtre, où s'assirent les Romains; l'exil du Dante protégé par tes remparts; et ton bon vieillard⁵ pour qui le monde entier était renfermé dans tes murs et qui ne connaissait pas le pays où il vivait: plutôt à Dieu que les hôtes couronnés que tu reçois aujourd'hui lui ressemblassent pour ne plus sortir de tes remparts! Oui, pousse des acclamations! grave des inscriptions! élève des monumens de honte pour apprendre aux oppresseurs que le monde est docile! cours au théâtre avec une rage de fidélité! — la comédie n'est pas sur la scène; le spectacle est riche en rubans et en étoiles; — contemple-les à travers les barreaux de ta prison: applaudis, frappe des mains, bonne Italie, tu peux croire au moins que tes mains enchaînées sont libres.

X.

Spectacle resplendissant! voyez le czar, l'autocrate des walses et de la guerre! ce fat, aussi avide d'un applaudissement que d'une province, aussi propre à briller dans un salon qu'à la guerre: beau calmouck avec l'esprit d'un cosaque; esprit généreux quand il n'est pas congelé par le froid; parfois se fondant à demi presque à un dégel de libéralité, mais glacé de nouveau dès que les frimas le touchent; n'ayant aucune objection contre la vraie liberté, excepté qu'elle voudrait rendre les nations libres! Voyez comme ce Dandy impérial parle bien de la paix; avec quel plaisir, si les Grecs voulaient être ses esclaves, il affranchirait la Grèce; avec quelle grandeur d'âme il rendit aux Polonais leur diète, et puis recommanda à la belliqueuse Pologne d'être tranquille! avec quelle bonté il enverrait la douce Ukraine, avec tous ses aimables cosaques, faire la leçon à l'Espagne; comme il montrerait volontiers dans la fière Madrid sa royale

* T. Moore. A. P.

personne trop long-temps cachée au midi; bienfait payé bon marché, comme on sait, quand il s'agit d'avoir des Moscovites pour amis ou pour ennemis. Poursuis, ô toi homonyme de l'illustre fils de Philippe, La Harpe, ton Aristote, te montre la route, et puisses-tu trouver, avec tes Scythes, sur les rivages ibériens, ce qu'il trouva sur les rivages de la Scythie avec ses Macédoniens! Pense un peu cependant, jeune homme un peu vieilli, pense à ton prédécesseur sur les rives du Pruth; tu as pour te secourir, si son destin devenait le tien, plus d'une vieille femme, mais point de Catherine⁶. L'Espagne aussi a des rochers, des fleuves, des défilés; — l'ours peut tomber dans les pièges tendus au lion; la contrée brûlante de Xérès est fatale aux Goths: crois-tu vaincre celle qui a vaincu Napoléon? Regagne tes déserts, convertis tes glaives en socs de charrue; va raser et laver tes hordes de Baskirs; délivre tes domaines de l'esclavage et du knout, cela vaudra mieux que de te précipiter tête baissée dans une route fatale, et infester de tes sales légions un pays dont les cieux sont purs et les lois généreuses. L'Espagne n'a pas besoin d'engrais; son sol est fertile, mais il ne nourrit pas d'ennemis: il n'y a pas long-temps que ses vautours ont eu leur pâture; voudrais-tu leur porter une nouvelle proie? hélas! tu ne pourras, au lieu de vaincre, que devenir leur pourvoyeur. Je suis Diogène, et je le dis tout haut, quoique les Russes et les Huns soient devant mon soleil et devant celui des peuples; mais quand je ne serais pas Diogène, j'aimerais mieux être un ver rampant que cet autre Alexandre! Soit esclave qui voudra, le cynique sera libre, les douves de son tonneau sont plus solides que les murs de Sinope, et il ne cessera pas de tenir sa lanterne haute pour chercher parmi les monarques une face d'honnête homme.

XI.

Que fait la Gaule, cette terre féconde en *Ultras nec plus ultra*? Que fait la tribune bruyante de ses chambres, que

maint orateur escalade avant d'avoir trouvé sa voix, et qui, à peine l'a-t-il trouvée, entend le mot de *mensonge*, répété tout autour de lui, pour sa réponse *. Nos communes anglaises daignent quelquefois écouter; un sénat gaulois a plus de langues que d'oreilles. Benjamin Constant lui-même, leur seul orateur consommé **, est forcé de se battre demain pour justifier son dernier discours ***; mais c'est ce qui coûte peu aux vrais Français, qui aiment mieux se battre que d'écouter, fût-ce même leur père. Qu'est-ce qu'une balle auprès d'une longue séance sans interruption? Quoique ce ne fût pas la méthode de la vieille Rome, lorsque Cicéron fulminait dans le sénat, Démosthène l'a sanctionnée, en disant que l'éloquence signifiait « l'action, l'action! »

XII.

Mais où est le monarque? a-t-il dîné, ou paie-t-il en gémissant un pénible tribut à l'indigestion? des pâtés révolutionnaires ont-ils été introduits au château? des mouvemens de mécontentement ont-ils agité les troupes? ou *aucun* mouvement n'a-t-il suivi une soupe perfide? des cuisiniers carbonari n'ont-ils pas assez mis de charbon sous les plats de chaque service, ou les docteurs sévères lui ont-ils conseillé l'abstinence? Ah, dans ses regards abattus je lis que la trahison de la Gaule est dans ses cuisiniers! Bon roi classique, est-il bien désirable, dis-nous, d'être le désiré? Pourquoi as-tu laissé ta douce et verte retraite, ta table d'Apicius et l'ode d'Horace pour gouverner un peuple qui ne veut pas être gouverné, et qui préfère un sceptre de fer à une férule? Ah! ni ton tempérament ni tes goûts ne t'appelaient au trône, — toi, aimable épicurien, né pour être un hôte gracieux ou un convive non moins agréable, pour parler belles-

* Ceci ne s'adresse qu'à la chambre des trois cents. A. P.

** 1822.

*** Allusion au duel de M. B. C. avec un député qui a trouvé depuis un plus noble terrain dans la chambre des pairs. A. P.

lettres, et savoir par cœur une moitié de l'*Art poétique*, et l'*Art du Gourmand* tout entier; en tout temps un homme instruit, de temps à autre un homme d'esprit, et un homme aimable après un repas bien digéré. — Mais gouverner des pays esclaves ou libres... non, non... la goutte était un martyre bien assez cruel pour toi.

XIII.

La noble Albion ne recevra-t-elle pas une phrase à sa louange de la part d'un franc Anglais? — Les arts, les armes et Georges, — et la gloire et les îles, — et l'heureuse Grande-Bretagne, — les sourires de la fortune et de la liberté, — et ces blanches falaises, rempart inexpugnable contre l'invasion, — des sujets contens, tous à l'épreuve des taxes, — le fier Wellington, avec son bec d'aigle recourbé*, ce crochet auquel est suspendu le monde⁷, — et Waterloo, — et le commerce, — et — (chut! pas un mot encore sur les impôts et la dette), et le jamais (assez) regretté Castlereagh, dont le canif tailla une plume l'autre jour, — et ces « pilotes qui ont apaisé tous les orages; — mais non, ne nommons pas la *réforme* même en poésie**.» Ce sont là des sujets si souvent célébrés, qu'il me semble que nous n'avons pas besoin de les chanter encore; on les trouve dans tant de volumes, qu'il n'est nul besoin de les trouver ici. Il est cependant un dernier thème digne de la raison, et, ce qui est plus étrange encore, digne de la poésie: oui, ton génie, Canning, peut inspirer un poète; toi qui naquis à la fois homme d'état et homme d'esprit, et qui même, dans cette ennuyeuse chambre des communes, ne pus jamais abaisser jusqu'à une fade prose ta verve poétique: ô toi, notre der

* *Naso suspendit adunco.* (HORACE.)

Dans des mémoires qui ont fait du bruit en Angleterre comme en France, le visage de Wellington est défini une figure *moitié aigle, moitié mouton*, ce qui est aussi vrai au moral qu'au physique. A. P.

** Partie par moquerie, partie sérieusement, le poète énumère ici tous les points sur lesquels repose l'optimisme ministériel de l'Angleterre. A. P.

nier, notre meilleur, notre seul orateur, je puis, moi aussi, te louer; — les torys n'en font pas davantage. — Que dis-je! ils n'en font pas tant; ils te haïssent, Canning, parce que ton talent les soutient moins qu'il ne les fait trembler. — Les chiens s'assemblent au signal de leur piqueur, et, lorsqu'il les conduit, la docile meute marche à la suite; mais qu'il ne prenne pas leurs jappemens pour de l'affection, leur voix menace le gibier, mais n'exprime pas l'éloge. Moins fidèles que les chiens à quatre pattes, tes bipèdes seraient bientôt rappelés par une piste douteuse. Canning, les sangs de ta selle ne sont pas encore bien solides, et les pieds du coursier royal ne sont pas extrêmement sûrs; ce vieux cheval blanc est rétif, sujet à broncher, à ruer, et quelquefois à se vautrer avec son cavalier dans la boue; mais qu'importe? l'animal est de bonne race.

XIV.

Hélas, la *campagne*! — Quelle langue ou quelle plume déplorera le sort de ses gentilshommes *sans campagnes**! — les derniers à demander que le cri de guerre cesse, les premiers à faire de la paix une maladie. Pourquoi sont nés tous ces patriotes campagnards? Pour chasser, voter, et faire hausser le prix du blé. Mais le blé, comme toute autre chose de ce monde, doit avoir sa baisse. — C'est le sort des rois, des conquérans et des marchés. Vous faudra-t-il faire une chute à chaque épi de froment qui tombe? Pourquoi vous désoliez-vous du règne de Bonaparte? il était votre grand Triptolème; ses vices ne détruisaient que des royaumes et maintenaient la hausse de vos farines; il favorisait, à la satisfaction de chaque lord, la grande alchimie agraire, — les rentes des fermes. Ah! pourquoi le tyran voulut-il heurter les Tartares, et aller si loin pour faire baisser le blé? pourquoi l'avez-vous enchaîné sur cette île solitaire? cet homme va-

* *Alas the country? — how shall tongue or pen
Barail her new uncourtly gentlemen?* A. P.

lait bien mieux pour vous sur son trône ! Il est vrai que le sang et l'argent n'étaient pas ménagés ; mais qu'importe ? la Gaule en portait seule le blâme ; le pain était cher , le fermier payait bien , et les revenus de chaque taxe étaient versés exactement. Où est maintenant la bonne *ale* bue à la quittance finale ? le riche tenancier connu pour n'être jamais en arrière ? la ferme qui ne restait jamais sans fermier ? le marécage réclamé pour la culture ? l'espérance impatiente à la veille d'un bail expirant ? la rente doublée ? Ah ! quel malheur est la paix ! Vainement la prime encourage le zèle du laboureur ; vainement les communes passent leurs bills patriotiques ; *l'intérêt terrier* (vous comprendriez mieux la phrase si je disais *l'intérêt enterré**), l'intérêt personnel des propriétaires, dis-je, se plaint sans cesse et partout, de peur que le pauvre ne vienne à connaître l'abondance.

Courage, courage ! doublez vos fermes ! haussez le prix de vos blés ! ou le ministère perdra ses voix , et nos patriotes si délicats feront baisser leur pain à proportion des prix du marché. Car hélas ! *les pains et les poissons*, autrefois si estimés, ne sont plus ; le four est fermé pour les uns , l'océan sec pour les autres ; et, de tant de millions dépensés , il ne reste rien que la nécessité de se faire modéré dans ses désirs : ceux qui ne sont pas contents eurent leur tour, — et chacun a le sien dans l'urne impartiale de la Fortune. Maintenant que leurs vertus soient leur propre récompense, et qu'ils aient leur part des bienfaits qu'ils ont eux-mêmes préparés ! Voyez l'essaim de ces Cincinnatus sans gloire , les fermiers de la guerre et les dictateurs de la ferme ! Leurs socs étaient des glaives dans des mains mercenaires , leurs champs s'engraissaient du sang des autres pays. En sûreté dans leurs

* *The landed interest* — (*you may understand*
The phrase much better leaving out the land.)

Nous avons rendu par un équivalent , pour conserver le double sens : en ôtant le *land* de *landed*, il reste le mot *ded*, prononcé comme *dead*, et qui ferait *mort* en français : *the dead interest* : la mort de l'intérêt. A. P.

granges, ces laboureurs sables envoyaient leurs frères au combat; pourquoi? pour leurs *revenus**; chaque année ils votaient cent pour cent de taxes, notre sang, nos sueurs, des millions arrosés de larmes. — Pourquoi? pour leurs *revenus*; ils criaient, désaient, buvaient, juraient de mourir pour l'Angleterre. — Pourquoi vivent-ils donc? pour leurs *revenus*. La paix a fait de ces patriotes enchérisseurs une masse de mécontents; la guerre était pour eux un *revenu*. Comment concilier leur amour du pays avec tant de millions mal employés? en le conciliant avec leurs *revenus*; mais ne paiera-t-on pas les trésors prêtés? Non, guerre à tout ici-bas, excepté aux *revenus* de nos gentilshommes fermiers

Leur bonheur ou malheur, leur santé, leur richesse, leur contentement ou mécontentement, leur existence, leur but, leur religion... sont les revenus, les revenus, les revenus.

Tu vendis ton droit d'aînesse, Esaü, pour un plat de lentilles; tu aurais dû demander davantage, ou manger moins; maintenant que tu as avalé ton potage, tes réclamations sont vaines : Israël dit que le marché tient. Tel fut votre appétit pour la guerre, messieurs les propriétaires; et maintenant, gorgés de sang, vous murmurez pour une cicatrice! Quoi donc, voudriez-vous étendre jusqu'à l'argent votre *tremblement de terre*, et, parce que la terre croule sous vos pas, faire déchirer le papier solide? Pourvu que le revenu augmente, qu'importe que la banque et la nation tombent, et qu'on fonde sur la bourse un hôpital d'enfans trouvés! Hélas! l'Église**, notre mère, voit dépérir toute religion, et, comme Niobé, pleure sur ses enfans (les dîmes); nos prélats s'en vont — où les saints sont allés, et nos fières pluralités sont réduites à l'unité; l'Église, le gouvernement, les

* *Rent*, la rente annuelle d'une terre : le mot *la rente* n'étant plus guère applicable en France qu'aux fonds publics, nous avons dû préférer le mot *revenu*. A. P.

** L'anglicanisme. A. P.

factions, luttent dans les ténèbres, ballottés par le déluge dans leur arche commune. Adieu nos évêques, nos banques, nos dividendes! une autre Babel s'élève; — mais la Grande-Bretagne finit, et pourquoi? pour satisfaire d'égoïstes besoins et soutenir la fourmière de ces fourmis agraires. « Va voir les fourmis, paresseux, et apprends d'elles à être sage* ». » Admire leur patience dans chaque sacrifice, jusqu'à ce que tu comprennes la leçon de leur orgueil, le prix des taxes et de l'homicide; admire leur justice, qui voudrait nier la dette des nations; (or, dites-moi, je vous prie, qui a fait monter si haut cette dette?)

XV.

Où conduisez votre barque entre ces rochers changeans, ces nouvelles Symplegades, — les fonds publics, où Midas pourrait voir encore son désir satisfait en papier réel ou en or fictif. Le palais magique d'Aleine nous montre plus de richesses que la Grande-Bretagne n'en eut jamais à perdre, quand tous les atomes de son climat seraient d'or pur, et tous ses cailloux ceux des rives du Pactole. C'est là que la fortune joue, pendant que la renommée tient les enjeux et que le monde tremble de prononcer la ruine des agens de change. Combien la Grande-Bretagne est riche : non pas, il est vrai, en mines, en tranquillité, en abondance, en blé, en huiles, ou en vin; ce n'est pas une terre de Canaan, pleine de miel et de lait, ni d'argent comptant (excepté en sequins de papier) : mais ne refusons pas d'avouer la vérité, jamais terre chrétienne fut-elle aussi riche en juifs? le bon roi Jean leur faisait arracher les dents, et aujourd'hui, ô rois! ils vous arrachent honnêtement les vôtres. Ils contrôlent tous les états, tous les souverains, et négocient un emprunt « de l'Indus au pôle. » Le banquier, — l'agent de change, — le baron, frères toujours d'accord, s'entendent pour aider ces tyrans banqueroutiers. Et ce ne sont pas seulement les rois;

* C'est la phrase de Salomon dans l'*Ecclesiaste*. — A. P.

la Colombie ne voit-elle pas une nouvelle spéculation suivre chacun de ses succès ? le philanthrope israélite daigne tirer son intérêt, à tant pour cent, de l'Espagne épuisée. La Russie ne saurait marcher sans la graine d'Abraham. — C'est l'or, et non le fer, qui élève l'arc triomphal du conquérant. Deux juifs d'élite, comme jadis leur peuple fut un peuple choisi, peuvent commander dans chaque royaume devenu pour eux leur terre promise : deux juifs subjuguent les Romains, et contiennent le Hun moderne plus brutal que l'ancien : deux juifs, — et nullement deux Samaritains, — dirigent le monde avec tout l'esprit de leur secte. Que leur importe le bonheur de la terre ? Un congrès forme leur « Nouvelle-Jérusalem, » où des baronnies et des décorations les invitent également. Oh ! saint Abraham, vois-tu ce spectacle ? tes enfans se mêlent avec les pourceaux de la cour, qui ne crachent point sur leur « casaque juive, » et les honorent au contraire comme faisant partie de leur cortège. — (O pape ! qu'est devenue ta mule vénérée ? ne pourras-tu gratifier Judas de quelques coups de pieds ? ou as-tu cessé de regimber contre l'aiguillon ?) Voyez les juifs revenus sur les rivages où vécut Shylock, et se préparant, comme lui, à couper leur livre de chair sur le cœur des nations *.

XVI.

Étrange spectacle que ce *Congrès* ! destiné à réunir tout ce qu'il y a de plus *incongru*, tout ce qu'il y a de plus contradictoire. Je ne parle pas des souverains, — ils sont tous les mêmes : mêmes pièces de monnaie, frappées de la même empreinte ; mais ceux qui montrent les marionnettes, et tirent les ressorts, sont plus diversifiés que leurs lourds mannequins : juifs, auteurs, généraux, charlatans, se liquent pendant que l'Europe s'étonne de leurs vastes projets : là Metternich, le premier parasite du pouvoir, cajole les monarques ; Wellington oublie la guerre ; Chateaubriand

* Allusion au Juif du *Marchand de Venise*. A. F.

compose de nouveaux livres de martyrs⁸, et des Grecs subtils intriguent pour de stupides Tartares; Montmorency, ennemi juré des chartes, devient un diplomate de grand talent pour fournir des articles au *Journal des Débats*; il est certain de la guerre, pas si certain toutefois que de son renvoi « dans le *Moniteur*. » Hélas! comment son cabinet a-t-il pu se tromper ainsi? la paix vaut-elle un ministre ultra? il tombe, il est vrai, — peut-être pour mieux se relever, « presque aussi vite qu'il aura conquis l'Espagne^{*}. »

XVII.

Assez sur ce sujet, — un spectacle plus triste attire l'œil de la muse affligée qui détournait la tête : la fille impériale, l'épouse impériale, la victime impériale, — sacrifiée à l'orgueil; la mère de l'espérance du héros, du jeune Astyanax de la moderne Troie; l'ombre encore pâle de la plus puissante reine que la terre puisse jamais revoir, ou qu'elle ait jamais vue, se glisse parmi les fantômes de cette assemblée, objet de pitié, débris d'un règne. Oh! cruelle moquerie! l'empereur d'Autriche ne pouvait-il épargner sa fille : que fait ici la veuve de l'empereur des Francs? sa place convenable était à Sainte-Hélène; — son seul trône est dans le tombeau de Napoléon. Mais non, — il faut qu'elle ait encore une petite cour, escortée par son formidable chambellan, l'Argus martial qui, avec ses cent yeux, moins quatre-vingt-dix-neuf, doit la suivre à travers toutes ces misérables pompes. Si elle ne partage plus, si elle a partagé en vain un empire plus puissant que celui de Charlemagne, qui s'étendait de Moscou aux mers du sud, elle gouverne encore le pays pastoral du fromage, où Parme voit le voyageur admirer les splendeurs de sa cour postiche. Mais la voici! Vérone

* Allusion ironique à ces vers de Pope sur milord Peterborough :

A sa ferme sabine un jour il reviendra

Pour soumettre à ses lois l'indocile campagne

Presqu'aussi vite au moins qu'il a conquis l'Espagne A. R.

la voit dépouillée de tous ses rayons, — tandis que les nations la contemplent avec tristesse. — Avant que les cendres de son époux aient eu le temps de se refroidir dans un climat inhospitalier (si toutefois ces nobles cendres peuvent se refroidir... mais non... leur dernière chaleur fera bientôt éclater leur tombeau), la voilà!... l'Andromaque (mais non pas de Racine ni d'Homère —); la voilà appuyée sur le bras de Pyrrhus : oui, ce bras, encore souillé du sang de Waterloo, et qui achève de briser le sceptre de son époux, lui est offert; il est accepté. Une esclave ferait-elle plus? pourrait-elle faire moins... et cet époux est à peine descendu au cercueil! ses yeux et son visage ne trahissent aucune douleur, et l'ex-impératrice devient une ex-femme! tels sont les liens de l'hymen pour les cœurs des rois! comment épargneraient-ils la sensibilité des hommes, quand ils se jouent de la leur?

XVIII.

Mais, fatigué des folies étrangères, je reviens au pays natal, et j'esquisse ce groupe plaisant... la peinture viendra après l'esquisse. Ma muse allait pleurer, mais avant qu'une larme fût répandue, elle aperçut sir William Curtis dans un jupon écossais *; autour de lui se rassemblaient les chefs de clans des highlands, pour saluer leur frère Vich Ian Alderman; l'enfant de Guildhall se fait fils de Gaël, et répète avec l'accent erse le mot *claymore!* prononcé par tout le conseil municipal d'Édimbourg : en voyant le tartan de l'orgueilleuse Albyn ** entourer comme d'une ceinture les reins grossiers d'un Celte de la cité de Londres, ma muse a ri aux éclats, et avec un tel bruit que je me suis réveillé... qui l'eût cru? ce n'était pas un rêve ***!

* À kilt. A. P.

** L'Écosse. A. P.

*** Ce dernier paragraphe fait allusion au voyage du roi Georges IV à Édimbourg, que nous avons décrit dans le troisième volume du *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse*. Sir William Curtis, alderman de la cité de Londres.

Ici, lecteur, arrêtons-nous : — si ce premier *carmen seculare* passe, vous en aurez peut-être un second.

est un des favoris du roi, qui est, dit-on, le premier à s'en moquer dans l'occasion, en attendant de l'élever à la pairie. Sir William portait à Édimbourg le costume des montagnards, comme tant d'autres gaëls postiches qui n'avaient jamais manié la claymore de leur vie. A. P.

FIN DE L'AGE DE BRONZE.

NOTES

DE L'ÂGE DE BRONZE.

¹ Duguesclin mourut au siège d'une ville (Châteauneuf-Randon) qui se rendit à condition que les clefs seraient déposées sur son cercueil, afin de paraître se rendre à ses cendres.

² Je renvoie le lecteur à la première apostrophe de *Prométhée*, dans Eschyle, lorsqu'il est laissé seul, et avant l'arrivée du chœur des néréides.

³ Ancien cri de guerre espagnol.

⁴ Les Aragonnais sont particulièrement adroits dans le maniement de cette arme, qu'ils rendirent redoutable aux Français dans la dernière guerre.

⁵ Le fameux vieillard de Vérone.

⁶ L'adresse de Catherine sauva Pierre (appelé le Grand par courtoisie) lorsqu'il était entouré par les Mulsumans sur les rives du Pruth.

⁷ *Naso suspendit adunco*. Horace applique ces mots à un homme qui était impérieux envers ses amis.

⁸ M. de Chateaubriand, qui n'a pas oublié l'auteur dans le ministre, reçut un joli compliment à Vérone d'un souverain littéraire : « Eh ! M. de Chateaubriand, êtes-vous parent de ce Chateaubriand qui — qui — qui a écrit *quelque chose* ? » On dit que l'auteur d'*Atala* eut un moment regret de son dévouement à la légitimité.

LA
VISION DU JUGEMENT,
PAR QUEVEDO REDIVIVUS,
POÈME

SUGGÉRÉ PAR LA VISION DU JUGEMENT QU'A COMPOSÉ
L'AUTEUR DE WAT-TYLER.

*A Daniel come to judgment! yea, a Daniel!
I thank the Jew, for teaching me that word.*
SHAKSPEARE (*Merchant of Venice*).

Un Daniel venu pour prononcer le jugement! oui,
un Daniel! je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

**The vision of Judgement,
by Quevedo Redivivus, etc.**

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

Pour l'intelligence de ce poème, il est nécessaire de le faire précéder de quelques explications que l'auteur n'a point données dans sa préface : cette préface elle-même a été omise dans plusieurs éditions, entre autres dans celles de Paris. M. Murray, l'éditeur ordinaire de lord Byron, l'avait retenue, en rendant le manuscrit du poème qui, sur son refus de l'imprimer, parut en tête du deuxième cahier du *Libéral*. On voit déjà, en lisant cette préface, qu'entre Byron et Southey il y a guerre à mort : c'est l'annonce d'un combat à outrance.

La vision du jugement de Southey est un poème très sérieux où le poète paie son tribut de lauréat à la maison de Brunswick. Nous l'avons analysé dans l'*Essai sur le génie de lord Byron*. Il suffit de rappeler ici que c'est une espèce de jugement à la manière des rois de l'ancienne Égypte, et que Georges III subit avant d'être admis dans le ciel. Southey a eu l'idée d'employer pour ce poème un rythme inusité dans la poésie anglaise, ou avec lequel il n'avait été fait encore que des essais peu heureux : c'est le vers hexamètre. Sa préface est consacrée à la discussion de ce point de prosodie ; mais il y a introduit une digression sur ce qu'il appelle l'*École satanique*, où il désigne assez clairement le *Don Juan* et quelques autres ouvrages de lord Byron ; telle est l'attaque à laquelle riposte celui-ci dans sa *Vision du Jugement*, par Quevedo Redivivus, c'est-à-dire *Quevedo ressuscité*, faisant allusion au poète espagnol Quévedo (don Francisco Quevedo de Villega), auteur de *Los sueños*, etc., *Visions de l'autre monde*, etc., etc.

A. P.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

On a dit avec raison qu' « un fou en fait d'autres. » Il a été observé poétiquement que « les fous se précipitent là où les anges ne marchent qu'en tremblant. »

Thot fools rush where angels fear to tread.

POPE.

Si M. Southey ne s'était pas précipité comme un fou là où il n'avait que faire, où il n'avait jamais été, où il n'ira plus *, le poème suivant n'aurait pas été composé. Il n'est pas impossible qu'il soit aussi bon que le sien, considérant qu'il ne saurait, par aucune espèce de stupidité naturelle ou acquise, être *pire*. La grossière flatterie, la lourde impudence, l'intolérance de renégat, et le jargon impie du poème de l'auteur de *Wat-Tyler*, sont quelque chose d'assez extraordinaire pour former le sublime de son être, la quintessence de ses attributs.

Voilà pour son poème; un mot sur sa préface. Dans cette préface, il a plu au magnanime lauréat de faire le portrait d'une prétendue *École satanique*, qu'il recommande à l'attention de la législature, ajoutant par ce moyen, à ses autres lauriers, ceux d'un *accusateur public*. S'il existe ailleurs que dans son imagination une semblable école, n'est-il pas suffisamment armé contre elle par sa profonde vanité? La vérité est, qu'il y a certains auteurs que M. Southey, comme Scrub **, imagine « avoir parlé de lui parce qu'il les a vus rire aux éclats. »

* En paradis. A. P.

** Scrub est le valet un peu bête d'un provincial balourd et ivrogne, dans la comédie du *Stratagème des Beaux*, de Fasquhar, acte III, scène 1. A. P.

Je crois connaître assez bien la plupart des auteurs auxquels il est supposé faire allusion, pour assurer que, selon leurs moyens individuels, ils ont fait plus de bien à leurs semblables, dans une année, que M. Southey ne s'est fait de mal à lui-même par ses absurdités dans toute sa vie, et c'est beaucoup dire. Mais j'ai quelques questions à lui faire.

Premièrement. M. Southey est-il l'auteur de *Wat-Tyler*?

Secondement. N'a-t-il pas été déclaré non admissible au bienfait de la loi par le premier juge de sa chère Angleterre, au sujet de *Wat-Tyler*, parce que c'était une publication blasphématoire et séditeuse?

Troisièmement. N'a-t-il pas été appelé en plein parlement un renégat rancuneux, par William Smith?

Quatrièmement. N'est-il pas poète lauréat, malgré ses vers sur Martin le régicide, qui ne cessent de lui sauter aux yeux?

Et cinquièmement. En rassemblant les quatre *items* précédens, comment a-t-il la conscience d'appeler l'attention des lois sur les publications des autres, quelles qu'elles soient?

Je ne dis rien de la lâcheté d'un tel procédé; sa bassesse est assez patente. Mais je veux toucher quelques mots du *motif*, qui est que M. Southey a été un peu tourné en ridicule dans quelques publications récentes, comme il le fut jadis dans l'*Anti-jacobin* par ses patrons actuels. De là vient toute cette « extravagante affectation * » sur l'*École satanique*, et le reste. Toutefois c'est une affectation digne de Southey, — *Qualis ab incepto*.

S'il y a dans le poème suivant quelque chose qui choque les opinions politiques du public, il faut en remercier M. Southey. Il aurait pu écrire des hexamètres, comme il

* Le texte dit : « skimble-skamble stuff, » cette *folle drogue* : expression de Shakspeare. Le mot *skimble-skamble* est un terme de jargon populaire à étymologie incertaine. A. P.

a écrit de tout, sans que l'auteur s'en souciât le moins du monde, — s'ils avaient été écrits sur tout autre sujet; mais tenter de canoniser un monarque qui, quelles que fussent ses vertus domestiques, ne fut ni un roi glorieux, ni un roi patriote, — la plus grande partie de son règne s'étant passée à faire la guerre à l'Amérique et à l'Irlande, pour ne rien dire de son agression contre la France, — c'est là une de ces exagérations qui, nécessairement, engendrent l'opposition. De quelque manière qu'il soit parlé de lui dans cette *Vision* nouvelle, sa *vie publique* n'en sera pas plus favorablement transmise à la postérité par l'histoire. Quant à ses vertus *privées* (quoiqu'elles aient été un peu coûteuses à la nation), elles ne peuvent être mises en doute.

Pour ce qui est des personnages surnaturels introduits dans le poème, tout ce que j'en puis dire c'est que j'en sais autant que Robert Southey sur leur existence, et même (en qualité d'honnête homme, j'ai plus de droits que lui d'en parler) je les ai traités d'une manière plus raisonnable. Quelle pauvre créature insensée que ce lauréat! ses jugemens dans l'autre monde ressemblent à son jugement dans celui-ci. S'il n'était pas complètement ridicule, il serait pire. Je ne crois pas qu'on puisse en dire beaucoup plus à présent.

QUEVEDO REDIVIVUS.

P. S. Il est possible que quelques lecteurs, dans ces temps d'objections, viennent m'objecter que j'ai eu tort de faire parler trop librement les saints, les anges, et les puissances spirituelles, dans cette *Vision*; mais, s'il faut citer des précédens sur ces matières, je dois les renvoyer au *Voyage de ce monde dans l'autre*, de Fielding, et à mes *Visions*, à moi, ledit Quevedo, en espagnol ou traduites. Qu'on observe bien aussi que je ne discute ni ne prêche aucune doctrine; que la personne de la Divinité est soigneusement tenue hors de la vue; et c'est plus qu'on n'en

peut dire en faveur du lauréat, qui a jugé convenable de la faire parler, non comme un théologien scolastique, mais comme pouvait le faire le très peu savant M. Southey. Toute l'action se passe au dehors du ciel, et *la Femme de Bath*, de Chaucer, le *Morgante Maggiore*, de Pulci, le *Conte du tonneau*, de Swift, ainsi que les ouvrages déjà cités, sont des exemples qui prouvent avec quelle liberté les saints, etc., etc., peuvent parler dans des ouvrages nullement sérieux.

* * M. Southey étant, comme il dit, un bon chrétien, et très vindicatif, nous menace, je le sais, de répliquer à notre réponse. Il faut espérer que ses facultés *visionnaires* auront acquis d'ici là un peu plus de jugement proprement dit; autrement il se fourvoierait dans de nouveaux dilemmes. Ces jacobins apostats fournissent de riches *rétorquations*. En veut-on un spécimen,... le voici : M. Southey loue par malheur un M. Landor qui cultive une gloire très secrète en composant des vers latins, et il n'y a pas long-temps que le poète lauréat lui dédia, à ce qu'il paraît, une de ses poésies fugitives, pour le complimenter sur l'énergie d'un poème intitulé *Gébir*. Or qui supposerait que dans ce même *Gébir*, le susdit Savage Landor (car tel est son farouche prénom) met en enfer le propre héros du ciel de son ami, — oui, — Georges III lui-même ! Et voyez comme Savage se montre personnel quand c'est là son caprice. Voici le portrait qu'il trace de notre défunt gracieux souverain :

Le prince Gébir étant descendu dans les régions infernales, les ombres de ses ancêtres couronnés sont évoquées à sa prière, et il s'écrie, en s'adressant à son guide fantastique :

« Quel tumulte ! et quel est ce misérable près de nous ? Quel est ce misérable, avec ses sourcils blancs et son front

* *Savage*, sauvage. A. P.

incliné? Quel est-il celui qui, terrassé dans la poussière, tremble et crie sous la menace de cette épée suspendue sur sa tête? Est-il aussi parmi mes ancêtres? Je hais le despote, mais je méprise le lâche. Était-il notre compatriote?

» — Hélas! ô roi, il naquit en Ibérie, mais sa race maudite y fut apportée par un ouragan du nord-est.

» — C'était donc un guerrier qui ne craignait pas les dieux?

» — Gébir, il craignait les démons et non les dieux, quoiqu'il les adorât tous les jours; il ne fut pas guerrier, et cependant il fit perdre des milliers de vies, semant des cadavres sur ses pas comme s'il eût semé des pierres pour essayer une fronde. Cette calme cruauté, ce froid caprice... ô délire des hommes! furent courtisés et adorés! »

Gébir, p. 28.

J'omets ici quelques *ithyphaliques* de Saragine, désirant plutôt jeter un voile décent, si son grave mais discret adorateur veut bien le permettre; mais certainement ces professeurs des grandes leçons morales sont généralement une singulière compagnie*.

R.

* Le poète a prévu que sa parodie pourrait choquer les âmes pieuses: on peut dire pour son excuse qu'il n'a voulu railler que les saints et les anges de Southey et des poètes en général, mais non les véritables saints et les anges du ciel, dont la forme réelle nous est inconnue. A. P.

LA

VISION DU JUGEMENT.

I.

Saint Pierre était assis sur le seuil de la porte céleste ; ses clefs étaient rouillées ; la serrure était dure , tant il avait peu de chose à faire dans ses fonctions depuis quelque temps , non que la place fût pleine , mais depuis l'ère française de 1788 les diables avaient tiré le câble , comme on dit en terme de marine , et l'avaient tant tiré , qu'ils avaient fait virer la plupart des âmes d'un côté opposé.

II.

Les anges chantaient tous faux , et s'étaient enrourés , n'ayant plus guère autre chose à faire qu'à chanter , excepté de monter le soleil et la lune , ou de dresser , soit quelques jeunes étoiles vagabondes , soit quelque comète nouvelle qui , semblable à un poulain trop tôt soumis à la bride , s'échappait hors des limites , à travers les régions éthérées , en brisant quelque planète avec sa queue flottante , comme une baleine , qui joue sur les vagues , fracasse quelquefois le navire qu'elle rencontre.

III.

Les anges gardiens s'étaient retirés au plus haut du ciel , sentant que leurs fonctions étaient devenues vaines ici-bas ; les affaires terrestres n'occupaient plus personne en paradis , excepté le bureau noir de l'ange greffier , qui trouvait , par le fait , que les actes de vice et de malheur se multipliaient avec une telle rapidité qu'il avait usé presque toutes les plumes de ses ailes à force d'écrire sur ses registres , et cepen-

dant il était encore en arrière dans son procès-verbal des calamités humaines.

IV.

Sa besogne s'était tellement accrue depuis quelques années, qu'il avait été forcé (malgré lui sans doute, comme font ces autres chérubins, nos ministres terrestres) de se retourner pour chercher quelque ressource, et de demander l'aide de ses pairs célestes avant d'être tout-à-fait épuisé par son immense travail d'annotations. On lui donna donc six anges et douze saints pour commis.

V.

C'était un assez joli bureau, — du moins pour le ciel ; et cependant ils avaient encore assez à faire, tant roulaient tous les jours des chars de conquérans, tant on remettait de royaumes à neuf ; chaque jour aussi tuait ses six ou sept mille hommes, jusqu'à ce qu'arrivés au carnage qui vint couronner tous les autres, celui de Waterloo, les greffiers jetèrent leurs plumes avec un dégoût divin, à la vue de leurs pages souillées de sang et de poussière.

VI.

Mais je ne le dis qu'en passant ; ce n'est pas à moi de rappeler ce qui a fait horreur aux anges. Le diable lui-même détesta son propre ouvrage, tant il se trouva rassasié de son orgie infernale, quoiqu'il eût aiguisé de sa main le tranchant de chaque épée : sa soif innée du mal fut presque satisfaite. (Prenons note ici de la seule bonne œuvre de Satan, c'est qu'il a fait ses réserves sur deux généraux.)

VII.

Laissons passer quelques années de paix profonde, au bout desquelles la terre n'a pas été *mieux* peuplée, l'enfer pas moins bien, et le ciel pas du tout. Nous avons vu continuer les œuvres du tyran, et il n'y a de changé que son

nom, remplacé par d'autres. Cela finira un jour ; en attendant ils augmentent « avec sept têtes et dix cornes * , » toutes sur le front, comme la bête prophétisée par saint Jean ; mais nos bêtes sont nées moins redoutables par la tête que par la corne.

VIII.

Dans la première année de la seconde aurore de la liberté, mourut Georges III ; quoique non tyran lui-même, ce roi protégeait les tyrans, jusqu'à ce que l'éclipse de ses sens le privât de tout soleil intellectuel et extérieur. Jamais meilleur fermier ne secoua les gouttes de rosée dans les champs, jamais plus mauvais roi ne laissa un royaume ruiné. Il mourut. — Mais il laissa après lui ses sujets, dont une moitié était aussi folle et l'autre aussi aveugle que lui-même.

IX.

Il mourut ! — Sa mort ne fit pas grand bruit sur la terre ; ses funérailles furent un spectacle de quelque pompe : il y eut profusion de velours, de dorures, de bronze, de tout, enfin, moins des larmes, — excepté celles qu'on répandit par grimace ; car ce sont choses qu'on achète à leur véritable valeur. — Il y eut aussi la dose obligée d'élégies — achetées aussi ; mais les torches, les manteaux de deuil, les bandières, les hérauts restes des vieilles mœurs gothiques,

X.

formèrent un mélodrame funèbre.

Parmi tous les badauds qui coururent pour voir passer ou pour grossir le cortège, qui se souciait du corps ? Les funérailles étaient la véritable attraction ; tout le deuil était dans les costumes noirs. Il ne s'éleva pas une pensée qui allât plus loin que le drap mortuaire ; et quand le riche cer-

* Le poète fait allusion au premier verset du chap. VIII de l'Apocalypse : *Je vis une bête s'élever du sein de la mer, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix couronnes, et sur ses têtes le nom de blasphème, etc.* A. P.

cueil fut déposé à terre, on eût pu croire que c'était une dérision de l'enfer que d'envelopper d'or une pourriture de quatre-vingts ans.

XI.

Mêler de cette façon son corps à la poussière ! il redeviendrait bien plutôt ce qu'il *doit* redevenir, si on laissait ses élémens primitifs repasser directement par la terre, le feu et l'air. Mais tous ces baumes ne font que gâter ce que la nature le fit à sa naissance — nu alors comme la vulgaire argile de ces millions d'hommes qui ne sont pas convertis en momies à leur mort... — Oui, tous ces baumes contre nature ne font que prolonger la corruption.

XII.

Il est mort — et la terre supérieure n'a plus rien de commun avec lui. Il est enseveli : le mémoire des pompes funèbres et celui du lapidaire une fois réglé, le monde est fini pour lui, à moins qu'il n'ait laissé un testament allemand *. Mais où est le procureur qui le demandera à son fils, en qui règnent encore toutes ses qualités, excepté cette vertu domestique si peu commune, de rester fidèle à une méchante et laide femme ?

XIII.

GOD SAVE THE KING ! « Dieu sauve le roi, » c'est une grande économie ** à Dieu de le sauver ; mais s'il le veut, tout est pour le mieux, car je ne suis pas de ceux qui trouvent qu'il vaut encore mieux damner que sauver : je ne sais trop si je ne suis pas le seul dans cette faible espérance de diminuer le mal futur en réduisant, par quelques petites restrictions, l'éternité de la brûlante juridiction de l'enfer.

* Comme roi de Hanovre. A. P.

** Jeu de mot sur le verbe *to save*, qui signifie *sauver*, et aussi *épargner*. *économiser*. A. P.

XIV.

Je sais que c'est impopulaire ; je sais que c'est blasphématoire ; je sais qu'on peut être damné pour espérer que personne autre que soi ne le sera ; je sais mon catéchisme ; je sais que nous sommes remplis des meilleures doctrines jusqu'à en avoir une surabondance ; je sais que toutes les Églises , excepté celle d'Angleterre , sont dans l'erreur , et que toutes les autres deux fois deux cents églises et synagogues du monde ont fait un *damné* marché de dupes.

XV.

Dieu nous soit en aide à tous ! que Dieu me soit en aide à moi aussi ; je suis , Dieu le sait , aussi faible que peut le désirer le diable , et il ne lui est pas plus difficile de me damner qu'il ne l'est au pêcheur d'amener au rivage un poisson qui vient de mordre à l'hameçon , ou au boucher de conduire l'agneau à la tuerie : non pas cependant que je me croie digne de figurer dans le noble plat qui formera un jour l'immortelle friture de presque tous les individus nés pour mourir.

XVI.

Saint Pierre était assis sur le seuil de la porte des cieux , et il s'endormait sur ses clefs , lorsque voici !... il se fit un bruit qu'il n'avait pas entendu depuis long-temps. — Un bruit semblable à un coup de vent , ou au cours précipité d'un fleuve , ou à l'explosion d'une flamme ; en un mot , le bruit de quelque évènement extraordinaire qui aurait fait pousser un cri d'exclamation à tout autre qu'un saint ; mais lui , tressaillant d'abord , et puis donnant un coup d'œil , dit : « — C'est , je présume , quelque nouvel astre parti. »

XVII.

Mais avant qu'il eût pu reprendre son somme , un chérubin lui frappa les yeux de son aile droite : — Saint Pierre bâilla , et se gratta le nez.

Saint Portier, lui dit l'ange, — lève-toi, je t'en prie : et ce disant, il étendit une aile fort belle qui brilla de célestes couleurs, comme étincelle la queue d'un paon de ce bas monde.

Le saint répondit : « — Eh bien, de quoi s'agit-il ? que signifie tout ce tapage ? Lucifer serait-il revenu ? »

XVIII.

« Non, » dit le Chérubin, « Georges III est mort. »

« Et qui *est* Georges III ? » reprit l'apôtre, « quel Georges ? » quel trois ? »

« Le roi d'Angleterre, » dit l'ange.

« Oh bien ! il ne trouvera pas sur son chemin de rois pour le coudoyer ; mais porte-t-il sa tête ? Je le demande parce que le dernier que nous vîmes entrer ici eut de la peine à y être admis, et il n'aurait pas eu les bonnes grâces du ciel s'il ne nous avait jeté sa tête au visage.

XIX.

« Il était, si je m'en souviens, roi des Gaules. Ce roi qui ne put garder une couronne sur la terre, vint cependant réclamer en ma présence celle des martyrs, — comme la mienne ; ah ! si j'avais eu l'épée que je portais jadis lorsque je coupai les oreilles à Malchus !... mais je n'avais que mes clefs au lieu de ma lame...

XX.

» Alors, il poussa un cri à tue-tête, un cri si fort que tous les saints accoururent, et le firent entrer : il est assis là-dedans à côté de saint Paul, oreille contre oreille ; le camarade Paul — le parvenu ! La peau de saint Barthélemy qui lui sert de capuchon dans le ciel, et qui racheta ses péchés sur la terre en faisant de lui un martyr, ne fut pas plus vite agréée que cette pauvre tête.

XXI.

» Mais si elle était venue ici sur ses épaules, c'eût été une tout autre histoire : la sympathie agit sur nos saints collègues, à ce qu'il paraît, comme un talisman : cette pauvre tête a été ressoudée sur son tronc : c'est fort bien sans doute ; mais l'on dirait que c'est la coutume ici de défaire tout ce qui semblait bien fait d'après la sagesse des gens de là-bas * . »

XXII.

L'ange répondit : « Pierre , ne boude pas : le roi qui vient a sa tête entière , et le reste aussi ; semblable à la marionnette qui se meut par ses fils d'archal , il ne sut trop ce qu'il faisait ; on le jugera très probablement comme les autres. Mon affaire et la vôtre ne sont pas de nous mêler de sem-

* Nous aurions peut-être dû supprimer ces quatre stances , pour la gloire du poète lui-même , car l'indignation qu'elles soulèvent retombe tout entière sur lui. Ce qu'on peut dire pour l'excuser, c'est qu'une inconcevable légèreté a pu seule inspirer ce passage ; mais , pour notre satisfaction personnelle , nous nous permettrons de citer ici les réflexions dont nous avons fait précéder , en 1822 , notre analyse de la *Vision* , dans l'*Essai sur le génie et le caractère de lord Byron*.

« Les tribunaux anglais jugeront les inculpations dont Georges III est l'objet ; nous ne daignerons pas , quant à nous , relever ce qu'il y a d'outrageant pour une victime royale montée au ciel revêtue de la pourpre du martyr , plus sacrée que celle des rois. Nous n'avons reconnu dans ce passage ni le fils des muses , ni le descendant des preux que Charles 1^{er} trouva fidèles à ses drapeaux. Que le poète aime la liberté ; mais s'il veut qu'elle lui accorde de nobles inspirations , qu'il représente cette muse des grandes âmes , belle , généreuse , fière et jalouse de ses droits sans doute , mais pleine de calme et de dignité , avec les attributs de la force et de la justice , et non telle qu'une bacchante révolutionnaire , le visage barbouillé de sang et de lie , dansant autour de l'échafaud , et insultant avec un rire féroce la mort et le malheur.

• Nous ne saurions exiger de tous les Anglais les opinions du célèbre Burke au sujet de la révolution française ; mais tant de radicalisme passe la mesure. Il y a même ici plus de l'insolence du grand seigneur que de la démagogie pure et simple. On se croirait transporté à ces repas anniversaires des régicides anglais , qui , en commémoration du supplice de Charles , ne mangeaient ce jour-là que des *têtes de veau* , par une dégoûtante allusion à la tête du roi. Ces hommes formaient , comme on sait , un club politique sous le nom de *calf's head club* , le club de la tête de veau. » A. P.

blables machines, mais de nous occuper de notre rôle, qui est de faire ce qu'on nous ordonne. »

XXIII.

Pendant qu'ils parlaient, la caravane angélique arriva, semblable à un ouragan qui fend les régions de l'espace comme le cygne parcourt quelque fleuve argenté (tels que le Gange, le Nil, l'Indus, la Tamise, la Tweed). Au milieu du cortège était un vieillard aveugle d'esprit et de corps. Le cortège s'arrêta devant la porte; et, enveloppé dans son suaire, leur compagnon de voyage restait assis sur un nuage.

XXIV.

Mais, survenant à l'arrière-garde de cette brillante armée, un Esprit, d'un aspect différent, déploya ses ailes semblables à ces nues recélant le tonnerre, qui se déroulent sur une côte déserte et couverte de débris de naufrages. Son front était comme l'Océan agité par la tempête; de fières et profondes pensées avaient gravé l'expression d'une éternelle colère sur sa face immortelle, et là où il arrêta ses yeux, il répandait un jour sombre.

XXV.

En s'approchant, il jeta sur la porte, à jamais fermée au péché et à lui, un tel regard de haine surnaturelle, que saint Pierre aurait préféré être dedans plutôt que dehors. Il se démena avec ses clefs, et sua dans sa peau d'apôtre : sans doute sa perspiration n'était que de l'ichor ou quelque autre liqueur spirituelle.

XXVI.

Les chérubins eux-mêmes se serrèrent les uns contre les autres, comme des oiseaux qui voient planer un faucon; ils sentirent un tremblement jusqu'au bout des plumes de leurs ailes, et formèrent un cercle semblable à la ceinture d'Orion

autour de leur pauvre vieillard qui ne savait guère où ses gardiens l'avaient conduit, quoiqu'ils traitent avec douceur des mânes royales (car plusieurs histoires authentiques nous apprennent que les anges sont tous torys).

XXVII.

Les choses en étaient là quand la porte s'ouvrit, et l'éclair qui jaillit de ses gonds répandit sur l'espace la vaste clarté d'une flamme de diverses couleurs dont les teintes atteignirent notre petite planète, et y firent apparaître une nouvelle aurore boréale à l'horizon du pôle-nord; elle fut aperçue dans le détroit de Melville par l'équipage du capitaine Parry, au milieu des glaces dont il était cerné.

XXVIII.

De la porte ainsi ouverte sortit un être de lumière, d'une beauté majestueuse, et rayonnant de gloire, comme une bannière, venant de présider à la victoire qui a renversé un monde. Mes pauvres comparaisons sont forcément mêlées de similitudes terrestres; car dans ce bas monde la nuit de la matière obscurcit nos meilleures conceptions, excepté celles de Joanna Southcote la prophétesse, ou de Bob Southey en délire.

XXIX.

C'était l'archange Michel. Tous les hommes savent comment sont faits les anges et les archanges, puisqu'il est à peine un seul écrivain qui n'en ait un à nous montrer, depuis le chef des démons jusqu'au prince des séraphins. On en voit aussi dans quelques tableaux d'église, quoique je ne puisse réellement dire qu'ils expriment parfaitement nos idées des esprits immortels; mais je laisse aux connaisseurs le soin d'expliquer *leurs* mérites.

XXX.

Michel s'avança brillant de gloire et de vertu; émanation

parfaite de celui de qui procède toute vertu et toute gloire ; ayant franchi le portail du ciel , il s'arrêta. Devant lui était rangée la milice des jeunes chérubins et des vieux saints (je dis *jeunes* , voulant dire jeunes par leur figure et non par les années ; je serais bien fâché de prétendre qu'ils n'étaient pas plus vieux que saint Pierre , mais ils avaient l'air un peu plus gracieux et plus doux).

XXXI.

Les chérubins et les saints baissèrent la tête devant cet archange suprême , la première des essences angéliques , et doué de la beauté d'un Dieu ; mais jamais celui-ci ne nourrit l'orgueil dans son cœur céleste , où , quelque exalté , quelque glorifié qu'il fût , il ne laissa jamais s'introduire aucune pensée qui n'eût rapport au service de son créateur ; il savait n'être que le vice-roi du ciel.

XXXII.

Michel et le sombre et silencieux esprit s'aperçurent l'un l'autre. — Ils se connaissaient en bien et en mal ; illustres rivaux , ils ne pouvaient oublier leur ancienne amitié ni la haine qui lui avait succédé ; cependant il y avait dans leurs yeux une expression superbe de regret immortel , comme si c'était moins leur volonté que celle du destin qui les avait forcés à mesurer sur l'éternité la durée de leur combat , et à faire des sphères leur champ clos *.

XXXIII.

Mais ils étaient ici sur un terrain neutre. Nous savons d'après Job que Satan a le pouvoir de rendre une visite céleste deux ou trois fois l'an , et que les « fils de Dieu , » comme ses images d'argile , doivent le recevoir. Nous pourrions faire voir , d'après le même livre , avec quelle politesse la

* Il y a ici l'inspiration de Milton : l'auteur de Don Juan oublie un moment la parodie. A. P.

conversation a lieu entre les puissances du bien et du mal, mais cela nous prendrait des heures entières.

XXXIV.

Il ne s'agit pas de prouver ici théologiquement par l'hébreu et l'arabe, que Job est une allégorie ou une simple histoire véritable, je me contente de ne tirer de cet ouvrage que ce qui n'admet pas le moindre soupçon de fiction ; tout y est vrai d'ailleurs, tout y est exact autant que dans toute autre vision.

XXXV.

Les deux esprits étaient sur un terrain neutre devant la porte du ciel. C'est là le lieu où le grand procès de la mort est plaidé, avant que les âmes soient dépêchées dans un monde ou dans l'autre. Ainsi donc Michel et son rival prirent un air civil ; quoiqu'ils n'en vinssent pas jusqu'à s'embrasser, il y eut entre Son Obscurité et Sa Splendeur * l'échange d'un regard de grande politesse.

XXXVI.

L'archange salua, non pas comme un petit-maître moderne, mais avec une inclination de tête à l'orientale, appuyant un bras radieux sur l'endroit où l'on suppose qu'est situé le cœur chez les hommes bien constitués. Il se tourna vers Satan comme vers un égal, sans trop se baisser, mais avec bienveillance ; Satan aborda son ancien ami avec plus de hauteur, comme un vieux et pauvre seigneur castillan pourrait aborder un riche parvenu.

XXXVII.

Il se contenta de courber un moment son front infernal ; et le relevant, il se mit en devoir de soutenir son droit en

* Le poète fait de ces mots des titres caractéristiques analogues à ceux de Sa Majesté, Son Excellence. A. P.

démontrant pourquoi le roi Georges ne pouvait ou ne devait en aucun cas être exempt des tourmens éternels, pas plus que tant d'autres rois doués de plus de talent et de plus nobles cœurs, que mentionne l'histoire, et qui ont « pavé l'enfer de leurs bonnes intentions * ».

XXXVIII.

Michel parla le premier : « Que veux-tu faire de cet homme, mort depuis peu, et transporté devant le Seigneur ? Quel mal a-t-il fait depuis qu'il a commencé sa carrière mortelle, pour que tu puisses le réclamer ? Parle ! et sois satisfait, si tes prétentions sont justes. A-t-il sur la terre manqué gravement à l'accomplissement de ses devoirs comme roi et comme homme ? parle, et il est à toi : sinon, laisse-le-nous. »

XXXIX.

« Michel, répondit le prince de l'air, ici même, devant la porte de celui que tu sers, je dois réclamer mon sujet : je prouverai que, comme il fut mon adorateur en poussière, il doit l'être encore en esprit, quelque cher qu'il soit à toi et aux tiens, parce que ni le vin ni la luxure ne furent au nombre de ses faiblesses ! cependant sur son trône, où il a commandé à des millions d'hommes, il n'a régné que pour me servir.

XL.

» Regarde *notre* terre ou plutôt *ma* terre ; elle fut, *jadis*, *d'avantage* la terre de ton maître : mais je ne triomphe pas de la conquête de cette pauvre planète, et celui que tu sers n'a pas besoin, hélas ! d'envier mon lot. Au milieu de toutes les myriades de mondes brillans qui l'entourent et l'adorent, il peut bien avoir oublié cette triste création de misérables êtres ; je crois qu'il y en a peu qui soient dignes de la damnation, excepté leurs rois.

* Allusion au mot de ce prédicateur qui prétendait que l'enfer était pavé de *bonnes intentions*. A. 1.

XLI.

» Et ceux-là encore ne sont-ils qu'une espèce de dernière petite rente que je n'abandonne pas pour conserver mon titre de seigneurie ; mais quand j'en aurais envie, ce serait (vous le savez bien) vraiment superflu ; ces rois sont devenus si mauvais que l'enfer n'a plus autre chose à faire que de les laisser à eux-mêmes : telle est leur folie naturelle, et leur corruption innée que le ciel ne saurait les rendre meilleurs ni moi les rendre pires.

XLII.

» Regarde la terre, disais-je, et je le dis encore : quand ce pauvre vermisseau, vieux, aveugle, fou, infirme et sans courage, commença à régner dans la première ardeur de la jeunesse, le monde et lui présentèrent un aspect différent ; une grande partie du globe et de la plaine des flots l'appelaient roi ; ses îles avaient traversé maint orage sur l'abîme des temps ; car de sévères vertus y avaient élu domicile.

XLIII.

» Il parvint au sceptre, jeune ; il l'a quitté dans sa vieillesse : compare l'état où il trouva son royaume à celui où il le laisse ; examine aussi ses annales ; vois-le remettre d'abord son gouvernail à un favori : son cœur est atteint de la soif de l'or, vice ignoble, qui ne peut souiller que les cœurs lâches, et pour le reste, porte seulement les yeux sur l'Amérique et la France.

XLIV.

» Il est vrai qu'il ne fut qu'un instrument dans les mains des autres depuis le commencement jusqu'à la fin (et j'ai chez moi les vrais ouvriers) de ses œuvres , mais qu'il soit jeté au feu comme instrument ; depuis l'antiquité la plus reculée des siècles , depuis que le genre humain a connu la loi des monarques, — depuis la liste toujours grossissante des

crimes et des massacres, — prends le pire des élèves de l'école de César, et cite-moi un règne plus rassasié de sang, plus encombré de cadavres.

XLV.

» Il ne cessa de combattre la liberté et les hommes libres. Les peuples comme les individus, ses sujets dans ses états, ses ennemis au dehors, n'importe qui prononçait le mot liberté, ils trouvaient Georges III leur premier adversaire. Quelle histoire sera jamais déshonorée comme la sienne par tant de calamités nationales et privées? Je conviens de son abstinence domestique; je conviens de ses vertus neutres qui manquent à la plupart des monarques.

XLVI.

» Je sais qu'il fut époux constant; j'accorde qu'il fut père honnête, et maître modéré : tout cela est beaucoup, beaucoup surtout sur un trône, car la tempérance à la table d'Apicius est plus méritoire qu'au repas frugal d'un anachorète : je lui accorde tout ce que voudront lui accorder ses meilleurs amis : tout cela était bien pour lui, mais non pour ces millions d'hommes qui le trouvèrent docile aux vues des oppresseurs.

XLVII.

» Le nouveau monde secoua son joug : l'ancien gémit encore sur ce que lui et les siens ont préparé sinon complété : il laisse sur plus d'un trône des héritiers de ses vices, qui n'ont point ce qui faisait naître la compassion pour lui, — ses timides vertus ; malheur aux frelons qui dorment, ou à ces despotes qui, oubliant aujourd'hui une leçon qui leur sera donnée une seconde fois, veillent sur le trône de la terre ; qu'ils tremblent !

XLVIII.

» Cinq millions de chrétiens primitifs, conservant la foi à laquelle vous devez votre grandeur sur la terre, imploreraient

une *partie* de ce vaste *tout* qu'ils possédaient autrefois, — la liberté d'adorer — non seulement votre Maître, Michel, mais encore vous-même, et vous saint Pierre! Froides seraient vos âmes, si vous n'aviez pas abhorré celui qui fut l'ennemi de la participation des catholiques à tous les privilèges d'une nation chrétienne.

XLIX.

» Il est vrai qu'il leur permit de prier Dieu; mais comme conséquence de cette prière il leur refusa la loi qui les eût placés sur le même niveau que ceux qui n'avaient pas le même respect qu'eux pour les saints! »

Ici saint Pierre se leva tout-à-coup de son siège et s'écria : — « Vous pouvez emmener le prisonnier. Je veux être sauvé avant que le ciel ouvre ses portes à ce Guelfe, tant que j'en aurai la garde.

L.

» Je changerai de fonctions avec Cerbère (et les *siennes* ne sont pas une sinécure) plutôt que de voir ce vieux roi bigot de Bedlam parcourir les champs d'azur du ciel, — soyez-en bien persuadés. »

« Saint, répondit Satan, vous faites bien de vouloir venger les injures qu'il a fait endurer à vos satellites, et si vous étiez disposé à cet échange, je tâcherais de décider *notre* Cerbère à venir vous remplacer au ciel. »

LI.

Ici Michel s'interposa : « Bon saint, et toi, diable! pas si vite je vous prie; vous dépassez tous deux les limites de la discrétion : saint Pierre, vous aviez coutume d'être plus civil. Satan, excuse la chaleur de ses expressions et la promptitude avec laquelle il est descendu au niveau du vulgaire; les saints eux-mêmes s'oublient quelquefois dans les sessions. Avez-vous encore quelque chose à dire ?

« — Non! »

« — Eh bien ! s'il vous plaît, je vais vous prier d'appeler vos témoins. »

LII.

Alors Satan fit un geste de sa noire main, qui agita de ses qualités électriques les nuages formés dans un horizon bien éloigné du nôtre, quoique nous trouvions Satan quelquefois dans nos propres cieux : le tonnerre infernal ébranla les mers et les terres dans toutes les planètes, et les batteries de l'enfer vomirent l'artillerie que Milton mentionne comme une des plus sublimes inventions de Satan.

LIII.

C'était un signal adressé à ces âmes damnées qui ont le privilège de leur damnation, bien au-delà des limites de tous les mondes passés, présents, ou futurs ; aucune station particulière ne leur est assignée dans les régions de l'enfer ; mais partout où leur inclination ou leurs affaires les conduisent à la recherche d'une proie, elles peuvent s'y transporter librement, sans cesser d'y être damnées.

LIV.

Elles en sont fières et peuvent bien l'être en effet, puisque c'est pour elles une sorte de chevalerie, ou une clef d'or attachée à leurs ceintures ; ou bien comme une *entrée* de faveur par la porte de derrière, ou toute autre franc-maçonnerie semblable. J'emprunte mes comparaisons aux choses mondaines, étant moi-même de ce monde : que ces esprits ne se fâchent pas de ces viles similitudes, nous savons que leurs fonctions sont beaucoup plus nobles que celles auxquelles je les compare.

LV.

Le grand signal parcourut du ciel à l'enfer, — environ dix millions de fois la distance qui, d'après les calculs, sépare notre soleil de la terre ; car nous pouvons apprécier

combien de temps, à une minute près, il faut à chaque rayon pour dissiper les brouillards de Londres, à travers lesquels le soleil vient deux ou trois fois l'an, si l'été n'est pas trop sévère, dorer nos girouettes semblables à des phares mal éclairés.

LVI.

Je disais que je pourrais calculer que les signaux de Satan arrivèrent à leur destination en une demi-minute. — Je sais que les rayons solaires prennent plus de temps avant d'être prêts à leur voyage; mais aussi leur télégraphe est moins sublime, et s'ils voulaient lutter de vitesse avec les courriers de Satan, partis pour les lieux de leur séjour habituel, ils perdraient la gageure. Le soleil a besoin de quelques années pour que chaque rayon atteigne son but. — Il ne faut pas au diable la moitié d'un jour.

LVII.

Aux frontières de l'espace apparut une petite tache, grande à peu près comme une demi-couronne. (J'ai vu quelque chose de semblable dans l'horizon de la mer Egée, quelque temps avant l'ouragan.) Ce point s'approcha et grossit, et prit une autre forme; il vira de bord comme un vaisseau aérien, et gouverna sur la porte du ciel ou *fut gouverné* * (je ne suis pas sûr de la construction grammaticale de la dernière phrase, qui arrête ma stance;

LVIII.

— mais, choisissez); et puis ce point devint un nuage; or c'en était un, — *un nuage de témoins* **. Mais quel nuage! Jamais terre ne vit une bande aussi nombreuse de sauterelles : leurs rangs épais obscurcissaient l'espace; les cris bruyans et divers de ces myriades étaient comme ceux

* *Steered or was steered.* A. P.

** *A cloud of witnesses* : en style puritain. A. P.

des oies sauvages (si des nations peuvent être comparées à des oies), et ils réalisaient la phrase connue de « *tout l'enfer déchainé.* »

LIX.

Ici retentit un jurement grossier du brusque John Bull*, qui damnait ses yeux comme d'habitude : *Par Jasus*, bredouilla Paddy** ; et Que voulez-vous ? s'écria le calme Écossais, chacun avec son accent national***. L'ombre française jura dans certains termes que je ne traduirai pas, le premier cocher pouvant le faire aussi bien que moi : et au milieu de ce tumulte on entendit la voix de Jonathas**** qui disait : « *Notre Président s'en va à la guerre, je présume.* »

LX.

En outre, il y avait l'Espagnol, l'Allemand et le Danois, bref une armée d'ombres, depuis celles de l'île d'Haïti jusqu'à celles de la plaine de Salisbury, ombres de tous les climats, de toutes les professions, de tous les âges, de tous les métiers, prêtes à faire serment contre le règne du bon roi, et hostiles à Georges autant que dans les cartes les trèfles le sont aux piques ; toutes étaient appelées par cette grande sommation à comparaître pour voir si les rois ne peuvent pas être damnés comme vous ou moi.

LXI.

Lorsque Michel vit cette troupe innombrable, il pâlit d'abord à la manière des anges ; ensuite, comme un crépuscule d'Italie, il devint de toutes les couleurs : — semblable encore à une queue de paon, ou au soleil couchant

* John-Bull, le peuple anglais. — *Damn your eyes*, jurement anglais. A. P.

** Paddy ou Patrick, le peuple irlandais. A. P.

*** *What is your wull*, pour *your will* : le poète aurait pu désigner l'Écosse par son nom de *Donald*. A. P.

**** Jonathas, l'Amérique du nord, les États-Unis. A. P.

qui traverse les vitraux gothiques de quelque vieille abbaye; ou à une truie encore fraîche; — ou à l'éclair qui illumine un horizon lointain pendant la nuit; ou à un frais arc-en-ciel; ou à une grande revue de trente régimens rouges, verts et bleus.

LXII.

Enfin ils s'adressa à Satan :

« Comment donc, — mon vieil ami, car vous l'êtes à mes yeux, quoique nos partis différens nous fassent combattre dans des rangs opposés; mais je ne vous regarde pas comme un ennemi *personnel*, notre querelle est toute *politique*, et j'espère que, quelque chose qu'il arrive là-bas, vous connaissez tout mon respect pour vous; c'est ce qui me fait regretter que vous vous trompiez.

LXIII.

» Comment, mon cher Lucifer, voudriez-vous tourner en ridicule ma convocation de témoins? Je ne prétendais pas que vous fissiez comparaître la moitié de l'enfer et de la terre! C'est certes bien superflu, quand deux honnêtes et vrais témoignages suffisent: nous perdons notre temps, que dis-je, notre éternité, entre l'accusation et la défense: pour entendre le pour et le contre, il suffirait à peine de notre immortalité. »

LXIV.

Satan répliqua :

« La chose m'est bien indifférente sous le point de vue personnel; je puis avoir cinquante âmes meilleures que celle-ci avec bien moins d'embarras que nous n'en avons eu déjà; je ne réclamaï sa défunte majesté le roi d'Angleterre que pour la forme : vous pouvez en disposer; j'ai bien assez de rois là-bas; Dieu sait! »

LXV.

Ainsi parla le démon (appelé naguère *Multifac* par le multi-écrivain Southey *).

« Eh bien, alors, dit Michel, nous appellerons une ou deux personnes parmi les myriades rangées autour de notre congrès, et nous renverrons le reste. Qui aura la complaisance de parler le premier ? Il y a de quoi choisir. — Voyons, qui sera-ce ? »

Alors Satan répondit : « Le nombre est grand ; mais vous pouvez choisir Jack Wilkes ** tout comme un autre. »

LXVI.

Une ombre aux petits yeux, à l'air gai, sortit alors de la foule, revêtue d'un costume dont la mode est aujourd'hui oubliée entièrement, car toutes les modes de la chair sont fidèlement conservées par les habitants de l'autre monde, où l'on trouve réunis tous les costumes qui ont été portés, depuis la feuille de figuier d'Ève jusqu'au jupon presque aussi court d'un temps moins éloigné de nous.

LXVII.

Cette ombre, promenant ses regards sur la foule assemblée, s'écria :

« Mes amis de toutes les sphères, nous nous enrhumérons au milieu de ces nuages ; procédons à notre affaire : pour-quoi cette convocation générale ? Si ce sont des francs-tenanciers que je vois sous ces suaires, si c'est pour une élection qu'ils clabaudent, voici un candidat qui n'a jamais retourné son habit, ni renié son opinion ; saint Pierre, puis-je compter sur votre voix ? »

LXVIII.

« Monsieur, » lui répondit Michel, « vous faites erreur :

* *Multifaced* by *multo-scribbling* Southey. A. P.

** Le fameux John Wilkes, si connu par son opposition dans le parlement et dans les feuilles publiques sous Georges III. A. P.

vous parlez de choses appartenantes à une autre vie, et ce que nous traitons ici est plus solennel : le tribunal est assemblé pour juger des rois : vous voilà instruit. »

« Alors, » dit Wilkes, « je présume que ces messieurs avec des ailes sont des chérubins, et cette âme-là ressemble beaucoup à Georges III; mais, à ce qu'il me paraît, il a bien vieilli; et, Dieu me pardonne! est-il aveugle? »

LXIX.

« Il est ce que vous le voyez, et son sort dépend de ses actes, » dit l'ange. « Si vous avez quelque accusation à porter contre lui, la tombe permet au plus humble mendiant de se lever contre les têtes les plus hautes. »

« — Il en est, » dit Wilkes, « qui n'attendent pas que le plomb les couvre pour prendre cette licence; — et moi, par exemple, je leur ai dit ma façon de penser sous le soleil. »

LXX.

« Eh bien! *au-dessus* du soleil, répète maintenant ce que tu as à lui reprocher, » dit l'archange.

— « Quoi donc? » reprit l'ombre; « maintenant que nos vieilles querelles sont passées, faut-il que je témoigne contre lui? ma foi, je n'en ferai rien. D'ailleurs je l'ai battu en règles à la fin avec tous ses lords et toutes ses communes. Je n'aime pas, dans le ciel, à revenir sur de vieilles histoires, d'autant plus que sa conduite était toute naturelle pour un prince.

LXXI.

« Ce fut, certes, folie et méchanceté à lui d'opprimer un pauvre diable sans un shilling; mais je blâme bien moins le roi lui-même que Bute et Grafton, et je ne le verrais pas volontiers porter ici la peine de leurs excès, puisqu'ils ont été damnés tous les deux depuis long-temps au fond de l'enfer. Quant à moi, j'ai pardonné à Georges III, et je vote son *habeas corpus* en paradis. »

LXXII.

« Wilkes, » dit le diable, « je comprends tout ceci ; vous étiez devenu à demi courtisan avant de mourir, et vous me semblez être d'avis qu'il ne serait pas mal de le devenir tout-à-fait sur l'autre bord du fleuve de Caron. Vous oubliez que le règne de Georges est fini : quoi qu'il advienne, il ne sera plus roi : vous avez perdu vos peines, car ce qui peut arriver de mieux, c'est qu'il soit votre voisin.

LXXIII.

» Cependant je savais à quoi m'en tenir lorsque je vous ai vu, avec vos airs plaisans, aller et venir en parlant bas autour de la broche où Béliar, en fonctions ce jour-là, bardait William Pitt, son élève, avec le lard de Fox. Je savais à quoi m'en tenir, vous dis-je : ce drôle-là continue ses mauvais tours, même en enfer. Je le ferai *bdillonner*, — suivant le terme d'un de ses propres *bills*.

LXXIV.

» Appelez Junius. »

Une ombre s'avança hors de la foule, et à ce nom il y eut une presse générale, de telle sorte que les ombres elles-mêmes ne marchèrent plus à leur aise dans les espaces aériens, mais se serrèrent et se poussèrent (à leur grand désappointement, comme nous verrois), mettant leurs mains sur leurs genoux, comme des vents comprimés dans une vessie, ou comme l'image de la colique ; ce qui est encore plus triste.

LXXV.

L'ombre s'avança, figure grande, mince, avec des cheveux gris, et qui semblait avoir été déjà une ombre sur la terre ; leste dans ses mouvemens, avec un air de vigueur, mais rien ne désignant son origine ou sa naissance : tantôt elle devenait petite, tantôt plus grosse, avec une mine som-

bre ou un rire farouche; mais quand vous regardiez ses traits, ils changeaient à chaque instant pour ressembler à ce que personne ne pouvait dire.

LXXVI.

Plus les ombres regardaient attentivement, moins elles pouvaient distinguer à qui appartenaient ces traits : le diable lui-même semblait embarrassé pour le deviner. Ils variaient comme un songe, — tantôt d'une forme, tantôt d'une autre. Plusieurs personnes dans la foule prétendaient qu'elles reconnaissaient bien qui c'était; l'un allait vous jurer que c'était son père, et là-dessus un autre attestait que c'était le frère du cousin de sa mère.

LXXVII.

Un troisième, que c'était un duc ou un chevalier, un orateur, un avocat, ou un prêtre, un nabab, un accoucheur; mais le personnage mystérieux changeait de visage aussi souvent qu'ils changeaient d'avis : on avait beau le regarder en face, l'embarras augmentait encore; c'était une fantasmagorie tout entière en un seul homme, — tant il était volatil et transparent.

LXXVIII.

A peine aviez-vous prononcé qu'il était un tel, *presto*, son visage changeait, et c'était un autre : à peine ce changement venait-il d'avoir lieu, qu'il changeait encore; si bien que je ne sais si sa mère (en supposant qu'il en eût une) aurait reconnu son fils dans ses éternelles métamorphoses, jusqu'à ce qu'enfin le plaisir de deviner ce *masque de fer* épistolaire devenait un véritable ennui.

LXXIX.

Car quelquefois, comme Cerbère, il semblait être « trois personnes à la fois » (ainsi que parle la bonne mistress Ma-

laprop *); et puis vous pouviez croire qu'il n'en était pas même *une* seule. Tantôt de nombreux rayons étincelaient autour de lui; tantôt un épais nuage le déroba à la vue, comme les nuages enveloppent les jours de Londres. Il paraissait, à l'imagination des gens, être tantôt Burke, tantôt Horne Tooke, et certes non moins souvent il ressemblait à sir Philip Francis **.

LXXX.

J'ai mon hypothèse, — une hypothèse à moi tout entière : je ne l'ai pas communiquée encore de peur de faire tort aux gens qui entourent le trône, et à quelque ministre ou pair sur qui pourrait tomber peut-être le blâme; c'est... mon aimable public, écoute bien! — c'est que celui que nous sommes habitués à appeler Junius était *réellement, véritablement...* personne du tout.

LXXXI.

Je ne vois pas pourquoi les lettres ne seraient pas écrites sans mains, puisque nous en voyons tous les jours qu'on écrit sans tête; et combien de livres voyons-nous encore composés de même! Réellement, jusqu'à ce que nous soyons fixés sur quelqu'un qui puisse réclamer comme siennes les lettres de Junius, leur auteur embarrassera le monde, comme l'embouchure du Niger qu'on ne sait trop si l'on doit appeler une embouchure.

LXXXII.

« Et qui es-tu, ou qu'es-tu? » demanda l'archange.

— « Pour *cela*, vous pouvez consulter mon titre, » reprit cette puissante ombre d'une ombre; « si j'ai gardé mon se-

* Phrase que Sheridan a mise dans la bouche de mistress Malaprop, personnage ridicule de sa comédie des *Rivaux*. A. P.

** C'est à ces différens personnages politiques qu'ont été attribuées souvent les lettres de Junius. A. P.

cret pendant un demi-siècle, ce n'est pas maintenant que j'irai le dire ! »

— « Peux-tu accuser Georges roi, ou alléguer quelque chose en sa faveur ? » continua Michel.

Junius répondit : — « Vous feriez mieux de lui demander d'abord sa réponse à ma lettre*.

LXXXIII.

» Mes accusations dureront plus long-temps que le bronze de son épitaphe et de sa tombe. »

— « N'as-tu pas regret de quelque exagération ? » demanda Michel ; « n'as-tu pas avancé certaines choses qui, si elles sont fausses, peuvent te faire damner toi-même, comme le damner, lui, si elles sont vraies ? tu fus trop amer,... n'est-ce pas ?... dans ta sombre colère. »

— « Ma colère ! » s'écria le farouche fantôme ; « j'aimai ma patrie, et je détestai Georges.

LXXXIV.

» Ce que j'ai écrit est écrit : que le reste retombe sur ma tête ou sur la sienne. »

Ainsi parla cette vieille « *Nominis Umbra* **, » et elle parlait encore qu'elle s'évanouit en vapeur céleste. Alors Satan dit à Michel : « N'oubliez pas d'appeler Georges Washington, John Horne Tooke et Franklin. » Mais en ce moment on entendit un cri qui disait : « *Faites place,* » quoique aucun fantôme ne bougeât.

LXXXV.

Enfin, à force de pousser, de coudoyer, et d'être aidé par le chérubin de garde, le diable Asmodée pénétra jusqu'au centre du cercle, avec l'air d'avoir fait un voyage pénible. Quand il déposa son fardeau : « Qu'est ceci ? » demanda Michel, « comment donc, ce n'est pas une ombre ! »

* Allusion à la fameuse lettre au roi dans les lettres de Junius. A. P.

** *Ombre d'un nom*, épigraphe de Junius. A. P.

« Je le sais, » dit l'incube; « mais c'en sera bientôt une, si vous voulez me laisser faire.

LXXXVI.

» Confondu soit le renégat ! Je me suis foulé l'aile gauche, tant il est lourd ; on croirait qu'il a quelques uns de ses ouvrages attachés autour du cou. Mais, au fait, je planais sur les escarpemens du Skiddaw *, où il pleuvait, comme c'est l'ordinaire, lorsque j'ai aperçu au-dessous de moi un flambeau scintiller, et, en descendant, j'ai surpris ce drôle-ci écrivant un libelle, — un libelle sur l'histoire et sur la sainte Bible.

LXXXVII.

» L'une est l'Écriture du Diable, et l'autre la vôtre, bon Michel ; de sorte que l'affaire nous regarde tous, vous entendez : je l'ai saisi tel que vous le voyez là, et vous l'ai amené pour lui faire recevoir sa sentence sans retard ; à peine si je suis resté plus de dix minutes dans les airs, tout au plus un quart d'heure, et j'ose dire que la femme de ce drôle est encore à prendre son thé. »

LXXXVIII.

Ici, Satan prit la parole : « Je connais, dit-il, cet homme de longue date. Il y a quelque temps déjà que je l'attends ici ; vous en trouveriez difficilement un plus sot ou plus vaniteux dans sa petite sphère ; mais assurément il ne valait pas la peine de mettre sous votre aile une semblable drogue, mon cher Asmodée ! et, sans payer les frais de voiture, nous aurions vu venir de lui-même le pauvre misérable.

LXXXIX.

» Mais, puisque le voilà venu, voyons ce qu'il a fait. »

— « Ce qu'il a fait ! » s'écria Asmodée ; « il anticipe sur la

* C'est à Keswick, près du mont Skiddaw, qu'habite Southey, et sa *Vision du Jugement* commence par une description du Skiddaw. A. P.

cause qui vous occupe, et il écrivasse comme s'il était le greffier en chef des destins. Que sait-on où peut aller son impudence, quand un pareil âne parle comme l'âne de Balaam ? »

— « Écoutons ce qu'il peut avoir à nous dire, » interrompit Michel, « vous savez que nous sommes tenus à l'entendre, quoi qu'il en soit. »

XC.

Alors le poète, charmé d'avoir un auditoire, ce qui ne lui arrive pas souvent ici-bas, commence à tousser, à cracher, à dire *hem*, et à mettre sa voix sur ce diapason tristement solennel, si connu des malheureux auditeurs à la portée des poètes, quand ceux-ci sont en veine de réciter leurs vers ; mais son premier hexamètre ne retint aucun de ceux qui purent faire un pas en arrière.

XCI.

Avant que ses dactyles boiteux fussent récités, on entendit les chérubins et les séraphins effrayés murmurer tout haut de rang en rang : Michel se leva, sans prêter plus longtemps l'oreille à tous ces mauvais vers, et lui cria :

— « Pour l'amour de Dieu, mon ami, arrêtez-vous ; il vaudrait mieux : *Non Di, non homines* *, vous savez le reste. »

XCII.

Un tumulte général se répandit parmi la foule, qui semblait avoir en horreur toute espèce de vers ; les anges, comme de raison, avaient assez de chants lorsqu'ils étaient de service, et la génération des ombres en avait trop entendu dans sa vie, et à une date trop rapprochée, pour vouloir profiter d'une nouvelle lecture ; le monarque, muet jusque là, s'écria : « Quoi ! quoi ! Pye ** est-il de retour ? — c'est assez, c'est bien comme cela. »

* Citation d'Horace. A. P.

** Le lauréat Pye avait été le prédécesseur de Job Southey. A. P.

XCIII.

Le bruit s'accrut, une toux universelle ébranla les cieux, comme lorsque Castlereagh parlait dans un des débats de nos communes (avant qu'il fût premier ministre d'état, veux-je dire ; car aujourd'hui les ministériels l'écoutent). Quelques uns s'écrièrent enfin : « A bas ! à bas ! » comme dans une farce. Enfin , presque désespéré, le poète saint Pierre demanda de s'interposer (auteur lui-même), et seulement pour sa prose.

XCIV.

Ce varlet n'était pas un drôle trop laid ; il ressemblait beaucoup à un vautour , avec son nez crochu et son œil de faucon, qui lui donnait un certain air de malice et de grâce. Sa personne , en un mot , quoique grave , n'était nullement aussi laide que son cas, lequel , il est vrai , était aussi inespéré qu'il pouvait l'être , un vrai suicide moral , une félonie poétique.

XCV.

Alors Michel sonna de sa trompette , et fit cesser le bruit par un bruit plus fort , comme cela se pratique encore sur la terre.

Excepté quelque voix mécontente, qui, de temps à autre, osera troubler le silence, il est rare que les gens se hasardent à parler deux fois, lorsqu'ils ont été ainsi battus dans les règles. Le poète eut alors le droit de plaider sa mauvaise cause avec toutes les attitudes d'un homme content de lui-même.

XCVI.

Il dit (je ne cite que ses premiers mots), il dit qu'il n'avait eu aucune intention de faire mal à personne en griffonnant ; c'était sa manie de griffonner ainsi sur tous les sujets ; c'était d'ailleurs le moyen de gagner son pain et de le *beurrer* des deux côtés. Mais, ajouta-t-il, ce n'était pas son intention de retenir trop long-temps l'assemblée en énumérant ses

ouvrages ; il n'en citerait que quelques uns : son *Wat-Tyler*, ses vers sur *Blenheim*, son *Pèlerinage à Waterloo*.

XCVII.

Il avait écrit l'éloge d'un régicide ; il avait écrit l'éloge de tous les rois possibles ; il avait écrit pour toutes les républiques du monde, et puis contre les républiques avec un redoublement d'amertume. Il avait jadis proclamé sa *pantysocratie**, plan moins moral qu'ingénieux ; puis il était devenu un anti-jacobin exalté. — Il avait retourné son habit, et il aurait retourné sa peau.

XCVIII.

Il avait chanté contre toutes les batailles, et puis il en avait célébré la gloire pompeuse ; il avait appelé le *Journalisme des revues*** « un vilain métier¹, » et puis il était devenu le plus bas et le plus rampant des critiques. — Nourri, payé et engraisé par les mêmes hommes qui avaient flétri jadis sa muse et sa morale, il avait écrit beaucoup de *vers blancs*, et de la prose plus *blanche* encore***, et plus de prose et de vers que personne.

XCIX.

Il avait écrit la vie de Wesley. Ici, se tournant vers Satan : « Monsieur, dit-il, je suis prêt à écrire la vôtre en deux volumes in-8°, joliment reliés, avec des notes, une préface, et tout ce qui peut le plus attirer le pieux acheteur ; et il n'y a rien à craindre, car je puis choisir moi-même mes criti-

* Allusion au plan de république rêvé par Southey et Coleridge dans leur querelle. A. P.

** *Reviewing*, le métier d'écrire dans les revues. Le mot *journalisme* est de fraîche date en France, comme celui de *reviewing* en Angleterre, et tous deux expriment ici le despotisme de la critique. A. P.

*** Vers blanc, vers non rimé : *blank* signifie aussi une chose nulle, et le poète adopte ce sens pour caractériser par une équivoque moqueuse la prose de son héros. A. P.

ques pour en rendre compte ; donnez-moi donc tous les documens nécessaires , que je puisse vous ajouter à mes autres saints. »

C.

Satan salua sans rien dire.

« Eh bien ! continua le poète , si avec cette aimable modestie vous refusez mon offre , qu'en dit Michel ? Il est peu de personnes dont on pourrait rendre l'histoire plus divine , ma plume est propre à tout ; elle n'est plus aussi neuve qu'elle l'a été , mais je voudrais encore vous faire reluire comme votre trompette ; soit dit en passant , la mienne a plus d'airain que la vôtre , et j'en souffle aussi bien.

CI.

» Mais en parlant de trompettes , voici ma *Vision* ! Maintenant vous jugerez , vous tous qui êtes ici , oui , vous jugerez mon JUGEMENT ; et par ma décision , vous saurez qui sont ceux qui doivent monter au ciel ou tomber en enfer : je règle toutes ces choses par intuition , le présent , le passé , l'avenir , le ciel , l'enfer , tout enfin , comme le roi Alphonse² ; et en voyant double , j'épargne à la Divinité des mondes de peine.

CII.

Il cessa de parler et tira de sa poche un manuscrit : tout moyen de persuasion échoua pour arrêter le torrent ; malgré les diables , les saints , les anges , il commença à lire les trois premiers vers de son poème : mais , au quatrième , toute l'assemblée des esprits exhalant une diversité d'odeurs , les unes sentant l'ambrosie , les autres le soufre , s'évanouit comme l'éclair , pour éviter ce mélodieux nasillement³.

CIII.

Ces grands vers héroïques agirent comme un charme. Les anges se bouchèrent les oreilles et déployèrent leurs ailes , les diables étourdis coururent en hurlant jusqu'au fond des

enfers; les ombres s'échappèrent, en marmottant, dans leurs propres domaines (car il n'est pas bien décidé où elles habitent, et je laisse à chacun son opinion); Michel eut recours à sa trompette. — Mais hélas! ses dents étaient agacées par ce qu'il venait d'entendre : il ne put souffler.

CIV.

Saint Pierre, connu déjà pour un saint impétueux, leva son trousseau de clefs, et au cinquième vers en frappa sur la nuque le poète, qui tomba comme Phaéton, mais moins dangereusement, jusque dans son lac de Keswich. Il ne s'y noya pas, étant réservé à une mort différente par les destinées qui ont tissu une guirlande finale d'une laine toute particulière pour le Lauréat, guirlande qu'il recevra lorsque la réforme aura lieu, soit ici, soit là-haut.

CV.

Il tomba d'abord au fond de l'eau — comme feraient ses ouvrages, mais bientôt il remonta à la surface — comme lui-même, car toutes les choses corrompues sont portées sur l'eau⁴ par leur propre pourriture, légères comme le liège, ou comme ces feux follets qui voltigent sur la surface des marais. Le poète est peut-être encore caché dans sa tanière, comme un livre ennuyeux sur sa tablette; c'est là qu'il griffonne quelque *vie* ou *vision*; et comme dit Wellborn *, « le diable s'est fait dévot. »

CVI.

Quant au reste, pour en venir à la conclusion de ce songe authentique, je n'ai plus le télescope qui préservait ma vue de toute illusion, et me montrait ce que j'ai montré à mon tour. Tout ce que j'ai pu voir dans la dernière scène de tumulte, c'est le roi Georges se glissant dans le ciel; et quand le tumulte commençait à s'apaiser, je l'ai laissé marmottant le centième psaume.

* Personnage de la comédie de Massinger, intitulée : *Le Nouveau moyen de payer de vieilles dettes.* — A. v.

NOTES

DE LA VISION DU JUGEMENT.

¹ Voyez la *Vie de Kirke White*.

² Le roi Alphonse, parlant du système de Ptolémée, disait que s'il avait été consulté à la création du monde, il aurait épargné au Créateur plus d'une absurdité.

³ Voyez dans l'ouvrage d'Aubrey la relation de l'apparition qui s'évanouit « avec un curieux parfum et un nasillement mélodieux ; » ou voyez l'*Antiquaire*, tom. I.

⁴ Un corps noyé reste au fond de l'eau jusqu'à ce qu'il soit pourri, et il remonte alors, comme tout le monde sait.

L'AVATAR IRLANDAIS.

The Irish avatar.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

Parmi les superstitions poétiques de la religion des Hindous est celle de l'*Avatar*, ou incarnation de Brama ou Vishnou : ce dieu est déjà descendu neuf fois sur la terre sous diverses formes, pour remédier à quelque catastrophe générale qui menaçait le monde : une dixième fois il doit s'incarner sous la forme d'un guerrier monté sur un cheval blanc.

On comprend que ce mot d'*avatar*, appliqué ici à Georges IV, en fait par dérision un dieu régénérateur pour les pauvres Irlandais, au milieu desquels il a daigné descendre en 1821.

Les malheurs de l'Irlande seront long-temps encore la honte de la Grande-Bretagne : la politique n'a plus d'excuse pour prolonger l'ilotisme de cinq millions de sujets : mais la religion anglicane fait partie de la politique anglaise et lui communique toute son intolérance dans cette question : il y a, dans la Grande-Bretagne, solidarité entre la haute aristocratie et le clergé, entre la dîme et le privilège ; voilà tout le secret de tant d'hypocrisie en religion, en morale et en politique. On ne saurait trop le répéter à ceux qui croient que la réforme religieuse a été faite en Angleterre au profit de la raison et de l'humanité : rien de moins libéral, rien de plus intolérant que l'esprit du clergé anglican. Quant à Georges IV, il est pénible de penser que l'Irlande lui a vainement prodigué les fêtes et l'enthousiasme en 1821.

A. P.

LAVATAR IRLANDAIS.

I.

Avant que la fille de Brunswick se soit refroidie dans son tombeau, pendant que ses cendres flottent encore sur les vagues pour se rendre à leur dernier asile ! voici ! Georges le triomphateur voyage lui-même sur l'océan , et va visiter l'île chérie qu'il aime depuis long-temps comme son — épouse.

II.

Il est vrai qu'ils ne sont plus ces grands courages de l'ère trop courte de sa gloire ; époque brillante comme l'arc-en-ciel, et qui permit à la liberté de compter quelques années pour elle après des siècles de servitude ; ils ne sont plus ceux qui ne la trahirent pas , ne l'opprimèrent pas , et ne se contentèrent pas de pleurer pour sa cause.

III.

Il est vrai que les chaînes des catholiques retentissent sur leurs haillons ; le château de Dublin est encore debout , son sénat a cessé d'exister , et la famine qui habitait ces rochers d'où la liberté était bannie , s'étend de jour en jour sur son rivage désolé , —

IV.

sur son rivage désolé — où l'émigrant s'arrête un moment pour regarder encore avant de fuir ses foyers ; les larmes tombent sur sa chaîne , alors même qu'elle cesse de lier ses mains , car la prison qu'il quitte est le lieu de sa naissance.

V.

Mais il vient ! il vient le Messie de la royauté ! sem

blable à un léviathan porté sur la plage par les vagues ! Recevez-le donc aussi bien qu'on peut recevoir un tel Messie, avec une légion de cuisiniers et une armée d'esclaves.

VI.

Il vient avec toutes les promesses de son soixantième printemps, pour jouer dans la fête le rôle de souverain. — Mais vive à jamais le trèfle* dont il s'est couvert ! ah ! si le vert, symbole qui orne son chapeau, pouvait passer à son cœur !

VII.

Si ce cœur depuis si long-temps flétri pouvait reverdir, et si une source nouvelle de nobles affections pouvait y naître !... alors, île d'Érin, la Liberté te pardonnerait de danser dans tes chaînes, et de pousser ces cris d'esclave qui attristent le ciel.

VIII.

Est-ce la démence, est-ce la bassesse qui te fait agir ? Ah ! s'il était un Dieu, — comme il est une vile poussière, portant sur son front autant de souillures que de rides, un dévouement aussi servile le ferait rougir de honte et s'éloigner.

IX.

Oui, hurle à sa suite ; — que tes orateurs aient recours à leur rhétorique pour nourrir son orgueil... Ce n'était pas ainsi que ton Grattan exhalait l'indignation de son âme, après avoir imploré en vain la liberté.

X.

A jamais glorieux Grattan ! le meilleur parmi les bons ! si simple de cœur, et si sublime ! doué de tout ce qui manquait à Démosthènes, et son rival ou son supérieur dans tout ce qu'il possédait.

* Le trèfle est la fleur nationale de l'Irlande comme le chardon celle de l'Écosse. A. T.

XI.

Quand Tullius parut dans la tribune de Rome, d'autres l'avaient précédé, quoique sans être ses égaux... mais Grattan sortit comme un dieu de la nuit des âges, le premier, le dernier, le seul orateur de l'Irlande, son sauveur ;

XII.

ayant, comme un autre Orphée, le talent de toucher les brutes, possédant le feu de Prométhée pour enflammer le genre humain, à sa voix, la tyrannie elle-même pleurait ou restait muette, et la corruption recula foudroyée par son regard expression de son âme.

XIII.

Mais revenons à notre sujet... revenons aux esclaves et aux despotes ! aux banquets servis par la famine ! aux fêtes où rit la douleur ; il n'y a que la liberté qui sache faire un noble *accueil*, la servitude ne fait qu'extravaguer lorsque les saturnales d'une semaine ont relâché ses liens.

XIV.

Erin ! que la sale et pauvre magnificence que peut te fournir ta ruine orne tes palais (comme la profusion qui voudrait cacher les désastres du banqueroutier !) Erin ! voici ton maître ; viens lui baiser les pieds pour le remercier de ses refus.

XV.

Où si la liberté naissait enfin du désespoir, si l'idole d'airain reconnaît enfin que ses pieds sont d'argile, attribueras-tu à la justice ce qu'arrachent la terreur ou la politique ? Les monarques ne donnent jamais la liberté, mais, comme les loups, ils abandonnent quelquefois leur proie.

XVI.

Chaque brute a sa nature : celle d'un roi est de *régner*,

— de *régner*! ce mot, j'en atteste les âges, ce mot comprend la cause des malédictions contenues dans toutes les annales, depuis CÉSAR le redouté, jusqu'à GEORGES le méprisé.

XVII.

Revets, ô Fingal, tes barnais! o'CONNEL, proclame les vertus de Georges! *ses* vertus!!! prouve à ton pays qu'un demi-siècle de mépris fut une erreur de la Renommée, et que « Hal » est le plus gentil et le plus scélérat *jeune* prince *.

XVIII.

Tous ces rubans bleus, pauvre Fingal, remplaceront-ils les fers qui pèsent sur des millions de bras catholiques? ou ces rubans ne sont-ils pas une chaîne plus étroite encore, quand j'entends des esclaves accueillir avec des hymnes celui qui les a trahis!

XIX.

Oui, « bâtissez-lui une demeure! » que chacun y apporte sa pierre jusqu'à ce que le nouvel édifice s'élève comme celui de Babel! Que tes mendiants et tes ilotes se réunissent — et lui élèvent un palais en échange de leur hospice et de leur prison.

XX.

Servez, — servez pour VITELLIUS le banquet royal, jusqu'à ce que le despote glouton s'étouffe, et que les acclamations de ses courtisans ivres le proclament enfin le quatrième des imbéciles et des oppresseurs appelés GEORGES.

XXI.

Fingal, que les tables gémissent sous le poids des mets, qu'elles gémissent comme ton peuple pendant des siècles de malheur! que le vin coule en ruisseaux autour du trône

* *Hal* pour *Henri*: c'est l'expression de Falstaff dans Shakspeare; le poète met *jeune* en italique, et laisse à scélérat son vrai sens; Falstaff en fait un mot de familiarité. A. P.

de ce roi des bacchanales, comme a coulé, comme doit couler encore le sang de tes enfans.

XXII.

Mais qu'il ne soit pas seul ton idole. — A sa droite vois paraître un SÉJAN ! ton propre CASTLEREAGH ! Ah ! qu'il soit à jamais tien... un misérable qu'on ne nommait qu'avec des malédictions ou des moqueries...

XXIII.

Jusqu'à ce jour du moins, où, pour prix de ses assassinats, il est reçu avec des cris d'enthousiasme et des sourires par l'île qui devrait rougir de lui avoir donné le jour, qui devrait rougir comme le sang irlandais qu'il a versé, elle qui semble fière du reptile qu'elle a produit.

XXIV.

Un lâche qui n'a aucune étincelle du génie de sa terre natale, aucune étincelle de son imagination, de son noble courage... L'Irlande peut bien douter quelle ait réellement donné le jour à un être aussi vil.

XXV.

Ou sinon... qu'elle ne mentionne plus son proverbe si vanté, qui proclame qu'aucun reptile ne peut naître sur le sol de l'Irlande... et qu'elle voie cet odieux serpent, gonflé de venin, réchauffer ses anneaux glacés dans le sein d'un roi.

XXVI.

Crie, bois, mange, et flatte!... Ah ! Érin, combien tu étais déjà humiliée par la tyrannie et l'infortune, lorsque cet accueil fait à tes tyrans vient de te plonger dans un abîme encore plus profond d'infamie !

XXVII.

Ma voix, quoique sans force, s'éleva pour tes droits; mon vote d'homme libre fut compté parmi ceux qui demandaient ta liberté; ce bras, tout faible qu'il est, s'armerait pour ta

cause, et ce cœur, qu'on croit usé, peut encore battre pour toi *.

XXXIII.

Oui, je t'aimais, toi et les tiens, quoique tu ne sois pas mon pays natal; j'ai connu parmi tes fils de nobles cœurs et de grandes âmes; j'ai pleuré, comme le monde entier, la perte de tes patriotes... mais je ne les pleure plus comme autrefois;

XXIX.

car ils sont heureux dans leur repos, ton GRATTAN, ton CURRAN, ton SHERIDAN, ceux qui pendant des années furent les chefs de ta guerre éloquente, et honorèrent, s'ils ne purent retarder, ta chute.

XXX.

Oui, ils sont heureux sous la froide pierre de leurs tombeaux à Westminster! leurs ombres ne peuvent être réveillées par tes acclamations : les pas des oppresseurs et ceux des esclaves bénissant leur chaîne, ne peuvent laisser d'empreinte sur le sol qui couvre leurs cendres libres.

XXXI.

Jusqu'à ce jour j'avais envié les fils de l'Irlande; quoique leurs vertus fussent proscrites, leur liberté éteinte, il y avait quelque chose de si ardent et de si sublime dans un cœur irlandais, que j'envie... tes *morts*.

XXXII.

Ou, si quelque chose peut étouffer pendant une heure mon mépris pour une nation si servile, quoique si outragée, qui, foulée aux pieds comme le ver, ne se retourne pas contre l'oppresseur... c'est la gloire de GRATTAN et le génie de MOORE.

15 septembre 1821.

* Lord Byron avait parlé à la chambre des lords pour les catholiques. Sa mort en Grèce a prouvé que ce n'était point par une vaine fanfaronnade qu'il offrait ici sa vie à la liberté. Cette strophe est sublime. A. P.

FIN DE L'AVATAR IRLANDAIS.

TABLE DES MATIÈRES.

MAZEPPA.	1
Avant-propos.	3
L'ILE, ou Christian et ses compagnons.	25
Introduction.	27
Chant premier.	45
Note.	52
Chant deuxième.	53
Notes.	74
Chant troisième.	77
Note.	87
Chant quatrième.	89
Notes.	102
Appendice.	103
LES LAMENTATIONS DU TASSE.	115
Préface.	117
LA PROPHÉTIE DU DANTE.	125
Dédicace	129
Préface.	131
Chant premier	133
Notes.	136
Chant deuxième.	139
Notes.	145
Chant troisième.	147
Notes.	155
Chant quatrième.	157
Notes.	164
LE RÊVE.	165
Note préliminaire.	167
LES TÉNÈBRES.	175
Note préliminaire.	177
Fragment.	183
MANFRED.	191
Acte I.	193
Acte II.	204
Acte III.	223

Notes.	238
Remarques du traducteur.	240
LA MÉTAMORPHOSE DU BOSSU.	247
Avertissement.	249
Première partie.	251
Seconde partie.	285
Troisième partie.	304
LES POÈTES ANGLAIS ET LES CRITIQUES ÉCOSSAIS, satire.	307
Avant-propos	309
Préface.	315
Post-Scriptum.	347
Notes.	349
LA MALÉDICTION DE MINERVE.	359
Avant-Propos du Traducteur.	361
Notes.	371
CARMINA BYRONIS IN C. ELGIN.	373
ESQUISSE D'UNE VIE PRIVÉE.	375
LA WALSE, hymne apostrophe.	381
Avant-Propos du Traducteur.	382
A l'Éditeur.	383
Notes.	395
VERS adressés à la princesse Charlotte, qui avait été vue versant des larmes.	399
POÉSIES DE WINDSOR.	400
L'AGE DE BRONZE, ou <i>Carmen seculare et annus haud mirabilis</i>	401
Avant-Propos du Traducteur.	403
Notes.	429
LA VISION DU JUGEMENT, par Quevedo Redivivus; scène suggérée par la <i>Vision du Jugement</i> , qu'a composée l'auteur de <i>Wat-Tyler</i>	431
Avant-Propos du Traducteur.	432
Préface de l'Auteur.	433
Notes.	470
L'AVATAR IRLANDAIS.	471
Avant-Propos du Traducteur.	472



Conditions de la Souscription,

CETTE nouvelle édition des Œuvres de lord BYRON formera 6 volumes in-8°.

Le mérite de la traduction de M. A. PICHOT est suffisamment établi par les nombreuses réimpressions qui ont eu lieu. Celle que nous publions est la septième.

A partir du 5 mai il paraît un volume de mois en mois.

Prix de chaque volume. 2 fr. 50 c.

Quatre livraisons sont en vente ; les autres suivront le 1^{er} de chaque mois.